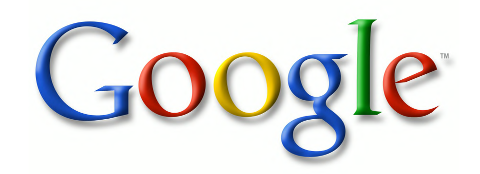


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

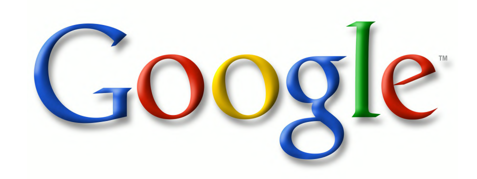
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


3 3433 06738827 6





([illegible])

S N.

HISTOIRE
DES FEMMES,

DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ

JUSQU'A NOS JOURS,

Avec des Anecdoctes curieuses, et des Détails très intéressans, sur leur état civil et politique; chez tous les peuples barbares et civilisés, anciens et modernes.

by William Alexander, M.D. [illegible]

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

André [illegible]

PAR M. DE CANTWELL,

Lieutenant des Maréchaux de France.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez L'AUTEUR; rue Cassette, No. 20.
Et chez BRIAND, Libraire, Quai des Augustins, No. 50.

1791.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage étant uniquement destiné à l'amusement, et à l'instruction du beau sexe; j'ai tâché de le rendre clair et intelligible, en évitant, autant qu'il m'a été possible, les expressions scientifiques et les termes techniques.

Persuadé aussi que des citations nombreuses seroient inutiles, parce que le sexe, pour lequel j'ai composé cette histoire, ne les liroit pas; j'ai crû devoir les omettre, avec d'autant plus de raison, que le grand nombre des auteurs dont j'ai tiré mes informations, sont écrits dans des langues étrangères à la plupart des femmes, qni ne connoissent pas même de nom ces écrivains,

Quant à ceux dont la célébrité ou les anecdotes curieuses méritent une exception, j'ai préféré d'en parler dans le texte de mon ouvrage; comme un moyen sûr de les faire connoître à mes lecteurs femelles, sans interrompre ou déranger leur lecture.

Je n'ai point la présomption de recommander la lecture de cet ouvrage au monde savant, dont les membres érudits connoissent sans doute, toutes les anecdotes que j'ai pu recueillir : mais comme le beau sexe emploie en général une partie de ses loisirs à la lecture des romans, j'ose espérer qu'il donnera quelquefois la préférence à sa propre histoire. Sans courir le risque de corrompre leur cœur ou de gâter leur esprit, mes lecteurs femelles y trou-

veront une infinité d'anecdotes dignes de leur attention et susceptibles d'amuser leur curiosité.

Mon dessein n'est pas toute-fois de faire ici l'éloge de mon ouvrage, que je soumets très respectueusement au jugement du public, et dont tout le mérite, en supposant qu'il en ait, se borne à rassembler et présenter avec ordre une variété d'anecdotes répandues dans un grand nombre d'auteurs anciens et modernes peu connus du beau sexe.

De plus grandes recherches auroient sans doute produit une augmentation d'anecdotes, et plus de discernement auroit dicté un meilleur choix. Je ne dissimule point les imperfections de cet ouvrage, mais le lecteur impartial observera que cet essai est le premier dans son

genre ; et qu'on ne marche pas aisément dans un sentier qui n'a pas encore été battu. Quant à mes lecteurs femelles, j'espere qu'elles m'accorderont leur indulgence, quand elles sauront qu'en écrivant l'histoire des femmes, j'ai toujours peint cette intéressante moitié du genre humain avec les couleurs les plus favorables, et que j'ai tâché de réunir l'amusement à l'instruction.

Fin de l'avertissement

INTRODUCTION

Quoique l'objet dont les hommes s'occupent le plus généralement dans ce monde, soit le beau sexe pour lequel la nature a imprimé dans leur cœur une vive inclination, l'amour d'eux mêmes l'a toujours emporté si completement sur toute autre considération, qu'ils n'ont jamais daigné ni dans aucun temps ni dans aucun pays s'occuper du bonheur ou des intérêts d'un sexe séduisant auquel ils n'ont jamais cessé de prodiguer des hommages et des adorations. Partout les graces et la beauté ont enlevé un tribut général d'admiration, et cependant le sexe intéressant qui les possede a été presque universellement la victime de l'injustice des hommes et de leur tyrannie.

Plaintes contre les femmes.

Presque tous les hommes se plaignent continuellement des femmes, mais on en trouve bien peu qui s'occupent sérieusement de faire cesser la véritable cause

de ces plaintes. Celui qui ne considére les femmes que comme l'instrument de ses plaisirs et de ses jouissances, se plaint de ce qu'elles sont légeres inconstantes et toujours dociles à la voix de la flatterie et de la séduction. Le philosophe qui voudroit mêler aux plaisirs de l'amour, les douceurs de l'amitié et les charmes de la conversation, prétend que les femmes toujours occupées d'idées de galanterie, sont incapables de goûter les plaisirs du cœur. Le financier et le commerçant s'écrient que les femmes sont la ruine des familles, qu'elles ne savent ni gagner de l'argent ni ménager celui qu'on leur gagne ; Enfin on répête partout, que les femmes sont paresseuses, indociles et extravagantes, qu'elles négligent tous les devoirs de la vie domestique et de la société.

Source de ces plaintes.

Sans éxaminer si tous ces reproches sont bien ou mal fondés, j'observerai que dans les occasions où les femmes ont véritablement quelqu'uns de ces torts, si on remontoit à la source, les hommes se trou-

veroient le plus souvent les vrais coupables. L'homme galant, qui est rarement un galant homme, ne donne-t-il pas l'exemple de l'inconstance et souvent de la perfidie aux femmes qui ont la foiblesse de l'écouter? ne sont ce pas les hommes qui tracent presque toujours aux femmes le chemin qui les conduit à l'oubli d'elles mêmes et de tous leurs devoirs? Pourquoi le philosophe préfere t-il des plaisirs purs et dégagés des sens? C'est sans doute parce qu'une heureuse éducation et d'excellens principes lui ont appris à les connoître. Une éducation semblable auroit pu produire le même effet sur sa femme et sur sa fille, elles auroient peut être surpassé le philosophe en sagesse et en vertu. Il est absurde de s'attendre à une récolte sur une terre où l'on n'a rien semé. Il l'est encore plus de s'attendre à recueillir du froment où l'on n'a semé que de l'ivraie. Le négociant s'est accoutumé dès sa jeunesse au travail, aux calculs et à l'économie; le plaisir de posséder ce ce quil amasse et la liberté d'en disposer à sa fantaisie excitent son émulation et son acti-

vité ; mais sa femme n'a point les mêmes motifs et n'a pas reçu la même éducation ; ce qu'elle gagne ne lui appartient pas, elle ne peut pas en dépenser la moindre partie sans avoir obtenu l'approbation de son mari, ou plutôt de son despote ; la paresse, l'extravagance et l'abandon des devoirs domestiques sont encore l'effet très naturel d'une éducatiou vicieuse. Doit-t-on éspérer, qu'une fille élevée dans le monde et habituée à partager tous les plaisirs et la folie de sa société où l'on ne s'occupe que de la flatter, de lui plaire et de l'amuser ; doit on espérer qu'en se mariant, cette fille deviendra tout d'un coup une femme sensée et une excellente économe ? c'est je le répête, vouloir recueillir du froment où l'on à semé que de l'ivraie.

Si comme tout juge impartial en sera convaincu, telle est la véritable source des vices dont on accuse continuellement les femmes, si ces vices sont l'effet naturel du manque total d'éducation ou le produit d'une éducation vicieuse n'est-il pas évident qu'étant les tuteurs du sexe feminin

et les maitres de diriger leur éducation les hommes agiroient beaucoup plus conséquemment s'ils tachoient de rectifier la conduite des femmes en leur donnant durant leur jeunesse des instructions convenables. N'est-il pas absurde de se plaindre qu'elles sont ignorantes quand on les a laissées dans l'ignorance, et de déclamer contre leurs folies quand elles ne font que pratiquer les leçons quelles ont reçues ? mais loin d'en user ainsi, dans tous les temps et chez toutes les nations, les hommes ont totalement négligé l'éducation des femmes, ou ne leur ont donné que des instructions propres à corrompre et à gâter l'esprit ; dans la crainte sans doute que des principes plus raisonnables ne leur ouvrissent les yeux et ne les disposassent à réclamer les droits de la nature dont les hommes ont toujours eu l'injustice de les dépouiller en totalité ou en partie.

Mais nous ne nous bornons pas à négliger totalement leur instruction ou à corrompre leur éducation. Tandis qu'elles jouissent de la jeunesse et de la beauté, leur

vie est une scène d'illusions continuelles. Sont-elles aportée de nous entendre ; leurs graces ; leur beauté, les qualités de leur cœur, et les agrémens de leur esprit sont constamment l'objet de nos louanges : mais à vingt pas d'elle nous rions de leur crédulité, et leurs ridicules deviennent ordinairement le texte de notre conversation. Ce n'est que lorsque les rides commencent à sillonner son front qu'une femme peut raisonnablement s'attendre à trouver de la sincérité chez les hommes : c'est alors seulement qu'ils lui font entendre la voix de la vérité.

Ecrivains qui ont écrit des satyres contre les femmes.

Mais parmi les Detracteurs des femmes tous ne se contentent pas de censurer leurs foiblesses dans la conversation. Des hommes aigris par des revers et particulierement ceux qui ont échoué dans la poursuite de leurs amours légitimes ou même illégitimes, trempent leurs plumes dans le fiel ; et pour se venger des fautes supposées d'un très-petit nombre, pei-

gnent tout leur sexe des plus odieuses couleurs. Au nombre des écrivains de cette éspéce nous citerons d'abord comme le plus ancien, le roi Salomon, qui blasé par la débauche et lâs de ses maîtresses ne laissoit échapper aucune occasion de déclamer contre les malheureuses esclaves qu'il tenoit enfermées dans son serrail, et contre tout le sexe féminin, parce-qu'elles ne pouvoient plus émouvoir ses sens, et qu'elles avoient moins de ressources que les hommes dans la conversation. Mais si le sage Salomon eut daigné réfléchir un instant, il auroit senti que cette différence étoit une suite inévitable de leur éducation. Quelques uns des auteurs apocriphes ne le cèdent point à Salomon en animosité, et s'expriment avec beaucoup moins de décence et de modération. Il paroît que les orientaux, grands amateurs de la beauté des femmes, ont toujours eu la plus mauvaise opinion de leur cœur et de leur esprit; car on retrouve les idées de Salomon, chez les indiens dans un tems antérieur à celui d'Israël, et leurs livres

sacrés contiennent des satyres très-violentes contre les femmes. « La lubricité » des femmes, dit le Pundit, est insatiable, » elle ressemble au feu qui devient plus » vif à mesure qu'on lui fournit des ali- » mens, à l'océan qui engloutit les fleu- » ves et les riviéres, à l'abîme éternel où « se précipitent à leur mort tous les hom- « mes, et les animaux de ce monde ». Et « dans un autre passage «. Les femmes « ont six affections principales. Une avi- « dité insatiable de bijoux et de parures, « de riches habits et de nourriture déli- « cate ; une lubricité sans fin et sans » bornes ; une colère aveugle ; une ran- « cune implacable, un cœur dont il est « impossible de pénétrer les sentimens ; « une basse jalousie qui leur rend le bon- « heur des autres insuportable ; et un pen- « chant insurmontable » pour toutes les actions nuisibles. Si on recueilloit toutes les invectives des orientaux contre les femmes, on pourroit en composer un très-gros volume. Je n'ai inséré celle-ci que pour démontrer l'absurdité de leurs satyres grossiéres éga-

lement dépourvues de preuves et d'esprit. Les Grecs et les Romains, n'étoient guères plus équitables ni plus polis. Juvenal Martial, et Horace, employent souvent en parlant des femmes; des expressions qui feroient rougir des peuples encore dans la barbarie.

Heureuse métamorphose de la situation des femmes.

Après avoir été durant plus de trois mille ans le plastron des satyres et de la mysantropie, les femmes commencerent enfin à jouir d'un sort plus doux. L'institution connue en Europe sous le nom de chevalerie, occasionna passagerement une révolution compléte dans la manière de penser et d'écrire sur leur compte. On les assimila presque à des êtres célestes, et ce fut un crime plus grave que celui de haute trahison de maltraiter une femme et presqu'un blasphême d'en médire. L'épaisse et profonde ignorance qui régnoit dans le temps où la chevalerie étoit à son point de perfection, n'a pas pu malheureusement faire éclore beaucoup

de productions littéraires; mais dès que les hommes commencèrent a joindre un peu d'instruction à la galanterie, aulieu de dénigrer à l'envie les objets de leurs adorations, ils joutoient à qui établiroit le mieux la supériorité de leur excellence, et prétendoient même démontrer que de toutes les jouissances qu'on peut goûter dans ce monde ou espérer dans l'autre, celles de l'amour sont seules réelles et désirables.

Les Bardes, (1) n'avoient chanté précédemment que les exploits des brigands, connus sous le nom de héros, et les louanges des hommes opulens qui les payoient avec générosité. Dans le déclin de la chevalerie ils commencèrent à chanter les extases de l'amour et prodiguèrent à la beauté des louanges hyperboliques et extravagantes. Peu satisfaits de comparer leurs maîtresses

(1) Les Bardes étoient du temps des Gaulois, des especes de poëtes ambulans, qui composoient des vers et les chantoient publiquement. Ils alloient de maisons en maisons chez les gens riches, et il étoit d-usage de les recevoir et de les payer généreusement.

à des anges, ils les représentoient comme égales ou même supérieures à l'être suprême. Ces poëtes ambulans n'exageroient pas moins les jouissances de l'amour ou de la volupté sans lesquels ils prétendoient que le paradis seroit une résidence très-fastidieuse. Bocace classoit très-sérieusement les femmes parmi les dieux, et les remercioit de la protection qu'il en recevoit contre la méchanceté de ses ennemis. Pétrarque éperdument amoureux de la belleLaure; la comparoit non moins sérieusement à Jésus-christ. En chantant les louanges des femmes, Deu de Prade prêtre et poëte assura qu'il refuseroit une place dans le paradis si on ne lui laissoit pas la liberté d'y faire l'amour à la femme qu'il adoroit.

On ne sera point surpris que les poëtes ou troubadours qui partagoient les richesses des grands et les faveurs des belles, chantassent les louanges de la puissance et de la beauté; ils ne furent pas les seuls qui se dévouèrent à cet emploi. Cette manie devint générale; les poëtes, les prêtres et les

écrivains de toute espèce célébrèrent si généralement les perfections du beau sexe que les femmes furent dispensées de payer désormais des panegyristes.

Il paroît que Bocace, entreprit le premier de composer un ouvrage de longue haleine en faveur des femmes dont les louanges se renfermoient avant dans un sonnet ou dans une chanson, il publia en latin un traité qui portoit pour titre, *les femmes illustres*, et fureta laborieusement, pour exécuter son entreprise, dans tous les recoins de la fable, de l'histoire sacrée, et de celle des Grecs et des Romains; cette idée trop conforme au goût du temps pour être négligée, produisit rapidement une foule d'imitateurs. Francois Sordonati alla à son tour à la découverte et recueillit chez toutes les nations barbares ou civilisées les noms de cent vingt femmes célèbres qui avoient échappés à Bocace. Ce genre de composition devint alors tout a fait de mode et dans le cours d'un très-petit nombre d'années on vit paroître une vingtaine de ces compilations. L'héroïne, la

dévote, et la femme savante occupoient les premières places du catalogue; mais les vertus inférieures n'étoient point réjettées, et à la fin l'art de faire une bonne tourte ou un ragoût, devint le noble sujet d'un long panégyrique; l'enthousiasme saisit jusqu'aux flegmatiques hollandois, qui s'évertuèrent aussi à préconiser le beau sexe.

Les compositions de l'esprit sont sujettes à changer de mode comme la façon des habits. C'étoit alors la saison d'éxagérer toutes les vertus des femmes et de payer tous leurs vices, la louange et l'adulation sembloient presque s'être épuisée lorsque le moine Hilario da Costa, résolu d'effacer le mérite de tous les panegyristes qui l'avoient précédé, publia deux volumes in-quarto, chacun de huit cents pages qui contenoient la vie, les talens, les exploits et les vertus de toutes les femmes, qui s'étoient distinguées dans le quinzième et seiziéme siècle. Mais l'auteur monastique imaginant doute que les talents et les vertus ne pouvoient pas exister hors du giron de la

sainte église, *n'admit* que les catholiques Romaines à occuper une place dans sa volumineuse compilation. Il prodigua des louanges à la Reine Marie d'Angleterre dont la postérité a dédaigné la mémoire et ne dit pas un seul mot de sa sœur Elizabeth, dont les talens et le succès ont étonné l'univers. Cent soixante et dix-panegyriques sont sortis de la plume de cet infatigable auteur; mais comment se flatter dans ce monde fantasque d'occuper long-tems la premiere place au temple de la renommonie? les incroyables travaux du moine furent complétement éclipsés par le fameux Paul de Ribéra qui accoucha laborieusemnt d'un monstrueux ouvrage intitulé « *les* « *triomphes, et les exploits héroïques de* « *huit cents femmes illustres.* »

En lisant ces anecdotes on doit faire naturellement la réflexion suivante. Où les femmes de ces temps se distinguoient réellement par des vertus et des talens supérieurs, où les hommes prostituoient alors leurs talens à l'adulation la plus méprisable; je serois tenté de croire qu'il y

avoit un peu de l'un et de l'autre. Les louanges des femmes étoient de mode comme nous l'avons précédemment observé : et l'écrivain qui s'y conformoit obtenoit non seulement le sourire obligeant du beau sexe, mais aussi sa protection pour parvenir aux emplois honorables ou lucratifs. L'esprit de chevalerie n'étoit point encore assez completement évaporé, pour que les hommes pussent considérer impartialement, le mérite des femmes ou osassent avancer dans leurs écrits qu'elles étoient de simples mortelles ; mais on ne peut pas douter que cette illusion n'ait produit aussi une espece de réalité, qu'un grand nombre de femmes avides de louanges, n'ayent cherché les moyens de les mériter, et qu'elles se conduisoient de maniere à ne point démentir l'opinion que leurs panegyristes avoient donnée d'elles. Il n'est donc pas étonnant que l'Europe ait produit dans ces temps plus que dans tout autre des femmes d'un mérite extraordinaire.

Révolution dans l'opinion des hommes.

Lorsqu'en la poussant a un excès ridicule, ont eût enfin épuisé cette sorte

de galanterie qui faisoit considérer les femmes comme des êtres supérieurs aux foibles humains, l'imagination des hommes prit une direction tout a fait opposée. Il recommencerent à regarder le beau sexe comme des créatures foibles et méprisables, propres tout auplus à les amuser dans leurs heures de loisir ; passant rapidement d'un excès à l'autre, les hommes semblerent refuser aux femmes toute espèce de sentiment estimable et renonçant tout a fait à leur société, ils n'en approchérent plus que pour satisfaire l'impérieuse impulsion de la nature: En Anglèterre durant le regne de charles second, la licence de sa cour corrompit completement les mœurs du beau sexe, et les hommes qui avoient coopéré à cette métamorphose aceablerent de mépris les victimes de leur lubricité. Dans ce nouvel état des choses, la mode de célébrer les vertus des femmes fit place à celle de publier et d'éxagérer leurs vices. Le comte de Rochester en donna l'exemple, et il fut bientôt suivi par Pope, Swift, Young et par une foule

d'écrivains obscurs qui affirmoient tous, qu'ils n'avoient d'autre intention que celle de corriger un sexe dont aucune autre leçon ne pouvoit arrêter la corruption. En supposant que telle fut véritablement leur intention, l'événement a démontré le mauvais choix du remède. Les louanges avoient précédemment excité chez les femmes une émulation vertueuse, mais les invectives excitèrent leur indignation sans améliorer leur conduite.

Telles ont été les deux différentes manieres de traiter les femmes, et l'effet qu'elles ont produit. Jettons un coup d'œil rapide sur les révolutions que les mœurs et le caractère des femmes ont éprouvé successivement depuis la destruction de l'Empire romain, jusqu'à nos jours.

Lorsque les anciens Germains, s'élancerent de leurs bois et de leurs cavernes pour subjuguer l'Europe et lui imposer leurs lois, les femmes comme je le démontrerai dans cet ouvrage jouissoient chez eux de la principale influence. Lorsque

ces germains eurent formé des établissemens dans leurs conquêtes, et qu'un mélange de réligion, d'héroisme, et de galanterie eût produit cette espèce d'institution extraordinaire appellée *chevalerie*, le nouveau dégré de considération que leurs fémmes acquirent, contribua fortement à leur inspirer ce noble orgeuil qui les rendit égales ou supérieures en mérite et en vertus à toutes celles qui avoient précédemment honoré leur sexe dans des pays différens.

Mais lorsque la chevalerie commençant à dégénérer, la dignité de chevalier ne fut, plus le prix d'une longue suite d'exploits et d'une valeur brillante, lorsque cette dignité, précédemment le faîte des honneurs militaires, ne servit plus qu'à distinguer ceux qui possédoient une certaine quantité de terre, lorsqu'on prodigua la la chevalerie à tous ceux qui voulurent l'acheter et que l'avidité des souverains, obligea même ceux qui ne la désiroient pas de s'en revêtir, les hommes dégénérérent peu à peu de leurs sentimens d'honneur,

Leur conduite avec les femmes devint beaucoup moins respectueuse, et les femmes perdirent leur dignité et une grande partie de leurs vertus. L'histoire de toutes les les nations de l'Europe présentoit alors une triste métamorphose de leurs anciennes moeurs. Les hommes avoient renoncé à tous leurs sentimens d'estime et de respect pour les femmes, et les femmes à la délicatesse et à la chasteté qui inspiroient ces sentimens ; il en résulta entre les deux sexes la familiarité la plus grossiere, l'abandon de tous les principes et les moeurs les plus scandaleuses.

En france au lieu de se présenter chez les femmes avec les égards respectueux que l'usage avoit introduit, et que la décence exigoit, il étoit alors du bon ton d'entrer sans façon partout où elles se trouvoient avec la plus indécente familiarité. Les femmes auroient pû sans doute s'opposer à cette licence, mais elles s'occuperent beaucoup plus de l'encourager. Le mépris des hommes suite inévitable de cette licentieuse familiarité punit bientôt

les femmes de leur imprudence, l'amour délicat fut remplacé par la plus rébutante débauche. On oublia jusqu'au nom de la décence ; les femmes de tous les rangs et de tous les états habillées ou à demie nues, levées ou encore au lit recevoient indifféremment la visite de tous les hommes qui se présentoient à leur porte. On tenoit souvent un conseil d'état dans une ruelle et le président femelle nonchalament étendu dans son lit, donnoit sa voix qu'elle appuyoit du spectacle séduisant d'une partie de ses charmes.

Les Angloises étoient à peu près aussi indécentes et aussi corrompues que les françoises, elles affichoient en public la même familiarité et n'étoient pas plus scrupuleuses en particulier. Durant les fêtes de noël presque tous les seigneurs traitoient leurs vassaux des deux sexes et choisissoient ordinairement pour présider à cette fête indécente un écclésiastique, qu'on nommoit assez communément *l'abbé de l'orgie*. Dans la maison les femmes occupoient des appartemens séparés, où elles

elles travailloient en broderies et à d'autres ouvrages de leur sexe. Le nom qu'on donnoit à ces apppartemens en conséquence de leur usage devint le synonime d'un mauvais lieu. Enfin les hommes de tous les états pousserent si loin le mépris de la décence que dans les maisons des prélats, on voyoit sur la porte de ces appartemens un inscription qui indiquoit l'usage qu'en faisoit Monseigneur, (1) et les gentils-hommes les plus riches ne rougissoient pas d'accepter le titre et les émolumens de maréchal de logis des concubines de sa majesté.

Quelque temps avant l'avénement de la Reine Elizabeth à la couronne, les femmes commencerent à reprendre la décence qu'elles avoient bannie. Depuis le temps d'Elizabeth jusqu'à celui du protecteur, les moeurs continuerent de s'épurer mais sous son administration toute la

(1) Le célèbre Cardinal de Wolsey avoit fait placer sur la porte d'un appartement particulier de son Palais, l'inscription suivante : Appartement des Concubines de Monseigneur le Cardinal.

d

nation fut saisie d'une enthousiasme de dévotion qui combatit vivement les inclinations de la nature et fit succéder à la piété le cynisme et la supertition. La restauration produisit dans les mœurs une nouvelle métamorphose. On vit reparoître l'amour et la licence. Sous le règne de Jacques second les troubles et l'esprit de faction éteignirent en partie l'amour du plaisir. A l'àvenement de Guillaume III le retour de l'ordre et le mépris de sa cour pour les intrigues amoureuses ramenerent chez les femmes la politesse et la décence. Je ne puis me défendre d'observer ici que si l'on s'en rapporte aux satyres ou aux sermons, on sera persuadé que la vertu des femmes est de nos jours dans sa décadence. Je ne hazarderai point de décider une question si délicate, mais je me plais à croire, que le beau sexe et en particulier mes compatriotes se conduirent de maniere a donner le démenti aux faiseurs de satyre, aux prophètes, et même aux prédicateurs.

Les femmes du Levant.

Tandis que les changemens de réligion

de mode et de gouvernement ont fait successivement varier le caractère et les moeurs des femmes dans l'Europe, les habitans des pays orientaux sont restés constamment dans le même état. Dans une longue suite de siècles leurs moeurs, leurs modes et leurs usages n'ont pas éprouvé la moindre variation. Quoique leur patrie ait souvent changé de maîtres, quoiquelle ait été successivement soumise aux armes et aux loix de différens usurpateurs, aucun de ces conquérans n'a entrepris de rompre leurs chaines ou d'adoucir leur esclavage.

L'éxamen général de la situation des femmes dans les pays orientaux, présente a-peu-prés le même spectacle que la surface du vaste océan lorsqu'elle est parfaitement tranquille. Envain les yeux cherchent au loin quelques diversité, les Indiennes qui habitent les bords du Gange et de l'Indus, ont été de tems immémorial à tous égards et sans exception ce qu'elle sont encore aujourdhui. Quoique la religion de Mahomet, moins attroce que celle de Brama, disponse les femmes qui

la professent de l'exécrable cérémonie de se brûler vive sur la pile funèbre de leurs mari lorsqu'elles lui survivent, cette considération intéressante n'a jamais pu décider une seule indienne, a quitter le rigoureux Brama pour le prophête le plus indulgent de l'Arabie.

Comme l'Asie jadis le siège des sciences est plongée aujourd'hui dans l'ignorance la plus profonde, nous sommes beaucoup mieux informés de la conduite de ses anciens habitans relativement à leurs femmes, que de celles des modernes. Nous avons déjà vû quels étoient à cet égard leurs sentimens et leur maniere indécente de les exprimer. Si les mœurs et les usages avoient été sujets à varier, comme en Europe nous pourrions espérer aussi de trouver quelques différences dans les opinions et dans les écrits des Indiens mais comme leurs femmes sont toujours absolument les mêmes, nous pouvons raisonnablement présumer que les opinions de Salomon, des auteurs apocryphes et

des anciens *Pundits*, (1) prévalent encore aujourd'hui chez leur postérité masculine, cette présomption me semble suffisamment confirmée par la continuation de l'esclavage des Indiennes, dont la situation n'st ni changée ni adoucie.

Mais quoique les Indiens de l'Asie méprisent leurs femmes et les traitent en esclaves, leurs expressions annoncent très souvent un sentiment tout opposé que leurs actions ne tardent pas à démentir. Eloignés de leurs femmes, ils n'en parlent qu'avec dédain, mais quand leur appétit brutal les conduit auprès d'elles, ils en approchent aussi respectueusement que s'ils se proposoient d'adorer une divinité. Lorsque l'accès amoureux est calmé, ils conservent peut être encore à peuprès le même langage, mais au milieu de ces tendres expressions la plus légere offense de l'objet adoré ne laisse pas d'entrainer une punition rigoureuse ; l'humble adorateur

---

Les Pundits sont les Bramins qui interpretent les loix des Indous.

n'en tient pas moins sa favorite captive et sequestrée de tout l'univers; et si le démon de la jalousie venoit malheureusement le tourmenter, il feroit impitoyablement expirer sa divinité dans les tortures.

Telle a été depuis les temps les plus reculés dont nous ayons connoissance la situation malheureuse du sexe le plus foible, dans la plus grande partie de l'Affrique et de l'Asie, et elle continuera probablement à être la même tandis que l'esclavage dégradera l'ame de ces peuples et qu'ils seront aveuglés par l'ignorance et la supertition.

des femmes de l'Amérique.

L'Amérique découverte par Christophe Colomb, ouvrit un champ vaste à l'ambition des politiques, à l'avidité des commerçants et aux réflexions du philosophe. Il trouva le continent peuplé d'une ou plutôt de plusieurs races d'hommes, qui différoient des habitans de l'ancien monde autant par la figure que par les mœurs et les usages et qui n'avoient encore qu'une très-foible notion des arts et des

commodités de la vie. Dans cette état d'ignorance et presque de barbarie, il étoit assez difficile de distinguer les deux sexes au premier coup d'œil, leurs vêtement étoient à peuprès les mêmes dans la partie de l'Amérique ou ils avoient l'habitude de se couvrir. Les femmes ne paroissoient gueres moins robustes que les hommes, et supportoient tout aussi bien la rigueur du climat, la faim, la soif, et les fatigues qu'exigeroient la pêche et la chasse, dont ces peuples étoient forcés de tirer leur subsistance; mais malgré cette égalité apparente des deux sexes, les hommes les avoient completement subjuguées et chargées de tous les travaux pénibles. Les femmes ainsi tyrannisées ne connoissoient point les douceurs de l'amitié et très-imparfaitement celles de l'amour; leur triste vie s'écouloit sans jouissance et tous leurs priviléges se bornoient à liberté personnelle c'ést-à-dire à n'être pas enfermées.

Mais toute l'Amérique ne se gouvernoit pas ainsi, parmi un grand nombre de tribus éparses, quelques unes déféroient aux

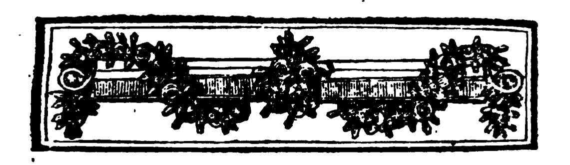
[illegible] pas [illegible] la qualité de [illegible] Les Améri- [illegible] maîtres de la [illegible] elles [illegible] de priviléges [illegible] traitées comme de viles [illegible] languissoient dans le plus pénible des esclavages.

Telle étoit leur situation, lorsque les les Espagnols firent la première découverte de l'Amérique : et l'on devoit naturellement s'attendre à voir bientôt adoucir leur sort, par la politesse et l'humanité des Européens ; mais ces espérances ne se sont point encore réalisées ; la soif de l'or a fait disparoître la politesse et l'humanité ; et aulieu d'abolir l'esclavage des femmes, les avides Européens ont tâché de l'étendre aux hommes partout où ils ont pu pénétrer.

Cet ordre des choses existoit probablement depuis un temps immémorial en Amérique tel que nous venons de le décrire, mais comme les habitans ne pos-

rédoient pas l'art de l'écriture et n'avoient point conséquemment de dépots historiques, nous ignorons si cette partie du monde a éprouvé de grandes révolutions et si les mœurs des hommes ont été successivement perfectionnées ou changées. On a prétendu que les Mexicains avoient inventé une sorte de recueils historiques composés de ce qu'ils nommoient. *Quipos*, ou cordes nouées et tressées de maniere à rappeller une longue suite dévénemens avec autant de précision et de clarté que nos livres. Mais le très-petit nombre de renseignemens qu'on est parvenu à se procurer sur les anciens habitans de l'Amérique semble démontrer la fausseté de cette opinion.

Fin, de l'introduction.



HISTOIRE DES FEMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Abrégé de leur histoire chez les peuples les plus anciens.

MOÏSE nous apprend dans son histoire de la création, que les mâles et les femelles des animaux ont été créés, non-seulement de la même matière, mais aussi de la même manière, &, dans le même tems, sans distinction. Mais ce vénérable historien assure qu'il n'en fut pas ainsi de la race humaine, que Dieu forma l'homme avec de la terre, & que sa femme eut l'avantage d'être composée d'une matière plus parfaite ; c'est-à-dire, d'une

côte d'Adam ou du premier homme (1); et ceux qui accordent au beau sexe la supériorité sur le nôtre, l'attribuent à la différence des matériaux dont le créateur s'est servi pour exécuter ces deux différens ouvrages. L'histoire du serpent et ses suites sont si

(1) Les historiens racontent un tas de fables plus absurdes les unes que les autres, relativement à la création d'Adam et d'Eve. Je n'en citerai que quelques-unes, publiées par les rabbins des anciens juifs. Dieu, disent-ils, créa Adam avec une longue queue; mais après l'avoir considéré attentivement, il lui parut que l'homme auroit meilleure grace s'il supprimoit sa queue. Ne voulant pas toutefois perdre une partie de son ouvrage, Dieu coupa la queue et s'en servit pour former la femme. Les rabbins prétendent expliquer, au moyen de ce conte, une partie des inclinations des femmes. D'autres, non moins ridicules, disent que Dieu créa d'abord l'homme double et des deux sexes; mais qu'en perfectionnant son plan, il sépara le mâle de la femelle et en fit deux êtres distincts et séparés. C'est par cette raison, ajoutent-ils, que les deux sexes ont tant d'inclination l'un pour l'autre, et cherchent continuellement l'occasion de se rapprocher. On trouve dans une histoire fort ancienne, qu'Eve, impatientée de ne pouvoir déterminer Adam à manger du fruit défendu, arracha une branche d'arbre et en fit un gourdin, à l'aide duquel elle réussit promptement à se faire obéir.

universellement connues, que je crois devoir les passer sous silence, et m'en tenir aux anecdotes que j'ai recueillies dans les écrits de Moïse et de quelques autres historiens, relativement à l'état des femmes, avant le déluge.

L'histoire sacrée nous apprend que les deux fils d'Adam, Caïn et Abel, ayant présenté leur offrande, Dieu rejeta le présent de Caïn, & accepta celui de son frère. Moïse ne donna point la raison de cette préférence; mais nous suppléerons à son silence par une tradition orientale, dont le lecteur judicieux fera le cas qu'elle lui semblera mériter. Selon cette tradition, Caïn et Abel avoient chacun une sœur jumelle; et dès qu'ils devinrent tous nubiles, Adam proposa à Caïn d'épouser la jumelle d'Abel, et à Abel d'épouser la jumelle de Caïn, en leur donnant pour motif de cet arrangement, que, puisque la nécessité les contraignoit à prendre une de leurs sœurs pour épouse, il convenoit de choisir chacun celle qui sembloit leur appartenir d'un peu plus loin. Caïn ne goûta point ce raisonnement, et prétendit conserver pour lui sa propre jumelle, qui surpassoit celle de son frère en beauté. Adam, irrité de cette désobéissance, déféra au Seigneur

le jugement de la contestation. Il ordonna aux deux frères de lui porter une offrande, et déclara que celle qui seroit acceptée par le Seigneur décideroit en faveur de celui qui l'auroit présentée. Abel obtint la préférence; mais Caïn, enflammé de colère et de jalousie, s'élança sur son frère, et le tua en descendant la montagne où ils venoient de célébrer leur sacrifice. C'est ainsi, ajoute cette histoire, qu'une femme introduisit dans ce monde les querelles, la violence et la mort.

Caïn et sa race ayant été bannis pour ce forfait, s'éloignèrent de la maison paternelle, se livrèrent à l'excès de tous les vices (1), et ne furent plus connus que sous la dénomination des fils et des filles des hommes. Les enfans de Seth, qui restèrent avec Adam, s'étant distingués par leurs vertus et leur

(1) Quelques historiens orientaux rendent assez singuliérement compte de la perversité de Caïn. Ils prétendent qu'il avoit été engendré par le diable; et ces historiens nous peignent le premier homme comme tout aussi peu chaste que son épouse. Ils assurent qu'Adam vécut durant cent trente ans avec une autre femme nommée *Lilith*, qui avoit été formée d'une terre impure, et que les démons sont la funeste postérité de ce premier adultère.

exactitude à observer les préceptes divins, obtinrent le glorieux surnom *des fils et des filles de Dieu.* La famille de Seth fixa sa résidence, à ce que disent les historiens orientaux, sur la montagne sacrée. Caïn et sa postérité habitèrent la vallée (1), et continuèrent à vivre dans la débauche et dans la corruption. Du tems de Jared, la famille de Seth étoit considérablement multipliée. Cent vingt fils de cette famille, qu'on nommoit encore *les fils de Dieu*, agréablement frappés du son de la musique et du bruit d'une fête qu'on célébroit dans la vallée, se hasardèrent de descendre de la montagne pour partager les plaisirs de cette réjouissance. Enchantés d'une scène si attrayante, et séduits par la beauté des femmes qui vinrent au-devant d'eux, presque nues, les fils de Dieu sentirent qu'ils n'étoient que des hommes; et cet essai de la volupté les attira très-fréquemment dans la vallée; ils la quittoient toujours avec regret, et brûloient d'y revenir. Après quelque tems de ce commerce intime, ils

(1) Cette tradition ne s'accorde point avec le bannissement de Caïn, dont parle Moïse.

contractèrent des mariages avec les femmes de la vallée, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à l'histoire des fils de Dieu qui eurent commerce avec les filles des hommes. On a imaginé depuis, que les fils de Dieu étoient des anges, et qu'ils avoient dérogé à la dignité de leur nature céleste, jusqu'à entretenir un commerce charnel avec des mortelles. Cette fable ridicule n'a pas laissé d'acquérir du crédit au moyen de la soi-disante prophétie d'Enoch, qui, comme beaucoup d'autres, est longue, obscure, et inintelligible (1), d'où l'on

(1) Cette prophétie, prolixe et décousue, raconte qu'à cette époque les femmes étoient si belles et si séduisantes, que les *égrarii*, ou anges gardiens qui avoient la charge de veiller sur elles, ne pouvant pas résister à leurs charmes, en devinrent amoureux; et que ces anges libertins, après s'être mutuellement confiés la violence de leurs desirs, convinrent de s'approprier la mortelle irrésistible qui les avoit humanisés: en conséquence, dans l'année 1170, ils firent chacun leur choix, satisfirent leur desir, qui n'étoit rien moins qu'angélique, et continuèrent ce commerce très-humain jusqu'à l'époque du déluge. De cette alliance, moitié angélique et moitié humaine, naquirent les géans, qui faisoient leurs délices de chair humaine, et la voracité de ces anthropophages

peut conclure qu'elles n'ont pas été dictées par le divin esprit de lumière.

Mais quoique nous ne comprenions pas bien positivement le sens des paroles de Moïse, lorsqu'il parle du commerce des fils de Dieu avec les filles des hommes, nous pouvons cependant assurer que ses expressions tendent à indiquer une sorte de corruption particulière, qui, jointe à d'autres débauches, parurent impardonnables à l'auteur de la nature, et le firent, dit-on, repentir d'avoir créé l'homme, dont il résolut d'exterminer la race, afin d'élever une génération plus parfaite ; ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'en lui ôtant la possibilité de

---

éclaircit en peu de tems la race des mortels. Le Créateur, fatigué des plaintes qu'il recevoit fréquemment à ce sujet, envoya quatre archanges qui lièrent les anges libertins coupables de cette monstrueuse progéniture, et les précipitèrent dans le grand abyme. Dieu députa ensuite l'ange Gabriel avec ordre d'exterminer la race des géans .... D'autres traditions orientales racontent que les anges rebelles, après avoir déclaré la guerre à Dieu, épousèrent des mortelles et engendrèrent les démons, ennemis des hommes et des vertus. Le Tout-Puissant, irrité de leurs vices, résolut d'en purger la terre au moyen du déluge.

se mêler avec celle qu'il avoit été forcé de proscrire.

Depuis le déluge il ſe trouve une lacune dans l'hiſtoire des femmes, juſqu'au temps du patriarche Abraham : depuis cette époque il est plus fréquemment question d'elles dans l'histoire sacrée. Elle rapporte leurs actions, et l'on y trouve les loix, les coutumes ou usages qui ſervoient de règle à la conduite des femmes ; & ces renseignemens, joints à un grand nombre d'anecdotes de leur vie publique & privée, nous donnent les moyens de connoître, de suivre et d'indiquer au lecteur quel étoit l'état civil des femmes chez les anciens Israëlites, avec autant de clarté et de certitude, qu'il est possible de s'en procurer, relativement à toutes les autres nations, juſqu'au tems des Grecs. Mais l'ordre dans lequel les événemens de cette histoire se trouvent racontés nous ayant paru trop confus, nous avons tâché d'y donner un peu plus de suite et de régularité, par une division des articles que nous présenterons dans différens chapitres.

CHAPITRE II.

Education des Femmes.

En admettant que l'enfance des nations puisse servir à nous donner une idée de l'enfance du genre humain; nous présumerons naturellement que les premiers habitans de la terre ne connoissoient qu'un très-petit nombre des commodités de la vie, et qu'ils n'avoient pas la moindre notion des rafinemens ou des superfluités de la vie sociale. Leurs désirs ou leurs vues se bornoient sans doute à tirer une subsistance précaire des rivières et des forêts dont ils étoient environnés.

Constamment occupés des besoins physiques, ils n'avoient ni le loisir ni probablement le désir de cultiver leurs facultés morales. La guerre continuelle qu'ils faisoient aux habitans des bois et des eaux exigeoit de la force et de l'adresse. L'impérieuse nécessité inventoit chaque jour de nouveaux stratagêmes et occupoit exclusivement toute leur attention. Il se passa sans doute bien des années avant que les idées s'étendissent

au-delà du cercle tracé par les besoins et l'habitude. L'étude des sciences, des arts et des différens langages, et tout ce que nous appelons aujourd'hui éducation, dont on n'avoit alors aucune notion, s'introduisit peu-à-peu, à mesure que les hommes furent éclairés par les événemens ou par les circonstances.

L'étude des langues est une partie considérable de l'éducation. Mais comme tous les hommes se servirent alors de la même langue, ils étoient dispensés d'une étude pénible, qui ne pouvoit pas avoir d'existence. Lorsque les différens idiômes se multiplièrent, les voyageurs et les marchands furent obligés de les apprendre, afin d'être entendus des peuples chez lesquels ils résidoient, ou avec lesquels ils trafiquoient et afin de pouvoir les entendre. Dans quelques climats de l'Asie, la terre produisoit presque sans culture tout ce qu'il falloit à des hommes peu délicats pour leur subsistance, et les peuples indolens jouissoient sans peine et sans désirs du don de la nature. Mais lorsque la race humaine devint plus nombreuse, les hommes se dispersèrent dans des climats moins fortunés, où il fallut avoir recours

à l'industrie pour subsister et pour résister aux intempéries et aux accidens des saisons. En Égypte, les inondations annuelles du Nil obligèrent les habitans de construire leurs maisons sur des pilotis pour se mettre à l'abri des eaux, et de s'appliquer à l'astronomie pour prévoir le retour des inondations. Dans des pays plus éloignés du soleil, la rigueur des saisons força les hommes à bâtir des maisons, et à se couvrir de la peau des animaux. La même cause occasionna peut-être la découverte et l'usage du feu ; et si l'on remontoit à la source des inventions humaines, on trouveroit que la plupart ont eu la nécessité pour origine.

Du temps des patriarches, et long-temps après eux, on ne trouve pas le moindre vestige d'éducation, même parmi les hommes, chez les peuples déjà fort éloignés de leur première barbarie; (1) on ne doit point espérer par conséquent d'en rencontrer chez les femmes. Dans les climats où la terre ne produisoit

(1) Les premières écoles furent destinées à enseigner l'art de la magie et de la prophétie. Les premières furent instituées par les Phéniciens ou les Égyptiens, et les autres par les Israélites.

pas sans culture, les hommes, devenus trop nombreux pour que la chasse & la pêche pussent suffire à leur subsistance, imaginèrent d'y faire multiplier les animaux, & ce fut sans doute l'origine de la vie pastorale. Ils essayèrent aussi de cultiver la terre; mais il falloit des instrumens, & c'est probablement pour cet usage, que Tubalcain travailla le fer et le cuivre. En forgeant d'abord des outils grossiers, il parvint successivement à les rendre plus commodes. Ses outils de nécessité suggérèrent l'invention des meubles commodes ou de pur agrément. L'imagination s'étendit à l'aide de l'expérience. La culture des arts fut le produit de l'émulation, & en vint insensiblement à l'étude des sciences. Telle fut à-peu-près la marche de l'instruction chez les hommes; mais nous ne pouvons point découvrir la trace des progrès que les femmes firent dans cette carrière. On ne sait point si elles recevoient quelques préceptes ou si elles n'avoient alors pour instituteur que le hasard et la curiosité. Cette dernière opinion paroît la plus vraisemblable, relativement à des temps où les lettres, et par conséquent la lecture, n'étoient pas encore inventées, et où le très-petit

nombre de sciences connues étoit dans la première enfance. Cet état de choses paroît d'autant plus vraisemblable, que la beauté des femmes étoit alors le seul de leurs avantages que les hommes sussent apprécier.

Parmi les peuples connus à l'époque dont nous faisons l'examen, les Egyptiens méritent particulièrement de fixer notre attention, puisque c'est d'eux que nous avons reçu les premiers préceptes des arts, des sciences, et de toutes les sortes d'instruction. Les Egyptiens les transmirent aux Grecs, et des Grecs ils passèrent chez les Romains, qui conquirent et éclairèrent la moitié de l'univers. De quelque manière que nous considérions les Egyptiens, nous serons toujours forcés de convenir qu'ils sont de tous les anciens peuples, celui qui a le plus de droit à notre admiration, et peut être à notre reconnoissance. Ils portèrent à un très-haut degré de perfection, les arts et les sciences, et principalement celle du gouvernement, dont ils prétendoient avoir acquis lentement la connoissance par une expérience de plus de cent mille ans. Quoiqu'il en soit de cette haute antiquité, tous les auteurs anciens parlent des Egyptiens comme du premier

peuple civilisé qui forma régulièrement un corps de nation gouvernée par un code de loix sages et équitables. Ils étoient enfin, à l'époque très-reculée dont nous parlons, très-peu inférieurs à des peuples qui tiennent aujourd'hui une place honorable parmi les nations civilisées de l'Europe.

Ce n'est que chez les Egyptiens que nous trouvons à cette époque une sorte de systême d'étude et d'éducation. Les prêtres et les magiciens enseignoient deux différens genres de littérature, la sacrée qui contenoit les mystères de la religion, et la profane qui consistoit dans l'éducation ordinaire. Les prêtres enseignoient aussi les sciences connues de leur tems, et entr'autres l'astronomie, dont il ne paroît pas que les femmes fussent exclues, puisqu'Athyrte, fille du roi Sésostris, encouragea son père à entreprendre la conquête de l'univers, en lui promettant le succès de cette expédition, d'après les songes qu'elle avoit eus dans les temples, et les prodiges qu'elle avoit apperçus dans les airs. Presque tous les anciens écrivains de l'Egypte attestent que les femmes conduisoient habituellement les négociations publiques avec les nations voisines, et qu'on

leur confioit toutes les transactions du commerce de l'Egypte ; ce qui annonce presqu'évidemment qu'on leur enseignoit la manière de se servir des nombres et des figures, sans le secours desquels les comptes du commerce auroient toujours été très-irréguliers. Comme l'écriture fut de bonne heure en usage chez les Egyptiens, elles cultivèrent sans doute aussi cette science, presqu'aussi indispensable pour les affaires de commerce que celles des chiffres ou de figures. Comme la douceur et la sensibilité du beau sexe s'adaptent parfaitement à la touchante harmonie de la musique, on peut assurer que cet art séduisant fit, dès qu'il fut connu, une partie de son éducation. Moïse cite souvent des chanteurs et des chanteuses de différentes nations, dont nous aurons occasion de parler : mais les Egyptiens pensoient différemment à cet égard, et interdisoient chez eux la musique aux femmes, par le même motif qui engageoit les autres nations à la leur faire apprendre (1), " parce que, disoient-ils, la musique ébranle

(1) Hérodote et quelques autres écrivains doutent que les Egyptiens aient empêché leurs femmes de cultiver l'art de la musique.

„ et relâche les ressorts de l'ame „. En considérant les occupations dont on chargeoit les femmes de l'Egypte, il me semble qu'on ne doit pas être surpris que l'étude ou la pratique de la musique leur aient été défendues. On craignoit sans doute d'inspirer le goût de la mollesse et de l'indolence à un sexe destiné à diriger les transactions du commerce et de l'état. Enfin il étoit naturel de donner aux Egyptiennes une éducation mâle, puisqu'on leur confioit les emplois exercés par les hommes chez toutes les autres nations. Quoiqu'il en soit, en considérant ce que les anciens racontent unanimément des arts, des sciences, des loix, et sur-tout de la sagesse des Egyptiens, nous ne pouvons pas douter que leurs femmes ne reçussent une éducation convenable, et qu'une nation très-instruite ne prît toutes les précautions possibles pour les rendre susceptibles d'exercer avec intelligence et dignité les emplois qu'elle avoit jugé à propos de leur confier.

Il n'est pas aussi aisé de découvrir si les Phéniciens furent redevables aux Egyptiens de leur instruction; toujours est-il vrai qu'à l'époque dont nous nous occupons, les

Phéniciens avoient fait des progrès considérables dans les arts et dans les sciences; et particulièrement dans l'arithmétique et l'astronomie, qu'ils appliquèrent à l'usage du commerce et de la navigation. Avant la guerre de Troyes, Moschus, Sydonien, enseigna la doctrine philosophique des atomes; et Abdoménée de Tyr entreprit d'argumenter contre Salomon, roi d'Israël, qui passoit alors pour le plus sage et le plus savant des hommes. Tyr et Sydon étoient renommées de son tems pour toutes les sciences, et particulièrement pour celle de la philosophie.

Dans l'état d'ignorance et de barbarie primitives, l'homme ne reconnoît chez les femmes que le mérite de la beauté; mais en se civilisant, il veut multiplier ses jouissances, et les plaisirs physiques ne suffisent plus pour le satisfaire. Il veut trouver dans sa compagne une amie, un conseil et un consolateur. D'après cette réflexion, fondée sur l'expérience, on ne peut pas supposer que les Phéniciens, qui surpassoient tous les autres peuples dans la science du commerce et de la navigation, et qui ne le cédoient à aucun pour l'instruction et la politesse, négli-

geassent totalement l'éducation d'un sexe dont ils faisoient leurs délices et l'objet de leur vénération. Mais nous ne proposons ceci que comme une simple conjecture. Les anciens auteurs qui ont écrit l'histoire de cette nation, ont observé à cet égard le plus profond silence. Les histoires qui traitent de ces temps sont toutes à la vérité très-imparfaites et très-obscures. On pourroit peut-être en donner pour raison, la paix dont l'univers a probablement joui vers ce tems, et durant plusieurs siècles. L'histoire passe rapidement sur ces périodes de bonheur, et ne s'étend que sur les guerres, les conquêtes et les révolutions; comme si l'extravagance et les crimes de nos ancêtres étoient seuls dignes d'être transmises au souvenir de la postérité.

Ce que je viens de dire des Phéniciens peut s'appliquer également aux Babyloniens. On reconnoît généralement qu'ils furent les premiers qui introduisirent l'usage de l'écriture dans les actes publics et judiciaires. On ne peut pas assurer positivement qu'on leur soit redevables de cette invention; mais il est prouvé qu'ils se distinguèrent de tous les autres peuples par la supériorité de leur

politesse et de leur éducation. Nous aurons occasion d'observer, dans le cours de cet ouvrage, le soin qu'ils prenoient de parer leurs femmes; et puisqu'ils s'occupoient d'embellir les charmes de leur personne, on peut supposer qu'ils ne négligeoient pas de cultiver leur intelligence, dont des hommes instruits et civilisés ne devoient pas faire moins de cas que de la beauté. Les peuples contemporains, à l'époque dont il est ici question, et durant une succession de plusieurs siècles, n'étoient, en comparaison des Phéniciens, que ce que le reste de l'univers est aujourd'hui en comparaison de l'Europe; c'est-à-dire, à peine initiés aux premiers principes des sciences et de l'instruction. L'Europe, qui jouit aussi d'une si grande supériorité, croupissoit dans l'ignorance, et ses barbares habitans, pauvres et clair-semés, n'annonçoient pas la moindre étincelle du génie qui la distingue aujourd'hui si avantageusement. Quelques colonies asiatiques introduisirent sur notre continent les premiers préceptes des sciences et le goût de l'étude; et tel est le sort des choses humaines, que dès ce moment les sciences semblèrent abandonner leur ancienne patrie, pour se fixer

dans leur nouvelle habitation. L'Asie en étoit rassasiée, ou peut-être avoit-elle épuisé ses forces en les cultivant; mais le goût que l'Europe prit alors pour les sciences, ne s'est point encore ralenti, et il est impossible de prévoir jusqu'où les efforts de leur invention pourront en un jour atteindre.

Lorsque de l'Europe nous tournons nos regards vers l'Orient, il est presqu'impossible de ne pas regreter le peu de lumières qui nous restent sur l'ancienne éducation des femmes. On ne trouve, à cet égard, que des renseignemens imparfaits et tronqués. Un de ces passages nous apprend que quelques-unes des nations conquises par Cyrus faisoient de la musique un article de l'éducation de leurs femmes, puisque ce prince choisit dans le nombre de ses captives deux musiciennes, dont il fit présent à son oncle Cyaxare. Les grands étoient alors dans l'usage d'entretenir des musiciens mâles et femelles, et s'amusoient, dans leurs heures de loisir, de leurs chants, de l'harmonie de leurs instrumens, de leurs danses et des gestes ou des pantomimes dont ils les accompagnoient. Si l'éducation des femmes ne s'étendoit pas

plus loin, nous pouvons supposer que leurs talens se bornoient à l'art séduisant d'émouvoir les sens et les passions. Les femmes de l'Orient ont de tout temps exercé cet art avec le plus grand succès; et les Orientaux sembloient le regarder comme le seul qui convînt à leur sexe. Il est probable, cependant, que dans quelques circonstances particulières, les femmes recevoient une instruction différente, puisque les rois de la Perse et de la Médie leur confièrent, durant plusieurs siècles, l'éducation de leurs enfans. Déjocès, premier roi des Mèdes, introduisit cet usage, qui continua long-temps après le règne de Cyrus, et se pratique encore dans différens pays orientaux. Comme ces monarques futurs étoient absolument confiés aux soins des femmes jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, on pourroit présumer qu'on leur donnoit des institutrices susceptibles de former leurs manières et leur conduite extérieure. Mais on peut raisonnablement en douter, si les mœurs des anciens Persans et des Mèdes ressembloient à celles de leurs descendans. Les femmes qui élèvent aujourd'hui les jeunes princes de l'Asie leur donnent pour toute éducation

les premiers principes de la débauche, et y ajoutent à peine une foible teinture de l'instruction que reçoivent les particuliers les plus obscurs : il en résulte que la plupart de ces élèves se livrent, en montant sur le trône, à l'excès de la cruauté et de tous les vices. Cyrus lui-même, quoiqu'il eût reçu une éducation un peu moins corrompue, et qu'il fût à tous égards fort supérieur à la foule des monarques de l'Orient, a imprimé sur sa propre mémoire une tache indélébile, en pervertissant l'éducation des Lydiens, qui n'avoient commis d'autre crime que celui de vouloir se soustraire à un esclavage injuste qu'ils supportoient impatiemment. Cyrus avoit confié à Pactyas, un de ses favoris, les trésors de Crésus, roi de Lydie. Pactyas, se voyant le maître de ces richesses immences, résolut de s'en servir pour monter sur le trône de Lydie, et excita les peuples à se révolter contre le conquérant. Cyrus en fut instruit, et après avoir condamné les malheureux Lydiens à être tous transportés et vendus comme esclaves, il en informa Crésus son prisonnier. Ce monarque captif voulant éviter la destruction totale de sa patrie, conseilla à Cyrus de borner sa ven-

geance au supplice de son perfide favori, de défendre aux Lydiens l'exercice des armes, et de leur faire donner à l'avenir une éducation efféminée et corrompue. Cyrus suivit cet odieux conseil, et les Lydiens devinrent bientôt le peuple le plus lâche, le plus vicieux et le plus méprisable de tout l'univers. L'histoire ne présente que trop d'exemples de pères et de monarques qui ont négligé l'éducation de leurs enfans et de leurs sujets; mais cette circonstance est l'unique où l'on voit l'autorité publique occupée à tarir la source de toutes les vertus; on ne sait en cette occasion lequel on doit haïr et mépriser le plus, du monarque qui traça ce projet atroce, ou de celui qui eut la bassesse de l'exécuter.

L'histoire des femmes et de leur éducation chez les anciens, depuis le tems des Egyptiens et des autres nations dont nous avons parlé, est si obscure et si incertaine, que ne pouvant offrir au lecteur que des conjectures et des probabilités jusqu'à l'époque où nous commençons à être éclairés par les souverains de la Grèce et de Rome, nous préférons de garder le silence sur cette antique période, plutôt que d'offrir des opi-

nions qui n'auroient d'autre valeur que celle de possibilité.

Je démontrerai en traitant du rang et de la considération dont les femmes jouissoient chez les Grecs, dans les tems les plus florissans de ces républiques, que ces fameux conquérans traitoient leurs compagnes à-peu-près comme leurs esclaves. Il n'étoit pas possible sans doute que, réduites à cet état d'humiliation, elles pussent atteindre à l'influence que la nature semble leur avoir destiné, tandis qu'on refusoit de cultiver leur génie, et de donner à leur vertu l'occasion de se montrer. Les graces, la beauté et l'art de les présenter avec avantage peuvent séduire les yeux, émouvoir les passions, et obtenir au beau sexe un ascendant passager sur les hommes. Thaïs vit quelque temps à ses pieds le Grand Alexandre; mais un tel empire est toujours précaire et rarement durable. L'effervescence de la passion se rallentit; elle fait bientôt place au calme de la raison, et l'illusion disparoît comme un songe. Le sentiment fondé sur l'estime et la conformité de l'éducation sont seuls à l'abri de la satiété, de l'inconstance et des accidens de la vie.

Il est douloureux d'être forcé d'avouer qu'on a presque toujours négligé de donner aux femmes l'éducation propre à leur procurer cet avantage, quoique le bonheur des hommes en dépende. Chez les nations les plus civilisées on néglige totalement l'instruction de cette charmante moitié du genre humain, ou on la dirige sur un plan frivole et plus propre à les corrompre qu'à les éclairer. Telle fut autrefois l'éducation des femmes de la Grèce dans les siècles héroïques (1). Dans l'Andromaque d'Euripide, Pélée reproche à Ménélas les mœurs corrompues et la mauvaise éducation de son épouse. Mais cette mauvaise éducation n'étoit point particulière à la belle Hélène. Elle étoit un vice général dans le systême des Grecs, qui ne s'occupèrent jamais d'y appliquer le moindre remède.

Il n'y a point, dans l'histoire ancienne,

(1) Quelques-uns des premiers siècles des républiques de la Grèce ont été dénommés siècles héroïques, probablement parce que les hommes s'occupoient alors presqu'exclusivement de la guerre et des combats, et donnoient souvent occasion à des actions d'intrépidité, qu'on appelle éroïsme.

d'article aussi négligé que celui de l'éducation, et particulièrement de l'éducation des femmes. Dans les premiers tems, et parmi des peuples barbares, on ne considéroit point assez le beau sexe, pour qu'il occupât l'attention du public ou la plume d'un historien. Quelques extraits du plan d'éducation instituée par Solon, le plus célèbre législateur de la Grèce, sont les monumens les plus antiques qui soient parvenus jusqu'à nous, et suffisent pour démontrer que l'éducation des anciens étoit plus destinée à former le corps que l'esprit, et qu'on s'occupoit alors beaucoup moins du moral que du physique. Solon ordonna vaguement qu'on enseignât aux jeunes gens l'art de nager et les premiers préceptes de la littérature; que les pauvres apprissent des métiers, qu'ils s'occupassent des arts méchaniques ou des travaux de l'agriculture: mais que ceux dont la fortune pouvoit suffire aux frais d'une éducation plus libérale apprissent la musique, à jouer des instrumens, à monter à cheval, et enfin se formassent à tous les exercices, à la suite desquels Solon recommande l'étude de la philosophie. Tel étoit pour les hommes le

système de son éducation, plus propre à fortifier le corps qu'à cultiver l'esprit. Le peu qui nous reste de son systême d'instruction pour les femmes, paroît encore plus extraordinaire. Il conseille aux jeunes filles de s'exercer à la course, à la lutte, à lancer des dards, et à d'autres passe-tems très-masculins qui devoient tendre inévitablement à détruire tous les sentimens de délicatesse imprimée par la nature. Il en résulta cette hardiesse, ou plutôt cette effronterie si rebutante chez une femme, et si générale, sur-tout dans les derniers tems, chez les Athéniennes.

Si Solon ajouta dans son plan d'éducation pour les femmes quelques articles d'instruction pour former ou orner leur esprit, ces institutions ne nous ont pas été transmises. Considérant la manière dont les femmes grecques étoient traitées, il paroît évident qu'on préféroit à toute autre qualité un corps sain et robuste, susceptible de donner à la patrie des enfans fortement constitués, et on peut conclure que le législateur ne daigna point s'occuper d'institution étrangère à son objet principal. Lycurgue, fameux législateur des Lacédé-

moniens, ne jugea pas sans doute que les femmes fussent dignes de son attention; et cette indifférence ne doit pas nous surprendre, puisque le projet de Licurgue et toutes ses loix tendoient à détruire chez les Lacédémoniens tous les sentimens de la nature, et à former par des principes artificiels une race de héros insensibles à toute autre affection qu'à l'amour de la patrie. Il jugea les femmes peu propres à favoriser son plan d'institution, et en effet, on trouve généralement chez elles beaucoup moins depatrictisme que chez les hommes, et beaucoup plus d'humanité. Leur délicatesseet la vivacité de leurs affections n'annonçoient pas assez de vigueur pour résister aux impérieuses impulsions de la nature, et la foiblesse de leur constitution ne paroissoit pas destinée à former des héroïnes. Licurgue, convaincu qu'elles ne pouvoient point contribuer au succès de son systême, ne s'en occupa que pour empêcher les hommes de se corrompre ou de s'efféminer dans leur société. La sorte de vénération que les Grecs accordoient dans les tems les plus florissans de leurs républiques, à des courtisannes dont ils admiroient l'esprit et la politesse, prouve

évidemment que les femmes honnêtes ne recevoient pas chez eux la moindre teinture d'éducation. Une femme spirituelle, en état de soutenir une conversation agréable ou intéressante, passoit parmi les Grecs pour un phénomène (1). Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet; et j'observerai seulement ici que les philosophes les plus estimés visitoient publiquement les courtisannes, et souvent accompagnés de leurs filles et de leurs épouses, auxquelles ils présentoient ces courtisannes pour modèles (2). L'histoire rapporte cependant que quelques femmes grecques cultivoient la musique, et qu'elles étoient les seules qu'on admît aux fêtes publiques (3). Elles

(1) Tout ceci paroît fort obscur; car, si les Grecs admiroient l'instruction chez une courtisanne, comment ne tâchoient-ils pas de se procurer cette jouissance, en donnant une éducation convenable à leurs filles et à leurs femmes?

(2) Il est probable que les Grecs faisoient beaucoup moins de cas que nous de la chasteté des femmes; une courtisanne fière et hardie, qui affectoit de penser et de parler comme eux, leur paroissoit fort supérieure à une épouse docile, timide et modeste.

(3) Cette observation me fait présumer que les

apprenoient en général de leurs mères où de leurs parens les petits ouvrages de leur sexe; et ces matrones tâchoient, en même-tems, d'inspirer à leurs écolières une portion de l'orgueil stoïque ou de l'héroïsme, qui constituoit le caractère national des hommes de leur pays. Telles étoient les limites de leur instruction ; et en y ajoutant une retraite rigoureuse, qui les privoit de toute espèce d'éducation et de connoissance du monde, on concevra facilement pourquoi les femmes grecques languissoient dans la plus profonde ignorance, au milieu des peuples les plus instruits de la terre. Il paroît même très-probable qu'on ne leur enseignoit pas même à lire leur propre langage. Une maison où l'on tenoit une école publique s'écroula, dit-on, à Delphes, et écrasa quatre-vingt-dix enfans mâles. Comme l'histoire ne dit pas qu'il y ait eu de femelles comprises dans cet accident, il y a lieu de croire qu'elles n'étoient point ad-

---

Grecs, qui négligeoient leurs femmes, et ne vivoient pas avec elles, ne s'opposoient pas cependant à leur instruction, puisqu'ils récompensoient par des distinctions celles d'entr'elles qui acquiéroient quelques taleus utiles et agréables.

mises à ces éducations, et qu'elles ne recevoient d'instruction que de leurs mères, très-peu susceptibles de bien remplir cet emploi (1).

En exceptant les Egyptiens, nous voyons les femmes réduites, chez toutes les nations de l'antiquité, au plus odieux esclavage, et privées, jusqu'au tems des Romains, de toute espèce de considération. Mais à Rome, elles passèrent tout d'un coup de l'état le plus abject au plus haut degré d'estime et d'in-

(1) Je ne crois point, avec l'auteur anglois, que l'accident arrivé exclusivement à des mâles, dans l'école publique de Delphes, annonce l'exclusion des femelles. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'à Delphes, comme chez-nous, chaque sexe étoit reçu dans une école particulière ? Cette précaution est conforme aux principes des Grecs, qui redoutoient l'intimité ou la société habituelle des deux sexes. On peut donner une raison aussi plausible de l'ignorance des femmes grecques, sans avoir recours à des exclusions. La paresse est un vice des climats chauds ; les femmes délaissées n'avoient point de motif d'émulation, et les hommes n'en faisoient pas assez de cas pour contrarier leur indolence. Une femme réduite à la solitude néglige jusqu'à sa parure, et c'est cependant l'objet le plus général de leurs soins et de leur activité.

fluence. Dans les premiers tems de cette vaste république, les Romains, pauvres et environnés de voisins aussi féroces et aussi pauvres qu'eux, se distinguèrent d'abord par une économie rigoureuse, un patriotisme inflexible, et une valeur presque surnaturelle. Telles sont les vertus que la nécessité dicte à presque tous les états dans leur enfance. L'éducation des femmes consistoit alors à s'instruire de tous les devoirs ou services du ménage; elles apprenoient, de leurs mères, à filer, coudre, tisser, et faire la cuisine. Leurs parentes se chargeoient aussi de diriger leurs études sérieuses, et jusqu'à leurs amusemens, avec autant de discrétion que de décence. Lorsque les Romains se furent enrichis de pillage, le goût des sciences et des arts devint général, et l'éducation des femmes s'étendit à une infinité de nouveaux objets. Aux soins domestiques on ajouta les branches d'instruction propres à développer et former les facultés intellectuelles. L'historie de Virginie nous apprend qu'on recevoit les Romaines dans les écoles publiques où les sciences et la littérature, échappée des cabinets de la rigide philosophie, commençoient à prendre un aspect moins sévère,

et plus conformé aux talens et au génie du beau sexe.

Les hommes reprochent, depuis très-long-tems, aux femmes instruites d'afficher le pédantisme. Je n'entreprendrai point de discuter la vérité de cette opinion; mais il me semble qu'en la suppsoant fondée, il est facile d'en indiquer la raison. L'instruction des femmes est en général beaucoup moins étendue que celle des hommes (1); et lorsqu'une d'entr'elles parvient à s'élever, par ses talens, fort au-dessus du reste de son sexe, il est assez naturel qu'elle saisisse toutes les occassions de jouir de sa supériorité.

---

(1) M. Alexandre auroit pu observer avec raison, que les femmes ne sont pas les seules qui affichent le pédantisme, il est tout aussi ordinaire aux demi-savans de notre sexe; mais on est moins frappé de leur suffisance et de leurs prétentions, parce que l'on trouve moins extraordinaire qu'un homme désire de passer pour savant. Ceux qui crient contre les femmes, au pédantisme, sont en général les individus ignorans et bornés des deux sexes. Le pédantisme est sans doute un ridicule; mais on ne le trouve guère chez les femmes sans un peu d'acquis, qui prouve le désir de l'instruction, et mérite faveur et indulgence.

Juvénal a fait dans ce sens la satyre de quelques Romaines, et ce qu'il en dit suffit pour prouver qu'on ne négligeoit pas leur éducation; mais nous ne sommes point réduits à nous contenter de cette preuve, on en trouve une infinité d'autres dans l'histoire romaine. Ciceron donne les plus grands éloges à plusieurs Romaines qui faisoient, dit-il, la gloire et l'honneur du beau sexe, par leur talent et leur goût pour l'éloquence et la philosophie. Quintilien a cité avec applaudissement plusieurs lettres de Cornélie; et Appien nous a conservé une harangue d'Hortensia, dont l'élégance du langage et la justesse des pensées auroient fait honneur à Ciceron et à Démosthènes (1). Hortensia adressa son dis-

(1) Les femmes infortunées, qui implorent ici votre justice et votre indulgence, n'auroient pas osé s'y présenter sans avoir essayé d'abord de tous les moyens que permettent la décence et la modestie naturelles à leur sexe, qu'elles ont toujours observé avec la plus sévère exactitude. On nous accusera peut-être d'y déroger par cette démarche hardie; mais nous osons croire que la perte de nos pères, de nos fils, de nos frères et de nos époux, suffira pour l'excuser, lorsqu'on veut encore ajouter à nos malheurs, et en faire un prétexte pour achever de nous accabler. Vous

cours aux Triumvirs, qui, dans l'embarras de lever la somme dont ils avoient un besoin pressant pour subvenir aux frais de la guerre, inscrivirent sur une liste quatorze cens des plus riches Romaines, dans l'intention de les taxer. Après avoir essayé inutilement tous les moyens d'éluder cette dangereuse innovation, elles choisirent pour orateur Hortensia, qui adressa son discours aux *Triumvirs*, dans la place du marché, où ils tenoient leur tribunal. Irrités de la har-

---

prétendez que ceux qui ont perdu la vie vous avoient offensés; mais quelle est l'injure que nous vous avons faite? et quel motif légitime vous autorise à nous dépouiller? si nous sommes coupables, il falloit aussi nous proscrire. Mais quel est donc notre crime? est-ce nous qui vous ont déclarés ennemis de la patrie? avons-nous séduit vos soldats, ou levé des troupes pour vous combattre? avons-nous recherché les titres et les honneurs dont vous êtes si jaloux? avons-nous jamais eu le dessein d'asservir la république? est-ce notre ambition qui a causé le désordre et les malheurs de l'état? Nous renonçons de grand cœur à l'empire; mais puisque nous ne pouvons pas y prétendre, pourquoi contribuerions-nous à une guerre à laquelle nous ne prenons aucun intérêt? Les Romaines ont contribué autrefois à sauver la république réduite à la dernière extrémité; mais il s'agis-

diesse de ces Romaines, les Triumvirs ordonnèrent qu'on les chassât du marché. Mais les clameurs du peuple menacèrent d'une révolte ; et les tyrans réduisirent au nombre de quatre cens les femmes qui devoient supporter l'imposition.

Comme je ne me propose point d'écrire l'histoire des femmes savantes, mais de donner simplement une idée des soins qu'on prenoit de l'éducation générale, j'observerai que les Romaines cultivoient, avec assiduité,

---

soit alors de la défendre contre des ennemis étrangers ; on ne leur enleva ni leurs biens ni leurs meubles : il leur en coûta quelques bijoux, mais ces dons furent volontaires. De quel danger Rome est-elle donc en ce moment menacée ? Si les Parthes ou les Gaulois étoient campés sur les bords du Tybre, notre zèle ne le céderoit pas à celui de nos mères ; mais il ne nous convient pas de prendre parti dans une guerre civile, et nous sommes déterminées à ne point nous en mêler. Marius, César ou Pompée ont-ils jamais prétendu nous associer aux vues de leur ambition ? Non ; pas même Sylla, qui donna le premier exemple de la tyrannie ; et vous prétendez obtenir le titre glorieux de réformateurs des états. Croyez qu'il ne vous restera que de l'infamie, si vous persistez a dépouiller des innocentes victimes qui ne vous ont jamais offensés.

les talens et l'esprit des jeunes citoyens ; et l'on ne peut pas raisonnablement supposer qu'ils négligeassent l'éducation des femmes, qui jouissoient alors d'une haute considération, et d'une très-grande influence. On doit même présumer que la grandeur d'ame, dont plusieurs Romaines donnèrent des preuves dans différentes circonstances, étoient le fruit d'une éducation qui tendoit, non-seulement à leur inspirer des sentimens vertueux, mais aussi cette fermeté et cette constance inébranlables, si nécessaires dans un état sujet à de fréquentes révolutions, et à des secousses si violentes qu'un courage médiocre ne suffisoit pas pour les supporter.

Cette sorte d'éducation semble cependant tout-à-fait opposée au caractère naturel du beau sexe, et devoit défigurer la beauté, en la dépouillant de la douceur et de l'aménité, qui constituent la portion la plus intéressante de ses charmes. Mais cet effet ne se fit sentir que dans quelques circonstances particlières, et n'eut point une influence générale sur les Romaines ; car l'héroïsme, dont elles faisoient parade dans des momens de sécurité, s'évanouit lorsqu'Annibal approcha des portes de Rome; et on fut obligé de leur

défendre de paroître dans les rues, de peur que leurs gémissemens ne décourageassent les soldats, et ne répandissent la consternation dans la ville.

D'après le compte très-imparfait que j'ai rendu de l'éducation des femmes chez les Romains, dont l'histoire nous est presqu'aussi familière que celle de notre tems ; on ne peut pas espérer que je traite ce sujet d'une manière bien circonstanciée, relativement aux nations contemporaines des Romains. Elles étoient si profondément ensevelies dans l'ignorance, qu'elles ont à peine produit un historien ; et sans les fragmens de Tacite et de quelques autres historiens Romains, nous n'aurions pas la moindre notion de leurs mœurs et de leurs usages.

Si par le mot *éducation* nous entendons la culture des lettres, des arts ou des sciences, nous en chercherions inutilement des traces chez les anciens habitans du Nord. Les Scandinaves et les autres tribus qui possédoient dans les premiers tems la plus grande partie de l'Europe, connoissoient à peine les premiers élémens des sciences ou de la littérature. Des peuples à moitié sauvages, accoutumés à une vie vagabonde,

ne considéreient comme nécessaires, ou même comme utiles, que les choses qui servoient à nourrir le corps ou à le couvrir; et ne connoissoient point de manière plus honorable pour se les procurer, que la violence, la rapine et le brigandange. Les hommes passoient alternativement leur méprisable vie à piller leurs voisins et à prodiguer le fruit de leurs forfaits dans des orgies dégoûtantes, où régnoient l'intempérence et la dissolution. Les femmes, qui les accompagnoient fréquemment dans leurs expéditions désastreuses, étoient habituellement chargées de tous les soins et des traveaux du ménage. Leur vie errante les multiplioit, et leur laissoit peu de loisir pour s'occuper d'instruction. Cependant, comme elles ne fuivoient pas toujours leurs époux, et qu'elles jouissoient d'un peu plus de tranquillité durant leur absence, on ne peut pas douter que le bon sens et la raison n'eussent plus généralement accès chez elles quec hez les brigands, dont elles propageoient la race malfaisante. Au défaut d'étude elles avoient l'expérience et la réflexion, qui habite assez communément la solitude.

Elles transmettoient à leurs filles les notions

d'industrie et d'économie acquises par l'habitude et l'observation. Fort supérieures aux hommes de leur pays par l'intelligence et le discernement, elles acquirent sur eux une grande influence. On les consultoit dans toutes les occasions importantes, et leurs avis étoient considérés comme des oracles. Les femmes de la Scandinavie ne se bornoient point à mettre leurs filles au fait des soins d'un ménage et du petit nombre d'inventions industrieuses, connues d'un peuple grossier, dont les jouissances se bornoient au nécessaire indispensable; elles leur inspiroient les vertus de la prudence et de la chasteté, en appuyant leurs préceptes de l'exemple. Cette heureuse réunion de la pratique et de la théorie eut un si grand succès, que les femmes des anciens Scandinaves, furent non-seulement les premières qui jouirent complétement de l'estime due à leur sexe, mais qu'elles posèrent les fondemens de la considération et du respect que l'Europe conserve encore aujourd'hui pour les femmes qui possèdent les vertus de leur sexe.

Mais cette différence de moralité dans les deux sexes n'étoit point particulière aux

anciens habitans du nord. On la retrouve chez tous les peuples barbares. Elle existe encore dans quelques parties du globe, et particulièrement chez les Druses du Mont-Liban, qui considèrent l'instruction morale comme une acquisition méprisable, et propre tout au plus à occuper des femmes qu'ils chargent d'instruire la jeunesse, et d'expliquer les livres sacrés de leur religion. Ce sont les femmes qui conservent le dépôt des mystères et des préceptes que ces livres contiennent, et elles en ont conservé le secret avec une si rigoureuse exactitude, que de nos jours on ne sait pas encore en quoi ces mystères consistent.

Tandis que les maximes brillantes et romanesques de la chevalerie régnèrent dans l'Europe, les femmes y furent l'objet d'une extravagante adoration ; et l'on peut raisonnablement conclure que leur éducation tendoit à leur enseigner les moyens d'exciter les pieux chevaliers à soupirer et à combattre pour elles. Il n'est pas probable qu'elles s'occupassent de la littérature, dédaignée par les braves qu'elles cherchoient à captiver. L'étude de la langue grecque étoit si peu cultivée, ou si généralement abandonnée,

que Pétrarque ne put jamais découvrir, ni en France ni en Italie, un maître en état de lui enseigner cette langue, alors la seule clef de toutes les sciences. Quelques soi-disant docteurs cultivoient une latinité barbare. On trouvoit avec peine une femme qui sût lire un livre écrit dans le langage de son pays, et celles qui possédoient un talent si rare passoient pour des prodiges d'érudition. Il seroit superflu de citer ici une autorité, puisqu'on peut trouver ces détails dans tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de ces tems. Un troubadour crut faire un éloge magnifique d'une dame du premier rang, en disant qu'elle poussoit le goût et l'instruction, jusqu'à aimer ses vers et savoir les lire.

Lorsque rassasiés de tournois et de combats, les hommes donnèrent quelqu'attention aux arts plus paisibles, les femmes changèrent aussi le plan de leur éducation. Convaincues que les moyens dont elles s'étoient servies pour captiver un chevalier *couvert d'airain et doublé d'ignorance*, parviendroient à séduire le philosophe ou l'homme instruit, et que la plus sûre méthode pour se faire aimer des hommes étoit d'a-

dopter leurs goûts et leurs sentimens, elles cultivèrent les lettres et la philosophie, dans l'espoir de conserver par leurs talens ce qu'elles avoient acquis par leur charmes.

Quoique cette métamorphose du beau sexe n'ait pas réussi à produire l'effet qu'il en attendoit, et que l'amour n'ait pas secondé les efforts de la philosophie, un grand nombre de femmes se distinguèrent par des talens supérieurs. Elles parlèrent en public, publièrent et soutinrent des thèses, occupèrent des chaires de jurisprudence et de philosophie, haranguèrent des papes en latin, écrivirent en grec, et parvinrent à lire de l'hébreu. Les nonnes devinrent des poëtes, et les femmes de qualité se transformèrent en théologiens. Des filles, jeunes et belles, employèrent les accens de leur voix séduisante à presser publiquement les princes chrétiens de prendre les armes pour recouvrer la terre sainte, et à chasser les infidèles. L'étude des langues savantes parut alors indispensable, non pas seulement pour les hommes, mais pour les femmes de tous les rangs et de tous les états. Il résulta de cette manie ridicule que les femmes oublièrent leurs premiers devoirs,

et dédaignèrent les soins du ménage et de la vie domestique; elles apprirent quelques mots barbares et inintelligibles, et acquirent une teinture de fausse philosophie; mais elles perdoient presque toute leur gaieté naturelle et leur aimable vivacité ; l'amour s'envola, et quelques grains d'admiration les dédommagèrent bien foiblement de sa perte.

Rien n'est aussi constamment démontré par l'expérience que la langueur et l'inertie qui succèdent inévitablement aux efforts violens de l'imagination ou de l'esprit; et les femmes en firent la trifte épreuve, relativement à la littérature. Rassasiées de Grec et de Latin, dégoûtées de leurs queftions de théologie et des argumens subtils de la philosophie d'Aristote, elles s'apperçurent enfin qu'en courant laborieusement après une vaine fumée, elles avoient plus perdu dans le cœur des hommes, que gagné dans leur imagination. Cette découverte peu satisfaisante leur fit sentir la nécessité d'adopter promptement un nouveau système : elles renoncèrent sagement aux études scientifiques, & cultivèrent avec ardeur des talens plus propres à leur ouvrir le temple de l'amour que celui de la renommée.

Tandis que les femmes travailloient à cette seconde métamorphose, la plus grande partie de l'Europe présentoit un mélange bizarre des sentimens les plus opposés en apparence. On voyoit des hommes livrés en même tems à la galanterie et à la superstition, à la dévotion et à la débauche, les pratiquer publiquement, comme des choses très-compatibles. Le goût des sciences disparut, toutefois si rapidement, que les femmes se firent bientôt autant remarquer par l'ignorance de leur propre langue, qu'elles s'étoient distinguées précédemment parla connoissance des langues étrangères ; de façon que durant presque tout le seizième et le dix-septième siècles, on trouvoit difficilement dans les pays les plus civilisés de l'Europe, une femme qui sût lire couramment, ou dicter une lettre avec facilité, dans sa propre langue. Leur lecture se bornoit à quelques recettes de cuisine propres à détruire la santé, et à quelques ordonnonces de médecine destinées à la rétablir. Telle étoit, avec un petit nombre d'argumens obscurs d'une théologie inintelligible, la bibliothèque des femmes savantes de ce tems. La controverse théologique a été presque

toujours, et presqu'universellement leur étude favorite (1); elle agite leurs passions et les console probablement dans leurs momens de solitude et d'abandon. Mais cette étude favorite, jointe aux soins de l'économie et quelques autres amusemens ne pouvant pas suffire à les distraire dans tous leurs momens de loisir ou d'ennui, elles s'appliquèrent aux différens ouvrages de l'aiguille. Les femmes du premier rang apprirent et firent apprendre à leurs filles à broder et à tracer des fleurs; ce passe-tems devint tellement à la mode, que les femmes travailloient de leurs propres mains, presque tous les meubles dont elles décoroient leurs maisons.

Après la découverte et la conquête de l'Amérique, des sommes immenses d'or et d'argent se répandirent en Europe. Le com-

---

(1) On peut dire à la louange des femmes de notre siècle, ou au moins des françoises, qu'elles ont complétement renoncé à ce ridicule. Elles ont cependant des passions, mais elles les dirigent vers des objets moins lugubres et beaucoup plus intelligibles; il faut aussi convenir qu'elles sont rarement réduites à la solitude et à l'abandon, pour peu qu'elles soient jeunes et jolies.

merce de l'Asie, de l'Afrique & des autres parties du globe avoient déjà beaucoup multiplié le numéraire. Cette masse de richesses produsit son effet et détruisit tout le systême d'économie adopté en Europe dans un tems où le défaut de commerce et d'agriculture la réduisoit dans l'indigence. Tout changea de face et d'aspect, la sobriété fut remplacée par l'intempérance ; la simplicité par le luxe et l'ostentation, et quelques vertus paisibles par des vices éclatans. Différens particuliers qui s'étoient enrichis dans le Levant rapportèrent en Europe des fortunes immenses acquises en grande partie par des manœuvres illégitimes : mais ils n'en étalèrent pas moins leur faste avec toute l'insolence et l'ostentation des nations orientales. De nouvelles manœuvres s'introduisirent en Europe ; les vertus domestiques disparurent et firent place à l'amour du luxe, de la dissipation et de la frivolité.

Les François, distingués depuis long-tems par leur pétulance, se livrèrent avec ardeur à un nouveau genre de vie. L'inconstance et la vivacité, qui constituent leur caractère, furent la source d'un nombre infini de nouvelles modes qu'ils répandirent dans toute

l'Europe ; et depuis environ deux siècles, les différens peuples qui l'habitent s'efforcent d'imiter les manières et la frivolité des François, avec autant de gaucherie qu'un ours qui voudroit danser un menuet, ou d'un singe qui imiteroit la gravité d'un docteur de Sorbonne.

Les François introduisirent les femmes à la cour; et leur éducation, qui consistoit précédemment à savoir lire leur langue, travailler à l'aiguille, à conduire leur ménage, fut conduite d'après un système très-différent. On leur apprit à chanter, danser et jouer des instrumens, à s'habiller avec élégance et à captiver les hommes, afin de parvenir à les gouverner. Tel est le plan d'instruction que toutes les nations ont adopté. Mais les François, en y introduisant de tems en tems quelqu'innovation, ont enfin banni de l'éducation des femmes tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. Le beau sexe a perdu, de nos jours, plus de la moitié de son excellence naturelle, et les femmes sont en général beaucoup plus propres aujourd'hui à distraire de quelques heures d'ennui, ou à satisfaire des désirs passagers, qu'à devenir les compagnes fidèles

et

et les amies solides d'hommes vertueux et sensibles. Quoique ce désordre ait pris son origine chez les françois, il est cependant plus général chez leurs gauches imitateurs. En france, les femmes ne s'occupent point assez des nouvelles modes pour y sacrifier toute autre espèce d'instruction. Plusieurs d'entr'elles se sont fait un nom dans la littérature et dans les sciences abstraites. Il y a même aujourd'hui à Paris des sociétés de femmes qui tiennent des assemblées régulières, où elles jugent despotiquement les nouveaux ouvrages ; et malheur à l'écrivain qui n'obtient pas leur approbation. En littérature comme en politique, leur suffrage emporte presque tou jours la balance, sans qu'il soit possible de lui rien opposer.

Comme il pourroit arriver par hasard que quelqu'exemplaire de ce foible essai sur l'éducation des femmes survécût à notre siècle, je vais donner au lecteur, entre les mains duquel cet ouvrage tombera, un tableau abrégé de cette éducation, telle qu'elle se pratique vers la fin du dix-huitième siècle chez les nations les plus civilisées de l'Europe. Je ne doute point qu'il ne soit

très-surpris, et qu'il ne me soupçonne peut-être d'avoir chargé le tableau, si nos mœurs ont fait place alors à un meilleur ordre de choses. Parmi la première leçon qu'une mère donne à sa fille, celle qui revient le plus souvent, et qu'on regarde sans doute comme la plus importante, est, pour me servir des mots consacrés, *ma fille, tenez-vous droite*. Cette excellente instruction commence à l'âge de trois ou de quatre ans au plus tard, et ne cesse qu'à l'âge où la vanité et les prétentions d'une jeune fille rendent à cet égard les soins et les préceptes superflus. Quand la jeune demoiselle sait à-peu-près lire sa propre langue, et quelquefois avant qu'elle soit si savante, les anglois la placent dans une école, et les françois dans un couvent, où on lui enseigne à se servir adroitement de son aiguille, mais pas un seul mot de ce qui seroit infiniment plus utile pour son bonheur futur, On continue cependant de lui apprendre à lire l'idiome de son pays ou de quelques nations voisines; et le plus souvent sans faire la moindre attention aux règles de la grammaire ou de l'orthographe. L'écriture et l'arithmétique viennent après, mais on ne considère particulièrement

la dernière que comme une acquisition superflue dans le monde, qui mérite médiocrement de fixer l'attention. Les grands efforts s'appliquent aux choses que les jeunes demoiselles abandonnent presque toujours aussi-tôt qu'elles sont mariées; c'est-à-dire, à la danse, à la musique, dont elles s'occupent si constamment, que tout le reste est le plus souvent oublié. Il faut ajouter à ce que je viens de dire, les modes nouvelles, la manière de s'en parer, et l'étiquette de l'entrée et de la sortie d'une assemblée. On a même poussé l'absurdité jusqu'à introduire dans quelques écoles, des maîtres qui enseignent les jeux de société; et je ne puis m'empêcher d'observer que le beau sexe a déjà trop de penchant pour les cartes; et que loin de l'encourager, il seroit à souhaiter qu'on pût proscrire un genre de dissipation qui dégénère souvent en vice, et produit une infinité de désordres dans la société.

Tel est à-peu-près chez les nations civilisées de l'Europe le systême d'éducation généralement adopté par le beau sexe, et l'on ne peut disconvenir qu'il paroît plus destiné à former les graces du corps que les sentimens du cœur ou les agrémens de l'esprit.

La plupart des femmes considèrent aujourd'hui les soins domestiques comme une occupation ignoble, et convenable tout au plus à la compagne abrutie d'une antique Visigoth. Comment une femme, élevée de cette manière, pourroit-elle se flatter d'obtenir l'estime et la confiance d'un homme de bon sens ? Il pourra s'amuser de sa gaieté ou même de ses folies dans quelques instans de loisir ; mais quelqu'impression que ses charmes personnels puissent produire sur les sens, elle doit s'attendre à être infailliblement négligée et méprisée, dès que la passion satisfaite laissera parler à son tour la raison. Lorsque la jeunesse et la beauté disparoissent ; lorsque la foule des adorateurs s'écarte pour chercher une nouvelle idole, il faudroit être munis de quelque ressource pour les remplacer, et prévenir l'ennui, les regrets et l'humeur qu'occasionne trop souvent cette retraite inévitable. Cette ressource est l'amitié ; et l'amitié ne peut exister qu'autant qu'elle est fondée sur l'estime et sur la raison.

Quoique le tableau de l'éducation qu'on donne aux femmes en Europe, où elles sont si considérées, ait procuré au lecteur peu de satisfaction, il en doit attendre beau-

coup moins du systême que pratiquent, à cet égard, les Africains, les Américains et les Asiatiques. L'état des femmes est dans ces trois parties du monde l'esclavage et le mépris ; et rien n'est si indispensable que l'ignorance dans l'une et l'autre de ces deux situations. Rien n'est en effet plus propre que l'instruction à rendre l'esclavage et le mépris insupportables (1). Si les femmes apprenoient à raisonner, elles s'appercevroient bientôt que notre sexe a usurpé une supériorité qui n'est point fondée sur la nature, et qu'elles sont traitées avec une rigueur qui répugne aux sentimens de l'humanité. Il est donc intéressant pour leurs despotes qu'elles ne fassent point, sur leurs droits naturels, des réflexions qui les rendroient moins dociles au joug injuste qu'elles supportent avec patience.

Dans les climats brulans de l'Afrique et de l'Asie, où les hommes ne considérent les

---

(1) Dans quelques parties de l'Inde, les femmes d'un rang distingué croient qu'il est au-dessous d'elles d'apprendre à lire. La lecture, disent-elles, ne convient qu'aux esclaves, afin qu'elles puissent chanter les hymnes dans les temples.

femmes que comme les instrumens passifs de leurs plaisirs, le peu d'éducation qu'on leur donne tend uniquement à développer ou animer leurs charmes, à corrompre leur cœur et à émouvoir fortement leur imagination. On leur enseigne soigneusement l'art d'exciter les desirs par des chansons et des postures lascives, qu'elles accompagnent quelquefois du son des instrumens. Tous leurs gestes, tous leurs pas, sont des tableaux obscènes de la plus indécente lubricité. Toute espèce d'instruction morale est sévèrement proscrite, parce qu'elle pourroit découvrir aux femmes l'opprobre de leur situation, et leur faire sentir qu'elles se dégradent, en se dévouant aux plaisirs impurs de leurs impitoyables tyrans. Ce système d'éducation n'est pas toutefois général dans toute l'Asie. On élève les femmes de l'Indostan avec plus de décence. La danse et la musique leur sont interdites, comme des arts qui ne conviennent qu'à des femmes dévouées aux plaisirs du public. Mais leurs graces personnelles ne sont point négligées; on leur apprend même à en mettre jusque dans la conversation. La lecture et l'écriture font aussi partie de leur éducation, mais principalement la lec-

ture, afin qu'elles puissent lire le Koran ; auquel elles substituent le plus souvent des romans et des nouvelles, dont les peintures vives et les expressions orientales manquent rarement de corrompre l'esprit des recluses ignorantes, qui se font d'un monde qu'elles ne connoissent pas, des idées exagérées et extravagantes.

Dans les familles bien réglées on oblige les filles à apprendre par cœur des pièces arabes. Comme on ne leur permet point d'aller aux mosquées publiques, elles répètent ces pièces dans une salle où la famille s'assemble pour les écouter. Avant la prière elles font toujours une ablution; et on leur recommande si souvent les vertus de propreté, de chasteté et d'obéissance, que, malgré la corruption générale des mœurs, la plupart sont très-dociles à remplir les préceptes de leur instruction. On leur présente, à la vérité, la perspective d'une récompense très-séduisante, qui consiste dans le paradis, une jeunesse éternelle, une beauté incomparable, et des plaisirs sans fin; les femmes qui meurent vieilles et laides croient bonnement qu'elles reprendront après la mort toutes les graces et la fraîcheur de leur première jeunesse.

En Chine, où l'éducation est infiniment plus considérée que par-tout ailleurs, où elle est l'unique moyen de parvenir aux honneurs, et où les hommes s'occupent par conséquent beaucoup de leur instruction, il sembleroit que les femmes qui jouissent d'une grande considération devroient recevoir quelques préceptes de morale; mais il n'est pas même certain qu'on leur enseigne à lire leur propre langue; ce qui exige à la vérité une étude longue et compliquée. Les voyageurs, qui ont donné quelques détails sur la Chine, ou au moins ceux que j'ai été à portée de consulter, gardent à cet égard le plus profond silence. Il faut tant de tems et de peine pour apprendre à lire les caractères chinois, que cette étude n'est guère suivie parmi les hommes, que par ceux qui aspirent à occuper une place dans le gouvernement; et l'on peut présumer conséquemment que très-peu de femmes s'en ocupent. On assure toutefois que les citoyens riches font apprendre à leurs fillles la musique et toute la pointilleuse étiquette des Chinois. Faute de cette dernière instruction, elles seroient, à la vérité, exposées à des erreurs et des fautes continuelles, dans un pays où le nombre

des révérences, et la manière de les faire dans les circonstances différentes, sont un article très-important. On apprend aussi aux Chinoises à mette dans l'extérieur de leur conduite une réserve et une modestie qu'on rencontre assez rarement ailleurs qu'en Chine. Mais cet extérieur compassé n'est que le menteau de l'hypocrisie, qu'on prend et qu'on quitte à volonté pour afficher la vertu ou céder aux tentations du vice.

Telle est en général l'éducation des femmes en Asie. En tournant nos regards vers l'Afrique, nous y verrons des hommes encore plus ignorans et plus barbares, et par conséquent des femmes encore plus inhumainement traitées. L'Afrique étoit cependant du tems des romains le siège favori des arts, des sciences et de l'héroïsme. Les Africains étoient si avides d'instruction, que la bibliothèque d'Egypte égaloit pour le nombre des livres la plus vaste collection de nos jours, et les surpassoit toutes par les sommes immenses qu'elle avoit coûté. La plupart des livres étoient écrits à la main en lettres d'or. On possédoit alors le secret de dissoudre l'or dans une liqueur, dont on se servoit en guise d'encre. Ce secret, fort es-

timé des égyptiens, ne nous a pas été transmis; et c'est une des moindres pertes que nous avons faites. Lorsque les Turcs se rendirent maîtres de l'Egypte, leur superstition condamna au feu cette fameuse bibliothèque; mais l'avarice, qui répugne toujours à la destruction, sauva une partie de ce que la superstition avoit proscrit. Les ordres du Sultan portoient qu'on brulât tous les livres qui ne traitoient point du mahométisme; mais le ministre chargé de l'exécution n'abandonna aux flammes que les livres mutilés ou en mauvais état; et vendit secrètement tous les autres aux officiers de la cour. Depuis cette époque, le culte de Mahomet s'est étendu dans l'Afrique; et la littérature a insensiblement disparu. Il reste à peine aujourd'hui quelques foibles vestiges des sciences et des arts qu'on cultivoit autrefois dans cette vaste région. Les femmes y sont seules chargées de l'agriculture, et s'en acquittent très-imparfaitement. On n'y exerce que les arts et métiers que la nécessité exige; et c'est toujours avec une indolence et une maladresse qui attestent fortement le manque de génie.

Parmi des peuples si barbares on ne doit

pas s'attendre à trouver des femmes ins truites. On n'y apprend à ce sexe infortuné qu'à supporter docilement la tyrannie de leurs maîtres paresseux et impitoyables. Le sort malheureux de ce sexe foible et sensible excite naturellement notre indignation, mais c'est dans l'absurde opinion de leur infériorité qu'il a pris son origine, et l'habitude a fait persévérer jusqu'à nos jours dans cette injustice. Les Africains et même les mahométans de l'Asie et de l'Europe ne font poin société avec leurs femmes; ils ne les visitent que dans les momens où la nature les invite à multiplier leur espèce. Il résulte que les femmes ont très-rarement l'occasion d'em ployer les artifices, qui, dans d'autres pays, leur donnent, dans toutes les occasions, une influence victorieuse.

L'éducation des différentes tribus de sauvages qui habitent le vaste continent de l'Amérique, est en général beaucoup plus convenable à leur genre de vie que celle des européens. Elle tend universellement à leur faire supporter patiemment tous les malheurs et toutes les souffrances auxquels ils peuvent se trouver exposés dans le cours d'une vie destinée à braver les dangers et les fa-

tigues. Et ce plan d'éducation n'est pas seulement pour les enfans du sexe masculin, il comprend aussi les filles, qu'on accoutume à braver les rigueurs du climat; la faim, la soif, les fatigues, toutes les vicissitudes de la fortune et même la douleur et les tortures, non pas seulement avec patience, mais avec l'intrépidité la plus étonnante. Un père lie quelquefois ensemble les bras nuds de sa fille et de son fils; et tenant entre ses deux enfans une chandelle allumée, examine tranquillement celui qui résistera le plus longtems à la douleur. Il arrive très-souvent que dans cette épreuve cruelle la fille remporte la victoire. C'est sans doute à cette éducation extraordinaire que les Américaines sont redevables de la fermeté qu'elles annoncent dans les crifes d'une couche douloureufe, qui par-tout ailleurs arrache des cris et des gémissemens aux femmes les plus courageuses. Mais leur éducation ne fe borne pas a inspirer de la résolution et à les rendre fupérieures à tous les évênemens de la vie; ses soins s'étendent aussi à sacrifier le corps et à le rendre agile. Elle enseigne également à fe défendre des malheurs, et à supporter avec

résignation ceux dont ou n'a pas pu se garantir.

Dans une grande partie du nord de l'Amérique, c'est une maxime fondamentale de l'éducation, qu'il ne faut jamais frapper un enfant mâle ou femelle. Une correction si humilante les décourage, disent-ils, sans les corriger. Lorsqu'une fille fait une faute, la mère, au lieu d'avoir recours à une verge, se met à pleurer; la fille s'informe naturellement du sujet de ses larmes, et la mère lui répond : *c'est parce que vous me deshonorez.* Ce reproche manque rarement de produire son effet; mais lorsqu'il en arrive autrement, la mère a une autre ressource; elle jette un verre d'eau au visage de sa fille, et ce châtiment, dont nos enfans ne faisoint que rire, lui paroit si sévère, qu'elle s'aventure rarement à en occasionner la répétition.

Au Japon, on est forcé d'user avec les enfans, de la même modération. Les châtimens en usage chez les autres nations irriteroient les Japonois et les rendroient plus opiniâtres. Il arriveroit là, comme en Amérique, que les enfans se délivreroient de leur crainte ou de leur chagrin par le

suscide, auquel ils ont recours lorsqu'on leur fait la moindre injure. Ce caractère farouche n'est particulier ni au Japon ni à l'Amérique ; il paroît tenir aux mœurs sauvages, ou peut-être à certaine espèce de la race humaine, comme nous le voyons dans le Groenland, et dans plusieurs autres pays, quoique ces différens peuples aient ensemble fort peu de conformité pour les mœurs, les usages et le caractère.

Il paroît que de tous les anciens habitans de l'Amérique, les Péruviens étoient les plus éclairés. On en a donné pour raison qu'ils ont eu pour premier incas, un européen dont la tempête brisa le vaisseau sur leur côte. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ils furent très-supérieurs aux autres habitans de l'Amérique par l'urbanité des mœurs, par la connoissance des arts, et même des sciences. On élevoit avec grand soin dans le temple du soleil, les vierges destinées au culte de cet astre. Des femmes gagées pour les instruire leur enseignoient tous les talens convenables à leur sexe et connus dans leur patrie, et sur-tout à pratiquer la chasteté et la bienfaisance. Ces deux vertus distinguèrent avantageusement

les anciens habitans du Pérou. Les Mexicains faisoient aussi élever les jeunes filles de qualité par des matrônes qui surveilloient leur conduite avec la plus grande attention. Il paroît qu'on instruisoit aussi très-soigneusement les jeunes filles des classes inférieures, et qu'on leur donnoit une éducation convenable à leur état. Dom Antonio de *Solis* nous apprend que dans le Mexique on portoit tous les enfans nouvellement nés au temple; et que le prêtre, en les recevant, leur mettoit dans la main un instrument symbolique de la profession à laquelle ils étoient destinés; comme une épée dans la main de l'enfant mâle d'un homme de qualité, un instrument de méchanique ou d'agriculture dans celle du paysan, et dans la main de toutes les filles sans distinction de rang, une quenouille qui annonçoit qu'elles étoient destinées à filer, et à s'occuper des soins domestiques. Ces détails font présumer que dans l'Amérique méridionale, ou sous un climat plus doux, la fertilité du sol ne réduit point les habitans à la pénible et dangereuse nécessité de chasser et de pêcher pour se procurer une subsistance; l'éducation est aussi plus douce

que dans l'Amérique septentrionale ou trop de délicatesse les rendroit incapables de supporter la fatigue des travaux et la rigueur du climat. Mais, quoique les américains du nord élevassent leurs filles de la manière extraordinaire dont j'ai rendu compte; les détails suivans semblent indiquer qu'ils ne vouloient pas détruire entièrement chez elles la douceur et l'aménité que de tout tems les hommes de toutes les nations ont regardée comme l'appanage du sexe féminin. Ils couchent les garçons, durant leur enfance, sur des peaux de panthères, afin qu'ils acquièrent la force, l'adresse et l'agilité de cet animal sauvage, et leurs filles, sur des peaux de faons et d'autres animaux timides, afin qu'elles en prennent la douceur.

En réfléchissant aux détails que je viens de donner sur l'éducation des femmes, on doit voir avec surprise qu'un sexe de notre espèce, et destiné à partager avec nous les biens et les maux de cette vie, a toujours été abandonné honteusement à l'ignorance, ou perverti par les préceptes destinés à lui servir d'instruction. En Europe l'éducation des femmes ne semble avoir

pour but que de leur inspirer l'envie de séduire, et le goût de la frivolité. Dans presque toutes les autres parties du monde, elle tend à effacer tous les sentimens vertueux, et à introduire tous les vices, sous les apparences trompeuses de la volupté. Jamais les législateurs des différentes nations n'ont daigné dans aucun tems s'occuper sérieusement de cet objet; et les hommes, qui ont tous le plus grand intérêt à encourager chez les femmes, les vertus qui conviennent à leur sexe, semblent avoir formé une conspiration générale pour les corrompre et les rendre méprisables.

Il n'est pas surprenant que les femmes, réduites à cette existence humiliante, ne se soient pas fréquemment distinguées par des talens littéraires. L'ignorance générale des femmes est beaucoup moins une suite de leur défaut de génie que de la tyrannie et de la corruption des hommes, qui se plaisent à les tenir dans cette infériorité. Il y a eu toutefois dans presque tous les tems, quelques exemples de femmes instruites ou même savantes, relativement au siècle où elles vivoient. Parmi les Grecques, nous trouvons une exception à l'ignorance géné-

rale dans *Olrète*, fille d'Aristippe, qui enseigna les sciences de son tems, et la philosophie à son fils, qu'on nomma pour cette raison *Métrodidactos* ou *disciple de sa mère*. A Thèbes, la fameuse Corynne, surnommée la muse lyrique, enleva cinq fois la palme au célèbre Pindare; et Aspasie, noble milésienne instruisit Périclès, célèbre philosophe d'Athènes. Nous avons déjà cité quelques savantes femmes romaines. La France a eu une *Dacier*, et l'Angleterre une *Carter*. En Italie, où les poëtes étoient révérés autrefois comme autant de divinités, plusieurs femmes se firent une grande réputation par leurs poésies, et de nos jours les Romains ont couronné solemnellement un poëte du sexe féminin.

Mais ce petit nombre d'exceptions ne détruit pas l'ignorance générale. Les génies supérieurs des deux sexes rompent leurs liens, s'élèvent et planent audacieusement, suivse de l'admiration et précédés de la renommée, tandis que les génies médiocres suivent négligemment la route ordinaire. Quoique je désire ardemment de voir les législateurs prendre en considération l'éducation des femmes, et les parens adopter

un système plus sage, je ne voudrois pas cependant que le beau sexe s'appesantît sur l'étude des sciences et de la littérature, au point de flétrir la vivacité de ses yeux et de son esprit. Il ne paroît pas que l'intention de la nature ait été qu'elles s'occupassent des sciences sérieuses et abstraites; et si elles parvenoient à nous surpasser dans ce genre d'étude, ou même à nous égaler, peut-être serions-nous assez injustes pour leur envier ou leur refuser les lauriers qu'elles auroient su cueillir. Ces tristes lauriers nuiroient peut-être au succès de leurs charmes, qu'elles doivent naturellement préférer, puisque nous leur en donnons l'exemple. Je ne prétends point tracer le plan qui conviendroit à l'éducation des femmes, mais je crois pouvoir affirmer qu'il faudroit le diriger de manière à éviter également, s'il est possible, l'ignorance et le pédantisme. La profonde ignorance fait d'une femme une compagne fastidieuse et méprisable. Le pédantisme la rend ridicule et fatiguante, de façon qu'il seroit très-difficile de décider laquelle de ces deux extrémités est la plus insuportable.

CHAPITRE III.

Occupations et ammsemens des Femmes.

DANS tous les pays civilisés, où l'agriculture fournit aux hommes une subsistance assurée, les femmes sont en général moins associées à nos travaux qu'à nos plaisirs & à des jouissances, dont elles sont elles-mêmes la plus délicieuse. Lorsque le laboureur part pour aller aux champs, ou le marchand à ses affaires ils laissent leur compagne à la maison, joüir paisiblement des suites de leur industrie, et lui font hommage à leur retour des travaux de la journée ; trop heureux de pouvoir contribuer à son bonheur (1).

(1) Ce tableau est agréable, mais est-il vrai ? Combien de maris, depuis le laboureur jusqu'au plus riche négociant, ne font point hommage de leurs travaux et n'abordent leur femmeen rentrant, qu'avec une brutalité qui lui fait craindre le moment du retour ? et dans les classes obscures, les femmes ne travaillent-elles pas, relativement à leurs forces, autant

Débarrassées du soin de pourvoir à leur subsistance, les femmes ont plus de loisir que n'en exigent les occupations de leur ménage, et des êtres actifs, dont l'imagination est ordinairement très-ardente, supportent impatiemment l'oisiveté. Pour remplir ces heures monotones, on a inventé une variété d'amusemens, dont une partie étoit destinée aux deux sexes, et l'autre seulement aux femmes.

---

que les maris pour se procurer la subsistance? Dans les classes plus fortunées, les femmes ont de quoi occuper tous leurs momens aux soins domestiques, parmi lesquels on doit compter l'éducation des jeunes enfans. Les amusemens sont nécessaires, sans doute, mais ce n'est pas le défaut d'occupation qui les rend nécessaires, c'est la santé du corps et le délassement de l'esprit. Et comment des femmes pourroient-elles élever des enfans sans se mêler de tems en tems à leurs récréations? il est très-vrai que les femmes ont peu-à-peu abandonné leurs devoirs pour les plaisirs; mais non pas que les plaisirs aient été inventés pour remplir un tems dont on ne savoit que faire. Les divertissemens publics sont les seuls dont la destination ait été peut-être en faveur de l'oisiveté, et il paroît encore plus naturel de croire que le premier but a été un délassement nécessaire, dont on a insensiblement abusé en s'y livrant sans modération, d'où sont résultés le dégoût des devoirs, la paresse, l'oisiveté et une foule de vices.

Chez les peuples barbares, ou récemment sortis de la barbarie, les femmes considérées comme des esclaves et les instrumens passifs de la population, s'occupent, sous la verge d'un maitre impérieux, des travaux les plus vils et d'élever les enfans. Il leur reste peu d'instans de loisir, et dans ces instans, leur ame est trop oppressée pour songer à des amusemens. Dans les pays où les femmes sont esclaves, elles ne connoissent que les amusemens offerts par le hasard, ou indiqués par la nature. On ne s'est jamais occupé de leur inventer des passe-temps.

Au Levant, les femmes sont dispensées des travaux, non pas par l'estime des hommes ou par leur tendresse, mais parce que ces travaux les rendroient moins propres à inspirer et à faire goûter la volupté. On les tient enfermées dans des sérails, où les occupations et les récréations sont également monotones. La plus grande partie de leur temps se consume en regrets, ou s'écoule dans une espèce d'immobilité indolente, que les habitans des bords du Gange considèrent comme la suprême félicité de ce monde, et le plus précieux attribut de la béatitude future.

Comme les besoins indispensables de la nature occupent d'abord toute l'attention des hommes ; les moyens de subsistance ont incontestablement précédé par-tout les amusemens : aussi l'histoire des premiers siècles ne fait-elle aucune mention de ces derniers. Les siècles de barbarie et ceux où les hommes ont commencé à exercer les travaux rustiques, se sont écoulés sans qu'il fût question d'inventer des récréations. Le sentiment du bonheur peut donner lieu à quelques plaisirs particuliers ; mais les amusemens publics sont toujours la suite et l'effet du luxe et de l'oisiveté.

Dans les premiers tems de l'antiquité, les grands et les Souverains ne croyoient point déroger à leur dignité, en exerçant eux-mêmes les emplois les plus ignobles. Gédeon et Arunath prêtoient la main à tous les travaux du ménage et de la culture. Abraham alla prendre un veau dans ses troupeaux, et après l'avoir écorché le donna à sa femme, qui se chargea de le rôtir ou de l'accomoder. Ils servirent ce veau aux anges et se tinrent auprès d'eux sous un arbre. Cet usage subsiste encore aujourd'hui chez les Orientaux, et particulièrement dans le Levant,

où rien n'est plus ordinaire que de voir des princes aller prendre dans leurs troupeaux, rapporter chez eux, et tuer eux-mêmes l'animal destiné à la subsistance de leur famille; tandis que les princesses, leurs filles ou leurs épouses, préparent le feu et font le métier de cuisinière.

Dans les premiers siècles, les femmes étoient aussi chargées de moudre le grain. Les anciens ne connoissoient point la manière de mettre les moulins en mouvement au moyen de l'eau ou du vent, et cette invention n'est pas encore universellement connue. Ils se servoient de deux petites pierres, dont ils tournoient celle de dessus avec la main, et c'étoit ordinairement deux femmes qu'on chargeoit de cette occupation. Du tems de Pharaon on se servoit de ces moulins en Egypte; car Moïse, en parlant des Israélites, durant la peste et les fléaux qui affligèrent ce pays, dit que " tous les premiers nés périrent, depuis l'enfaut de Pharaon jusqu'à la servante qui tournoit le moulin ". Ces moulins étoient aussi en usage du tems de Jésus-Christ, qui dit : " deux femmes seront occupées à tourner le moulin, on prendra l'une et on laissera

l'autre ".

l'autre ,,. On s'en sert encore aujourd'hui dans tout le Levant, et même dans le nord de l'Ecosse, où les femmes ont coutume en tournant le moulin, de chanter une chanson particulière, inventée sans doute pour distraire leur réflexion de cet emploi pénible. Lorsque les femmes avoient réduit le grain en farine, c'étoit encore à elles à faire le pain. Lorsqu'Abraham traita les anges, il ordonna à Sara de faire des gâteaux pour les présenter aux célestes conviés. Les anciens offroient sur les autels de leurs dieux des gâteaux tout chauds, dont la fumée avoit, selon eux, une propriété particulière.

Les hommes, dans les tems dont nous parlons, étoient presque réduits pour tout moyen de subsistance aux paturages, ou du moins, aux troupeaux qu'ils nourrissoient. Personne ne se dispensoit, pas même les hommes ou les femmes du premier rang, de les soigner à leur tour, de tirer de l'eau pour les abreuver, et enfin de faire tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien. Cette existence pastorale obligeoit les Israélites, et les autres Orientaux, de mener une vie errante, afin de faire subsister leurs

troupeaux : en conséquence, au lieu de construire des maisons, ils logeoient sous des tentes faciles à transporter ; elles étoient tissues avec de la laine et du poil de leurs chameaux, dont la filature et la tissure constituoient une partie de l'occupation des femmes, qui furent aussi chargées d'en faire des habits, lorsqu'on substitua cette étoffe à la peau des animaux. En conduisant tout simplement la trame avec les doigts, elles réussissoient fort bien à tisser sans navette ; et pour filer, elles se servoient de la quenouille et du fuseau, qu'elles faisoient tourner de manière à donner au fil une solidité suffisante. Cette méthode antique est une de celles qui s'est conservée le plus long-tems chez les nations policées. On s'en est servi fort long-tems en Angleterre et en Ecosse, et je crois qu'elle se pratique encore dans plnsieurs autres pays (1).

Dans les pays où les arts ont fait peu de progrès, chaque individu est forcé de fabri-

---

(1) **Notamment dans une grande partie des villages de France où les paysannes préfèrent la quenouille au rouet, vont presque aussi vîte à leur ouvrage et font de beaucoup meilleur fil.**

quer les choses qui lui sont nécessaires. Les hommes font eux-mêmes les instrumens de leurs travaux, et les femmes fabriquent les étoffes destinées à couvrir leurs familles. Mais du tems de Moïse, les Israélites avoient fait quelques pas au-delà de cette barbarie. Il paroît que la métallurgie étoit fort perfectionnée. Du tems d'Abraham ils avoient des outils pour tondre leurs brebis, et des épées dont on assure que les lames étoient d'acier; ils fabriquoient même des bijoux d'or et d'argent. On peut en conclure qu'ils avoient fait alors dans les arts des progrès supérieurs à ceux des Grecs, à l'époque du siège de Troyes, puisque les armes et les boucliers de ceux-ci n'étoient fabriqués qu'avec du cuivre. Une partie des peuples sauvages ne se servent encore aujourd'hui que de pieux durcis au feu, et armés quelquefois d'une pierre aiguë ou de l'os dur et tranchant de quelqu'animal.

Nous ne pouvons point présenter au lecteur des détails plus complets sur les occupations des femmes, du tems des patriarches, et nous sommes tout aussi peu instruits de leurs amusemens, en supposant qu'elles en eussent. On trouve dans tous les tems

quelques traces de chants et de danses chez les peuples les plus sauvages. Les Phéniciens, les Chinois, les Grecs et les Mexicains, etc. composoient des espèces de poëmes qui contenoient les principales circonstances de l'histoire de leur pays, et l'éloge de leurs dieux et de leurs héros. On peut présumer que les anciens Israélites s'amusoient à chanter les vers de leurs poëtes, presque tous composés en l'honneur de la divinité, et pour la remercier de leur délivrance, ou en l'honneur de leurs héros pour célébrer leurs brillans exploits. La chanson de Barck ou de Déborah, qui nous a été transmise par Moïse, démontre évidemment que les hommes n'étoient pas les seuls qui composassent et chantassent ces espèces de poëmes. Jubal, frère de Tubalcain avoit depuis long-tems inventé des instrumens de musique, et il est assez probable que les femmes des Israélites accompagnoient leurs voix avec ces instrumens. On trouve fréquemment des exemples de cet usage chez les anciens. et parmi des peuples très-imparfaitement civilisés.

Outre les poëmes et les chansons, nous pouvons compter la danse au nombre de

récréations dans les tems dont nous faisons la revue. David dansa devant l'arche du Seigneur et Barzilxi déplore son manque d'agilité pour cet exercice, d'une manière qui semble annoncer qu'il étoit l'amusement favori des tems où il vivoit, ou que la danse avoit peut-être été consacrée par la religion. Comme les femmes sont en général et particulièrement durant leur jeunesse, plus avides de plaisir que les hommes, il n'est pas croyable qu'elles restoient spectatrices de ces danses, sans s'y mêler. Nous avons les plus fortes raisons de croire qu'à l'occasion de certaines fêtes, et entr'autres de la tonte des brebis, il étoit d'usage que les deux sexes se rassemblassent pour se réjouir, et probablement pour danser ensemble. La danse est aussi ancienne que les chansons, et n'a pas été moins généralement pratiquée par les peuples sauvages sur lesquels la musique fait une impression infiniment plus vive que sur la plus délicate des oreilles italiennes. Le son des instrumens leur fait éprouver des espèces de convulsions, et les agite avec tant de violence, qu'ils finissent quelquefois par tomber sans mouvement, et presque sans connoissance. Les

malheureux Africains, qui s'exténuent en Amérique à travailler pour des tyrans avides et impitoyables, semblent avoir perdu tout sentiment et tout espoir de bonheur et de plaisir. Ils s'élancent toutefois au son d'un instrument, et dansent avec autant d'ardeur que si leur corps n'étoit pas épuisé par les travaux, et leur cœur flétri par le désespoir.

Dans les tems dont nous nous occupons, on ne connoissoit point les jeux de hasard; et même durant la vie de Salomon, qui ne ménagea rien pour satisfaire ses fastueux plaisirs et ses excessives débauches, il ne fut question ni de jeux, ni de spectacles publics. Les commentateurs du Talmud nous apprennent que les uns et les autres étoient non-seulement proscrits, mais même abhorrés de tous les Israélites, à raison du châtiment infligé aux juifs qui avoient eu l'imprudence d'assister aux spectacles des nations voisines. Dans le commentaire du livre de Ruth, la vieille Naomi dissuade sa bru de retourner dans la terre d'Israël, *parce que les femmes ne jouissent pas comme chez les gentils, de la liberté d'aller aux théâtres publics.* Les commentaires juifs,

des lamentations de Jérémie introduisent leur église et lui font représenter à Dieu qu'elle ne s'est jamais permise d'entrer dans ces lieux profanes. Le Talmud défend aussi très-expressément à la race d'Abraham d'y entrer, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Ces circonstances et quelques autres font présumer que les récréations des femmes étoient fort simples et en petit nombre. La plus ordinaire consistoit peut-être à se régaler en plein air sous une vigne ou sous un figuier. Cet usage aussi ancien qu'Abraham, est encore aujourd'hui le seul amusement qui se pratique dans le Levant, où la chaleur du climat excite plus à se reposer à l'ombre, qu'à se livrer aux divertissemens actifs des peuples qui habitent des contrées plus froides ou plus tempérées.

Hérodote nous apprend qu'en Egypte, les occupations des femmes, comme presque tous les usages de ces peuples, différoient de celles des autres nations. Les Egyptiennes s'occupoient du commerce, de la vente des marchandises, et de l'agriculture ; les hommes étoient chargés des soins et des travaux domestiques. Je ne crois pas cependant que

cette opinion soit strictement vraie. Il n'est pas probable que les caravannes qui voyageoint chez les barbares, voisins des Egyptiens, fussent composées de femmes, et que les fines toiles de l'Egypte fussent filées par des hommes qui semblent avoir eu universellement pour la quenouille du mépris et de l'aversion. Mais les historiens sont si peu d'accord sur la manière dont les Egyptiens partageoient entre les deux sexes les occupations de la vie, qu'il est impossible de donner sur ces tems éloignés des détails authentiques.

Quelques fragmens de l'histoire ancienne donnent lieu de croire que les amusemens ou divertissemens publics des Egyptiens ne consistoient qu'en fêtes religieuses, qu'ils célébroient par des chants et des danses, dans lesquels les femmes jouoient le principal rôle, qu'elles se paroient de fleurs et de guirlandes, et portoient dans leurs mains les signes symboliques de la fête. Indépendemment de ces processions publiques, les femmes de distinction célébroient dans une fête annuelle, le jour de leur naissance. A l'anniversaire d'une reine ou d'une princesse d'Egypte, on traitoit avec magnificence toute

la Cour, et tous les courtisans venoient présenter leur hommage à la personne qui étoit l'objet de la fête. Les grands et les hommes riches suivirent l'exemple du prince; ils assembloient leurs armées ou leurs vasseaux, et célébroient l'anniversaire de leurs femmes et de leurs filles par des fêtes et des réjouissances. Quant aux divertissemens particuliers des Egyptiennes, l'histoire observe à cet égard le plus profond silence. Il est probable toutefois que chez un peuple aussi civilisé, elles avoient quelques sortes d'amusemens propres à fortifier le corps et à délasser l'esprit.

En tournant nos regards vers les autres nations de l'antiquité, nous ne trouvons dans l'histoire que des notions fort imparfaites sur les occupations des femmes et sur leurs amusemens. Les Phéniciennes, dont les maris étoient renommés pour le commerce et la navigation, tenoient, dit-on, les comptes et les écritures indispensables au négoce. Les Lydiennes se livroient avec tant d'ardeur aux travaux pénibles, qu'en construisant le fameux sépulcre d'Aliates, la partie de cet ouvrage exécutée par les femmes se trouva beaucoup plus considérable que celle des

hommes; et on y mit une inscription pour en instruire la postérité. Les femmes de Lybie, aussi belliqueuses que les hommes de leur pays, dévouoient leur vie à des prouesses militaires. Une de leur tribu célébroit annuellement une fête en l'honneur de Minerve. Celles qui n'étoient point encore mariées formoient deux troupes; et combattoient avec des pierres et des bâtons, jusqu'à ce que la victoire se déclarât par la retraite d'un des deux partis. Comme cette bataille avoit pour but de célébrer la déesse, il passoit pour certain que toutes les filles blessées dans le combat étoient sous la protection immédiate de Minerve, qui ne laissoit périr aucune d'entr'elles, à moins qu'elle ne se fût rendue indigne de la vie par la perte de sa virginité. On peut présumer que les blessures étoient rarement mortelles; et lorsque ce malheur arrivoit, la défunte déclarée coupable ne pouvoit pas sortir du sein de la mort pour défendre sa réputarion injustement flétrie. Cependant, à ne considérer cette institution qu'avec les yeux de la politique, on ne peut disconvenir qu'elle ne fût très-propre à conserver la chasteté. Les filles ne pouvoient refuser de

prendre part au combat, sans faire un aveu tacite de leur faute, et les blessures sembloient en être le châtiment. Les coupables craignoient de s'aventurer, et peu de filles osoient commettre une faute dont la découverte paroissoit inévitable.

On ne peut faire que des conjectures sur les occupations ordinaires des Babyloniennes, des Mèdes, des Syriennes et des Persanes, dont les nations étoient les seules un peu civilisées dans les tems dont nous parlons. Nous osons cependant presqu'affirmer que les femmes appartenantes à des familles riches n'étoient point chargées des travaux vils ou pénibles qui se seroient mal accordées avec la délicatesse de leur éducation et la recherche de leur parure ordinaire. Chez les Babyloniens, renommés pour les manufactures de riches broderies, de vêtemens somptueux, de linge superfin, de tapis et de tentures magnifiques, il est probable que leurs femmes s'occupoient, comme presque toutes celles des nations antiques, de tissures, de broderies et d'autres ouvrages de cette espèce, et qu'elles travailloient elles-mêmes à tous leurs ajustemens. Il y a lieu de croire aussi que parmi les nations riches et fastueuses

dont nous venons de parler, le beau sexe, élevé dans le sein de l'aisance et de l'indulgence, jouissoit de quelques amusemens publics et particuliers. Mais l'histoire ne nous apprend pas de quelle nature étoient ces divertissemens. Nous savons que les babyloniens avoient une infinité de différens instrumens de musique ; et comme la musique est un amusement très-convenable à la sensibilité du beau sexe, on peut présumer que les femmes ne la négligeoient pas. Les Médes et les Persans étoient aussi très-renommés pour la danse et la musique ; ils se servoient de cette dernière pour animer les plaisirs de leurs festins. Les convives chantoient et jouoient des instrumens : les monarques prenoient quelquefois part à ces plaisirs, et à tout ce qui pouvoit encourager l'union et la joie. Il est probable que les Médes et les Persans furent les premiers qui introduisirent l'usage d'admettre des chanteuses et des danseuses dans leurs fêtes, pour divertir la compagnie.

Nous nous bornerons à observer que chez les nations que nous venons de citer, tels étoient en général les occupations et les amusemens du beau sexe. En descendant

à des périodes moins anciennes, nous présenterons des descriptions plus détaillées. Dans l'Asie mineure où il paroît que les hommes étoient fort éloignés de mépriser ou de négliger les femmes, celles du premier sang ne rougissoient point de faire le métier de blanchisseuses. Nous aurons bientôt l'occasion d'observer le même usage dans la Grèce. Dans les siècles héroïques, les Grecs de la première importance n'accoutumoient point leurs femmes et leurs filles à l'oisiveté. Homère parle si souvent dans son poëme du métier de la reine Pénéloppe, épouse du fameux Ulysse, que cette histoire est universellement connue, et fort fréquemment de comparaison à la satyre contre la lenteur et la paresse de nos femmes modernes. La célèbre Hélène s'occupa, durant le siège de Troyes, d'une magnifique pièce de broderie qui représentoit la plupart des combats dans lesquels les Troyens avoient repoussé les Grecs; et lorsqu'Andromaque apprit la mort funeste de son cher Hector, elle entreprit en broderie le tableau de cette scène tragique; mais ces ouvrages délicats n'étoient pas l'unique occupation des femmes, dans les temps que

nous examinons. La même Andromaque, qui peignit avec son aiguille la chûte du héros de sa patrie, ne rougissoit point de nourrir et de soigner de ses propres mains les chevaux d'Hector.

Outre la brodérie et les ouvrages au métier, les femmes Grecques s'occupoient de la filature, qu'elles exécutoient debout. Elles fabriquoient aussi différentes étoffes ; et cet usage se soutint au milieu du luxe de leur plus brillante époque. Alexandre-le-Grand et plusieurs autres princes ou héros portoient des vêtemens filés et tissus par leurs sœurs ou par leurs épouses. Les Grecques avoient des ouvroirs attenans à leur appartement. Lorsqu'elles possédoient l'estime de leurs maris, et qu'elles ne se livroient point aux intrigues de la galanterie, l'approvisionnement, la dépense et tout le gouvernement domestique faisoient une partie de leur occupation.

Les femmes Grecques, continuellement occupées, ne faisoient pas probablement grand cas des divertissemens publics ou particuliers, inventés en plus grande partie par l'oisiveté que l'ennui accompagne toujours ; et cette vérité est évidemment dé-

montrée par la différence que nous trouvons à cet égard entre les hommes et les femmes de la Grèce. Les femmes, constamment occupées comme nous venons de l'observer, n'avoient ni le loisir ni l'envie d'inventer des récréations ; mais les hommes, et particulièrement les Lacédémoniens, que les loix de leur pays réduisoient à passer la plus grande partie de leur vie dans l'oisiveté, étoient forcés d'avoir recours à des jeux et à des divertissemens de différentes espèces pour remplir le vuide fastidieux de leurs loisirs et prévenir la lugubre indolence qu'engendre ordinairement l'inactivité. On permettoit aux femmes d'assister à quelques-uns de ces jeux publics, mais elles étoient exclues des autres par des punitions très-sévères. Le législateur imaginoit probablement qu'en admettant les femmes indistinctement à tous les amusemens des hommes, elles contracteroient une hardiesse peu convenable à leur sexe, et un goût de dissipation qui leur feroit abandonner la vie sédentaire qu'exigent les soins domestiques. Les Lacédémoniennes jouissoient à cet égard d'une plus grande liberté que les autres Grecques. Nous avons déjà observé

qu'elles s'exercoient à la lutte et à lancer des dards, ect. Mais un de leurs exercices paroîtra sans doute aujourd'hui beaucoup plus extraordinaire. Elles étoient obligées de paroître toutes nues à des fêtes ou sacrifices solemnels, et de former en chantant, des danses, tandis que les jeunes hommes, rangés en cercle autour d'elles, les dévoroient des yeux en silence. Cette cérémonie, à laquelle les filles laides ou mal bâties avoient sans doute grand soin de ne pas se trouver, répugne autant à la délicatesse qu'à la décence; et si elles étoient censées religieuses, ce ne pouvoit être qu'en l'honneur de la déesse de Cypris.

Dans les siècles héroïques où les Grecs forcés de chercher à se procurer une subsistance, pilloient leurs voisins et passoient le reste de leur tems à venger des querelles particulières, ils ne reconnoissoient qu'un très-petit nombre de divinités, et n'avoient d'autres fêtes que celle de la vendange, où ils se réjouissoient en cueillant des raisins. A mesure que leurs mœurs se civilisèrent, ils se livrèrent à l'oisiveté et rejetèrent tous leurs travaux sur leurs esclaves. Le nombre de leurs divinités devint presqu'égal à celui

des citoyens ; et les fêtes qu'ils célébroient en leur honneur se multiplièrent en proportion. Elles étoient accompagnées de danses, de réjouissances nocturnes, de processions et d'autres cérémonies pompeuses, où le plus souvent les femmes étoient admises et jouoient les premiers rôles en qualité de danseuses, de chanteuses et de prêtresses, ect. Lorsque les institutions d'un culte religieux tendent ainsi plus à séduire les yeux qu'à épurer le cœur, quand au lieu d'encourager les devoirs de la morale et de la société, elles présentent le spectacle corrupteur de processions et de cérémonies fastueuses, ces institutions dégénèrent bientôt en divertissemens, et deviennent trop souvent des sources de désordre et de débauche. C'est ce qui arriva aux Grecs, qui dans leurs nombreuses fêtes toutes instituées en l'honneur de quelque divinité ou en commémoration de quelqu'événement qu'ils rapportoient à la religion, perdirent de vue l'objet principal, pour ne s'occuper que de réjouissances.

La plupart de ces cérémonies étoient si ridicules ou si obcènes, qu'elles ne méritent pas notre attention. Je n'en citerai qu'une

qui semble avoir été instituée pour fournir au beau sexe un moyen de tirer vengeance de ceux qui les avoient négligées. Durant la célébration de cette fête elles étoient autorisées à se saisir de tous les vieux célibataires, à les traîner autour de l'autel et à les frapper à grands coups de poing durant la tournée.

Par-tout où les femmes ne sont pas traitées tout-à-fait en esclaves, elles font naturellement tous leurs efforts pour captiver l'attention des hommes en ajoutant à leurs charmes naturels le secours de la parure et des ornemens. Dans les pays très-civilisés, l'art de plaire exerce exclusivement tout les ressorts de leur imagination. Mais ces idées sont toujours la suite du luxe et de l'oisiveté, et naissent rarement chez les nations durant leur enfance. Dans les premiers tems de Rome, Tanaquile, épouse du roi Tarquin, obtint des honneurs publics, non pas par l'élégance de sa parure, mais pour l'usage habile qu'elle savoit faire de sa quenouille ; et Lucrèce, dont l'histoire romaine nous a transmis la tragique histoire, filoit de la laine avec ses servantes, lorsque son mari revint exprès de l'armée avec

plusieurs de ses amis pour la surprendre. C'étoit un usage général de ces tems chez les Romains, les Grecs et différentes autres nations, que les femmes même du premier rang manufacturassent toutes les étoffes qui servoient à vêtir leurs familles. On n'avoit point encore imaginé que les arts utiles fussent imcompatibles avec les moyens de *plaire*, et qu'on ne peut pas les exercer sans dégrader la dignité du rang ou de la naissance : mais ces idées ridicules et funestes ne tardèrent pas à s'introduire, et elles prévalent malheureusement aujourd'hui plus que jamais. Dans les périodes suivantes les Romains se familiarisèrent avec le luxe et tous les vices qui marchent à sa suite. Les femmes devinrent moins utiles et abandonnèrent insensiblement leurs occupations, à mesure qu'on leur fournit les moyens de les remplacer par des amusemens.

L'histoire ne nous apprend pas si les Romaines avoient des divertissemens particuliers. Les deux sexes partageoient, en commun, tous les plaisirs publics, tels que les bains, les spectacles des théâtres, les courses de chevaux, les combats d'animaux sauvages les uns contre les autres, et quelquefois

contre des hommes, que les empereurs forçoient, par un acte honteux de la tyrannie, à hasarder leur vie contre celle des tigres ou des taureaux ; les combats naval, et les gladiateurs qui s'égorgeoient pour amuser la féroce assemblée. Les Romains des deux sexes passoient une grande partie de leur temps aux bains. Cet usage, consacré d'abord par la religion, ne fut bientôt considéré que comme un rafinement de luxe. Il y avoit dans ces bains des salles d'assemblée, où l'on apprenoit toutes les nouvelles intéressantes ; où l'on rencontroit ses amis et ses connoissances. Ceux qui aimoient la lecture y trouvoient une bibliothèque bien fournie ; et des poëtes venoient y réciter leurs vers à ceux qui avoient la patience de les écouter. Dans les commencemens de ces institutions chaque sexe avoit ses bains particuliers ; mais le luxe bannit peu-à-peu toute idée de décence. Les femmes et les hommes se baignèrent en commun ; on ne conserva que l'usage de se faire déshabiller et habiller par des personnes de son sexe. L'empereur Adrien proscrivit ce mélange indiscret, et rétablit les bains séparés. Mais les deux sexes bravèrent bientôt la défense,

et parvinrent à se réjoindre. Marc-Aurèle renouvela l'ordonnance d'Adrien ; mais Héliogabale, le patron de l'intempérance et de la débauche, révoqua le sage réglement de ces deux prédécesseurs, qui fut encore remis en vigueur par Alexandre Sévère. La corruption avoit pris de trop fortes racines pour céder à une ordonnance, et les deux sexes continuèrent à se baigner ensemble jusqu'au tems de Constantin, qui appuya sa défense de la force coercitive ; et les préceptes de la religion chrétienne, les espérances et les terreurs d'un autre monde, achevèrent de déraciner cet usage indécent. Il y avoit à Rome des promenades publiques, plantées, comme les nôtres, de plusieurs rangées d'arbres, qui servoient aux deux sexes d'exercice et d'amusement. Les empereurs faisoient aussi quelquefois des espèces de loteries, dont les femmes recevoient *gratis* des billets, qui leur donnoient une chance pour gagner des bijoux. Enfin, les Romaines, renonçant peu-à-peu aux usages de leurs ancêtres, se mêlèrent si bien avec les hommes, qu'elles participèrent à toutes les négociations sérieuses, et à toutes les parties de plaisir et de débauche, ou comme actrices, ou au moins parmi les spectateurs.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

QUOIQUE les différentes races qui composent le genre humain aient eu à certains égards, dans tous les tems et dans tous les pays, une conformité exacte, à d'autres égards elles diffèrent si prodigieusement, qu'on peut à peine les supposer douées du même caractère ou des mêmes facultés. Leur ressemblance est par-tout l'effet de la nature; et les différences sont le produit de l'art, de l'habitude, et des usages qui dirigent leurs actions, et modifient leurs pensées. Leur influence l'emporte souvent sur celles des loix, et efface quelquefois jusqu'aux sentimens de la nature. Telle étoit l'impulsion qui fit oublier aux Romaines la modestie naturelle à leur sexe, et braver la défense des Empereurs, en se mêlant avec les hommes dans les bains publics. Telle elle est encore en Russie et dans d'autres parties du monde, où l'habitude fait non-seulement déroger les femmes à la modestie, mais

efface insensiblement jusqu'à l'idée de la décence.

Lorsque nous tournons nos regards vers les peuples qui subjuguèrent l'Empire Romain, nous voyons les hommes que les Romains traitoient de barbares beaucoup moins dignes de cette injurieuse épithète, que les insolens destructeurs du genre humain. Les femmes de ces soi-disans barbares exerçoient inviolablement toutes les vertus conjugales, et remplissoient avec exactitude tous les devoirs de la vie domestique. Les mères inspiroient de bonne heure à leurs filles la modestie, qui rend la beauté mille fois plus intéressante que la parure et les ornemens les plus recherchés, et les accoutumoient à l'esprit de frugalité, d'ordre et d'économie, qui maintiennent chez les femmes la modestie et toutes les vertus. Leurs soins ne se bornoient pas au gouvernement des affaires domestiques; elles étoient encore obligées de pourvoir, dans un pays stérile, à tout ce qui étoit nécessaire pour leur famille. Les hommes, exclusivement occupés en tems de paix de la chasse et de la pêche, laissoient à leurs femmes l'embarras et la disposition de tout le reste.

Les Celtes, les Gaulois, les Germains et peut-être tous les autres peuples du Nord, regardoient l'agriculture comme une profession ignoble, qui ne convenoit qu'à des femmes ou à des esclaves. Les Visigoths, fixés sur les côtes de l'Espagne, chargeoient leurs femmes de la culture des terres, et du soin des troupeaux. Mais ils les encourageoient à supporter cette fatigue, par la sage institution d'assemblées annuelles, dans lesquelles on remercioit publiquement les femmes qui s'étoient distinguées par leur intelligence ou leurs vertus. Parmi tous ces différens peuples, les hommes ne connoissoient d'autre occupation honorable que celle de piller leurs voisins les armes à la main; et, à l'exception du tems qu'ils passoient à la guerre ou à la chasse, leur indolente vie s'écouloit dans une apathie léthargique, que les seules fonctions animales distinguoient de la mort. Avec tant d'occupations, il ne semble pas que leurs femmes eussent le loisir de songer à des amusemens. En supposant qu'elles en eussent, il n'est pas étonnant que nous n'en ayons point de connoissance, puisque ces peuples ne produisoient point d'historiens, et que ceux des autres

autres nations n'ont eu de leurs mœurs qu'une notion très-imparfaite.

Nous aurons occasion d'informer le lecteur que les femmes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, languissent encore dans le plus rigoureux esclavage, et qu'elles sont chargées de tous les travaux vils ou pénibles. Nous nous bornerons à rapporter ici quelques circonstances relatives aux femmes qui sont moins exposées à ressentir les déplorables effets de la tyrannie. Les femmes de l'Indostan, les Mahométanes du Bengale, de Naugaracut, de Lahor, et de plusieurs autres contrées du Levant, jouissent d'un sort un peu plus doux que la plupart des Américaines et des habitantes de l'Afrique, parce que les Asiatiques ne les considèrent que comme des instrumens de leurs jouissances, dont la délicatesse physique augmente la volupté; tandis qu'en Afrique et en Amérique les hommes ne regardent leurs femmes que comme des esclaves qui servent en même-tems à la population. Nous sommes redevables aux femmes de l'Indostan de presque tous les ouvrages de goût que nous tirons des manufactures de l'Orient; les toiles de coton, dont les couleurs des dessins

sont si brillantes ; toute la broderie et une partie des ouvrages de filigrane, très supérieurs à tout ce que nous avons de ce genre en Europe. Le défaut de goût, que nous leur reprochons souvent, paroît être beaucoup moins chez elles un défaut de nature que d'éducation. Elevées dans l'indolence, exclues de toutes les scènes actives de cette vie, et pourvues comme des enfans de tout ce dont elles ont le besoin ou la fantaisie, leur imagination a rarement l'occasion de s'exercer ; mais quand elles se rencontrent, les preuves de leur habileté deviennent évidentes.

Telles sont les occupations des femmes du Levant, et à-peu-près celles des femmes Turques, qui habitent aujourd'hui une partie de l'Europe. Chaque sérail ou haram contient un grand jardin, au milieu duquel est une salle spacieuse et plus ou moins décorée, relativement aux moyens du propriétaire. Ses femmes, environnées de leurs esclaves, y passent la plus grande partie de leur vie, et s'occupent de la musique et de la broderie, ou à travailler au métier, il ne seroit point surprenant qu'elles vécussent plus véritablement heureuses dans cette retraite que dans

les licencieuses sociétés de l'Europe, où l'amour, l'intérêt, l'ambition et l'envie s'occupent continuellement de troubler la paix, et où les sots et les méchans diffament indistinctement le crime et l'innocence.

Il est si difficile de pénétrer dans un haram ou de savoir exactement ce qui s'y passe, que les auteurs des voyages au Levant ne nous ont donné à cet égard que des détails suspects et très-imparfaits. On sait seulement en général, que de tems immémorial les grands de l'Asie ont coutume de gager des espèces de devins ou diseurs de bonne aventure des deux sexes, qui, à-peu-près comme les anciens Bardes d'Europe, les amusent de contes ou d'histoires, toutes relatives à des exploits militaires ou à des intrigues d'amour. Ces conteuses divertissent les femmes, et font écouler moins fastidieusement les heures de recréations, en repaissant leur imagination d'images qu'il n'est pas permis à leurs yeux de contempler. Tous leurs amusemens sont marqués au coin de l'indolence, elles passent la journée nonchalamment, étendues sur des sophas, où des esclaves, non moins voluptueuses que ces idoles, tachent de les distraire par des

chansons. Elles agitent de grands évantails pour les rafraîchir, et les frottent ou les paitrissent doucement. Les orientaux sont grands amateurs de ce dernier exercice, qui, en facilitant la circulation du sang, excite des sensations délicieuses, et les plongent quelquefois dans de douces extases. Les femmes font aussi un usage fort fréquent du bain préparé avec de l'eau rose, ou d'autres odeurs, dont elles sont toujours parfumées. Elles se parent à l'envie l'une de l'autre, et font tous leurs efforts pour obtenir la préférence de leur despote; quant aux amusemens publics qui les exposeroient aux regards, elles en sont exclues; et tel est l'empire de l'habitude, que ces femmes ne seroient guère moins effrayées de la vue d'un étranger, que le tyran jaloux qui les condamne à rester invisibles.

Chez les Mogols, on introduit, souvent après souper, les femmes dans les appartemens des hommes, où elles jouissent, durant quelques heures, des plaisirs de la conversation, se regalent de bétel (1), et

(1) Le Betel est une racine dont les Orientaux font autant d'usage que les Européens du tabac; ils

goûtent quelquefois des liqueurs du pays. Mais elles sont toujours voilées dans ces occasions ; ce seroit une insulte jugée impardonnable, si l'on entreprenoit de lever leur voile, ou même d'y toucher ; il est très-probable que cette imprudence seroit sur-le-champ punie de mort. A la Cour elles se promènent souvent sur une galerie, masquée d'un rideau de gaze, à travers duquel, sans être vues, elles peuvent voir et entendre tout ce qui se passe. Il est même arrivé quelquefois que le trône étoit occupé par une femme, qui, sans jamais se montrer à sa Cour, donnoit ses ordres derrière un rideau ; et gouvernoit ses Etats comme une divinité, ou du moins comme un être invisible.

Dans la plus grande partie du Levant et entr'autres à Constantinople, dont les habitans conservent encore les mœurs asiatiques et leur ancienne indolence, ils choisissent, sur le soir, une belle pelouse, environnée d'un bocage épais ; on y étend un magni-

---

mâchent habituellement cette racine, et cet usage est général dans tous les rangs et toutes les classes chez les hommes, les femmes et même les enfans.

fique tapis ; sur lequel hommes et femmes s'accroupissent indistinctement, les jambes croisées, et s'amusent à boire du café ou du sorbet ; tandis que les filles esclaves chantent et dansent au tour de la compagnie. Leur maîtresse ou la femme la plus qualifiée se lève quelquefois, et conduit la danse à-peu-près comme Diane dansoit, dit-on, avec ses nymphes sur les bords de l'Eurotas. Mais quoiqu'à Constantinople les femmes du premier rang daignent conduire une danse, il ne paroît pas que cetre pratique fût adoptée généralement par leurs ancêtres asiatiques. Il est vrai que les Empereurs Mogols et quelques Chefs de l'Arabie font danser devant eux leurs épouses et leurs concubines ; mais cette danse n'est pas un acte volontaire, elle est l'effet de l'obéissance aux ordres d'un supérieur ; et lorsque ce supérieur se retire, elles exercent la même autorité sur leurs esclaves, qu'elles font danser pour leur propre amusement.

Dans le voisinage du Surate les Indiens ont des temples magnifiques, dont un nombre fixé de Bramines desservent les autels, et célèbrent le culte de la Divinité qu'on y adore. Une partie de ce service consiste à

danser dévotement, à certains jours d'assemblées solemnelles, avec les jeunes filles les plus belles du canton (1). Elles font leur résidence dans les temples, et les Bramines sont chargés d'aller à la découverte pour s'en approvisionner. Pour encourager ces jeunes beautés à l'office que leur préparent les Bramines, outre les récompenses inappréciables du monde à venir, on leur accorde dans celui-ci quelques privilèges. Libres de quitter le temple et les Bramines, si elles en ont la fantaisie, elles sont alors censées sacrées, et leur noviciat parmi les Bramines les fait rechercher en mariage, préférablement à toute autre. On pourroit assez raisonnablement en conclure que les Indiens n'ont pas nos préjugés; car durant leur résidence dans le temple, elles sont sous la direction des Bramines; et on suppose assez généralement qu'elles sont destinées particulièrement à leurs plaisirs. Quoi qu'il en soit, on leur permet rarement de danser, comme font les autres femmes, pour l'amusement du public.

(1) Lorsque Mamood premier s'empara du magnifique temple de Sumnat, il y trouva cinq cens danseuses et trois cens musiciens.

Indépendamment de ces danseuses sacrées, Il y a dans toutes les grandes villes des compagnies ou bandes de danseuses qu'on nomme des *Balladieres*, qui, à-peu-près comme nos comédiens ambulans, courent le pays pour divertir le public. Outre leurs représentations générales, dont on peut se procurer le spectacle à tres-bon marché, elles vont exercer leurs talens chez tous les particuliers qui ont les moyens et la volonté de les bien payer. Ces belles filles sont ordinairement accompagnées d'un vieux musicien d'une figure hideuse, qui bat la mesure sur un instrument de cuivre qu'on appelle *Tom*, et qui répète à chaque coup le nom de cet instrument d'un ton de voix si animée, qu'il devient à la longue presque frénétique. Les Balladières, avides d'applaudissemens et étourdies par la musique et l'odeur des essences dont elles sont parfumées, ne tardent pas à se trouver dans la même situation. Toutes leurs danses expriment les passions de l'amour. Elles sont si belles, si voluptueuses et si richement parées, que leurs exercices attirent toujours un très-grand nombre de spectateurs.

Les danseuses ambulantes, qui vivent de

leur profession, ne sont pas toutefois une institution particulière aux Indes Orientales. Nos voyageurs en ont trouvé dans l'Isle d'Othaheite, et dans les Isles adjacentes. Les Insulaires d'Othaheite ont en outre une danse particulière, qu'ils nomment *timorades*, et que les jeunes filles exécutent lorsqu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Dans les pays civilisés cette danse paroîtroit excessivement indécente; mais dans ces Isles on ne connoît pas même le nom de la décence. cependant cette danse, permise à toutes les jeunes filles, est sévèrement défendue aux femmes, qui du moment de leur mariage doivent s'en abstenir pour toujours.

Il n'est point extraordinaire que des femmes sans fortune, obligées à user d'industrie pour se procurer une subsistance, fassent le métier de danseuses, et exercent leur profession pour gagner de l'argent; mais que des hommes et des femmes, fort au-dessus du besoin et qui rougiroient d'accepter un salaire, deviennent, par goût des danseurs ambulans, cette fantaisie paroîtra sans doute inexplicable à ceux qui tiennent aux préjugés reçus en Europe. C'est cependant ce que M. Baukd

et le docteur Solander ont rencontré dans l'Isle d'Oliéta. Les premiers personnages de cette Isle, par le rang et l'opulence voyageoient d'un canton à l'autre, et régaloient gratuitement les spectateurs de leur adresse et de leur intelligence à exécuter les exercices de leur profession.

Dès les tems les plus reculés, il paroît que la danse étoit un exercice tantôt de religion, tantôt d'imitation. David dansa devant l'arche du Seigneur; les Philistins dansèrent devant Dagon. La plupart des peuples contemporains s'assembloient à certains jours pour danser solemnellement dans des bosquets ou sur des tertres élevés. Les Grecs dansoient à quelques-unes des fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de leurs dieux. Les Romains avoient un ordre particulier de prêtres dansants, nommé *Saür*; ils étoient dévoués au culte du Dieu Mars, et dansoient dans les rues aux fêtes de cette Divinité. Les voyageurs de notre siècle assurent que les sauvages dansent très-fréquemment devant leurs Idoles. Selon nos modernes idées de la religion, la danse paroît incompatible avec ses solemnités; ceux qui envisageoient la chose d'une manière différente, pouvoient

considérer la danse comme un acte de reconnoissance et de remerciement qu'on faisoit aux Dieux de la santé, de la vigueur et de l'agilité, comme un empressement de leur montrer qu'ils sentoient tout le prix de leurs bienfaits, et qu'ils se trouvoient heureux sous leur protection. De tels sentimens n'avoient sûrement rien qui pût les offenser ou leur déplaire. On s'est aussi servi de la danse d'une manière imitative ou symbolique. Les Indiens ont une danse guerrière qui représente la force, l'agilité et la férocité, dont ils font preuve dans les combats. Les danses des femmes expriment les passions de l'amour, et sont destinées à exciter ces passions dans l'ame des spectateurs. Ce n'est que dans les pays policés de l'Europe qu'on danse pour le plaisir de danser. Si les nations grossières et barbares ont eu l'art de faire de leurs danses une imitation expressive de leurs actions et de leurs sentimens, pourquoi ne pourions-nous pas perfectionner ce plan et donner une sorte d'utilité à ce qui n'est aujourd'hui, chez nous, qu'un amusement vuidé de tout intérêt et de toute expression ?

L'amusement du bain est aussi d'un usage très-fréquent chez les Orientaux, et cet usage

tient de si près à la religion et au plaisir, qu'on ne sauroit décider auquel des deux il semble plus particulièrement appartenir. Dans les climats chauds, où la propreté indispensable pour la santé et la souplesse du corps est mise au rang des vertus morales, tous les systêmes religieux recommandent unanimément le bain, comme une cérémonie sans laquelle les Dieux n'acceptoient ni nos prières ni nos offrandes. Cette opinion rend l'usage du bain plus général parmi les deux sexes de ces peuples, que dans les climats où la religion n'enseigne point ces préceptes; mais la religion n'est pas peut-être le motif qui agit, à cet égard, le plus efficacément chez les Orientaux. L'inclination naturelle pour le bain doit être très-vive dans des climats peu arrosés et brûlés par les rayons d'un soleil presque toujours perpendiculaire: on peut y ajouter l'amour de la liberté. Chaque salle de bain destinée exclusivement aux femmes, est une espèce de rendez-vous public, où le beau sexe parle librement des nouvelles scandaleuses, des modes, &c. Les hommes n'osent pas approcher de cet asyle inviolable, et les femmes y sont, par conséquent, à l'abri de la tyrannie de leurs

époux et de leurs tuteurs, &c. On ne sera point surpris que les femmes du Levant soient exactes à cette pratique, si l'on considère que cette occasion est presque la seule où elles jouissent de la liberté.

Nous avons déja cité l'usage indécent des Grecs et des Romains, chez lesquels les deux sexes se baignoient indistinctement ensemble, et nous présenterons en opposition de cette pratique licentieuse, celle des femmes turques d'Adrianople, telle que le raconte ladi Marie Wortley Montagne. " J'allai, dit-elle, au bain vers les dix heures, il étoit déja rempli de femmes; j'étois vêtue de mon habit de cavalier, qui dut sans doute leur paroître fort extraordinaire; et cependant aucune d'elles ne laissa paroître ni surprise ni curiosité désobligante. Je fus reçue de toutes avec la plus grande politesse, et je ne connoîs point de cour en Europe où l'on en eût usé aussi obligeamment avec une étrangère. Je crois qu'il y avoit deux cens femmes au moins, et je n'apperçus pas un seul de ces sourires dédaigneux, de ces chuchotemens satyriques, si commun dans nos assemblées lorsqu'on y voit entrer quelqu'un dont les vêtemens ne sont pas exac-

tement à la dernière mode ; elles me répétèrent cent fois, *charmante*, *très-charmante* ; les premiers sophas étoient garnis de coussins et de tapis où les dames s'asseyeoient, et il y avoit une seconde rangée derrière pour leurs esclaves ; il n'auroit pas été possible de les distinguer par les vêtemens, car elles n'étoient parées que des mains de la nature ; c'est-à-dire en bon françois, qu'elles étoient toutes unes, laissant également à découvert les défauts et les beautés de leur conformation, et vous n'auriez pas vu cependant parmi elles un sourire ou un seul geste indécent. Quelques-unes se promenoient avec tant de grace et de majesté, qu'elles me rappelèrent la peinture que Milton fait de notre première mère. La plupart étoient taillées avec d'aussi admirables proportions que des déesses du Gnide ou de Titien ; et leurs cheveux, partagés en tresses, pendoient sur des épaules aussi blanches que l'albâtre ; enfin je trouvai qu'elles représentoient parfaitement la figure des graces.

„ Je fus convaincue cette fois de la vérité d'une réflexion qui m'est souvent venue dans l'esprit : c'est que s'il étoit d'usage d'aller nud, la figure perdroit beaucoup de son

influence. J'apperçus que toute mon admiration s'attachoit aux peaux délicates et aux proportions de celles qui portoient souvent une figure moins agréable que celle de leurs compagnes. Je vous avoue que j'eus la malice de désirer que M. Gervais pût être témoin de ce magnifique spectacle. J'imagine qu'il se seroit infiniment perfectionné dans son art, en contemplant un si grand nombre de belles femmes nues, et dans des postures différentes. Les unes faisant la conversation, d'autres occupées à des ouvrages, ou prenant leur sorbet; tandis qu'un peu plus loin quelques-unes, nonchalamment couchées sur des coussins, se laissoient tresser les cheveux de cent manières différentes par des jeunes esclaves de dix-sept ou dix-huit ans. Les femmes de ce pays vont au bain une fois par semaine, et y restent ordinairement quatre ou cinq heures, sans craindre de s'enrhumer en passant immédiatement d'un bain chaud dans une chambre fraiche. Je sortis enchantée de leurs charmes et de leur politesse. Je serois restée plus longtems avec elles, mais je voulois voir les ruines de l'église de Justinien, qui ne m'offrit qu'un spectacle bien peu intéressant,

en comparaison de celui que je venois de quitter, c'est-à-dire, un monceau de pierres confusément entassées „.

Les sauvages de l'Amérique imposent souvent à leurs femmes des tâches qui sont moins une occupation qu'une servitude. Mais comme nous aurons occasion d'en parler ailleurs, nous nous contenterons d'observer ici qu'aussitôt après la fonte des neiges, les Américaines se rassemblent dans les champs, et après avoir gratté la terre avec des bâtons destinés à cet usage, elles sèment le maïs ou les grains qu'elles veulent cultiver. Durant la récolte, les hommes ont quelquefois l'indulgence de les aider à la rentrer; mais cette indulgence est considérée comme une faveur qu'elles n'ont pas le droit d'exiger, et les hommes ne sont pas disposés à la leur accorder fréquemment. Comme les amusemens sont presque toujours la suite et l'effet de l'opulence et de l'oisiveté, nous ne serons pas surpris que les Américaines n'en aient aucune notion; leur tems ne se passe point à contempler des spectacles ou à courir les assemblées. Elles ne le sacrifient point à l'espérance illusoire et funeste des cartes ou des dés qui roulent

sur un tapis-verd. Dans leurs récréations, l'utilité se trouve toujours réunie à l'amusement ; elles s'occupent à peindre des petits gobelets de bois, à broder des peaux de chèvres, à teindre des tuyaux de porcs-épics et à en composer différentes figures dont elles ornent des pantoufles et des paniers, avec une variété qui annonce du goût et de l'imagination.

Après avoir passé en revue les occupations monotones et le très-petit nombre de récréations des femmes chez ces différens peuples, nous tournerons nos regards vers l'Europe. Mon lecteur ne trouvera pas peut-être l'article des occupations du beau sexe fort intéressant ; mais je lui offrirai en revanche une longue liste de leurs plaisirs et de leurs passe-tems.— Si par emploi du tems, on prétend désigner une occupation qui tend à l'utilité générale ou particulière, il faut considérer les femmes qualifiées de presque tous les pays de l'Europe, comme n'ayant aucune sorte d'occupation ; et quand nous admettrions l'utilité des ouvrages de goût ou de fantaisie, la nullité des femmes du haut parage ne seroit pas moins complète, car elles ont généralement renoncé à tout

ce qui n'est pas spectacle ou dissipation. En descendant de ces rangs élevés aux femmes du tiers-état, qui sont à une distance égale des fumées de l'orgueil et des angoisses de l'indigence, on pourroit espérer de les voir occupées des choses utiles à elles ou à leur famille ; et je désirerois que l'impartialité de l'histoire me permît de les représenter ainsi. Mais dans la plus désirable des situations de cette vie, dans celle où le tems n'est point consumé en étiquette ridicule et en vaines cérémonies, et où il n'est point impérieusement dévoué à gagner une subsistance, est-ce à des choses utiles qu'on l'emploie ? Non ; c'est le plus souvent à imiter le faste, les ridicules et les vices des rangs supérieurs ; c'est à courir après tous les amusemens inventés par l'oisiveté et la folie. Ce tableau fidèle, dont on ne peut pas raisonnablement m'accuser d'avoir chargé les couleurs, nous indique qu'il ne faut chercher les occupations utiles que parmi les femmes qui sont réduites à gagner par leur industrie, leur propre subsistance, et souvent celle de leur famille.

Parmi les femmes de qualité, il s'en trouve toutefois encore quelques-unes qui s'occu-

pent de leur famille et de la culture des beaux arts. Quant aux amusemens des femmes du tiers état, et aux occupations lucratives de celles de la dernière classe, la liste seroit trop longue et ennuieroit mes lecteurs femelles, qui la savent parfaitement par cœur. J'observerai seulement en général que dans les pays civilisés de l'Europe, les femmes d'une médiocre fortune sont chargées du gouvernement de la maison, et des besoins domestiques, tandis que les hommes travaillent à gagner, par leur industrie, ce que les femmes doivent administrer avec économie. En descendant aux dernières classes de la société, qu'on pourroit nommer les plus utiles, on trouve les femmes occupées d'une infinité de différentes professions lucratives. La plupart des manufactures de l'Europe, dont les ouvrages exigent moins de force que d'adresse, emploient beaucoup de femmes parmi leurs ouvrières; elles sont même ordinairement chargées de mettre la dernière main aux travaux plus grossiers des autres manufactures. C'est à leur patiente industrie, et à leur infatigable application, que nous sommes redevables des toiles fines, des batistes,

et des linons, nous leur devons aussi nos galons d'or et d'argent, nos broderies et un grand nombre d'autres ouvrages de goût, dont le détail seroit trop long. Les femmes de la campagne prêtent aussi la main à quelques-uns des travaux de l'agriculture, et un grand nombre d'entr'elles s'occupent péniblement à moissonner et à rentrer les récoltes. On ne doit pas regarder comme un des moindres services qu'elles nous ont rendus, le blanchissage du linge, et la propreté que les hommes seroient presqu'incapables de conserver sans le secours des femmes.

On trouvera sans doute extraordinaire qu'en passant en revue les différentes occupations des femmes, je n'aie pas encore parlé de celles qui leur a été plus particulièrement imposé par la nature. On devinera facilement qu'il est question d'allaiter et de soigner leurs enfans. Je me suis réservé de traiter ici ce sujet à fond, afin d'éviter les répétions auxquelles j'aurois été nécessité, relativement à un objet qui se représente sans cesse en parlant des différens pays ou des différentes classes de leurs habitans.

Parmi les hommes, et généralement parmi tous ls animaux, la femelle a reçu de la

nature une empreinte de tendresse et de sollicitude beaucoup plus forte que celle du mâle pour les enfans où les rejetons de leur espèce, dont ils sont la souche commune. Cette sage disposition de la providence est fondée sur différens motifs si faciles à appercevoir qu'il seroit superflu de les indiquer à un lecteur doué d'un peu d'intelligence.

En considérant avec un peu d'attention la marche de la nature et l'économie des animaux sauvages, on sera convaincu que leur vive affection pour leurs petits et les soins qu'ils en prennent sont un effet de l'instinct et non pas du raisonnement; mais la conviction acquerra une nouvelle force, si nous portons cette attention sur les femelles du genre humain, dans les différentes situations de la vie sauvage et de la vie civilisée. Cet examen nous démontrera évidemment que ces soins et cette sollicitude innée diminuent sensiblement en proportion que les femmes avancent vers la perfection, ou plutôt vers l'imperfection, de ce qu'on appelle la politesse. Le goût du plaisir, de la mode, et de toutes les extravagances, en s'emparant peu-à-peu de toutes les affections, parvient à

mieux lorsqu'ils sont nourris du lait d'un animal de leur espèce; mais en retrecissant cette idée, et en l'appliquant aux individus, on donneroit une idée méprisable des opérations de la nature, et nous pourrions tout aussi raisonnablement supposer qu'une jeune plante ne peut pas bien prospérer ailleurs que sur la couche où on a élevé la première de son espèce, qu'imaginer qu'un jeune enfant ne peut pas se nourrir avec autant de succès du lait de toute autre femme bien portante, que de celui de sa mère.

En supposant qu'un enfant ne profite pas également, étant nourri du bon lait de toute femme saine, on prétend sans doute attribuer au lait de la mère une vertu ou qualité spécifique, adoptée à la constitution de son enfant. Il en résulteroit que l'importante affaire d'élever des enfans seroit toujours infiniment précaire, car la mère peut mourir, et il faut donc que le malheureux enfant périsse, ou que privé de la seule nourriture qui pouvoit lui être salutaire, il soit toute sa vie foible, languissant et valétudinaire. S'il en étoit ainsi, la nature auroit bien mal assuré ses plus intéressantes opérations. Mais les nouveaux nés de l'espèce humaine ne

sont

sont pas les seuls qui se nourrissent avec succès du lait de leur espèce, c'est-à-dire, d'une femme. Il en est de même de tous les autres animaux, ou du moins de tous les animaux domestiques connus dans nos climats. Un veau et un agneau viennent tout aussi bien en tettant une autre vache ou une autre brebis, que lorsqu'ils sont allaités par leur mère, pourvu que les nourrices soient saines et aient assez de lait pour le nombre de petits qu'on leur donne à nourrir. Dans les comtés d'Angleterre, où l'on s'occupe le plus de la nourriture des bestiaux, on n'a jamais apperçu la moindre différence entre les élèves nourris par leur mère, et ceux qui boivent le lait au seau, quand on leur en donne une quantité suffisante.

On peut conclure de ces observations que les argumens allégués jusqu'à nos jours, pour prouver que la seule nourriture salutaire aux enfans est le lait de leur mère, sont le résultat d'une théorie illusoire, et non pas celui de l'expérience. En soutenant l'opinion contraire, mon dessein n'est pas de détourner les femmes d'une tâche satisfaisante, qu'en général elles doivent considérer comme un devoir, et dont toutes celles qui n'ont

pas corrompu leurs inclinations naturelles par des goûts repréhensibles, se feront toujours un plaisir, sur-tout lorsqu'elles considéreront qu'en nourrissant leur enfant, elles conservent auprès d'elles le gage de leur amour conjugal, et qu'elles le mettent à l'abri de l'indifférence, de la dureté ou de la négligence d'une femme mercénaire, rarement une des plus estimables de son sexe, lorsque l'amour de l'argent la détermine à quitter le soin de ses enfans pour s'attacher à celui d'une autre. Une action si contraire à la nature ne peut être palliée que par les besoins impérieux de l'indigence.

On pourroit citer une infinité d'argumens en faveur de cette pratique, mais ils ont été ressassés de tant de manières différentes par tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, que j'en ferai grace à mon lecteur. Je ne puis pas toutefois me résoudre à abandonner ce sujet, sans faire une observation, à laquelle je ne crois pas qu'on ait encore fait l'attention qu'elle mérite. Par-tout où l'usage de donner les enfans à des nourrices est généralement adopté, il en résulte nécessairement une perte pour l'état. Les riches & les oisifs les donnent, et les pauvres les reçoi-

vent ; le nombre des enfans riches augmente, et celui des pauvres diminue ; car une femme qui fait nourrir ses enfans par une autre, peut mettre annuellement un enfant au monde, tandis que celle qui, après avoir nourri le sien, entreprend d'en élever un second, ne peut pas faire un nouvel enfant avant vingt-sept mois, ou peut-être trois ans. Mais il est plus avantageux pour un état de multiplier la classe pauvre et industrieuse, que la classe oisive et opulente, parce qu'il faut par-tout plus de gens qui obéissent que de gens qui veulent commander. Ne seroit-ce pas pour cette raison que les Anglois transportent dans leur établissemens lointains tous ceux qui ont la soif des richesses ? Et ne seroit-ce pas aussi la même raison qui fait que nous manquons de cultivateurs et d'hommes sains et robustes, pour monter nos vaisseaux et recruter nos armées ? Ne pourroit-il pas arriver à la longue, qu'au moyen de l'augmentation de la classe des riches, et la diminution de celle des pauvres, nous devînssions comme les Espagnols, trop nobles pour travailler, et trop pauvres pour vivre à rien faire ?

Si nous jugions par analogie, il paroîtroit

évident que les femmes ne peuvent pas se dispenser de nourrir leurs enfans, puisque les animaux de toute espèce remplissent exactement cette tâche. Si nous parcourons l'histoire du monde, nous verrons par-tout cette pratique généralement suivie, quoiqu'avec quelques exceptions (1). Il paroît que les femmes et les concubines des patriarches allaitoient leurs enfans. Cette coutume fut adoptée par les Egyptiens, les Canaanites, les Scythes, les Mèdes et les Persans; et elle se perpétue parmi toutes les nations chez lesquelles la culture n'est point dégénérée en vices et la voix de la nature réduite au silence.

La mort ou la maladie d'une mère fut probablement la première cause qui fit allaiter un enfant par une étrangère; et le succès de cet exemple encouragea l'indolence à se débarrasser de cette tâche sur

(1) Les autruches et les coucous ne couvent point leurs œufs, et ne prennent aucun soin de leurs petits. L'autruche dépose ses œufs dans le sable, et le soleil fait le reste. Le coucou place ses œufs dans le nid d'un oiseau d'une autre espèce, qui les couve et nourrit les petits qu'il croit lui appartenir.

des esclaves ou des mercénaires. L'histoire ne nous apprend pas où cette pratique a commencé à s'introduire. Il est certain qu'elle étoit presque générale chez les Grecs dans les tems les plus florissans de leurs républiques.

De même que les provinces acquèrent une célébrité par quelqu'une de leurs productions, les nations se distinguent aussi quelquefois par un talent ou une qualité particulière à ses habitans. Les matrônes de Lacédémone passoient pour très-habiles à élever les enfans ; elles rejetèrent l'usage antique et général de les emmailloter. Elles habituoient leurs élèves à toutes les espèces de nourriture, à marcher seuls dans l'obscurité, et à n'avoir point de ces caprices et de ces volontés qui rendent la plupart des enfans si insupportables. Cette réputation fit rechercher les nourrices lacédémoniennes de tous les habitans des autres villes qui pouvoient se permettre cette dépense. Les plus célèbres législateurs er les guerriers les plus fameux se glorifièrent d'avoir été allaités par une nourrice de Sparte. Les Romains adoptèrent presqu'en totalité les mœurs et les usages de la Grèce, et à

mesure que l'accroissement du luxe éteignit chez eux les sentimens de la nature, ils firent allaiter leurs enfans par des nourrices mercénaires, et les abandonnèrent aux soins de leurs esclaves; tandis qu'ils se livroient à tous les excès de la plus fastueuse extravagance.

Lorsque des essaims de barbares sortis des régions glacées du Nord se précipitèrent sur l'Empire Romain, ils détruisirent tout le systême du gouvernement, et firent en même tems disparoître le luxe et les plaisirs des anciens maîtres du monde. Dès cet instant les sentimens de la nature reprirent leur influence, et les femmes recommencèrent à allaiter leurs enfans. Plusieurs siècles s'écoulèrent durant lesquels les hommes ne se distinguèrent que par la férocité, le brigandage et des combats sanglans. Lorsque la paix ramena la culture et les arts, le luxe, qui marche toujours à leur suite, introduisit bientôt l'amour des plaisirs; et pour pouvoir s'y livrer sans contrainte, les femmes cessèrent une seconde fois d'allaiter et d'élever leurs enfans. Les François et les Italiens, qui ont toujours donné le ton en fait de modes, offrirent les premiers l'exemple.

Les Anglois et les autres nations ne tardèrent pas à les imiter ; et, de nos jours, on trouveroit difficilement en Europe une femme de distinction qui daignât servir de nourrice à son enfant. Passe encore si la contagion ne s'étendoit pas chez les femmes du tiers-état, qui, jalouses d'imiter leurs supérieures, cherchent aussi des prétextes pour se dispenser de nourrir. Ces prétextes, frivoles pour la plupart, cachent toujours le désir méprisable de pouvoir donner plus de tems à ses plaisirs.

Chez toutes les nations civilisées de l'Europe, les femmes d'un rang distingué, et même celles des rangs inférieurs qui ont du tems de reste, dont elles ne savent que faire, et un penchant irrésistible pour le plaisir, sous telle forme qu'il se présente, sont infatigables quand il s'agit de le chercher. Aussi, par-tout où il y a un spectacle, une fête ou même une foule, les femmes composent toujours le plus grand nombre. Mais les théâtres, les bals, les assemblées, les redoutes, les revues, ect. semblent être plus particulièrement les objets de leurs délices, parce qu'elles peuvent se livrer dans ces occasions à leur penchant pour le faste

et l'ostentation. Dans quelques pays de l'Europe elles courent les promenades, galoppent à cheval, vont en bateau, et patinent sur la glace. Outre ces récréations et beaucoup d'autres dont le détail pourroit ennuyer mon lecteur, dans presque toute l'Europe, les femmes du bon ton passent une grande partie de leur tems à recevoir et rendre des visites. Et ce qu'on appelle rendre des visites chez les nations les plus polies de l'Europe, ne consiste pas comme ailleurs à passer quelques heures chez son amie ou sa connoissance. Madame la comtesse ordonne qu'on mette les chevaux, elle se précipite dans sa voiture ; le cocher fouette, les chevaux partent, et font au galop le tour de la ville. Ils s'arrêtent cependant a différentes portes, assez longtems pour donner à un valet le tems de descendre et de donner un billet à la main, la maitresse dont il porte la livrée. On lui répond de fondation que *Madame est sortie* : il donne son billet, et le carosse est déjà si loin, qu'il est forcé de courir à toutes jambes pour regagner son poste. Je dois aussi observer que celle à qui s'adresse cette visite, et qui est aussi du bon ton

regarde ordinairement par sa fenêtre quand son valet répond que *Madame est sortie*, mais c'est affaire de convention ; et quelques jours après elle rend la revanche.

Mais de toutes les ingénieuses inventions au moyen desquelles les femmes de nos jours parviennent à ce qu'elles appellent tuer le tems, celle des cartes mérite à tous égards la préférence. Cette épidémie s'est répandue parmi les deux sexes de tous les rangs, de toutes les classes et de toutes les professions, particulièrement parmi les femmes et les ecclésiastiques dévoués également à l'oisiveté et à l'indolence. Ils se livrent avec tant de constance et d'ardeur à cette intéressante occupation, qu'on est embarrassé de décider s'ils vivent pour jouer ou s'ils jouent pour vivre. Lorsque l'amusement des cartes se borne à servir de délassement à l'esprit dans les heures de loisir, il n'est point du tout condamnable, mais je ne puis concevoir comment on peut s'avilir au point d'en faire son affaire principale. Je ne me flatte point toutefois que mes réflexions sur ce sujet fassent impression sur ceux ou celles qui en ont contracté la funeste habitude, mais je désirerois seulement que les ministres

d'une religion respectable veillassent sur eux-même quand ils jouent malheureusement, et qu'ils évitassent les exclamations et les expressions malhonnêtes. Souvent un mot lâché par inadvertance fait à une cause qu'ils sont intérressés à défendre, et à leur propre réputation, un tort qu'ils répareroient difficilement par les sermons les plus éloquens, et par les vertus exemplaires de toute leur vie. Je voudrois aussi recommander à mes jeunes et charmantes compatriotes, d'avoir au jeu l'humeur plus égale, de se défendre des accès d'humeur; enfin de ne laisser rien échapper de leurs lèvres de roses qui puisse démentir leur air de de douceur et d'ingénuité; ou affoiblir l'impression des charmes qu'elles ont reçu de la nature.

Nous pourrions ajouter encore plusieurs autres passe-tems adoptés par les femmes, mais une liste de noms n'est pas fort-intéressante, et une description de chaque article seroit longue et fastidieuse. Il suffira d'observer que telle a toujours été en Europe l'influence du progrès des arts et de la politesse sur la nature humaine, et particulièrement sur le sexe féminin, que l'amour du plaisir et des amusemens s'y est établi en

proportion de ce progrès, et que le goût des occupations utiles s'est affoibli dans la même proportion. Nous pouvons toutefois dire avec vérité en l'honneur du beau sexe, que comme leurs affections sont beaucoup plus vives que les nôtres, les femmes qui se sont fait un plan de conduite sage et économique, le suivent avec une constance invariable, sans jamais se laisser détourner par la crainte de la peine ou par l'attrait du plaisir.

CHAPITRE V.

De la situation des femmes, de leurs avantages et de leurs désavantages dans la vie sauvage, et dans la vie civilisée.

Il y a dans le sort des femmes une fatalité bien extraordinaire. Dans tous les tems et dans presque tous les pays, les hommes les ont adorées et tyrannisées. Cette tyrannie paroît d'autant plus inexplicable, qu'elle tire sa source, non pas des sentimens de haine, mais de la passsion de l'amour. Ce n'est pas la crainte de leur méchanceté ou de leurs déprédations qui les fait renfermer en Afrique et en Asie, mais parce que les hommes veulent jouir exclusivement de leurs charmes et de leur compagnie. En Europe on les débarrasse du soin des affaires, non pas que les hommes imaginent qu'elles les conduiroient d'une manière préjudiciable à leurs intérêts, mais pour leur éviter des soins et de l'embarras, et pour leur faciliter les moyens de vivre dans l'aisance et les plaisirs (1).

(1) Si c'est là le véritable motif, il est sans contre-

Si les femmes ont à se plaindre de leur sort dans l'Asie, l'Afrique et l'Europe, elles doivent le trouver insupportable en Amérique, où elles ne sont pas assez considérées pour qu'on daigne les renfermer comme en Asie, ou les exempter des travaux et les tenir en tutelle comme en Europe. Parmi les peuples sauvages, où la force et l'intrépidité peuvent seules obtenir la puissance et la considération, la foibesse et la timidité doivent nécessairement conduire à l'esclavage. Aussi voyons-nous les femmes de tous les sauvages condamnées à exécuter toutes les tâches serviles ou pénibles; et on les verra aussi constamment sortir peu-à-peu de cet humiliant esclavage, à mesure que les hommes qui les oppriment sortiront de leur état d'ignorance et de barbarie. On peut donc considérer l'état civil des femmes, dans tous les pays, comme un thermomètre sûr qui indique, avec la plus grande précision, le degré de perfection où la so-

---

dit fort obligeant; mais mettons la main sur la conscience, l'envie de commander et le sentiment bien ou mal fondé de notre supériorité n'y entrent-ils pas pour quelque chose ?

ciété est parvenue ; et quand même l'histoire des peuples, observant le silence sur tous les autres objets, ne nous informeroit que de la manière dont ils traitoient leurs femmes, nous pourrions nous former une idée assez juste de la barbarie ou de l'urbanité de leurs mœurs.

Les hommes ignorans et grossiers considèrent la force comme un droit incontestable à la propriété de tout ce dont ils peuvent prendre possession. Telle est la manière de raisonner du sauvage ; et elle n'est pas seulement fondée sur l'exemple de ses voisins, mais sur celui des animaux de toutes les espèces. C'est sans doute à leur imitation qu'ils traitent si rigoureusement le sexe, dont les charmes et la sensibilité sembloient devoir lui assurer un sort plus doux. Mais la foiblesse et la timidité, qui ont exposé les femmes à la barbare tyrannie des sauvages, ont produit un effet tout opposé chez les nations civilisées ; loin de vouloir opprimer le beau sexe, les hommes de ces pays lui servent de protecteurs, et le traitent avec la plus respectueuse indulgence. Leurs principes de générosité ont même accordé aux femmes un degré de considération supé-

rieure à celle dont ils jouissent eux-mêmes. Mais comme j'aurai par la suite occasion d'examiner la source des désagrémens que les femmes éprouvent, je continuerai ici mes recherches sur la révolution lente de leur esclavage à la liberté, et sur les différentes causes qui ont accéléré ou retardé les progrès de cette révolution.

Je commencerai par examiner quelle étoit la situation ou l'état des femmes du tems de nos anciens patriarches. Il ne paroît pas qu'elles aient joui parmi eux d'un grand degré d'influence ou de considération. Lorsqu'Abraham reçut et traita les Anges envoyés pour lui annoncer la destruction de Sodôme, le patriarche donna des ordres à sa femme comme à une servante. " Dépêchez-vous, lui dit-il, de sasser trois mesures de fine farine, et faites-en des gâteaux ". Et la suite de la relation démontre qu'elle ne fut point admise à partager ce repas. Dans l'histoire obscure et tronquée de ces tems antiques, les fragmens imparfaits, auxquels nous sommes réduits pour tous renseignemens rapportent quelquefois des faits si extraordinaires et si opposés aux mœurs et aux usages de notre siècle, que nous ne

savons pas le plus souvent comment en donner une explication. Quoique Sara exécutât une œuvre servile en apprêtant le festin, elle avoit à ses ordres une ou peut-être plusieurs servantes; mais nous ne pouvons deviner à quoi elle les employoit que par conjecture.

Nous avons précédemment observé que chez les peuples barbares ou ignorans, la force se croyoit autorisée à opprimer la foiblesse; et c'est à ce principe que nous devons probablement imputer la dureté des Israélites pour leurs femmes, et leur inhumanité pour leurs captives. Dans tout le cours de l'ancienne histoire de ce peuple, on ne rencontre pas un seul exemple d'une femme traitée avec indulgence, ou d'une captive traitée avec humanité.

Dans une grande partie de l'Orient, les sources sont très-profondément enterrées; et pour tirer l'eau des puits, il falloit généralement beaucoup de tems et de peine. Telle étoit cependant la tâche des filles de Jéthro le Midianite. On avoit si peu de considération pour leut sexe et pour le rang de leur père (le Grand Prêtre du pays) que les pasteurs des environs, non contens de les

insulter, leur enlevoient de force l'eau qu'elles avoient puisée. Rébecca tira de l'eau non-seulement pour le valet d'Abraham, mais aussi pour abreuver ses chameaux; tandis que le valet, les bras croisés, siffloit tranquilement en la regardant faire; et la circonstance rend le fait encore plus extraordinaire, car il semble que, dans cette occasion, le valet d'Abraham devoit avoir à cœur de se rendre agréable à ses hôtes, et sur-tout à la maîtresse de la maison, dont il venoit demander la fille en mariage pour Isaac, le jeune fils de son maître. Lorsqu'après avoir terminé heureusement sa négociation, il emmena la future; nous trouvons une nouvelle circonstance très-propre à démontrer le peu de considération dont les femmes jouissoient alors, et l'aveu qu'elles faisoient elles-mêmes de leur infériorité. Lorsque la future apperçut Isaac qui venoit au-devant d'elle, la manière soumise et respectueuse dont elle l'aborda ressemble beaucoup moins à une épouse qui embrasse son mari, qu'à une esclave qui se prosterne aux pieds de son maître. Cette anecdote et plusieurs autres contenues dans l'histoire sacrée font présumer qu'au lieu de prétendre persuader aux hom-

mes, comme dans nos tems modernes, qu'elles accordoient une faveur inappréciable à celui qu'elles acceptoient pour époux, les femmes ne faisoient alors aucune difficulté d'avouer qu'elles recevoient tout l'honneur et l'avantage du marché (1).

Lorsque Jacob alla rendre visite au vieux Richard, Laban son oncle, il rencontra dans les champs Rachel, fille de Laban, qui conduisoit les troupeaux de son père. Longtems après, Tamar, l'une des filles du roi David, alla, par l'ordre de son père, faire des gâteaux à son frère Amnon; et à une époque encore moins reculée l'épouse de Jéroboam, roi d'Israël, alla sur un âne, ou peut-être à pied, consulter le prophète. La conclusion que ces circonstances paroissent indiquer est sans doute affoiblie par la simplicité des tems dans lesquels elles sont arrivées; mais il paroît toutefois évident que les femmes ne jouissoient point de la

(1) Ruth s'étant prosternée aux pieds de son mari Boaz, et celui-ci lui ayant demandé qui elle étoit: „ je suis Ruth, répondit-elle, votre servante soumise; étendez donc votre robe sur votre servante, car vous êtes son plus proche parent.„

considération qu'elles ont obtenue depuis chez les nations plus civilisées.

Mais en admettant que la simplicité de ces tems antiques soit une excuse suffisante des anecdotes que je viens de raconter, la manière indécente et dédaigneuse dont on traitoit les femmes, n'en seroit pas moins facile à démontrer par d'autres preuves, qui n'admettent point de palliatifs. Les maris avoient la liberté de répudier leurs femmes sans en donner d'autres raisons que celle de leur bon plaisir; et comme si cette autorité, sur la personne des femmes, n'eût pas encore paru suffisante pour constater leur humiliante infériorité, les pères et les maris exerçoient sur leurs sentimens et sur leurs volontés le même despotisme. Ils étoient autorisés à annuler tous les vœux, sermens ou engagemens quelconques de leurs filles ou de leurs femmes, pourvu qu'ils n'eussent pas été à portée de les entendre prononcer; autrement leur opposition devoit se manifester au moment même, où leur silence passoit pour un consentement tacite, contre lequel ils n'étoient pas reçus à réclamer plus tard. On ne pouvoit pas déclarer plus clairement que les femmes étoient des êtres dépendans et d'une nature

trop inférieure pour qu'on leur permît de contracter à leur gré des engagemens. D'autres réglemens, comme la loi relative à la purification des femmes après leur couche, sembloient attacher directement une sorte de flétrissure au sexe féminin. Celle qui accouchoit d'une fille étoit censée impure durant soixante-six jours; mais après avoir mis un mâle au monde, il ne lui falloit que moitié de ce tems pour se purifier. Comme il ne paroit pas possible d'assigner à cette loi ridicule un motif raisonnable, on ne peut pas douter qu'elle ne fût fondée sur le mépris des femmes, et sur l'opinion injuste de ces tems où elles n'étoient considérées que comme des êtres très-inférieurs.

Aux preuves que nous venons de présenter au lecteur, nous pouvons encore ajouter la polygamie et l'usage des concubines. Il faudroit bien peu connoître les dispositions et la sensibilité du beau sexe, pour croire que les femmes se soumirent volontairement à ces institutions, même dans les pays où elles étoient consacrées par la religion et par les loix. Par-tout où l'on trouve ces usages, on peut assurer hardiment que les femmes n'ont ni autorité ni influence dans la so-

ciété. Mais comme l'inconséquence a été de tout tems inhérente à la nature humaine, malgré le mépris général qu'on avoit alors pour les femmes, quelques-unes d'entr'elles acquirent de la considération et de l'autorité. Une femme sage (c'est ainsi que la nomme la sainte écriture) une femme sage sauva la ville d'Abel en déterminant le peuple à décoller Shéba, et à jeter par-dessus les murs sa tête à Joab, qui se retira sur le champ avec son armée. La prophétesse Débora fut élevée à la dignité de juge d'Israël; on ne doit attribuer leur élévation au-dessus de leur sexe, qu'à un principe de superstition qui faisoit supposer que toute supériorité de savoir ou d'intelligence étoit une émanation de la Divinité, et persuadoit aux peuples qu'ils devoient obéir avec docilité et confiance à ceux que la Providence daignoit inspirer.

Détournons nos regards des Israélites, qui traitoient si indignement le beau sexe, et portons-les sur les Egyptiens. Nous les verrons se conduire vis-à-vis de leurs femmes avec une humanité et une complaisance qui feroient honneur aux siècles les plus éclairés. Comme ces peuples étoient environnés

de tous côtés de voisins qui leur donnoient à cet égard un fort mauvais exemple ; avant de citer les traits, je vais tâcher d'en expliquer la cause.

Lorsque les hommes mènent une vie solitaire, et n'ont point de correspondance ou de relation les uns avec les autres, ils sont pour l'ordinaire sauvages et barbares. Lorsqu'au contraire ils se rassemblent et s'associent, cette association adoucit leurs mœurs et humanise leur caractère. Tandis que les peuples voisins de l'Egypte, n'étant ni intérieurement ni extérieurement gênés par les circonstances, trouvoient dans les bois et dans les forêts de quoi fournir abondamment à leur subsistance, au moyen de la chasse et de la pêche. Les Egyptiens, qui habitoient un pays inondé tous les ans par par les eaux du Nil, n'ayant la ressource ni de la chasse ni de la pêche, furent forcés de s'appliquer à l'agriculture, et ce genre de vie accoutume naturellement les hommes à se prêter mutuellement du secours. Ils étoient d'ailleurs obligés de se rassembler tous les ans durant les inondations, et de se réfugier ou sur les montagnes ou dans des maisons construites sur des piliers qui

mettent hors de l'atteinte de la crue des eaux. Presque toutes les occupations se trouvoient suspendues, et les hommes et les femmes, forcés de se renfermer long-tems ensemble, avoient, pour chercher à se plaire réciproquement, des motifs et des occasions qui n'existent point dans la vie solitaire. D'après ces considérations, on ne doit pas être surpris que les mœurs des Égyptiens se soient civilisées et perfectionnées plus promptement que celles des peuples pasteurs ou chasseurs, dont ils étoient environnés.

Cet état de société, qui n'étoit alors connu que des seuls Egyptiens, fournit aux femmes les occasions de déployer tous leurs charmes et toutes leurs bonnes qualités. Leur conduite apprit aux hommes qu'elles n'étoient point des êtres méprisables et bornés, et ils commencèrent à traiter le beau sexe avec une douceur et une indulgence fort opposées aux usages reçus chez les nations voisines. Quoique nous ayons précédemment avancé sur l'autorité d'Hérodote que les femmes travailloient en Egypte à l'agriculture, différentes raisons nous portent à croire qu'on ne doit pas donner une extension trop générale à cette idée, et que ce qu'a dit Hé-

rodote ne doit s'entendre que des Egyptiennes de la dernière classe. Les autres étoient sans doute dispensées des travaux pénibles dont elles sont chargées chez les peuples barbares. Cette opinion est confirmée par la conduite que les hommes tenoient avec elles en toute occasion, et reçoit un nouveau degré d'authenticité de l'histoire de Psamméticus, un de leurs rois qui, ayant été fait prisonnier à la prise de Memphis, fut placè par les vainqueuts avec les chefs de sa noblesse sur une hauteur à portée de la ville, d'où il voyoit sa fille et les autres captives qu'on forçoit à puiser l'eau de la rivière dans des cruches. Ce spectacle lui parut, dit-on si mortifiant, qu'il en ressentit plus de douleur que de sa captivité et de la perte de sa couronne. Si c'eût été l'usage en Egypte, comme nous l'avons observé chez les nations voisines, on n'auroit pas choisi cet expédient comme le plus propre à aggraver les chagrins du monarque détrôné.

Nous aurons occasion d'informer le lecteur que l'usage d'enfermer les femmes s'étoit introduit en Orient dans un tems fort antérieur à celui dont nous parlons. Cette pratique, inventée par la jalousie et maintenue par

par la tyrannie ne fut cependant jamais adoptée par les Egyptiens, comme l'atteste l'histoire de la fille du roi Pharaon, qui allant avec ses enfans se baigner dans la rivière, trouva Moïse caché dans les roseaux, et l'histoire de Putiphar, qui, si elle eût été renfermée, n'auroit pas pu trouver les occasions de convoiter le jeune Joseph, et de le solliciter de satisfaire ses desirs impurs. A ces preuves tirées de l'écriture, nous ajouterons l'autorité d'Hérodote et quelques autres auteurs sur l'ancienne Egypte. Après avoir raconté différentes aventures qui n'auroient pas pu arriver à des femmes recluses dans des sérails ou des harams, ils attestent unanimement que les femmes jouissoient d'une autorité égale à celle des hommes; et il seroit assurément très-absurde d'imaginer qu'elles auroient consenti à se laisser enfermer et séquestrer de toute société par des êtres qui n'avoient et ne prétendoient avoir sur elles aucune espèce de supériorité.

La polygamie, dont l'institution annonce toujours l'esclavage des femmes, n'étoit point permise chez les Egyptiens. Une loi très-rigoureuse protégeoit la chasteté des vierges. Celui qui violoit une fille ou femme libre

étoit puni par une amputation qui lui ôtoit les moyens de renouveller son crime, et qui effrayoit en même tems ceux qui pouvoient avoir la fantaisie de l'imiter. Il paroît que les concubines n'étoient autorisées ni par la loi ni par l'usage général. Les rois s'en accordoient toutefois le privilège, car nous voyons que Sésostris, en partant pour la conquête du monde, confia le gouvernement de son royaume à son frère, avec une autorité absolue sur tout ce qu'il renfermoit, à l'exception de son diadême, de la reine son épouse et de ses concubines. On prétend que les Egyptiens avoient moins de respect pour leurs rois que pour leurs reines, et qu'ils obéissoient plus volontiers à ces dernières. On raconte aussi que dans les contrats de mariage les maris promettoient, l'obéissance à leurs femmes. Dans nos tems modernes, il arrive assez fréquemment que les maris remplissent cet engagement, quoique ce soit toujours les femmes qui le contractent.

Mais rien n'atteste ausi clairement la considération et l'autorité dont jouissoient les femmes de l'ancienne Egypte, qu'une loi qui chargeoit les filles, et non pas les fils d'assurer la subsistance de leurs pères ou

mères infirmes ou indigens. Cette loi auroit été d'une injustice criante si les filles n'avoient pas hérité d'une part au moins égale à celle de leurs frères dans la succession des parens, qu'elles se trouvoient seules tenues de secourir dans leurs malheurs. J'ajouterai que la manière dont Salomon se conduisit avec la fille de Pharaon, prouve évidemment qu'on avoit plus d'égards et de considération pour les femmes de l'Egypte, que pour celles de toutes les autres nations. Avant d'épouser cette princesse, Salomon avoit contracté plusieurs mariages; et, conformément aux loix des Juifs, l'épouse la plus ancienne avoit droit à la préférence. Salomon ne bâtit point pecendant de palais particulier pour aucune d'entr'elles, et ne permit point le culte de leurs dieux dans Jérusalem; tandis que la fille de Pharaon eut un palais magnifique et, la liberté dans l'exercice de sa religion quoique les loix d'Israël défendissent expressément cette indulgence; et il n'est pas probable que Salomon s'y fût prêté si ces conditions n'avoient pas été stipulées par les Egyptiens dans le contrat de mariage. Mais quoique les femmes fussent comblées d'honneurs et de distinction, quoiqu'elles occupassent

souvent le trône, elles n'étoient pas toutefois à l'abri des atteintes de la superstition; cette frenésie funeste de l'esprit humain qui méconnoit également les loix des nations, et celles de la nature. A certaines époques on sacrifioit une vierge à Annubie.

Comme la défense d'une nation ne dépend pas du bras d'une seule personne, en Egypte et dans plusieurs pays les femmes, au défaut d'héritiers mâles, succédoient à la couronne. Mais comme la défense d'une posession particulière dépend plus immédiatement de la puissance de son propriétaire, on confioit rarement à des femmes ce qu'elles n'étoient pas en état de défendre. Mais chez les Egyptiens, le beau sexe obtint le privilège de partager dans la succession de leur père.

Sémiramis fut la première femme qui atteignit chez les Assiriens à une haute considération. Son règne est du moins le premier exemple que nous présente l'histoire. Cette femme, la plus extraordinaire de toute l'antiquité, avoit épousé un officier de l'armée de Ninus, roi d'Assyrie. Après la mort de son mari, Ninus, épris de sa beauté, la plaça sur le trône, et quelques auteurs assurent qu'il eut bientôt lieu de s'en repentir. Après avoir pris la précaution de se faire un grand

nombre de créatures. Sémiramis obtint, dit-on, de son imprudent mari, de jouir durant cinq jours du pouvoir suprême. On publia en conséquence l'ordre de lui obéir dans toutes les provinces; et le premier usage que la perfide Sémiramis fit de sa souveraineté, fut d'immoler le mari dont elle tenoit sa puissance, et de s'assurer la possession du trône. D'autres écrivains revoquent en doute et l'imprudence du prince et le forfait de son épouse; mais ils conviennent tous que Sèmiramis conserva la couronne après la mort de son mari. Lorsque cette reine se vit maîtresse absolue d'un puissant empire, elle eut l'ambition d'immortaliser sa mémoire, et d'effacer par quelque grand monument tout ce qu'avoient entrepris les monarques qui l'avoient précédée. Ce fut dans cette intention que Sémiramis fit élever les murs de la fameuse Babylone, une année lui suffit pour achever cette ville vaste et magnifique. On assure qu'elle y employa constamment deux millions d'ouvriers.

L'élévation de Sémiramis sur le trône de l'Assyrie semble indiquer que les femmes jouissoient alors dans cet empire d'une sorte de liberté personnelle; car par-tout où elles

qu'en général les femmes eussent attenté au degré de considération que la place qui leur est assignée par la nature, les autorise à réclamer; car, de tems immémorial dans tout le vaste continent de l'Asie, les femmes ont été considérées comme une propriété publique, ou comme celle d'un particulier: on les a toujours vendues au mari qui en offroit le prix le plus considérable. Chez les Assyriens, les femmes appartenoient à l'état, et les magistrats les donnoient en mariage au plus offrant et dernier enchérisseur.

Dans les périodes antiques de ce monde, lorsque les femmes ne jouissoient encore que d'une foible considération, nous trouvons parmi la race des mortels un grand nombre de divinités mâles et femelles. Les honneurs que leur accordoit l'opinion générale n'a pas uniquement le polithéisme pour origine. On croyoit fermement alors que les Dieux daignoient souvent honorer les femmes de leurs embrassemens et propager la race humaine. C'étoit l'opinion commune des anciens, que les enfans nés de ce commerce participoient durant leur vie aux qualités célestes du père qui les avoit engendrés, et les peuples manquoient rarement après

leur mort de leur élever des autels. Les honneurs divins qu'on rendit à Sémiramis, furent peut-être fondés sur cette opinion. On lui éleva dans le fameux temple d'Hyeropolis, une statue qui recevoit journellement les hommages d'une foule d'adorateurs. Lorsqu'il devint d'usage de déifier après leur mort les personnages illustres, il ne fut pas difficile d'obtenir un rang parmi les dieux; mais dans un tems où l'on considéroit si peu le beau sexe, il falloit très-probablement qu'une femme soutînt par des talens supérieurs la divinité de son origine, pour qu'on lui accordât une si grande distinction.

L'histoire du monde entier démontre que chez tous les peuples qui ne considèrent les femmes que comme des êtres inférieurs, créés pour les servir ou pour satisfaire leur lubricité, on s'occupe très-peu de cultiver leur esprit ou de parer leur personne. Nous ignorons quelle sorte d'instruction les Babyloniens donnoient à leurs femmes; mais on trouve différens passages dans les prophètes de l'ancien testament, qui suffisent pour constater qu'on prenoit le plus grand soin d'embellir leurs charmes de tous les ornemens que pouvoient procurer l'industrie et l'opu-

lence. Cette circonstance prouve d'une manière incontestable, que les hommes les considéroient comme des objers dignes de leur attention, et qu'elles jouissoient parmi eux d'une sorte d'importance. D'ailleurs on convient généralement que les Babyloniens étoient supérieurs aux peuples contemporains, par la sagesse et les lumières ; et nous n'hésiterons pas d'affirmer que par-tout où les mœurs se perfectionnent, elles étendent nécessairement leur influence bienfaisante sur les intérêts et le bouheur du beau sexe.

L'histoire de Nitocris, épouse du roi Nabodanius, démontre que quelques-unes des reines de Babylone obtinrent un dégré de considération fort supérieur à celles qu'on accorde ordinairement à la troupe de femmes renfermées dans les sérails des monarques de l'Orient. Tandis que Nabodainius négligeant les affaires de son royaume, passoit nonchalamment sa vie dans la débauche ou la volupté, Nitocris se chargea des soins du gouvernement, et s'en acquitta de manière à mériter l'approbation générale. On ne peut pas supposer que cet événement eût été possible si les femmes n'avoient pas joui en général d'une sorte d'estime et de confiance.

Mais il étoit plus facile aux Babyloniennes qu'aux femmes des nations voisines d'acquérir l'estime et la confiance publiques, parce que les usages de ce premier peuple admettoit leur sexe à des assemblées, dont on bannissoit la contrainte et l'étiquette orientale, où les deux sexes tâchoient réciproquement de plaire, et où les femmes trouvoient des occasions fréquentes d'exercer l'ascendânt qu'auront toujours l'adresse et la beauté réunies. Parmi la classe pauvre, les femmes de Babylone étoient réduites, comme par-tout ailleurs, à se dévouer au service et aux plaisirs de la classe opulente, qui se faisoit servir à leurs repas par une foule d'eunuques, et par une troupe de danseuses et de chanteuses, soigneusement choisies parmi les plus belles filles du canton. Lorsqu'après la ruine de leur capitale, les Babyloniens tombèrent dans l'indigence, les pères prostituèrent leurs filles à prix d'argent; et les maris, qu'une loi particulière avoit empêchés de maltraiter leurs femmes, cessèrent de les respecter. On assure même qu'ils exigèrent de leurs femmes qu'elles se prostituassent aux étrangers qui consentoient à payer cette jouissance. Mais les Babyloniens ne se bor-

nèrent point à cette infamie; ils ajoutèrent à la turpitude l'excès de la férocité. Après s'être révoltés contre Darius, ils rassemblèrent toutes les femmes de Babylone, et quand chacun d'eux eut tiré de la foule son épouse et une esclave pour la servir, ils massacrèrent impitoyablement tout le reste, afin que les provisions destinées pour le tems du siège ne fussent point consumées inutilement.

Relativement aux femmes de la Scythie, nous savons seulement qu'elles avoient, comme celles des anciens Gaulois et des Germains, la réputation d'être très-savantes dans l'art de la divination. On ignore si c'est en considération de ce talent ou de leur foiblesse personnelle, que les Scythes les traitoient en certaine occasion avec plus d'indulgence que les hommes. Une de leurs loix condamnoit tous les fils à partager le supplice de leur père, mais les filles n'étoient point comprises dans cette loi barbare. Ces peuples, les plus simples et les plus ingénus de tous les peuples de l'antiquité, répondoient à ceux qui les accusoient de lâcheté, parce que repoussés par une armée supérieure, ils abandonnoient des frontières dévastées, " Ces déserts ne valent pas le sang qu'ils feroient répandre;

mais viens jusqu'aux tombeaux de nos ancêtres ou aux habitations de nos femmes, et tu verras si nous savons les défendre ».

Ce que l'histoire nous apprend des Phéniciens les représente comme une nation florissante, qui s'étoit élevée par le commerce et la navigation à un très-haut degré d'opulence. Nous devons présumer que dans un pays où les arts avoient fait des progrès si considérables, les femmes jouissoient de la considération que leur accordoient universellement tous les peuples civilisés, et cette présomption semble confirmée par l'attention des Phéniciens à rapporter des différens climats où ils commerçoient, tous les ornemens et les parures qui pouvoient plaire à leurs femmes, ou les embellir. Mais quoi qu'ils poussassent très-loin, à cet égard, la complaisance et la générosité, elle n'alloit pas cependant jusqu'à permettre au beau sexe de porter des vêtemens teints en pourpre de Tyr. Cette couleur étoit réservée aux hommes du premier rang; et les Romains en firent le symbole de la dignité impériale. Dans les isles Baléares, loin de grever le beau sexe d'une marque d'infériorité, ils donnoient deux ou trois hommes en échange pour

racheter une seule de leurs femmes, lorsqu'elle étoit captive. Cette conduite extraordinaire avoit sans doute quelque motif dont nous ne sommes pas informés. Peut-être cet usage n'eut-il lieu que dans l'enfance de ces colonies, lorsque les femmes étoient, comme dans les premiers tems de Rome, en petit nombre, et très-précieuses à l'Etat. Parmi les Lyciens qui habitoient l'Asie Mineure nous trouvons aussi une loi qui semble, au premier coup-d'œil, donner aux femmes une grande supériorité sur les hommes. Lorsqu'une femme de qualité épousoit un Plébéien, leurs enfans étoient nobles; et si un noble épousoit une étrangère ou une paysanne, sa postérité descendoit dans la roture. Mais en réfléchissant à cette coutume avec un peu d'attention, nous verrons qu'elle n'avoit pour motif ni la tendresse ni l'estime; on la pratique encore dans quelques cantons de l'Amérique; et la raison qu'en donnent ceux qui la suivent, est qu'on ne peut pas se tromper sur la mère d'un enfant, et que par la filiation des femmes on est sûr de conserver le sang royal; tandis qu'on n'est jamais certain du père à qui un enfant doit la vie; et que l'incontinence

d'une femme peut aisément anéantir la race mâle du sang royal.

Si les Phéniciens traitèrent humainement leurs femmes, nous pouvons naturellement espérer de trouver, à cet égard, la même conduite à Carthage, puisque cette ville étoit originairement une colonie de Tyr, capitale de la Phénicie. Comme l'origine de cette colonie présente des circonstances extraordinaires, comme elle a été fondée par une femme, dont Virgile a rendu le nom immortel, je crois pouvoir, sans trop m'écarter de mon sujet, en raconter brièvement l'histoire.

Pigmalion, roi de Tyr, avoit une sœur nommée Elyse, mais plus connue de la postérité sous le nom de Didon. Après avoir donné Didon en mariage à un de ses parens nommé Sichée, Pigmalion fit assassiner son beau-frère pour s'emparer de ses trésors, dont la vue avoit tenté son avarice. Détestant l'exécrable forfait de son frère, et voulant l'en punir en le privant de l'objet qui le lui avoit fait commettre, Didon parvint à l'amuser jusqu'au moment où tout fut prêt pour son départ, et emporta les trésors et les plus précieux effets du malheureux Sichée,

Après une longue suite d'évènemens désastreux, elle aborda enfin sur la côte de la Méditerranée, vers l'endroit où est situé Tunis. Cettte Princesse acheta, des naturels du pays, une certaine quantité de terres, et fonda une colonie avec ceux qui s'étoient attachés à sa fortune.

Peu de tems après cet établissement, les naturels du pays, attirés par l'espoir du gain, portèrent aux étrangers tout ce qui pouvoit être nécessaire pour la subsistance et pour les commodités de la vie. L'accueil obligeant qu'ils reçurent les ramena fréquemment, et ils finirent par ne former qu'un peuple. Bientôt après les habitans d'Utique les considérant aussi comme des concitoyens, leur envoyèrent des ambassadeurs chargés de présens magnifiques, et les exhortèrent à bâtir une ville dans l'endroit où ils avoient abordé. Didon et ses compagnons ayant goûté cette proposition, on éleva les murs de la ville, qu'on nomma *Carthada* ou *Carthage*, mot qui, dans l'ancien idiome de Phénicie, signifie *ville nouvelle*.

On ne doit considérer ce que Virgile a écrit de cette première reine de Carthage, que comme une fiction poétique, car il paroît

qu'elle vécut à-peu-près deux cens ans avant Enée son héros ; et qu'elle ne fut point, comme le poëte le suppose, une victime de l'amour, mais de la fidélité conjugale, alors de mode, qui faisoit considérer un second mariage comme une action très-criminelle. Ayant été demandée en mariage par Jarbas, roi de Gétulie, qui, sur son refus, lui déclara la guerre ; elle se vit, avec douleur, réduite à l'alternative de violer le serment qu'elle avoit fait à Sichée de ne point lui donner de successeur, ou d'attirer contre sa ville naissante un ennemi puissant, qui menaçoit de la réduire en cendres. Pour se tirer de ce funeste embarras, Didon se précipita dans les flammes d'un bûcher funèbre, qu'elle avoit fait préparer par ses sujets, sans les prévenir de l'usage qu'elle se proposoit d'en faire.

Il est assez naturel de penser qu'un peuple redevable de son existence politique à une femme qui s'étoit conduite avec la plus grande prudence durant sa vie, dont elle avoit fait généreusement le sacrifice à ses sujets, traiteroit, par reconnoissance, le beau sexe avec un peu plus de considération qu'il n'étoit alors d'usage de lui en accorder. En effet, il paroît que les femmes de Carthage

étoient dispensées des œuvres serviles, et jouissoient de la liberté personnelle. L'anecdote suivante, racontée par Diodore de Sicile, prouve que les Carthaginois, loin de regarder leurs femmes comme des esclaves ou des êtres inférieurs, avoient pour leur sexe des sentimens de considération et de délicatesse qui feroient honneur, dans notre siècle, aux nations les plus civilisées. Lorsque la ville de Tyr fut assiégée par Alexandre, les Tyriens, réduits à la dernière extrémité, envoyèrent une ambassade aux Carthaginois, pour leur demander du secours. Les Carthaginois, occupés d'une guerre contre les Athéniens, et à peine en état de faire tête à Agatocles leur général, se trouvèrent dans l'impuissance de secourir les Tyriens comme ils l'auroient désiré. Mais pour adoucir ce refus involontaire, ils consentirent de recevoir à Carthage les femmes et les enfans des Tyriens, afin de leur éviter les outrages auxquels le beau sexe est exposé durant le pillage d'une ville. La douceur et l'indulgence pour le sexe le plus foible, est un des traits distinctifs du caractère des hommes, chez toutes les nations civilisées. Ces sentimens ne sont pas seulement fondés sur l'intéres-

sante impulsion de la nature ; ils prennent aussi leur source dans le supplément de délicatesse et d'humanité qu'inspire la culture des mœurs et de l'esprit, dont l'élévation de l'ame et la générosité sont presque toujours le produit. C'est une maxime générale, justifiée par l'expérience, que par-tout où les femmes sont traitées avec considération, on peut, sans autre examen, affirmer que les peuples ont quelque connoissance des sciences et des arts ; et, par la même raison, lorsque les peuples ont l'esprit cultivé, on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils traitent les femmes avec indulgence et générosité. On ne peut donc pas douter que les Carthaginois ne se comportassent avec leurs femmes, comme il convenoit à un peuple distingué par sa sagesse, son intruction, et ses progrès dans les arts.

Quelques historiens Grecs et Latins ont peint des couleurs les plus odieuses la manière dont les femmes étoient traitées chez les anciens Persans. Jaloux jusqu'à la frénésie, ils renfermoient avec la plus grande rigueur tout ce qui appartenoit au sexe féminin ; et ne pouvoient pas supporter que l'œil d'un étranger apperçût l'objet de leur

adoration. Au moment de sa mort, Mahomet, le législateur des Persans modernes, leur donna le conseil suivant. « Soyez exacts à votre religion, et veillez sur vos femmes ». Ils prétendirent depuis être autorisés, non-seulement à renfermer leurs femmes, mais à leur persuader qu'elles hasardoient leur salut en jetant les yeux sur un autre homme que leur mari. La religion chrétienne assure qu'il n'est plus question de mariage dans l'autre monde, mais celle de Mahomet enseigne une doctrine différente; et les Persans, qui la croient, portent leur jalousie jusque dans les champs Elisées ou dans les bosquets du paradis, où les élus auront, disent-ils, les yeux placés sur le sommet de la tête, afin de n'être pas exposés à voir les femmes des autres. S'il étoit d'usage de soumettre les maximes de la religion à l'examen du bon sens, comme celle de la philosophie, les persans sentiroient la triste figure que leurs saints doivent nécessairement faire dans le paradis où ils ne peuvent pas plus voir leurs propres femmes que celle des autres, sans se baisser; et qui, en allant d'un endroit à l'autre, sont sans cesse exsposés à se cogner le nez contre les arbres des champs Elisées.

Les Monarques de la Perse faisoient consister leur principale magnificence dans le nombre et la beauté des femmes renfermées dans leurs sérails. On choisissoit les plus belles filles parmi les habitantes du pays et parmi les captives prises à la guerre. Avant de les admettre à la présence du Monarque, on les purifioit par une longue suite de cérémonies et de préparations voluptueuses, fort au-dessus de toutes les inventions modernes. Ces détails viennent à l'appui d'une observation que j'ai faite au commencement de ce chapitre. Toute l'histoire des Persans semble démontrer qu'ils ne renfermoient leurs femmes que par un excès de tendresse. Les hommes ne connoissoient point de plaisirs plus délicieux que le sourire et les caresses de la beauté. Le desir de plaire à leurs femmes les excitoit aux actions de valeur et d'héroïsme, et ils furent, dit-on, les premiers qui introduisirent l'usage de mener à la guerre les femmes et les concubines, afin qu'animés par la vue d'objets chéris, ils combatissent vaillamment pour les défendre, et jouir de leurs applaudissemens (1). La

(1) La Perse moderne est différente. Une loi de ce pays autorise le Monarque à se faire ouvrir quand il lui

voir en user familièrement avec les princesses Grecques, et se permirent quelques libertés indécentes. Le fils d'Amynthas, irrité de la manière dont il voyoit traiter ses sœurs, dit aux Persans que s'ils vouloient permettre aux femmes de se retirer, conformément à l'usage du pays, pour se vêtir d'une manière qui leur seroit plus commode, elles reviendroient après leur toilette; et que chacun des étrangers pourroit en choisir une pour passer la nuit. Les Persans ayant agréé la proposition, les Princesses sortirent de la salle, et leur frère choisit parmi ses jeunes guerriers les figures les plus délicates, qu'il déguisa sous des habits de femmes, en leur remettant à chacun un poignard entre les mains. Les Persans, dupes de la métamorphose, firent leur choix; mais au signal dont le Prince étoit convenu, les poignards convertirent la scène amoureuse en une expédition sanglante, et envoyèrent les Persans faire l'amour dans l'autre monde.

Avant de quitter tout-à-fait l'examen de ces tems obscurs, où l'histoire se conduit en tatonnant, à l'aide de quelques lueurs passagères et fort sombres, j'observerai que j'aurois

pu citer beaucoup d'autres anciens Peuples, et que j'ai préféré de garder à cet égard le silence, parce qu'à peine sont-ils connus de noms, ou tout au plus par quelques exploits qu'on pourroit appeler brigandage. Je ferai toutefois quelques observations sur les Syrabites, qui me paroissent être la nation la plus remarquable de l'antiquité.

Si l'on peut s'en rapporter à ce qu'en rapporte l'histoire, les Syrabites faisoient consister tout leur bonheur dans les fêtes, la débauche & l'indolence, ils poussèrent si loin tous les excès de ce genre, que le nom de Syrabite passoit chez les autres nations pour une cruelle injure, et comprenoit l'idée de tous les crimes et de toutes les extravagances. La jeunesse de ce peuple voluptueux passoit sa vie dans des grottes, rafraîchies par des sources d'eau, au milieu des scènes de lubricité, environnés d'une troupe de femmes parées quelquefois avec la plus grande élégance, et strictement réduites dans d'autres occasions à l'état primitif de la nature. On ne vendoit point les filles de qualité au plus offrant, mais on en disposoit d'une manière qui y ressembloit beaucoup ; c'étoit en donnant des fêtes

magnifiques, et en étalant à l'envi leur opulence, que les prétendans tachoient d'obtenir la préférence, qu'on accordoit toujours à celui qui avoit réussi à faire les plus grandes extravagances. Lorsqu'il étoit question d'une fête, on invitoit les femmes une année d'avance, afin qu'elles eussent le loisir d'inventer et de faire préparer leurs parures; cette circonstance démontre que les Syrabites différoient de quelques autres nations dans leur manière de considérer le beau sexe. Ils regardoient les femmes, non pas seulement comme les instrumens de la plus délicieuse jouissance, mais aussi comme l'ornement de toutes les scènes de plaisir et d'élégance. Peut-être comptoient ils aussi parmi les inestimables qualités du beau sexe, la délicatesse de leurs traits et leurs manières efféminées, qu'ils se faisoient eux-mêmes un grand mérite de savoir imiter. Après avoir bravé durant plusieurs siècles le mépris de toutes les nations, les Syrabites se laissèrent lâchement chasser de leur pays par les Crotoniens, et se dispersèrent.

CHAPITRE VI.

Continuation du même sujet.

APRÈS avoir terminé dans le précédent chapitre les observations que nous avons pu faire très-imparfaitement sur les nations, dont l'histoire est enveloppée des ténèbres de l'antiquité, nous allons passer aux Grecs. Ces peuples ont été si préconisés par la renommée, qu'on seroit tenté de prendre leur nom pour le synonime de toutes les vertus. Il est donc très-naturel de supposer que les Grecs traitoient leurs femmes avec l'indulgence et la considération, dont leur sexe jouit universellement chez les nations très-civilisées et très-perfectionnées dans la culture des arts. Cette supposition se trouve néanmoins peu fondée ; car les Grecs, rigoureusement vertueux, relativement à tout ce qui pouvoit intéresser la patrie, ne connoissoient à d'autres égards ni les sentimens de la tendresse, ni ceux de l'humanité, et n'avoient pas la moindre notion de cette sympathie, qui en adoucissant la ru-

desse du sexe masculin, rend les hommes plus agréables aux femmes, et ne s'acquiert que dans leur société.

Tous les panégyristes du beau sexe ont observé que les nations les plus sages se sont toujours distinguées par leur vénération pour les femmes. Si ce fait est vrai, il s'ensuit nécessairement que les Grecs ne possédoient pas le titre caractéristique de la sagesse qu'on leur attribue, car nous avons de fortes raisons pour croire qu'ils ne considéroient leurs femmes que comme les instrumens de la population nécessaire à l'état et avec la même sécheresse de sentiment que les terres qui produisoient des grains pour leur subsistance. Mais afin qu'on ne me soupçonne point de partialité, je vais offrir la preuve de ce que j'ai osé avancer.

Pour admirer une belle femme, il suffit de la contempler ; mais pour estimer et considérer les femmes, il ne suffit pas de les regarder. Ce n'est que dans le commerce de la société, et d'une réciprocité de bons offices ; que nous parvenons à connoître et à apprécier leurs excellentes qualités. C'est ce que les Grecs n'avoient pas l'occasion de faire. Les usages établis chez eux obligeoient

les femmes à vivre seules, et retirées dans leurs appartemens; et leurs qualités aimables étoient ensevelies dans l'obscurité. A Lacédémone on avoit limité le temps que les maris pouvoient passer dans la compagnie de leurs épouses, et les deux sexes prenoient leurs repas, toujours séparément.

Afin que les appartemens des femmes fussent moins abordables, on les logeoit ordinairement aux étages les plus élevés sur le derrière de la maison. Tel étoit le triste réduit de la fameuse Héléne; et l'on prétend que la Reine Pénélope, l'épouse du célèbre Ulisse, descendoit de sa chambre, au moyen d'une échelle. Quelques désagréables toutefois que ces habitations pussent paroître, il falloit que toutes les femmes qui n'avoient point de maris, vierges ou veuves y passassent la plus grande partie de leur vie. Elles ne pouvoient pas même aller sans permission, d'un endroit de la maison à un autre, de peur qu'on ne les apperçût, parce que leur honneur et celui du gardien en auroient souffert, comme nous l'apprend l'histoire d'Antigone. On renfermoit les nouvelles mariées avec presqu'autant d'exactitude que les vierges. Hermione reçut de violens re-

proches de sa vielle Duègne, pour être sortie à la porte. Elle lui remontra que dans sa situation les femmes ne prenoient point ces libertés, et qu'elle exposoit très-impudemment sa réputation. Ménandre assure qu'une femme mariée ne pouvoit pas décemment passer la porte de sa maison avant d'avoir fait au moins un premier enfant; qu'alors ses gardiens se relâchoient quelquefois de leur sévérité; mais que c'étoit pure indulgence de la part des maris, qui les supposoient ou plus prudentes, ou moins susceptibles de donner des tentations, et qui avoient la liberté de continuer à user de la même rigueur, comme l'annonce la jeune Athénienne, qu'Aristophane fait parler, et se plaindre de ce qu'on enferme les femmes à la clef, et qu'on leur donne pour gardiens des rustres ou des espèces de dogues qui épouvantent leurs adorateurs.

Quoique les femmes Grecques vécussent ainsi dans la retraite, on ne les renfermoit point comme en Asie, dans des sérails; elles ne partageoient point le cœur de leur mari avec une foule de femmes et de concubines. Il paroît même que les hommes les tenoient renfermées, moins par jalousie que

par indifférence. Ils dédaignoient leur compagnie ; et l'ignorance des femmes qui motivoit ce dédain, n'étoit que le résultat inévitable de leur retraite. On n'estimoit en Grèce que la valeur et l'éloquence, les femmes ne possédoient point ces avantages, et paroissoient fort méprisables à des héros et à des orateurs, qui n'accordoient à leur humble moitié l'honneur d'une visite, que lorsqu'ils étoient entraînés auprès d'elles par l'impérieux instinct de la nature, ou par le desir de propager la race des héros et des orateurs. Abandonnées des hommes, qui seuls auroient pu cultiver leur esprit, il n'est pas surprenant que les femmes fussent très-ignorantes, et des compagnes fort insipides. Tel sera inévitablement leur sort, par-tout où les deux sexes auront peu de communication ensemble.

Mais cette retraite, quoique forcée, n'étoit pas la principale tyrannie que les femmes Grecques avoient à supporter. Les coutumes et les loix gênoient également leur liberté. Elles ne pouvoient ratifier aucune espèce d'acte judiciaire qu'avec le consentement de leur tuteur. Et la jurisprudence de ces tems leur accordoit si peu de confiance, que lors-

qu'une femme perdoit son mari, son propre fils devenoit son tuteur. Une femme citée devant les tribunaux, ne pouvoit s'y présenter sans son tuteur; et les termes du décret portoient : *nous citons en.... et son tuteur*; les femmes ne pouvoient pas contracter un mariage sans le consentement de leur père ou de leur tuteur; et ce qu'il y avoit de plus triste, c'est qu'ils étoient autorisés à lui donner un mari de leur choix. Pour qu'elles pussent tester, le consentement du tuteur ne suffisoit pas; il falloit qu'il signât l'acte. C'en est bien assez, je crois, pour démontrer que les femmes Grecques étoient complètement en tutelle, et presque totalement privées de l'existence politique. Mais ce n'est point encore tout, nous avons déjà observé quelques-unes des tâches désagréables qui leur étoient imposées; et j'ajouterai ici que dans les siècles héroïques elles faisoient tous les ouvrages serviles du ménage, et même les choses qui répugnoient le plus à la délicatesse et à la modestie de leur sexe. Elles conduisoient les hommes au lit, les habilloient et les déshabilloient, les soignoient dans le bain, séchoient leur linge, et parfumoient leurs habits, en attendant qu'ils en sortissent.

Et ce n'étoit pas seulement les esclaves ou les servantes qu'on employoit d'une manière si indécente ; c'étoit très-souvent des femmes de la première qualité. La princesse Naussica, fille d'Alcinous, conduisoit son linge à la rivière dans un chariot ; elle le lavoit, et après l'avoir étendu, s'asseyoit sur l'herbe et mangeoit, tandis qu'il séchoit, la provision qu'elle avoit apportée. Si l'on traitoit ainsi les femmes du premier rang, on peut présumer que le sort des captives n'étoit pas moins pénible. Nous apprenons en effet qu'Hector redoutoit particulièrement la prise de Troyes, parce que, disoit-il, sa femme seroit condamnée aux travaux les plus vils. Hécube fut enchaînée comme un dogue à la porte d'Agamemnon.

Si la jalousie est toujours un effet de l'amour, comme les maris de Lacédémone ne connoissoient point la jalousie, on peut en conclure qu'ils ne connoissoient pas non plus l'amour, car ils se prêtoient réciproquement leurs femmes, et cet échange répugne à la sympathie qui existe ou devroit toujours exister entre le mari et son épouse. Mais les Grecs ne se bornoient pas à cette singularité. Les loix de Solon accordoient

aux jeunes hommes, doués d'une taille et d'une figure avantageuse, un privilège, contre lequel on ne dit point que le beau sexe ait fait des réclamations. Ils étoient autorisés à exiger des maris que la nature n'avoit pas traités si libéralement, qu'ils leur permissent d'habiter avec leurs femmes, afin de donner à l'état des enfans vigoureux, et bien constitués : le mari n'avoit pas la liberté de rejeter cette humiliante proposition. Leur conduite, durant la guerre contre les Messiniens, constate encore plus évidemment le peu de délicatesse dont ils étoient susceptibles, relativement à leur intimité avec leurs femmes. Comme ils avoient fait le serment de ne point rentrer dans leur ville avant de venger leur injure, ils craignirent que la guerre, qui dura dix ans contre leur attente, ne fit pas grand tort à la population de leur capitale. Pour parer à cet inconvénient, ils y renvoyèrent un nombre de guerriers qui, étant arrivés plus tard à l'armée, n'avoient point fait le serment, et les chargèrent de remplir soigneusement la place de tous les maris absens (1). Il n'en faut pas, je crois,

---

(1) On trouve chez d'autres peuples que les Grecs

davantage pour constater le mépris que les Grecs avoient pour leurs femmes, l'état ne les considéroit politiquement que comme les instrumens de la population générale, et les maris qui acquiesçoient à cette opinion peu délicate, n'étoient très-certainement susceptibles d'aucun autre sentiment que de l'instinct animal. Cet instinct s'adressoit aux femmes en général, sans préférence pour un objet particulier.

De quelque côté que nous portions notre vue dans l'histoire des Grecs, nous appercevons des preuves incontestables du mépris qu'ils avoient pour leurs femmes. Homère ne considère Hélène, femme de Ménélas, que comme une partie des biens qu'on avoit enlevé avec elle ; et la manière dont il parle de la restitution de la femme et des

---

des usages à-peu-près semblables. Les Crasamones obligèrent, dit-on, les nouvelles mariées de se prostituer la première nuit à tous les hommes de la nôce, qui leur faisoient chacun un présent. On assure qu'il existoit autrefois en Ecosse une coutume à-peu-près de la même espèce ; mais l'opinion des historiens n'est point unanime, et le fait paroît suspect. Dans l'ancienne Libye le Roi avoit, dit-on, le droit de déflorer toutes les nouvelles mariées.

trésors, annonce qu'elle auroit été considérée comme une réparation complète du vol et du rapt ; de façon que Ménélas ne faisoit pas consister le crime de Pâris dans l'injure qu'il lui avoit faite en débauchant sa femme, mais en lui enlevant son bien. En célébrant le refus que Pénélope avoit fait de tous ses adorateurs, durant l'absence d'Ulisse, le même auteur ne semble pas appliquer le mérite de sa conduite à sa chasteté, ou à sa fidélité pour son mari, mais à la conservation des trésors qu'elle avoit apportés en mariage, et qu'il auroit fallu rendre à son père Icare, si elle eût accepté pour second mari un de ses prétendans. Quoique Télémaque soit toujours représenté comme un fils respectueux, il ne laisse pas de parler à sa mère d'un ton qui annonce qu'on traitoit alors fort cavalièrement les femmes, quelque fussent leur rang et leur autorité.

« Tachez, lui dit il assez séchement, de charmer l'ennui de votre veuvage en travaillant à votre métier, commandez dans votre ouvroir à votre fantaisie ; mais le soin du palais et les affaires du gouvernement appartiennent aux hommes, et c'est à moi seul de m'en occuper.

Les Grecs défendoient à leurs femmes, sous des peines très-sévères d'assister à quelques-uns de leurs jeux publics. A la fête d'Eleusis il leur étoit défendu de monter dans des chars, et quelques loix les classoient parmi les esclaves. Une entr'autres défendoit aux femmes et aux esclaves d'exercer la médecine. Les Grecs avoient adopté la coutume barbare d'exposer les enfans lorsqu'ils paroissoient chétifs, et lorsque les pères ne se trouvoient pas en état de les nourrir. En conséquence, dit Possidippe, ils exposoient beaucoup plus de filles que de garçons, parce que l'éducation des filles étoit plus coûteuse, et qu'ils n'espéroient pas en tirer à l'avenir autant de profit que des mâles. Les hommes indigens se décidoient avec peine à exposer un fils ; mais les riches exposoient souvent leurs filles.

Parmi les Grecs, les seuls Thébains firent une loi pour proscrire cette coutume abominable.

Examinons à présent le revers du tableau, et voyons quels étoient les privilèges que les loix ou les coutumes des Grecs accordoient aux femmes. Dans les premiers tems elles jouissoient du droit de voter dans les assem-

blées publiques. Mais on ne tarda pas à leur enlever ce privilège. Elles partageoient avec leurs freres à portion égale dans la succession de leur père, et héritoient de la totalité, lorsqu'elles étoient seules. Mais avec une clause fort dure. Les loix de la Grèce obligeoient les héritières à épouser leur plus proche parent, afin que le bien ne sortît pas de la famille ; et ce parent avoit, en cas de refus, le droit de poursuivre en justice la remise de la personne, comme on fait aujourd'hui celle d'un meuble ou d'une somme d'argent. Mais s'il arrivoit que le poursuivant fût vieux ou infirme, la loi statuoit que si dans un tems fixé il ne prouvoit pas, en faisant un enfant à sa femme, qu'il avoit rempli le devoir conjugal, elle auroit la liberté de prendre qui bon lui sembleroit pour suppléant.

Celui qui répudioit sa femme étoit obligé de lui rendre sa dot, ou de lui payer tous les mois une pension pour sa subsistance. Celui qui violoit une femme libre étoit dans quelques villes obligé de l'épouser, et dans d'autres de lui payer une somme de mille drachmes. La loi en faveur des orphelines fait plus d'honneur aux Grecs que leur con-

duite vis-à-vis de leurs femmes. Elle obligeoit le plus proche parent d'épouser la vierge orpheline qui n'avoit point de fortune, ou de lui assurer un sort convenable à son rang. Si elle avoit plusieurs parens au même degré, ils étoient tenus de contribuer tous à sa fortune. En considérant avec impartialité la conduite des Grecs avec leurs femmes, on est forcé de convenir que la balance du bien et du mal n'étoit point favorable au beau sexe, et de conclure par conséquent que, quoique très-avancé dans la culture des arts, et très-célèbre par leurs faits militaires, les Grecs n'avoient de la politesse et de l'urbanité des mœurs, que le degré un peu au-dessus de la barbarie.

Dans les premier tems de la République Romaine, nous trouvons comme chez toutes les nations, dans leur enfance, l'histoire semée de fables et enveloppée d'obscurités. Les mortels et les dieux y sont confusément entassés et très-difficiles à distinguer les uns des autres. On ne voit de toutes parts que des héros, des demi-dieux, des nymphes et des déesses, errans dans les bosquets où ils faisoient leur résidence. Dans ces tems de romanesque ignorance, les Romains con-

noissoient peu la décence et n'avoient pas la moindre notion des sentimens délicats qui lient les deux sexes des nations parvenues à un degré médiocre dans la culture des arts et des jouissances de la société. lorsqu'ils fondèrent un état indépendant, leur peuple n'étoit composé que d'une poignée d'aventuriers ou de bandis, dont la première action mémorable fut la capture violente de quelques jeunes femmes qu'ils destinoient à perpétuer ou multiplier leur race déloyale. Ils en usèrent toutefois avec ces femmes enlevées d'une manière plus noble et plus généreuse qu'on n'avoit droit de l'attendre d'une troupe de brigands également haïs et méprisés de tous les peuples dont ils étoient environnés. Cette conduite humaine et prudente réussit à captiver si complètement des femmes arrachées des bras de leurs pères, ou peut-être de leurs anciens époux, qu'elles refusèrent d'abandonner leurs ravisseurs. Comme il est possible qu'une partie de mes lecteurs femelles ne connoissent pas ce trait de l'histoire, je vais leur en donner un extrait.

Romulus, après avoir fondé sa ville et sa République naissante, sentit que tous ses

soins seroient ensevelis avec sa génération, s'il ne parvenoit pas à se procurer des femmes. Mais tous les peuples voisins refusèrent de donner leurs filles à une troupe de brigans qui ne pouvoient encore subsister que de pillage. Le fondateur de Rome acquit, par un stratagême, ce que des prières et des instances n'avoient pas pu obtenir. Il fit annoncer publiquement une fête et des jeux en l'honneur de Neptune. La curiosité, source des maux et des plaisirs, attira une foule d'étrangers à Rome. Tandis que le spectacle occupoit toute leur attention, Romulus ayant donné le signal convenu, les Romains s'élancèrent l'épée à la main au milieu des spectateurs et enlevèrent les filles ou les femmes qu'ils purent atteindre. Romulus les distribua le lendemain aux guerriers qui avoient fait cette intéressante capture. De pareils commencemens et le caractère inflexible des Romains pourroient faire présumer au lecteur, que le sort des femmes ne fût pas plus doux chez eux que chez les peuples dont nous avons parcouru l'histoire (1). Mais

(1) Je ne sais pas si quelque lecteur à pu raisonner ainsi ; mais il me semble que le bon sens indique

il en arriva tout autrement; c'est chez les Romains que les femmes commencèrent à jouir de la liberté. C'est à Rome qu'on commença à croire qu'il étoit aussi interressant de cultiver leur esprit que d'orner leurs charmes. Les Romains les admirent dans la société ; ils prouvèrent aux autres nations qu'on pouvoit non-seulement en faire des

un raisonnement tout-à-fait contraire. Il est évident que le manque de femmes devoit donner au beau sexe une grande valeur chez les Romains ; que forcé d'employer la violence et le rapt pour s'en procurer, cette nécessité entraînoit celle de les bien traiter et de leur rendre leur nouvelle patrie préférable à l'ancienne, afin de les conserver et d'en obtenir par la suite d'une manière plus paisible. Il est donc naturel que les femmes aient joui à Rome dès les commencemens d'un sort beaucoup plus avantageux que chez toutes les autres nations. Dans ces circonstances la naissance d'une fille étoit plus précieuse à l'état que celle d'un garçon. On les traita naturellement avec plus de distinction, et il en résulta qu'elles reçurent une meilleure éducation. Dans un état où il y a beaucoup d'hommes et très-peu de femmes, on ne peut pas raisonnablement instituer la Polygamie ; ainsi, dans les tems de Rome, tout étoit en faveur du beau sexe ; et on ne peut pas raisonnablement être surpris qu'il y ait obtenu des avantages dont il ne jouissoit pas chez les autres nations.

compagnes utiles et agréables; mais que le beau sexe est aussi susceptible que le nôtre des talens, des qualités et des vertus. Nous en trouverons une preuve très-frappante dans la suite de notre histoire.

La violence exercée par les Romains irrita toutes les nations voisines, et particulièrement les Sabins, auxquels la plupart des femmes enlevées appartenoient. Ils envoyèrent demander la restitution de leurs filles, et promirent de contracter avec les Romains des alliances volontaires, si on leur donnoit satisfaction. Mais Romulus craignit de s'en fier à leurs paroles, et au lieu de consentir à la proposition des Sabins, il les pressa de confirmer les mariages de leurs filles avec les Romains. Ces conférences produisirent enfin un traité de paix; et le traité de paix fut suivi, comme beaucoup d'autres, d'une guerre sanglante et implacable, dans laquelle les Romains eurent d'abord quelques avantages. Les Sabins se retirèrent; et après avoir pris le tems de respirer, ils envoyèrent une seconde ambassade, pour demander la restitution de leurs filles; on la refusa de nouveau, et les hostilités recommencèrent. Les Sabins eurent la supériorité dans cette seconde atta-

que ; ils tinrent Romulus assiégé dans sa citadelle, et menacèrent d'exterminer tous les Romains, si onrefusoit plus long-tems de leur donner satisfaction. Dans ces circonstances pressantes, Hersilie, épouse de Romulus, demanda une audience au Sénat, et déclara le projet que les femmes avoient formé entr'elles, sans en informer leur maris, de se rendre médiatrices entre les deux partis. Le Sénat ayant accepté leur offre, publia sur le champ un décret qui leur donnoit la liberté d'aller faire leurs propositions. On exigea seulement que chacunes d'elles laissât à Rome un de ses enfans pour gage de son retour. On leur permit d'emmener les autres, dont la vue pouvoit contribuer à émovoir la compassion. Les Romaines, autorisées par le Sénat, se dépouillèrent de tous leurs ornemens, et après s'être vêtues de leurs habillemens de deuil, s'avancèrent, avec un enfant dans leurs bras, vers le camp des Sabins, où elles se prosternèrent aux pieds de leurs pères et de leurs parens. Le Roi des Sabins reçut les suppliantes en présence de ses principaux officiers, et leur ayant demandé quel étoit le sujet de leur mission, Hersilie fit un discours si touchant que les Sabins consenti-

rent à une conférence, dans laquelle les deux peuples contractèrent une alliance, et terminèrent tous leurs différens à l'amiable.

Le Sénat de Rome témoigna au beau sexe sa reconnoissance, d'un service si important, par différens privilèges, et par des marques de distinction. Il défendit sévèrement de tenir des propos obscènes, ou de montrer des portraits indécens en leur présence : il ordonna de leur céder le pas dans les rues. Les juges ordinaires n'avoient pas le droit de la condamner pour crime capital ; enfin, leurs enfans furent distingués par une boule d'or, qui pendoit sur leur poitrine, et par une robe, particulière qu'on nomma une *prctexte*. A tant de distinctions et de privilèges, les Romains ajoutèrent en l'honneur des matrône, Sabines, une fête annuelle, instituée sous le nom de *matronali*. A cette fête, les matrônes Romaines servoient leurs esclaves à table, et recevoient chacune un présent de leur mari. On offroit aussi des sacrifices à Junon-Lucina, pour lui demander sa protection dans leurs couches.

Le service important que les femmes rendirent à la république naissante, et la reconnoissance qu'elle en témoigna, poteroient

à croire que les Romains étoient déjà un peuple civilisé ; et qu'ils traitoient leurs femmes avec toute la douceur et l'indulgence dues à leur sexe ; mais cette conclusion se trouveroit fort éloignée de la vérité, car les Romains avoient alors des mœurs fort peu civilisées, et très-éloignées de tout sentiment de douceur ou de sensibilité. Les honneurs qu'ils accordèrent aux Sabines furent le produit d'un accès de reconnoissance, qui n'eut qu'une influence passagère sur leur conduite générale, vis-à-vis d'un sexe qui pouvoit reclamer avec justice les droits de la nature et de la bienfaisance.

Les Romaines passoient, comme les Grecques, toute leur vie en tutelle. Quelque fût leur âge ou leur état, il ne leur étoit jamais permis de disposer de leur fortune, ou même d'en gérer l'administration. Relativement aux testamens, et dans plusieurs autres circonstances, leur témoignage n'étoit point admis. Les pères avoient le droit de vie et de mort sur leurs filles ; mais les deux sexes étoient également soumis à cette excesive autorité, qui, en subſtituant la crainte à l'affection, devoit nécessairement relâcher les ressorts de la piété filiale et ceux de la con-

fiance mutuelle entre les péres et leurs enfans. Les loix somptuaires, plus généralement pénibles pour les femmes que pour les hommes, furent long-tems en vigueur chez les Romains. La loi oppienne défendoit aux femmes de porter des bijoux d'or dont la totalité excédât le poids d'une once; et pour leurs vêtemens, on leur interdisoit différentes couleurs. Elles n'avoient pas le droit d'aller par la ville dans des chars; il falloit qu'elles s'éloignassent à la distance d'un mille, pour jouir de ce privilège. L'usage du vin leur étoit sévèrement défendu; elles ne pouvoient pas même garder la clef d'une cave, d'un cellier ou d'un endroit quelconque où il y avoit du vin renfermé. La contravention à cette ordonnance les exposoit à être répudiées par leur mari; et les Romains étoient si attentifs à la faire observer, qu'ils inventèrent, dit-on, l'usage d'embrasser les femmes en entrant dans une maison, afin de juger par son haleine si elle n'étoit pas en faute. Il se relâchèrent peu à peu de cette rigoureuse exactitude; et les loix cédant enfin au luxe et à la débauche, les femmes imitèrent les hommes, et prirent, en toute occasion, les mêmes licences.

Mais il n'en étoit pas ainsi dans les premiers tems de Rome. Romulus permit aux maris de tuer leurs épouses, s'ils les surprenoient à boire du vin; et Valère-Maxime raconte qu'Egnatius Métellus ayant usé de cette permission, fut absous par le fondateur de Rome. Fabius-Pictor rapporte que les parens d'une Romaine l'ayant surprise, tandis qu'elle tâchoit de forcer la serrure d'un coffre qui contenoit du vin, l'enfermèrent et la firent périr d'inanition.

Les Romains avoient la liberté de répudier leur femme presqu'à volonté, pourvu qu'ils rendissent la dot. Ils pouvoient aussi les répudier pour raison de stérilité. En supposant que ce fût un crime, c'étoit moins celui de la femme que celui de la nature, et le mari pouvoit être souvent le vrai coupable. Les Romaines avoient encore à supporter d'autres désagrémens plus sensibles. Quelques loix somptuaires, une subordination rigoureuse, et la privation de toute espèce d'autorité n'affectent point aussi vivement le beau sexe que l'indifférence ou la dureté de leurs maris ou de leurs amans; nous avons toutefois de fortes raisons pour croire que parmi les Romains qui n'avoient point encore

appris

appris à tempérer, par la politesse et l'urbanité des mœurs, l'âpreté du patriote et la rudesse des guerriers ; elles étoient fréquemment exposées à des épreuves humiliantes, qui les blessoient de la manière la plus sensible. Les Romains ne se bornoient pas toujours à user personnellement de rigueurs avec leurs femmes ; ils permettoient quelquefois à des esclaves de confiance de les traiter très-despotiquement Le principal eunuque de Justinien second menaça l'Impératrice, épouse de son maître, de la châtier comme on châtie les enfans à l'école, si elle ne lui obéissoit pas avec docilité

Nous avons déjà cité quelques priviléges ou distinctions accordés aux femmes de Rome. Ce que nous allons ajouter prouvera qu'à tout prendre, leur situation étoit beaucoup plus supportable que celles des femmes de toutes les nations que nous venons de passer en revue.

Dans le nombre des honneurs accordés aux femmes Romaines, dans des tems moins éloignés que ceux dont nous avons fait l'examen, je ne comprendrai point l'histoire de Lucrèce, dont la mort tragique occasiona des guerres sanglantes et une révolution

dans la constitution de son pays ; ni celle de Virginie, dont la mort plus tragique encore, s'il est possible, pensa bouleverser une seconde fois le gouvernement : ces effets furent plus, peut-être, l'effet de l'indignation générale contre les ravisseurs ou les meurtriers, que la preuve d'une vénération particulière pour le beau sexe. Mais des honneurs publics et des privilèges accordés aux femmes, par un corps législatif aussi peu susceptible que le Sénat de Rome, de se laisser aveugler par les passions, ou séduire par la beauté, sont des preuves irrécusables, qui attestent le mérite et les vertus du sexe féminin.

Nous avons déjà parlé des distinctions qu'obtenoient les Sabines ; mais les Romains ne les leur accordoient point exclusivement ; ils récompensoient indistinctement le mérite par-tout où ils le rencontroient. Ils pendirent dans le temple d'Hercule la quenouille de Tanaquile, l'épouse de Tarquin, non pas seulement comme un gage de leur estime pour l'industrieuse activité de cette reine, mais pour encourager son sexe à suivre ce louable exemple. Lorsque Coriolan, pour venger son injure, vint sous les murs

de Rome à la tête d'une armée de Volsques, dans le dessein de réduire sa ville natale en cendres. Les instances, les prières et les larmes de ses amis, de la noblesse, et même du sénat ne purent calmer sa colère; mais sa mère Véturie, suivie de quelques matrônes Romaines en pleurs, suffirent pour le désarmer, et sauver leur patrie. Le sénat leur ayant fait demander ce qu'elles désiroient pour récompense d'un si grand service, elles se bornèrent à demander la permission de construire, à leurs frais, un temple à la fortune des femmes. Les sénateurs, étonnés de leur désintéressement, ordonnèrent la construction du temple aux frais publics, et à l'endroit où Coriolan avoit cédé aux larmes de sa mère. On consacra Véturie, prêtresse du nouveau temple, dès qu'il fut achevé. Un dictateur de Rome ayant fait le vœu d'offrir à Apollon un vase d'or d'un certain poids, et le sénat ne pouvant pas se procurer la quantité d'or nécessaire, les dames Romaines firent volontairement le sacrifice d'une partie de leurs bijoux. Le sénat, reconnoissant de cette générosité, décréta qu'à l'avenir on feroit pour les femmes, comme pour les hommes, des oraisons funè-

bres. Elles obtinrent en outre la liberté d'aller dans leurs chars aux représentations des spectacles publics.

Les hommes s'étoient réservés, chez presque toutes les nations, les fonctions du sacerdoce et le ministère sacré des autels; mais il n'en étoit pas ainsi chez les Romains. Des prêtresses officioient dans plusieurs de leurs temples. Il y avoit en outre un ordre particulier de prêtresses nommées vestales, qui résidoient dans un temple dédié à la déesse Vesta. Elles étoient chargées d'entretenir le feu sacré, et de garder le palladium (1). Les prérogatives de cet ordre démontrent non-seulement la confiance que les Romains avoient en leurs femmes, mais aussi leur respect pour la religion établie. Le censeur Romain étoit autorisé à examiner la conduite, et à punir les fautes des citoyens de tous les rangs, à l'exception des deux consuls, du préfet de la ville et de la

(1) Le Palladium étoit une statue de Pallas, à la conservation de laquelle les Romains croyoient que la sûreté de la ville étoit attachée; ils imaginoient que l'ennemi ne pourroit jamais la prendre tant que le Palladium y seroit renfermé.

plus ancienne des vestales. Lorsque les principaux magistrats ou même les consuls rencontroient une vestale, ils se détournoient pour la laisser passer. La moindre insulte faite à une vestale étoit punie de mort. Si une d'entr'elles rencontroit un criminel allant au supplice, on lui rendoit aussi-tôt la liberté, pourvu que la vestale affirmât que la rencontre étoit accidentelle. Les vestales étoient les seules de leur sexe dont on admettoit le témoignage en justice. Les personnages les plus distingués prenoient ces prêtresses pour arbitres de leurs différends. On leur permettoit de se faire enterrer dans la ville, faveur qu'on n'accordoit que très-rarement aux héros qui avoient le mieux servi leur patrie. C'étoit aux vestales que la plupart des citoyens confioient leurs testamens lorsqu'ils craignoient la perfidie ou l'infidélité de leurs parens. Lorsque l'usage se fut introduit à Rome de déifier les empereurs et les héros, les femmes ne tardèrent pas à obtenir les mêmes honneurs. On plaça leurs statues dans les temples, et on leur offrit des sacrifices et de l'encens. Les plus grands honneurs qu'on pût accorder à un Romain tué en combattant pour sa patrie, consistoient à l'enterrer

à leurs chars de triomphe, et les exposoient, sans égard pour leur rang ou pour leur sexe, à la vue et aux huées de la populace; à des humiliations, ou même des tortures qui auroient déshonoré et fait rougir un peuple de sauvages. Non contens d'avoir violé les filles de Boadices, reine de la Bretagne, ils eurent la barbarie de les faire fustiger. Après avoir battu l'armée des Ambrons, ils coururent attaquer le camp, où les femmes des vaincus eurent le courage de se défendre. Incapables de faire une longue résistance, elles demandèrent à capituler, et leurs conditions se bornoient à conserver leur chasteté: des sauvages auroient peut-être admiré et respecté tant de vertus; mais les barbares habitans de Rome refusèrent toute capitulation et satisfirent honteusement leur brutalité. De pareilles horreurs n'annoncent assurément ni grandeur d'ame ni générosité.

CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet.

Les Celtes, les Gaulois, les Germains et les autres peuples du Nord, que Tacite et ses contemporains traitent si dédaigneusement de barbares, méritoient moins ces épithètes, à plusieurs égards, que les Grecs et les Romains, qui se croyoient les seules nations civilisées de l'univers. La plupart de ces peuples, qui ne coinnoissoient pas même le nom de la politesse, traitèrent cependant leurs femmes avec plus de considération que les Romains, qui les appeloient des sauvages.

Chez les Germains, les femmes héritoient du trône, et gouvernoient souvent avec une sagesse et une fermeté qui honoroient leur sexe, et obtenoient l'admiration des nations voisines. Les guerriers les plus redoutés ne dédaignoient point de combattre sous les étendards d'une femme, et d'obéir à ses ordres. Ils la supposoient douée d'un esprit de prophétie et d'une sagesse plus qu'humaine.

Lorsque les anciens Germains faisoient entr'eux des traités, ils se donnoient mutuellement des femmes pour ôtages, et cet engagement leur paroissoit plus inviolable que s'ils eussent livré un plus grand nombre de princes ou de guerriers. Ils se faisoient suivre de leurs femmes dans les excursions militaires; elles les accompagnoient quelquefois au combat, et servoient en même tems à intimider les ennemis par leurs cris, et à animer l'ardeur martiale de leurs compatriotes. Elles arrêtèrent souvent les Germains prêts à s'ébranler et à céder à la supériorité du nombre. Ils considéroient l'estime et les louanges de leurs femmes comme la plus précieuse récompense de leur intrépidité. Pour les mériter, et défendre des objets si chers, les Germains bravoient tous les dangers, et sacrifioient sans hésiter leur vie. Lorsqu'il leur arrivoit de fuir devant l'ennemi, leurs femmes se précipitoient à leurs pieds, déploroient les horreurs de la captivité et les outrages auxquels elles seroient bientôt exposées. Ces voix puissantes et chéries ramenoient les Germains à la charge; ils aimoient mieux mourir que d'être les témoins de ces indignités. Deux armées de Gaulois,

prêtes à s'égorger dans une guerre civile, furent arrêtées par leurs femmes, qui s'élancèrent toutes échevelées entre les combattans : elles parvinrent à suspendre le combat par leurs gémissemens, et à réconcilier les deux armées par leurs caresses, leurs larmes et leurs prières. Depuis cette époque, les femmes des Gaulois assistèrent aux conseils, lorsqu'il étoit question de faire la paix ou de déclarer la guerre, et furent chargées de toutes les négociations dans les différends qui survenoient entre les tribus de cette nation. Nous en trouvons une preuve dans le traité qu'ils firent avec Annibal. On stipula que si les Gaulois avoient à se plaindre des Carthaginois, on prendroit le général de ces derniers pour arbitre; mais que si les plaintes venoient des Carthaginois, l'affaire seroit soumise au jugement des Gauloises. Les Goths forçoient celui qui débauchoit une vierge à l'épouser si elle étoit du même rang que lui. Si elle appartenoit à une classe plus sbscure, la loi condamnoit le ravisseur à lui assurer une fortune proportionnée, non pas au rang de l'offensée, mais à celui du coupable. Si celui-ci se trouvoit dans l'impuissanse d'obéir à ce réglement,

l payoit de sa vie son crime et son défaut de fortune, parce qu'une fille déshonorée ne pouvoit pas sans fortune prétendre à trouver un mari, & que les mariages étoient nécessaires pour la prospérité de l'état.

A ces preuves de la considération, ou plutôt de la vénération que les anciens habitans du Nord avoient pour leurs femmes, j'ajouterai qu'ils les supposoient douées de l'esprit de prophétie, et d'un caractère sacré et presque divin. Ils les regardoient comme les interprètes de la volonté des dieux dans ce monde, et comme la plus délicieuse récompense des élus dans l'autre. " Une foule de vierges d'une beauté ravissante attendent, dit l'Edda (1), le héros dans le temple d'Odin, et rempliront leurs coupes d'un vin délicieux plus vîte qu'ils ne pourront les vuider ,,. Il ne sera point déplacé peut-être d'observer ici que presque tous les systêmes religieux de l'Orient enseignoient unanimement que les délices du paradis consistoient dans la jouissance d'un grand nombre de filles de la plus grande beauté; tandis que les peuples du

(1) L'Edda est le livre sacré des anciens Scandinaves et des autres peuples du Nord.

Nord se contentoient d'y trouver des coupes toujours remplies d'excellentes liqueurs. On peut raisonnablement en conclure que dans le Levant l'amour étoit la passion dominante, et que les habitans du Nord préféroient à tout autre plaisir, celui de boire des liqueurs fortes.

Il paroît que les Bretons avoient, comme tous les peuples du Nord, une grande vénération pour le beau sexe. Ils supportèrent patiemment toutes les espèces de tyrannies dont il plut aux cruels et avides Romains de les accabler. Mais lorsque ces destructeurs barbares eurent la lâcheté de fustiger leur reine, après avoir violé ses filles, la fureur s'empara des malheureux Bretons; ils se révoltèrent et voulurent venger les victimes de la brutalité romaine. Si leur discipline eût égalé leur courage, ils auroient délivré leur patrie et chassé de leur isle les spoliateurs du genre humain.

La vénération que ces peuples avoient pour le beau sexe étoit fondée sur la superstition, et leur crédulité indique des hommes plongés dans l'ignorance et la barbarie. Dans des tems plus éclairés, les causes de la considération dont les femmes jouissoient

alors auroient excité la compassion d'une partie du genre humain, et peut-être le mépris de l'autre.

Quoiqu'il paroisse, d'après ce que j'ai raconté, que les anciens habitans du nord avoient pour leurs femmes une grande vénération, leur conduite n'y répondoit pas uniformément dans toutes les circonstances. Fidèles aux coutumes de l'Asie, dont ces peuples tiroient leur origine, ils faisoient de leurs femmes leurs servantes, ou plutôt leurs esclaves. Les femmes et les enfans ne mangeoient point avec leur père ou leur mari; ils les servoient à table, et se nourrissoient de ses restes. Les anciens Danois et les peuples voisins étoient très-avides des plaisirs de la table; toutes les affaires se négocioient chez eux le verre à la main, et se terminoient par une fête, ou plutôt par un festin où régnoit ordinairement la plus excessive intempérance. Mais les femmes n'y assistoient que pour servir les convives, parmi lesquels elles ne s'asseyoient jamais; elles portoient les plats et les flacons, et restoient debout l'œil attentif au moindre signal du despote, qu'elles prenoient soin d'emporter lorsque l'ivresse le mettoit hors d'état de se passer

de ce secours. Les femmes des Germains passoient leur vie en tutelle, comme les Grecques et les Romaines; mais les Germains n'accordoient point, comme les Grecs, à un fils la tutelle de sa mère; ils la donnoient toujours à un homme d'âge et d'expérience. Les loix de l'état n'infligeoient aucune peine aux meurtriers; les idées sociales n'étoient point encore assez perfectionnées, pour qu'on regardât le meurtre d'un individu comme une atteinte à la propriété commune. La perte n'étoit censée tomber que sur les parens du mort, qui avoient seuls le droit d'en tirer vengeance, ou d'accepter une compensation pécuniaire : mais les femmes ne jouissoient point de ces deux privilèges. On ne leur permit point la vengeance, pour éviter peut-être de corrompre la douceur et la sensibilité de leur caractère, et on ne leur accorda point la compensation pécuniaire, parce qu'on les jugea trop foibles pour en tirer aucun avantage.

Il paroît qu'on n'accordoit aux femmes du nord que de très-minces propriétés; la loi ne permettoit au Visigoth de donner à sa femme que la dixième partie de sa fortune. Dans les premiers tems, les femmes des

Germains n'héritoient ni de leurs parens ni de leur père; elles furent admises depuis à succéder au défaut d'héritier mâle au même degré: mais c'étoit entre les mains du mari que résidoit l'autorité la plus redoutable. Lorsqu'une femme se rendoit coupable d'adultère, le mari faisoit la fonction d'accusateur, de juge et d'exécuteur, c'est-à-dire, qu'il étoit juge et partie; il étoit autorisé à rassembler les parens de son infidelle, et à lui couper les cheveux en leur présence. Après cette cérémonie, il avoit le droit de la dépouiller toute nue, et de la conduire à grands coups de fouet d'un bout du village à l'autre. Il n'est pas probable qu'après avoir été si publiquement déshonorée une femme pût jamais recouvrer sa réputation, ni contracter un second mariage, même avec le secours de la fortune et de la beauté.

Chez les Angles et plusieurs autres peuples du nord, les loix avoient fixé le tarif des insultes et des blessures; celui qui blessoit une vierge payoit le double de ce qu'il lui en auroit coûté pour commettre la même violence contre un homme du même rang. Si cette loi étoit fondée sur le peu de moyens qu'un être foible a de se défendre, elle an-

nonce une grande négligence dans la législation ; si elle étoit motivée par un sentiment de tendresse et d'humanité, elle indique des mœurs civilisées, que l'histoire de ce tems semble à chaque instant démentir.

La mythologie de l'antiquité fourmille de divinités mâles et femelles. Les Hébreux et les peuples dont ils étoient environnés adoroient la reine du ciel; les Phéniciens adoroient la déesse Astarte; les Scythes offroient leur hommage à Apia, et les Scandinaves à Frigga, épouse du grand Odin. Lorsque les femmes obtiennent dans un pays les honneurs de la déification, c'est une preuve presqu'évidente que leur sexe y jouit de quelque considération; car les nations plus modernes qui ont fait profession de mépriser les femmes, n'ont placé dans le ciel que des divinités du genre masculin. Comme il y avoit dans le nord des divinités femelles, on leur donnoit des prêtresses pour desservir leurs autels; les Egyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, et d'autres peuples de l'antiquité, offroient à leurs dieux des victimes humaines des deux sexes. Les peuples du nord suivirent cet exemple, avec cette différence que nous sommes fondés à

croire qu'ils ne sacrifioient point de femelles. Il seroit assez difficile de décider si les femmes ne leur paroissoient pas des victimes d'une assez grande importance pour être présentées aux dieux, ou si cette distinction étoit un effet de leur amour et de leur indulgence : peut-être craignoient-ils de nuire à la population, mais un examen suivi de leur conduite avec leurs femmes semble indiquer que le véritable motif étoit un sentiment de respect et d'affection.

Il n'est pas probable que les anciens peuples du nord, dont la guerre, la chasse et la table étoient les passions dominantes, s'occupassent beaucoup des plaisirs de l'amour ; mais l'estime et l'amitié remplaçoient le défaut de tendresse.... Les septentrionaux formoient un contraste fort extraordinaire avec les Asiatiques et les peuples du midi, dont le violent amour pour le beau sexe a toujours été totalement dépouillé d'amitié, de confiance et de considération. L'Asiatique, pressé par l'impulsion de la nature, se prosterne humblement aux pieds de sa maîtresse ; mais en se relevant, il la traite comme son esclave, et comme un objet exclusivement destiné à ses plaisirs. L'habitant du nord

ne joue point alternativement les rôles de tyran et d'esclave ; il considère moins sa femme comme une jouissance que comme une compagne et une amie, avec laquelle il se dispense des génuflexions et des louanges extravagantes ; mais qu'il ne vexe et n'humilie jamais en passant de la fade adulation d'un esclave à la rigueur insolente d'un despote.

En examinant l'histoire et la situation du beau sexe dans des tems plus modernes que ceux que nous venons de parcourir, nous retrouverons le plus souvent les descendans des peuples du nord, qui, las de trainer une existence précaire et pénible, quittèrent leurs climats glacés et leurs terres stériles. Leurs armées victorieuses s'avancèrent au midi ; leurs conquêtes et leurs établissemens répandirent peu-à-peu dans toutes les parties de l'Europe, leur race, leurs coutumes et leurs mœurs.

Comme leurs femmes les accompagnoient toujours à la guerre, où la violence pouvoit plus aisément éluder l'œil vigilant de la justice, les Francs firent, pour leur sûreté, plusieurs loix très sévères. Lorsque les Francs, moins connus dans l'histoire par leur nom-

bre que par leur intrépidité, assembloient un conseil pour décider de quelqu'opération militaire, ils y appeloient leurs femmes. Lorsque la supériorité du nombre sembloit présager leur défaite, les reproches de leurs femmes paroissoient aux Francs beaucoup plus redoutables que l'épée des ennemis. Les hommes, dont presque toute la vie se passoit à boire ou à combattre, n'avoient ni le loisir ni l'envie d'acquérir de l'instruction. Mais les femmes saisissoient toutes les occasions de s'instruire, et leurs maris les considéroient comme des oracles; elles passoient pour savoir interpréter les songes; mais leur talent le plus utile consistoit dans la connoissance de quelques simples, au moyen desquels les vierges et les matrones pansoient et guérissoient souvent les blessures de leurs amans ou de leurs maris. Avec cette supériorité d'intelligence, et la beauté majestueuse que les Bardes nous peignent dans leurs chansons, les femmes du nord devoient paroître aux hommes des créatures célestes dignes de leur adoration. Mais telle est l'inconséquence générale des hommes sauvages et civilisés, que, tout en admirant dans une femme la vertu et la

beauté, ils tâchent de profaner l'une et de corrompre l'autre. Cette pratique, fort en vogue aujourd'hui, étoit déjà très en usage chez les peuples dont nous suivons l'histoire. L'esprit d'émigration agitoit avec violence tous les habitans du nord, qui se précipitoient aveuglément les uns sur les autres dans l'espoir de faire des conquêtes, et de former des établissemens : des aventuriers avides qui ne possèdent rien n'ont rien à ménager, parce qu'ils ne craignent point de perdre. Il est rare que cette espèce d'hommes soient circonspects dans leur conduite, ou réglés dans leurs mœurs. Ceux qui avoient fait des établissemens furent obligés de défendre leurs possessions, et de construire des forts pour mettre leurs femmes et leurs enfans à l'abri des brigands qui cherchoient fortune.

Ce fut le premier motif qui asservit les femmes du nord à la retraite. On ne les enferma pas comme au midi, parce qu'on les croyoit vicieuses ; mais parce qu'une femme belle et foible peut être involontairement la proie de la surprise ou de la violence. Ce fut la crainte des brigands, et non la jalousie, qui dicta cette précaution,

Lorsqu'une femme avoit un mari ou un amant pour la protéger contre la licence de ces tems d'anarchie, elle sortoit impunément de sa retraite avec son défenseur. Il étoit naturel que toutes les filles desirassent d'attacher un champion à leur service, et que tous les braves recherchassent avec empressement l'honneur de cet emploi; telle fut l'origine de la chevalerie, dont l'institution due au hasard et aux désordres des tems eut un succès si rapide, qu'il suffit bientôt pour la sûreté d'une belle, qu'un brave chevalier se fût publiquement déclaré son champion. On la respectoit même en l'absence du protecteur, dont la vengeance, quoique tardive, étoit inévitable. Les femmes commencèrent alors à prendre un peu plus de courage et de liberté; elles hasardèrent de se montrer quelquefois en public, lorsqu'elles ne craignirent plus les insultes et les violences.

Outre le droit qu'un jeune guerrier sembloit acquérir aux faveurs de sa dame, il avoit encore un autre motif non moins puissant dans le cœur des hommes; c'est l'amour de la gloire, ou autrement dit, la vanité, qui, déployant dans ces tem[illegible]ne énergie

bienfaisante, inspiroit le désintéressement et l'intrépidité. C'est cette vanité, dont le sentiment mal dirigé devient ridicule et méprisable, qui excitoit alors les guerriers à secourir les femmes, les enfans et tous les êtres que leur foiblesse exposoit à devenir les victimes de la violence ou de la tyrannie. Dès-lors le nom de chevalier devint le titre le plus honorable qu'un brave homme pût acquérir, et l'ambition de parvenir à le mériter étoit une source abondante d'actions aussi extraordinaires qu'estimables. C'est alors qu'on commença à connoître le sentiment de l'honneur, et à se conduire par ses maximes : il en résulta chez les deux sexes une foule de vertus. Les femmes protégées par des chevaliers mettoient leur vanité à se rendre dignes de leurs braves défenseurs. La gloire d'un chevalier réjaillissoit sur sa dame ; les vertus et la beauté de la dame ajoutoient à la gloire du chevalier. Enfin ce sentiment si décrié parvint à rendre les deux sexes plus estimables ; et pour être convaincu de cette vérité, il suffit de lire l'histoire.

Outre l'institution de la chevalerie, qui mettoit les femmes à l'abri des insultes, le

moyen âge en produisit une autre qui obtint presqu'également l'approbation du beau sexe. Les Troubadours (1) composoient des vers en l'honneur de la beauté, et les jongleurs ou musiciens ambulans alloient les chanter chez les riches particuliers et dans les châteaux de la noblesse, où ils étoient bien reçus et payés grassement. Presque toutes les femmes distinguées par leur rang et leur beauté avoient un troubadour particulier; et celles qui n'en avoient point faisoient leur possible pour obtenir un honneur si desirable. Il paroît que le troubadour étoit une espèce d'amant platonique qui faisoit profession d'attacher son bonheur suprême au plaisir d'aimer et de chanter l'objet de son amour. Mais cette modestie ne se soutint pas ; et les Troubadours, non contens d'aimer et de chanter leur belle, parvenoient souvent à en obtenir des faveurs, qui n'étoient rien moins que platoniques. Ces anciens poëtes passoient une partie de leur vie à courir d'un pays à l'autre, à roder de châteaux en châteaux, sans autre moyen de subsistance que la protection

(1) Troubadour ou poëte.

protection des grands et des belles ; mais leur faveur étoit précaire, et le troubadour fatigué de leurs mépris, dégoûté du monde et las de sa propre existence, finissoit presque toujours par se retirer dans un couvent, et mourir indigent dans sa solitude.

Il est bon de faire observer au lecteur, que dans le tems où les femmes acquéroient un peu de considération dans un coin de ce monde, on les en dépouilloit totalement dans un autre. Tandis que l'institution de la chevalerie en faisoit dans le nord des objets d'adoration, Mahomet introduisoit en Asie une religion qui les privoit de tous leurs privilèges et de toute influence politique. Cette religion, répandue dans l'Europe par les victoires de ses successeurs, anéantit presque tous les droits de la beauté ; elle condamna le beau sexe à l'esclavage, et à une prison perpétuelle.

Il paroît qu'avant l'établissement de la religion mahométane, les femmes possédoient, dans l'Arabie, des priviléges peu inférieurs à ceux dont elles jouissent dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Les loix leur accordoient une propriété indépendante. Elles héritoient, recevoient des

donations, et des avantages de leurs maris, par contrat de mariage. Le mari assuroit à sa femme un douaire, et lui donnoit une pension dont elle disposoit à sa fantaisie. A sa mort elle pouvoit donner, par testament, ses bijoux et ses économies. Cadhyja, épouse de Mahomet, faisoit un très-grand commerce en Espagne; et sa fortune fut la source de l'opulence et de la grandeur du prophête des Musulmans. Dans le temps où sa secte commençoit à se répandre, les femmes des premiers rangs prenoient une part active aux affaires civiles et militaires du gouvernement. Elles oposèrent souvent des obstacles à ses innovations; et Henda, suivie de quinze compagnes de distinction, commandoit le corps de réserve qui combattit Mahomet à Ohod, et lui arracha la victoire. Après la mort du prophête, Ayesha, une de ses veuves, parvint, par ses intrigues, a lui donner son père Abubeker pour successeur; et vers le même temps, des femmes occupèrent les trônes de la Perse et de la Tartarie. Mais l'établissement presque général d'une religion qui enseignoit à ne considérer les femmes que comme les instrumens de la volupté, et à les renfermer

soigneusement pour ne les employer qu'à cet usage, détruisit, en moins d'un siècle, tout l'édifice de leur puissance, et réduisit le beau sexe à l'état humiliant où nous voyons aujourd'hui les Mahométanes.

Tel fut l'effet des maximes de Mahomet; et il n'est pas étonnant que dans le tems où il vivoit on ait adopté facilement ses innovations. Dégoûtés de leur ancien culte et de ses superstitions absurdes, les Arabes n'avoient aucuns principes fixes de politique ou de religion. Et cette situation des choses n'étoit point particulière à l'Arabie. Par-tout le genre humain paroissoit plongé dans un état d'incertitude et d'imbécilité. En Europe on essayoit d'allier les fureurs de la guerre et les maximes sanguinaires de l'intolérance aux préceptes humains et pacifiques de la religion de Jésus, et de mêler les douceurs de l'amour aux horreurs de la vengeance. Le sentiment qui attachoit un amant à sa maîtresse l'obligeoit de couper la gorge à tous ceux qui faisoient profession ou de l'aimer ou de la haïr; c'est ce qu'on appeloit les loix de l'honneur. Dans ces tems d'aveugle barbarie, la religion n'étoit qu'un mélange de paganisme et de superstition, et les loix un com-

posé de foiblesse et d'injustice. En allant à Jérusalem pour obtenir le pardon de ses fautes, le pélerin violoit les filles et pilloit les hommes sur sa route. La religion, réduite en pénitence et en cérémonies, étoit insuffisante contre la violence des passions, et la pénitence ne servoit qu'à les fomenter en faisant disparoître la crainte du châtiment. Quoique ridicules dans tous leurs procédés, les loix étoient encore plus remarquables par la foiblesse et l'inexécution. Dans cet anéantissement de l'ordre et du bon sens, il falloit bien y suppléer par quelqu'expédient. Les hommes faisoient déjà gloire de se déclarer les protecteurs de la dame de leurs pensées ou de l'objet de leur amour; en faisant un pas de plus, ils pouvoient étendre les sentimens de leur bienfaisance, et au lieu de borner leur secours à un objet particulier, devenir les braves défenseurs de tout le beau sexe, et établir un système de chevalerie plus méritoire et plus complet.

De même que la plupart de nos découvertes dans les sciences et les arts sont l'effet du hasard ou de la nécessité, c'est aussi le plus souvent aux vices et aux désordres de la société que nous sommes redevables de nos progrès

dans la politique. C'est ce qui arriva relativement à la chevalerie. Elle dut sa naissance à l'amour, et son objet fut d'abord, pour chaque guerrier, de protéger l'objet de son affection. Elle s'étendit ensuite à la défense du beau sexe en général, et enfin au secours de la foiblesse et de l'innocence, sans distinction de sexe ou d'âge, par-tout où elles étoient opprimées par la violence ou l'injustice. Arrivée à ce degré de perfection, la chevalerie devint l'institution la plus salutaire et la plus honorable des professions. Mais on n'y admettoit les hommes de premier rang que lorsqu'ils avoient donné des preuves authentiques de courage, d'honneur et de probité, et supporté un long noviciat de pénibles épreuves. Les augustes cérémonies de la réception inspiroient l'amour de la gloire et de la bienfaisance. Le récipiendaire faisoit, aux pieds des autels et sur les saintes évangiles, le serment de secourir l'innocence et la foiblesse opprimées, de châtier les méchans et de protéger la vertu.

La société tira d'abord de très-grands avantages de cette institution, devenue depuis si méprisable, que Michel Servantes en écrasa facilement les restes, sous le poids du ridi-

cule, artistement semé dans son ouvrage inimitable. Les chevaliers qui commandoient dans les camps adoucirent, par leur humanité, les horreurs de la guerre. La foiblesse, qui avoit eu précédemment tout à redouter de la force, et rien à espérer de la protection des lois, commença à goûter les douceurs de la sécurité; et comme la foiblesse est plus généralement l'appanage des femmes, l'institution en fit le principal objet de son attention. Le beau sexe jouit bientôt d'une haute considération et d'une grande influence. On traitoit universellement toutes les femmes avec les plus grands égards, parce que, sans avoir de protecteur particulier, chacune d'elles étoit sous la sauve-garde de toute la chevalerie. Les vertus qu'elles inspiroient, celles qu'elles pratiquoient, et les exploits brillans, exécutes pour obtenir leur approbation, tout conspiroit à relever l'éclat de leurs charmes; La fleur des chevaliers n'approchoit d'elles qu'avec l'air de la soumission et du respect. Elles décidoient souverainement du mérite des exploits, et dans les tournois c'étoit de leurs mains que les chevaliers reçevoient le prix de la victoire. Souvent un sourire

d'approbation de la beauté les flattoit plus que toute la gloire qu'ils avoient acquise dans les combats. Les guerriers considéroient les tournois comme le théâtre de leur gloire, et les amans se flattoient d'y captiver l'objet de leur amour.

"Il n'y avoit rien, dit un historien françois, que les dames désirassent avec autant d'impatience; non pas tant pour le plaisir de contempler un magnifique spectacle que pour jouir de la gloire d'y présider. Elles y distribuoient le prix de la valeur et de la victoire; elles en étoient l'ame et le principal ornement. Pour animer le courage des champions, elles leur donnoient ordinairement un gage de bienveillance, une écharpe, un voile, une coëffe, une manche, un bracelet, un nœud de rubans ou quelques fragmens de leur parure, dont le chevalier décoroit le haut de son casque, de sa lance, ou de son bouclier, ou qu'il attachoit à quelque partie de sa cuirasse".

L'enthousiasme de la vénération pour les femmes fut poussé si loin dans les tems brillans de la chevalerie, qu'une seule expression de mépris hasardée contre le beau

sexe par un chevalier, suffisoit pour qu'on lui défendît l'exercice de sa profession, et qu'on le privât de ses privilèges. Lorsqu'une femme vouloit porter plainte contre un membre de cet ordre, elle mettoit ordinairement la main sur son casque, sur son bouclier, ou sur quelqu'autre partie de son armure, pour annoncer qu'elle vouloit le dénoncer à ses juges; et si après une information exacte l'accusé étoit déclaré coupable, on lui donnoit sur-le-champ l'exclusion. Il ne pouvoit être rétabli dans sa dignité que par l'intercession des femmes et sous la promesse de se conduire à l'avenir avec plus de circonspection. La crainte de cette exclusion suffisoit pour interdire aux chevaliers les libertés indécentes et les rapports scandaleux. Mais comme elle ne suffisoit pas pour contenir le commun des hommes dans les bornes de la décence, on employa des moyens plus efficaces. Les loix des Thuringiens condamnoient celui qui enlevoit les hardes d'une femme tandis qu'elle étoit dans le bain, ou qui lui jetoit, dans quelque tems que ce fût de l'eau sale, à payer une forte amende. Cette loi ordonnoit en outre que toutes les

compositions pour insultes seroient doublées si l'insulte avoit été faite à une femme. Les loix des Francs condamnoient celui qui pressoit la main d'une femme libre à payer quinze sols, et le double s'il lui prenoit le bras, et le quadruple s'il posoit la main sur son sein. Quoique ces ordonnances portent l'empreinte de leur tems, elles ne laissent pas de démontrer l'influence des femmes, ou au moins l'attention des hommes à défendre également leur délicatesse et leur chasteté contre les entreprises de la grossiéreté.

Les barbares, qui renversèrent l'empire romain, anéantirent presque totalement les sciences et les arts. Des peuples accoutumés à tout obtenir à la pointe de l'épée, dédaignoient de s'assurer une subsistance par les moyens lents et pénibles de l'agriculture et de l'économie. Durant plusieurs siècles ils regardèrent l'instruction comme une occupation ignoble et méprisable. Un gentilhomme qui apprenoit à lire étoit censé s'être dégradé. De semblables préjugés n'encourageoient pas l'étude; aussi voyons-nous que les progrès de l'instruction furent moins sensibles et plus lents dans quelques siècles

du moyen âge que dans aucun autre période de l'histoire.

Les peuples qui s'établirent dans les provinces de l'empire romain avoient adopté depuis long-tems la religion chrétienne; mais ni ses préceptes pacifiques, ni les punitions qu'elle annonce, ne purent déraciner des usages consacrés par le tems, ni adoucir l'arrogance de barbares enorgueillis par des succès. Plusieurs siècles s'écoulèrent sans qu'elle parvînt à calmer la fureur romanesque des combats, dont les peuples du nord ont fait long-tems leurs délices et leur unique occupation. Mais son influence très-lente à détruire la manie de se battre produisit rapidement un autre effet très-salutaire. Les différentes opinions qu'elle fit naître occasionnèrent des disputes, ces disputes éveillèrent l'émulation, il en résulta une sorte d'instruction. Lorsque l'imagination s'est exercée à l'examen de quelques objets, ils se multiplient, et l'imagination qui veut les embrasser est forcée aussi de s'étendre. Cette observation explique en quelque façon pourquoi on commença vers le douzième siècle à cultiver avec assiduité l'étude qu'on avoit négligée si long-tems. A

la renaissance des lettres les femmes acquirent un nouveau genre de considération beaucoup plus raisonnable. Elles ne l'avoient due précédemment qu'à la superstition et à des idées romanesques, mais elles l'obtinrent alors de la tendresse et de la raison. Tout ce qui tend à agrandir l'ame des hommes, à éclairer leur esprit, ou à accroître leur sensibilité, doit nécessairement être favorable au beau sexe, en augmentant notre tendresse et notre estime. Nous trouverons aussi, en traçant l'histoire des femmes dans la période du moyen âge, qui suit celle dont nous venons de nous occuper, que les restes de la chevalerie, et la renaissance des lettres, ou la culture des mœurs et de l'esprit, procurèrent au beau sexe un degré de considération, dont il n'avoit joui précédemment dans aucune circonstance.

Les prosélytes de la religion chrétienne n'ont jamais admis les femmes à la dignité de la prêtrise ; mais dans le tems dont il est ici question, il s'en est fallu peu qu'elles n'obtinssent cet honneur. Sous le règne de Charlemagne on croyoit la confession auriculaire si indispensable au salut,

qu'en différentes circonstances, et particulièrement au moment de la mort, il étoit permis à une femme de confesser le moribond s'il ne se trouvoit ni prêtre, ni homme pour l'entendre. Dans le seizième siecle, il n'étoit pas rare de voir donner un bénéfice, une abbaye et même un évêché pour dot à une fille de distinction. Ainsi, quoique les femmes n'officiassent pas à l'autel, on peut dire qu'elles tenoient en quelque façon à l'église, et beaucoup d'hommes engagés dans les ordres sacrés auroient voulu n'avoir comme elles que le revenu sans l'exercice, ou le bénéfice sans les charges. Dans les siècles suivans les femmes firent quelques pas de plus vers la prêtrise. Les chrétiens de Circassie leur permirent d'administrer le baptême.

Dans leurs querelles particulières, ou lorsque l'un accusoit l'autre d'un crime, les hommes décidoient autrefois le différend par un combat, et victoire ou justice étoient alors synonimes; le plus fort avoit toujours raison. Ils avoient aussi recours quelquefois à l'ordalie, c'est-à-dire, au jugement de Dieu, qu'on supposoit se manifester dans les épreuves par le feu ou par l'eau. Les femmes

étoient exemptes de ces méthodes absurdes d'appeler la Divinité en témoignage. On ne les forçoit point à se justifier en se battant contre leurs accusateurs, parce que le combat auroit été visiblement inégal, et les épreuves de l'ordalie paroissoient trop violentes pour leur constitution foible et délicate. Mais elles pouvoient choisir un champion qui acceptoit le combat, ou se soumettoit à subir les épreuves. Dans ces occasions les femmes donnoient ordinairement la préférence à l'un de leurs adorateurs ou de leurs amis; mais lorsqu'elles s'avisoient de choisir un inconnu, elles ne couroient point le risque d'être refusées. Un chevalier assez discourtois pour commettre cette indécence auroit été déshonoré sans retour, et l'histoire n'en offre pas un seul exemple, tant le nom de lâche étoit universellement en horreur dans ces tems où les hommes faisoient généralement profession d'héroïsme et d'intrépidité. Ils aimoient beaucoup mieux courir à la mort que de passer pour la craindre; et telle étoit leur fureur de combattre pour les femmes, que ceux qu'elles n'honoroient point de la commission de venger leur injure en créoient d'imaginaires pour

avoir le plaisir de se battre en l'honneur du beau sexe. Cet enthousiasme ne se bornoit pas à des combats singuliers. Deux troupes de galans se mesuroient souvent l'une contre l'autre. Les rois profitoient quelquefois de cette frénésie, et engageoient leurs sujets à prouver l'excès de leur tendresse pour leurs amies, en immolant des voisins innocens qui ne pouvoient point avoir offensé des femmes qu'ils ne connoissoient pas. Dans le quatorzième siècle, tandis que la comtesse de Blois et la veuve de Montford se faisoient la guerre, elles indiquèrent une conférence sous prétexte de conclure un traité de paix, mais sans autre dessein réel que celui d'ajourner un combat, et ce fut à quoi les négociations se bornèrent. Beaumanoir, qui commandoit les Bretons, déclara qu'ils ne combattoient que pour l'honneur de leurs dames, et pour prouver qu'ils avoient les plus belles amies. Dans le quinzième siècle nous trouvons une seconde anecdote encore plus extraordinaire. Jean de Bourgogne, comte de Nevers, fit publier qu'il viendroit en Angleterre, avec seize chevaliers, combattre à toute outrance contre un pareil nombre, pour se désan-

noyer et mériter les faveurs de sa maîtresse. Et Jaques IV, roi d'Ecosse, s'étant déclaré dans tous les tournois le chevalier d'Anne, reine de France; cette princesse le somma de tenir son engagement et de soutenir sa querelle, en prenant les armes contre Henri VIII, beau-frère du monarque écossois. Jaques obéit aux ordres de sa dame, et la vanité d'une femme fit couler le sang de deux nations. Les guerriers, en tirant l'épée, invoqoient leurs dames, comme les poëtes, en prenant la plume, invoquent les muses. La gloire et la honte d'un chevalier réjaillissoient également sur sa dulcinée, et la maîtresse d'un lâche n'osoit plus se montrer. Quelqu'opposés que puissent paroître le sentiment de l'amour et l'envie de se battre, le premier n'étoit pas moins le principal aliment de l'autre. Le fameux Gaston de Foix, qui commandoit les troupes françoises à la bataille de Ravennes, sut profiter habilement de cette manie. Il parcourut les rangs de son armée et appelant par leurs noms les officiers et quelques-uns des soldats, il leur recommanda la patrie, l'honneur françois, et sur-tout de montrer ce qu'ils savoient faire pour le service de leur amie. Mais les femmes avoient

aussi des droits et des priviléges dont elles n'étoient redevables ni à leurs charmes, ni à la galanterie de leurs adorateurs. Elles jouissoient légalement de toutes les prérogatives de leur naissance. Elles siégeoient dans leurs tribunaux et exerçoient la jurisdiction des fiefs dans toute son étendue. Mathilde, comtesse d'Artois, siégea parmi les pairs de France, qui jugèrent criminellement Robert, comte de Flandres. Marguerite, fille de Baudouin, donna sa voix en qualité de pair dans le procès du comte de Clermont. Sous le règne d'Edouard III d'Angleterre, plusieurs dames de distinction furent sommées d'envoyer leurs représentans pour siéger dans le parlement.

Ce que je viens de raconter pourroit faire imaginer à mes lecteurs femelle que dans les temps dont nous venons de parler, le bonheur du beau sexe étoit plus complet qu'il ne le fut jamais à aucune époque précédente ou postérieure; mais cette opinion seroit fort erronée. L'empire de l'habitude, qui gouverne impérieusement toutes les choses de ce monde, avoit consacré, depuis un grand nombre d'années, l'usage de combattre en faveur de l'innocence ou en l'hon-

neur de la beauté; et cet usage obligeoit les hommes d'accepter le combat, lorsqu'une femme réclamoit leur secours, ou de se résigner à une éternelle infamie. Mais l'usage n'obligeoit point ce même homme à se conduire vis-à-vis de la femme pour laquelle il avoit combattu, ni vis-à-vis du reste de son sexe, avec la politesse respectueuse qui distingue si avantageusement aujourd'hui le caractère des peuples civilisés. Pour défendre une femme, il auroit combattu des géans, et bravé les plus grands périls; mais, en toute autre occasion, il n'auroit pas daigné lui montrer la moindre complaisance ou la plus foible attention. Les amans et les maris s'embarrassoient fort peu d'adoucir le sort de leur femme ou de leur maîtresse, ou de leur procurer les agrémens de la vie. Il faut ajouter que ces hommes, qui ne savoient que se battre, devoient être d'une société fort maussade, et que leur profonde ignorance rendoit probablement très-fastidieuse leur conversation, qui se bornoit sans doute aux anecdotes des tournois et aux histoires des combats; mais ce n'étoit pas ordinairement avec les femmes qu'ils passoient leurs heures de loisir ou d'oisiveté; le vin et la

de deux cens ans, de payer aux Maures un tribut annuel d'un cent des plus belles filles de leurs états. Dans le treizieme et le quatorzieme siecles, on n'avoit pas la moindre notion d'élégance. La propreté n'étoit même considérée que comme une chose très-indifférente. L'usage du linge n'existoit pas, et les filles les plus recherchées sur la toilette portoient des chemises de laine. A Paris, elles ne mangeoient de la viande que trois fois par semaine, et une somme de cent liv. passoit pour une dot fort considérable. Les bons citoyens de Paris mangeoient sur de la vaisselle de bois, et s'éclairoient avec des chiffons trempés dans l'huile, en guise de chandelles, qui passoient alors pour un luxe fort rare. On ne trouvoit du vin que chez les apothicaires, qui le vendoient comme un cordial, et on considéroit l'honneur de se faire traîner à travers les rues sales et raboteuses de la ville, dans une espèce de charrette montée sur deux roues, comme un privilège si honorable, que Philippe-le-Bel en priva les femmes des citoyens de Paris. Du tems de Henri VIII, les pairs d'Angleterre, qui se rendoient à cheval à Londres, portoient leurs épouses en croupe, et les

reconduisoient de la même manière dans leurs châteaux. Ces Ladys se couvroient la tête d'un capuchon de toile cirée, et s'enveloppoient d'un manteau de drap pour se garantir du froid. Accoutumés aujourd'hui à une très-grande recherche de commodités, nous imaginons que ces anciens usages devoient s'accorder difficilement avec la délicatesse du beau sexe ; mais l'habitude parvenoit à leur dissimuler l'incommodité des choses qui nous paroîtroient insupportables. Elles étoient toutefois exposées à un inconvénient avec lequel l'habitude ne peut jamais familiariser. On les accusoit très-souvent de magie, et le peuple se permettoit en conséquence contre elles toutes les indignités que pouvoit inventer la vengeance animée par la superstition. A la honte de la raison humaine, les loix sanctionnoient souvent cette barbarie, et condamnoient quelquefois la jeunesse et la beauté à une mort infamante et douloureuse. Mais lorsqu'une femme avoit atteint l'âge où les rides viennent sillonner le visage, s'il arrivoit dans son canton quelqu'événement fâcheux ou extraordinaire, on l'immoloit presque toujours pour la punir d'un crime imaginaire, qu'il lui auroit été impossible de commettre.

Lors qu'après avoir parcouru l'examen que nous venons de faire, nous comparons les tems où les femmes, portées presque jusqu'aux nues par la galanterie romanesque, n'avoient rien à attendre d'aucun autre sentiment, à ceux où elles jouissent de notre estime, de notre amitié et de tous nos plaisirs; nous n'hésiterons point à déclarer que leur situation présente, tout impartialement considéré, est mille fois préférable à ce qu'elle étoit lorsque traitées en quelques occasions comme des divinités, elles ne jouissoient cependant ni d'une considération personnelle dans la société, ni même d'une existence politique.

Fin du premier Volume.

ERRATA

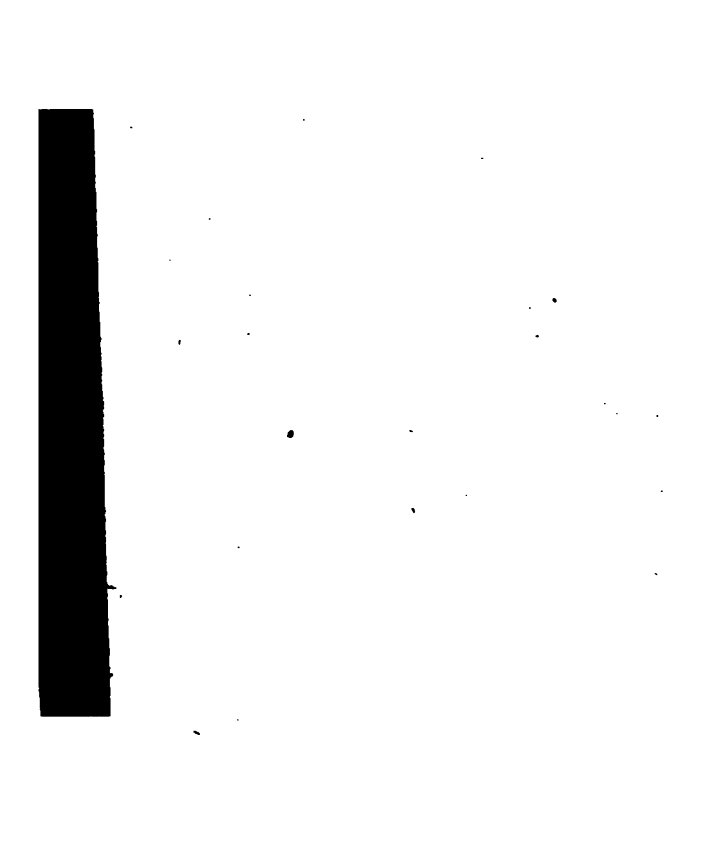
Du premier volume de l'Hist. des Femmes.

PAG. 10, lign.	11,	se servirent, *lisez* se servoient.
19,	17,	*supprimez* aussi.
20,	7,	en un jour, *lisez* un jour.
41,	22,	pieux chevalier, *lisez* preux chevalier.
43,	21,	et à chasser, *lisez* et chasser.
47,	18,	nouvelles manoeuvres, *lis.* nouvelles mœurs.
64,	15,	et l'apilité, *lisez* et l'agilité.
66,	22,	*lisez* suivi de l'admiration.
68,	9,	des suites, *lisez* des fruits.
73,	12,	conviés, *lisez* convives.
81,	17,	cocupations, *lisez* occupations.
85,	15,	*lisez* et s'est fort fréquemment.

109,	12,	Lady Wortley Monta-gne, *lisez* Lady Worthley Montagne.
128,	20,	et de donner un billet à la main, *lisez* et d'annoncer, un billet.
145,	11,	des erres, *lisez* des êtres.
150,	6,	des erres trop foibles, *lisez* des êtres trop foibles.
152,	1,	attenté au degré, *lisez* atteint au degré.
174,	4,	très impudemment, *lisez* très imprudemment.
178,	19,	ne fit pas grand tort, *lisez* ne fit grand tort.
189,	11,	le droit de la, *lisez* le droit de les.
Idem.	dern.	poteroient, *lisez* porteroient.
206,	15,	de ses restes, *lisez* des restes.

HISTOIRE

DES FEMMES.



HISTOIRE
DES FEMMES;
DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ
JUSQU'A NOS JOURS,

Avec des Anecdotes curieuses, et des Détails très intéressans, sur leur état civil et politique; chez tous les peuples barbares et civilisés, anciens et modernes.

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

PAR M. DE CANTWELL,
Lieutenant des Maréchaux de France.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez L'AUTEUR, rue Cassette, N°. 20,
Et chez BRIAND, Libraire, Quai des Augustins, N°. 50

1791.

HISTOIRE DES FEMMES.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Après avoir tracé dans le précédent chapitre l'histoire des femmes, presque jusqu'à notre tems, j'essaierai de donner dans celui-ci une idée du rang et de l'influence qu'elles ont aujourd'hui dans les différentes sociétés ou chez les différens peuples qui nous sont connus. Mais pour éviter des répétitions fréquentes et fastidieuses, au lieu de faire un examen particulier de chaque peuple ou nation, je diviserai ce sujet en trois parties. Dans la première, je traiterai des peuples Sauvages encore plongés dans l'ignorance et la barbarie; la seconde présentera le tableau des habitans de ce monde, qui tiennent une espèce de milieu entre les peuples Sauvages

et les nations civilisées, et celles-ci feront le sujet de la dernière partie, dans laquelle j'examinerai la situation des peuples qui ont porté les sciences, les arts et toutes les jouissances de la société au plus haut degré de perfection.

Avant d'avoir formé une société, et de s'être instruit par l'expérience, l'homme de tous les pays diffère très-peu dans son état primitif des animaux sauvages qui l'environnent. Il emploie comme eux une si grande partie de son tems à se procurer une subsistance, qu'il ne lui en reste pas assez pour songer à autre chose ; et ses idées s'étendent rarement au-delà de quelques sensations flatteuses qu'il satisfait sans réflexion et sans économie ; parce que, toujours occupé du présent, son imagination ne prévoit pas encore les peines et les besoins du lendemain, contre lesquels il ne prend point par conséquent de précautions. Parmi ses sensations, nous devons compter celle qui naît du commerce des deux sexes. A peine peut-on donner à ce commerce le nom de plaisir dans la vie sauvage, où les deux sexes n'ont pas la moindre notion d'affection personnelle ou réciproque, où les hommes s'embarrassent peu d'être

aimés de leurs femelles ou de leur plaire ; pourvu qu'elles se soumettent docilement à satisfaire leurs desirs momentanés ; où les femmes considèrent les hommes comme des maîtres dont elles doivent exécuter les ordres, et respecter les volontés.

Les femmes ayant été créées par la nature plus foibles que les hommes, elles ne peuvent obtenir d'autre considération que celle qui naît de la tendresse et de l'estime, et l'acquérir que parmi des hommes susceptibles de connoître les sentimens qui l'inspirent. Mais ces sentimens ne peuvent naître dans le cœur des hommes que par l'influence et l'ascendant des qualités morales des femmes, et de leur beauté. Dans la vie sauvage, à moins qu'ils ne soient excités par l'impérieux besoin de subsister, qui les entraîne à la chasse, ou par le desir impétueux de la vengeance qui les fait courir au combat ; les hommes lourds, taciturnes, dépourvus de discernement, de réflexion, et presque de pensées, végètent dans une espèce d'immobilité léthargique. Les femmes ressemblent aux hommes par la nonchanlance, l'ignorance et la mal-propreté ; elles connoissent fort peu la parure, et encore moins l'art de

l'ajuster. Brûlées du soleil, et communément enduites de graisse ou d'huile, leur vue et leur odeur sont plus capables d'éteindre les desirs que de les exciter. Dans cet état des choses, il paroît presqu'impossible que les femmes acquièrent jamais une influence ou qu'elles parviennent à alléger leur humiliant et pénible esclavage.

Les Sauvages ne connoissent d'autre occupation que la chasse, la pêche & la guerre, qui exigent de la force et du courage. Si la nature avoit doué les femmes de ces deux qualités, elles pourroient suppléer au défaut de charmes et d'intelligence, relativement à la considération ; mais elles ne leur donneroient pas sur les cœurs l'empire que leur a destiné la nature. Chez les nations civilisées, le beau sexe a tant de ressources pour entretenir la balance du pouvoir, et la faire pencher en sa faveur, sans le secours de la valeur ou de la force, qu'il parvient à gagner le cœur dans les occasions où la raison combat le plus fortement contre lui. Mais dans la vie sauvage, les femmes ne connoissent point l'art d'embellir la nature, & la beauté, enveloppée comme le diamant brut d'une écorce grossière, est privée de son éclat &

de son influence. Dépouillées de tout ce qui peut inspirer l'amour ou l'estime, les femmes éprouvent tous les inconvéniens de la foiblesse ; et leur timidité se laisse persuader facilement que la nature les a destinées à être dans ce monde les esclaves du sexe, qu'elle a doué de la force et du courage. Les femmès de l'Asie ont un grand avantage sur les sauvages femelles de l'Amérique et des autres pays ; dépourvues comme elles des qualités qui méritent l'estime, elles possèdent la beauté, et cultivent avec succès l'art d'inspirer les desirs de l'amour (1).

Tout est égal parmi les animaux, et la supériorité de la force, peut seule obtenir

(1) M. Alexandre auroit pu rendre compte des raisons de cette différence. Dans un pays fertile et sous un beau climat, les hommes ont moins besoin de se faire servir par les femmes, et elles ne sont point occupées des travaux vils et pénibles, dont les Américains chargent leurs femmes, sous un climat doux et serein ; il est bien plus aisé d'être propre ; et de la propreté à la parure, il n'y a qu'un pas, sur-tout chez les femmes. Il est tout simple, par conséquent, que les femmes de l'Asie, quoiqu'aussi ignorantes que les Américaines, aient sur elles de grands avantages qui dépendent uniquement de la différence du climat.

la supériorité de la puissance. Le cerf ou le taureau vigoureux qui a terrassé les animaux de son espèce, leur sert ordinairement de conducteur. Tel est exactement le système politique des Sauvages. Celui qui a prouvé par ses exploits la supériorité de sa force et de son courage, devient de droit le chef des guerriers de sa tribu; et pour s'en faire obéir, il n'a besoin ni du faste, ni des ornemens que les Asiatiques et les Européens considèrent comme les soutiens de l'autorité. Mais quelque soit son mérite, et la confiance, ou même la reconnoissance de sa tribu, son autorité lui est personnelle, et ne passe point à ses descendans. Si son fils veut commander comme son père, il faut qu'il mérite comme lui le commandement. Nous avons déjà observé que leurs femmes ne peuvent espérer d'acquérir aucune espèce d'influence chez des peuples qui ne connoissent d'autre mérite que la force et l'intrépidité dans les combats. Dans les pays civilisés, une mère de famille se crée une sorte d'empire, fondé sur l'autorité maternelle. Ses fils la respectent, et sont toujours prêts à défendre son honneur et sa vie. Mais

une Américaine ne tire aucun avantage d'une postérité nombreuse. Ses enfans, habitués à la voir traiter par leur père comme une esclave, ne tardent pas à imiter cet exemple, et à méconnoître son autorité. Nous en donnerons pour preuve l'horrible usage des Hottentots. Leurs femmes élèvent les enfans mâles à-peu-près jusqu'à l'âge de puberté. Les garçons sortent alors de tutelle, et leur admission dans la société des hommes se célèbre avec beaucoup de cérémonies. Lorsque cette initiation est terminée, le jeune Hottentot saisit ordinairement la première occasion de retourner à la hutte de sa mère, et de la battre de la manière la plus barbare, pour lui annoncer qu'il ne dépend plus de sa jurisdiction. Loin de tenir secrète cette action atroce, le Sauvage en tire vanité, et si sa mère en portoit des plaintes aux hommes de sa tribu, ils applaudiroient unanimément à l'énergie de leur nouveau camarade, et à la preuve évidente qu'il a donnée de son mépris pour le sexe féminin.

A l'appui de cette histoire, nous pourrions malheureusement citer une infinité d'autres preuves. Dans le Brésil, les femmes sont forcées de suivre leurs maris à la guerre, et

de leur tenir lieu de bêtes de somme. Elles portent sur le dos leurs enfans, les provisions, les hamacs et tous les ustensiles nécessaires. Dans l'isthme de Darien, elles suivent les guerriers et les voyageurs, en guise de chevaux de bat. Leur Reine parut en présence de quelques Anglois, portant dans ses bras son enfant, encore à la mamelle, et enveloppé d'une couverture rouge. Chez les Iroquois et les Algonquins, elles écorchent tous les animaux que les hommes tuent à la chasse. Les Miamis, qui ne connoissent point les commodes inventions de l'Europe, transportent leur bagage et leurs provisions sur des espèces de traineaux que les femmes font glisser sur la neige, au moyen de bricolles appuyées sur leur front, et elles exécutent cette tâche pénible avec un courage et une constance presqu'incroyables.

Dans tous les états despotiques l'esclavage est une chaîne qui passe de mains en mains, depuis le trône jusqu'à la dernière classe du peuple. Le prince fait trembler ses courtisans ; ceux-ci oppriment les officiers inférieurs qui tyrannisent les sujets ; et chacun des sujets traite sa femme en esclave. Quelques peuples ont un si grand mépris pour

les femmes, que les alliances les plus brillantes ne procurent à ce sexe infortuné, ni considération, ni privilège. Le roi de Giaga en Afrique ne dispense point ses femmes des œuvres viles, dont elles sont chargées par l'usage du pays. L'une porte son arc, l'autre son carquois, et une troisième porte les provisions, &c. Quand ce souverain boit ou mange, ses femmes sont obligées de se prosterner humblement à ses pieds. Ses sujets font travailler leurs femmes avec les esclaves, et inspectent les travaux le fouet à la main, pour corriger les paresseuses, et hâter l'ouvrage. Dans un tems où l'Indostan étoit la monarchie la plus vaste et la plus opulente de l'univers, l'empereur Mamoud second, dérogeant aux usages de son pays, n'avoit qu'une femme à qui il faisoit faire tout le service domestique de son ménage. Elle se plaignit un jour de s'être brûlée les doigts en cuisant le pain, et pria son mari de lui donner une servante pour la soulager dans son ménage. " Je ne suis, lui » répondit Mamoud, que le dépositaire » de l'état, et je me garderai bien de le charger de mes dépenses „. Cette maxime paroîtroit plus convenable à l'orgueil patrio-

tique d'un Grec ou d'un Romain, qu'au luxe efféminé d'un monarque de l'Asie.

L'affection des femmes pour leurs jeunes enfans est si vive, que l'écriture la cite comme la plus puissante de toutes les affections humaines : " Une femme peut-elle jamais oublier l'enfant qu'elle allaite? Cependant les femmes sont traitées parmi quelques peuples sauvages avec un excès de barbarie qui parvient à effacer ce sentiment inné, et pousse les victimes infortunées à détruire les filles dont elles accouchent, pour les mettre à l'abri du sort affreux de leur mère. Le P. Joseph Gumilla reprochoit un jour ce crime à une sauvage des bords de l'Œoronoke; elle lui fit la réponse suivante : — ;, Plut à Dieu, mon père, que ma mère m'eût étouffée en sortant de son sein! Combien de douleurs et d'angoisses elle m'auroit évité! — J'ai déjà beaucoup souffert; mais mes peines ne finiront qu'avec ma vie. Considérez, mon père, la rigueur de notre sort. Nos maris, en partant pour la chasse, prennent leur arc et leur carquois, sans s'embarrasser du reste. Il faut les suivre avec un enfant à la mamelle, et un autre sur les bras; ils reviennent le soir sans porter aucun

fardeau, & outre nos enfans, il faut encore porter tout ce dont il leur plaît de nous charger. Quoiqu'exténuées de fatigue, on ne nous permet ni de nous livrer au sommeil, ni de prendre un instant de repos. Ils nous obligent de moudre toute la nuit du maïs, pour faire du chica. Ils s'enivrent, et alors ils nous assomment de coups, nous arrachent les cheveux, et nous foulent aux pieds. Et quelle est notre perspective après tant de souffrances; dès que nous avançons en âge nos maris prennent une seconde femme plus jeune, et l'encourage à nous maltraiter, nous et nos enfans. Croyez-vous, mon père, que la patience puisse tenir à cet excès de tyrannie? Que pouvons-nous faire de mieux que d'étouffer nos filles? Comment pouvons-nous leur prouver mieux notre tendresse? Plut à Dieu, mon père, je vous le repète du fond de mon cœur; plut à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant (1).

(1) On trouve dans l'histoire politique et philosophque ducommercedes deux Indes, par l'abbé Raynal, deux rélations encore plus affreuses que celle que je viens de raconter; l'une a pour acteurs des Espagnols, et l'autre des François et des Anglois.

Il est possible que ce récit soit exagéré ; mais en admettant la vérité d'une partie de ses circonstances, elles suffiront pour nous convaincre de l'esclavage déplorable dont ces malheureuses Sauvages sont les victimes ;

Comme on n'est pas dans l'usage de classer ces différens peuples parmi les sauvages dont il est question dans mon texte, j'ai préféré d'insérer ces deux histoires dans une note. En parlant de Saint-Domingue, on enchaîna, dit-il, indistinctement tous les naturels du pays comme des bêtes sauvages. On faisoit relever à force de coups ceux qui tomboient de lassitude sous leur fardeau. Les deux sexes ne pouvoient approcher l'un de l'autre qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les travaux des mines, et les femmes dans les travaux des champs, qu'elles cultivoient de leurs mains débiles. Après les avoir exténués par l'excès du travail, on achevoit de les épuiser par une nourriture insuffisante et mal-saine. Les mères expiroient de fatigue et d'inanition, pressant contre leur sein flétri leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient ou se pendoient aux arbres sous lesquels ils avoient vu périr leurs femmes et leurs enfans, et toute la race fut anéantie. Dans un autre endroit, en parlant des esclaves des Européens, on exige, dit-il, des négresses un travail si violent, avant et immédiatement après leurs couches, que les enfans viennent morts au monde ou qu'ils ne vivent que quelques instans.

et cette vérité ne paroît pas suspecte, quand on considère ce qui se passe chez plusieurs autres hordes de Sauvages.

Les Grœnlandois, qui se nourrissent en grande partie de veaux marins, croient en avoir fait assez quand ils les ont tirés de l'eau et transportés sur le rivage; mais ils périroient d'inanition plutôt que d'aider leurs femmes à écorcher, accommoder ou traîner ces pesans animaux jusqu'à leurs hutes. Dans quelques parties de l'Amérique, lorsque les hommes tuent une pièce de gibier, ils la posent au pied d'un arbre, y font une marque qui puisse l'indiquer, et s'en retournent à leur habitation, d'où ils envoient leur femme chercher ce que par paresse et par vanité ils n'ont pas jugé à propos de rapporter eux-même.

Parmi les tribus errantes de l'Arabie les femmes sont non-seulement obligées de faire tout l'ouvrage de la maison et des champs, mais encore de nourrir, panser, seller et brider les chevaux de leurs maris. Les femmes des Mores, après avoir fait tout l'ouvrage de la maison, vont travailler à la terre, tandis que les maris sont spec-

tateurs oisifs de leurs peines, ou dorment tranquillement sous un arbre. Il est très-rare que les Sauvages permettent à leurs femmes de manger avec eux. Elles restent ordinairement debout derrière leur mari, le servent avec exactitude et mangent ses restes après l'avoir desservi, et ces restes se bornent le plus souvent à très-peu de chose. A Maduré les maris parlent ordinairement à leurs femmes d'un ton de voix dur et impérieux. Les femmes ne les approchent qu'en tremblant, et ne prononcent leur nom qu'avec l'addition de quelqu'expression respectueuse. Pour récompense de cette soumission elles sont de tems en tems battues avec la plus grande cruauté. Un de nos Européens ayant demandé un jour à un de ces Sauvages pourquoi il en usoit si durement avec sa femme: " Pourquoi mangerions-nous, répondit le Sauvage, avec des êtres si inférieurs à nous ? et lorsqu'elles font des fautes, pourquoi ne leur infligetions-nous pas une correction ? Leur métier est de faire des enfans, de les élever, de peler notre ris, de brasser notre huile, et de nous débarrasser de tous les ouvrages

vils qui ne conviennent qu'à leur méprisable espèce „. Mais comme le chatiment d'un Sauvage part plus souvent d'un mouvement de colère et de vengeance que du désir de corriger sa victime, il pousse quelquefois la fureur jusqu'à la faire expirer sous les coups. Le père Brebeuf raconte qu'ayant rencontré par hasard un jeune Huron qui frappoit violemment une jeune fille avec un bâton ; il courut à lui et lui demanda le motif de cette barbarie. " C'est ma sœur, lui répondit le jeune homme, elle a commis un vol, et je veux que sa mort expie le déshonneur qu'elle fait à notre famille „.Dans les pays civilisés, lorsqu'un homme commet un crime, sa famille, quoique sensible au déshonneur, cherche à sauver le criminel ; il paroît que les Sauvages adoptent la maxime contraire. Le motif de cette différence d'opinion seroit un problême assez curieux à résoudre.

Quelques hordes de Nègres qui habitent la côte de Guinée ne permettent jamais à leurs femmes de recevoir quelque chose de leur main, ou même de paroître devant eux sans se mettre à genoux. Dans quelques parties le l'Amérique il est défendu aux femmes d'entrer dans les temples et

se joindre aux assemblées religieuses. Lorsque les chefs s'assemblent pour traiter des affaires publiques, celles qui ont la curiosité de s'y trouver sont obligées de s'asseoir à terre à l'entrée de la salle des deux côtés du passage. Dans l'Indostan les tribunaux ne reçoivent point leur témoignage; et les antiques usages des tems barbares sont si difficiles à déraciner, qu'en Ecosse elles ne jouissent que depuis très-peu de tems de ce privilège. Il y a peu de Sauvages chez lesquels l'esclavage des femmes soit plus dur et plus complet que parmi les Caraïbes; comme on demandoit un jour à quelques-uns d'eux, pourquoi ils traitoient si mal leurs femmes? "Nous faisons, répondirent-ils, obéir nos femmes parce que nous sommes les plus forts; et vous autres Européens, vous êtes esclaves d'un seul homme qui n'est pas peut-être aussi fort qu'aucun de vous; on dit même que vous obéissez quelquefois à une femme, et cette absurdité nous paroît incompréhensible „.

Les grands du royaume de Potany ont tous une troupe de captives, dont ils ne font personnellement aucun usage, mais elles sont à la disposition de tous les étrangers

qui veulent en acheter la jouissance. La plupart de nos lecteurs connoissent sans doute les usages de la Circassie, où les parens élèvent avec soin leurs filles dans l'intention de les vendre en plein marché au plus offrant. Mais je tire le rideau sur ces objets dans la crainte qu'une recherche plus approfondie ne nous force d'admettre au nombre des vérités tristes que le sort des femmes est également d'être achetées et vendues chez les peuples sauvages et chez les nations civilisées.

Il est d'usage parmi quelques-uns des premiers d'offrir pour de l'argent leurs femmes et leurs filles aux étrangers, et de les faire danser devant eux toutes nues. Ils les répudient à volonté; et chez quelques tribus de Tartares ils ont même le droit de disposer de leur vie (1). Telle est en général

(1) Le docteur Cook en cite un exemple récent. Des jeunes gens qui appartenoient à mon hôpital, dit ce docteur, s'en revenant un jour échauffés du vin et des liqueurs qu'ils avoient bus auprès des tentes des Calmouks, ils y entrèrent, et trouvant une femme seule, après lui avoir fait avaler largement de leurs liqueurs, ils firent tout ce qui leur vint en fantaisie. Le mari revint, et trouvant sa femme dans les bras d'un de

la douloureuse situation des femmes chez les Sauvages. Dans la crainte de blesser trop vivement la délicatesse de mes lecteurs femelles, je ne continuerai point ce tableau repoussant. Il n'est pas surprenant que des femmes traitées d'une manière si barbare détestent leurs tyrans, et connoissent foiblement le sentiment de la tendresse maternelle. Il ne l'est pas non plus qu'elles saisissent la première occasion pour abandonner leur famille et se délivrer de leur affreuse situation. Les femmes de l'Amérique méridionale nous en offrent un exemple. Lorsque les Espagnols descendirent dans leurs pays, les femmes apperçurent avec joie qu'elles avoient moins à craindre de ces étrangers que des naturels du pays; et tandis que les hommes s'enfonçoient dans des déserts et des forêts presqu'impénétrables, pour échapper au fer de leurs ennemis, les femmes accoururent en troupe au

---

ces jeunes gens, les congédia sans montrer d'humeur; mais à peine furent-ils sortis qu'il assassina sa femme, et je l'ai vu moi-même, étant accompagné de plusieurs amis, trainer le cadavre vers un pont d'où il le jeta dans la rivière.

milieu des vainqueurs; et, peu sensibles au spectacle de leurs maris ou de leurs enfans morts ou expirans, elles se livrèrent aux caresses des destructeurs, dont la vue de leur sexe sembloit faire disparoître toute la férocité. Ce changement produisit sur les femmes un effet d'autant plus rapide qu'elles n'avoient jamais joui d'une pareille influence.

Quoique la conduite des Sauvages avec leurs femmes soit en général telle que je viens de la représenter, quelques circonstances annoncent cependant que ces peuples ne sont pas totalement dépouillés des sentimens de douceur et d'humanité. On rencontre du moins chez toutes les nations la même inconséquence, et elle démontre d'une manière incontestable que les mœurs et les usages sont par-tout l'effet du hasard plus que d'un systême politique. Les Hurons et les Iroquois traitent leurs femmes en esclaves ; mais les matrones jouissent d'une si grande autorité dans leurs familles, qu'elles peuvent à leur gré envoyer les hommes à la guerre, ou les forcer à faire la paix. Lorsqu'une matrone, soit pour appaiser les mânes de ses parens tués dans

la douloureuse situation des femmes chez les Sauvages. Dans la crainte de blesser trop vivement la délicatesse de mes lecteurs femelles, je ne continuerai point ce tableau repoussant. Il n'est pas surprenant que des femmes traitées d'une manière si barbare détestent leurs tyrans, et connoissent foiblement le sentiment de la tendresse maternelle. Il ne l'est pas non plus qu'elles saisissent la première occasion pour abandonner leur famille et se délivrer de leur affreuse situation. Les femmes de l'Amérique méridionale nous en offrent un exemple. Lorsque les Espagnols descendirent dans leurs pays, les femmes apperçurent avec manière différente. La vie et la mort de ceux qui sont absous ou condamnés dépendent absolument de la volonté des matrones. Nous avons déjà observé que parmi les Sauvages la dignité de chef est élective et s'accorde au guerrier le plus renommé par ses exploits. Chez les Hurons, cette dignité est héréditaire; mais c'est à la postérité des femmes qu'elle appartient. Ce n'est point le fils du chef, mais le fils de sa sœur qui hérite du commandement; et si toute la race des femmes est éteinte,

Alors on fait un nouveau choix parmi les plus nobles des matrones. Le chef des Hurons a toujours un conseil, et chaque famille distinguée fournit un membre à ce conseil. Ce choix est encore une des prérogatives des matrones, et il arrive quelquefois qu'elles nomment des conseillers de leur sexe. Quelques auteurs prétendent que chez les Iroquois toutes les ordonnances se rendent au nom des femmes ; mais ceux qui ont été plus à même de connoître leurs mœurs et leur politique, assurent que l'autorité des femmes n'est chez les Iroquois que purement nominale ; que les hommes ne leur font part que de ce qu'ils jugent à propos, et se servent de leur nom comme on fait parmi nous du contre-seing d'un bureau.

Chez les Natchés le commandement est aussi héréditaire ; mais il passe également aux descendans mâles et femelles de la race royale ; ils ont deux commandans, un de chaque sexe. La commandante n'est point l'épouse, mais la sœur ou la plus proche parente du commandant, et jouit des mêmes honneurs, des mêmes prérogatives et de la même autorité que lui : mais elle a en outre

tres paroissent très-attentifs, à éviter qu'ils n'en approchent. Le capitaine Wallis ayant, à son passage au détroit de Magellan, envoyé un bateau sur la côte, les sauvages qu'il avoit reçus à bord de son vaisseau sautèrent dans leurs canots, et suivirent le bateau en poussant des cris aigus, dont chacun et dans le vaisseau et dans le bateau ignoroit la cause. Mais en approchant de terre, ils apperçurent quelques femmes qui ramassoient des coquilles, et qui disparurent à toutes jambes dès qu'elles entendirent les hurlemens de leurs compatriotes. Les habitans de cette côte paroissent excessivement ignorans et barbares ; leur conduite dans cette circonstance annonce toutefois une espèce de jalousie. Cette passion, en général peu connue des Sauvages, n'est pas cependant parmi eux sans exemple ; mais c'est un accès qui dure rarement plus d'une heure : elle disparoît complétement avec le motif qui l'a fait naître, et il faut une nouvelle occasion pour la rallumer. Les Sauvages ne sont point susceptibles de l'inquiétude et des précautions durables dont les habitans à demi-civilisés des pays chauds s'occupent sans cesse.

Des

Des peuples qui ne possèdent qu'une misérable hutte, et tout au plus la provision d'un jour, qui enterrent le plus souvent les morts avec leurs vêtemens, leurs armes et leurs ustensiles, ne peuvent avoir que de très-minces propriétés, puisqu'une génération ne laisse rien qui vaille la peine d'être légué à la suivante. Les dignités ne sont héréditaires que chez les Hurons et les Natchés : à peine sont-elles connues des autres sauvages. L'autorité, fondée sur la force et le courage, n'est accompagnée d'aucune espèce de distinction. Dans les pays civilisés, les femmes partagent les honneurs de leurs maris, et en quelque façon leur autorité : mais il n'en est pas ainsi chez les Sauvages. Dans quelques endroits la femme du chef jouit d'une certaine considération ; dans quelques autres, la mère d'une nombreuse famille a aussi une sorte d'influence sur ses enfans. Le droit de préséance, dont les femmes sont si jalouses en Europe, est tout-à-fait inconnu parmi les Sauvages : l'envie et la vanité n'y troublent point la paix. On peut appliquer à leurs femmes ce que nous avons dit précédemment des femmes des

Gaulois, des Celtes et des Germains ; elles exercent communément la médecine et la chirurgie, et leurs secrets, acquis par l'expérience, opèrent souvent des cures dans des circonstances où nos meilleurs médecins d'Europe verroient échouer le fruit de leur pratique et de leur théorie. Ces espèces de miracles leur procurent un peu de considération ; mais c'est au sentiment de la superstition quelquelques-unes sont particulièrement redevables de la déférence ou de la sorte de respect que les hommes leur accordent : on les suppose douées du don de prophétie et de magie. L'ignorance et la curiosité ont souvent recours à leur art pour retrouver des choses perdues, obtenir un objet desiré ou connoître les décrets du destin. Esclaves soumises en toute autre circonstance, elles deviennent alors absolues, et leurs ordres sont exécutés avec la plus grande exactitude.

Telles sont à-peu-près la situation douloureuse des femmes chez les peuples sauvages, et les foibles ressources qu'elles ont pour l'adoucir. En quittant cette scène peu satisfaisante, nous tournerons nos regards vers les nations qui, après s'être tirées de

leur barbarie primitive, commencent à former une société plus régulière.

Le premier pas que les peuples Sauvages font pour sortir de la barbarie s'annonce ordinairement par une prévoyance de l'avenir; ils commencent à s'occuper du lendemain, à faire des provisions, et à chercher des moyens de les conserver. Ces premières réflexions ont conduit la plupart des peuples de la vie de brigandage à la vie pastorale. En nourrissant une quantité d'animaux, ils s'assurèrent une ressource lorsque la pêche et la chasse ne leur fournissoient pas une subsistance assez abondante. Telle est la vie que mènent toutes les hordes errantes des Arabes et des Tartares. Comme ils n'ont fait encore qu'un pas hors de la plus grossière barbarie, leurs femmes ne se sont aussi civilisées qu'en proportion, et ne se distinguent des femmes sauvages que par un goût très-vif pour la parure. Cette passion naturelle au beau sexe se manifeste dans tous les pays où les femmes sont traitées avec un peu d'indulgence: elle est généralement réprimée par la sévérité des Sauvages. Des femmes occupées de travaux, et

souvent maltraitées, n'ont point de motifs pour chercher à s'embellir.

C'est toujours pour captiver les hommes que les femmes tâchent d'augmenter l'influence de leurs charmes ; mais ces soins seroient superflus vis-à-vis des hommes qui ne connoissent de l'amour que l'instinct de la nature, ou un besoin vague et impérieux dont tout le sexe féminin est indistinctement l'objet. Lorsque les hommes sont susceptibles de faire un choix ou d'accorder une préférence, l'envie de l'obtenir produit une émulation. Les femmes font alors leur principale étude d'inventer des ornemens, et de s'en parer avec élégance. La passion des femmes arabes et tartares est fondée sur ce motif ; les hommes se plaisent à voir leurs femmes couvertes de bijoux et de colifichets, et sacrifient volontiers tout, excepté leurs chevaux, pour se procurer cette sorte de jouissance.

Dans plusieurs cantons de l'Afrique, et même de l'Asie, les peuples nourrissent des troupeaux, et semblent cependant conserver dans la vie pastorale toute la barbarie des peuples qui ne subsistent que de la chasse

et de la pêche. Mais ceux qui ont fait un pas de plus, et qui ont étendu les vues de leur association jusqu'à l'agriculture, prennent nécessairement des mœurs plus douces, et l'indulgence pour les femmes est un des premiers effets de leur humanité. Cette règle est, comme toutes les autres, sujette à beaucoup d'exceptions.

Dans quelques cantons de la côte de Guinée, les femmes ont voix délibérative dans les assemblées publiques, tandis que dans d'autres elles sont politiquement nulles et complétement esclaves. Sur les bords du Niger les femmes peuvent passer pour belles, si on fait moins consister la beauté de la figure dans la couleur que dans la régularité des traits; elles sont fidelles, affables et modestes. Leur physionomie indique la candeur, et leur langage annonce la douceur et l'ingénuité. Les hommes, sensibles à leurs bonnes qualités, les traitent avec plus de tendresse et d'indulgence que les habitans des climats septentrionaux ; en avançant vers l'orient, on voit la figure et le caractère des Africains se détériorer sensiblement. Placés sur un sol aride, et à peine susceptible de culture, ils ne subsistent en général que de la

chasse et de la pêche ; les femmes, moins belles, moins douces et moins modestes que celles qui habitent les bords du Niger, sont traitées par les hommes avec beaucoup plus de despotisme et d'indifférence.

Dans l'île de Formoze, et parmi quelques tribus de Péruviens, un usage tout-à-fait opposé à celui des autres pays procure aux filles une considération fort supérieure à celle des enfans mâles, parce que du moment où elles sont mariées le mari est reçu dans la maison du beau-père, et devient un membre de sa famille ; d'où il s'ensuit que les garçons en prenant une femme quittent pour toujours la maison paternelle, et que le père de plusieurs filles voit bientôt multiplier sa famille ; tandis que celui qui n'a que des garçons se trouve insensiblement réduit à l'abandon et à la solitude. Les habitans des bords du Niger ne sont pas les seuls Africains qui traitent leurs femmes avec indulgence ; la tribu connues sous le nom de *Pholeis*, se distingue des autres par des mœurs très-pacifiques, et une grande aversion pour la guerre. Ils ont fait quelques progrès dans les arts, et ne le cèdent à aucune nation civilisée pour les sentimens de

bienfaisance et d'humanité. Tendres et indulgens pour leurs femmes, ils leur font partager tous les avantages de la société.

Quoique la vie pastorale, les travaux de l'agriculture, et tout ce qui tend à adoucir les mœurs des hommes, améliorent généralement le sort des femmes, il n'est pas moins vrai que ces institutions, qui leur procurent en très-peu de tems de grands avantages, leur imposent dans les commencemens un surcroît de peines et d'embarras. C'est ce qu'elles éprouvent dans une partie de l'Afrique et de l'Amérique, où la culture des terres, conduite avec peu d'intelligence, produit de si foibles moyens de subsistance, que les hommes dédaignent de s'en occuper, et en chargent les femmes, faute de pouvoir les employer plus utilement. Il en résulte qu'indépendamment de tous les soins domestiques, elles sont encore obligées de piocher la terre, de semer le grain, de recueillir et de rentrer la récolte. Sous un climat brûlant ces occupations doivent paroître très-dures à un sexe foible, que la nature ne semble pas avoir destiné à des travaux si pénibles.

Après avoir parcouru le détail affligeant de

leurs souffrances, nous allons passer à l'examen de leur situation chez les nations les plus civilisées qui font profession d'indulgence et d'affection pour le beau sexe.

Quoique l'usage de renfermer les femmes nous paroisse avec raison un abus de la loi du plus fort, qui répugne également aux sentimens de la justice et de l'humanité, nous trouvons cependant cette pratique généralement établie dans presque toute l'Asie et l'Afrique, et dans une partie de l'Europe; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que par-tout où cette coutume est adoptée, elle indique incontestablement un peuple sorti de la première barbarie, durant laquelle les hommes font trop peu de cas des femmes, pour être susceptibles de jalousie. Ils considèrent le sexe féminin comme des êtres inférieurs, créés par la nature, exprès pour les servir, et pourvu que les femmes leur obéissent exactement, ils s'inquiètent fort peu du reste de leur conduite.

Il paroît que cette méthode de renfermer les femmes, que nous aurons l'occasion de discuter plus amplement, ne se pratique que très-imparfaitement chez les Mogols. Elle est encore moins rigoureuse chez les Chinois,

et l'on peut dire qu'elle est à peine connue des habitans du Japon. Les Turcs en sont de très-rigoureux observateurs ; mais les Persans surpassent toutes les autres nations par l'excès de leur jalousie. La chasteté des femmes leur paroît une chose si fragile, qu'ils ne leur accordent jamais un instant de liberté. Chez les Turcs, les femmes, quoiqu'habituellement recluses, ne sont pas toujours asservies à la même contrainte. Elles vont une fois par semaine passer plusieurs heures aux bains publics. Les pères et les maris leur accordent, relativement à leur rang ou à leur fortune, tous les bijoux et les ornemens qu'elles peuvent desirer, et un grand nombre d'esclaves pour les amuser ou les servir. Il paroît qu'à tout bien considérer, leur sort n'est pas fort à plaindre ; et Lady Montague n'hésite point à affirmer qu'elles sont les femmes les plus heureuses de ce monde. J'ai peine à croire cependant que cette Lady eût voulu troquer le rang et l'état dont elle jouissoit en Angleterre pour les plaisirs sédentaires du plus magnifique haram, ou même pour le serrail de Constantinople. Les Persans sont très-exacts à renfermer leurs femmes, mais ils les traitent à tout autre

égard avec beaucoup d'indulgence et d'humanité. On leur prodigue les liqueurs et le parfums les plus précieux, et leurs appartemens, toujours remplis d'un grand nombre de femmes esclaves, sont meublés avec la plus grande somptuosité. Mais tous les bijoux magnifiques dont elles sont décorées, tout cet appareil du luxe qui les environne, ressemble aux chaînes d'or dont on s'est servi quelquefois pour garroter plus décemment les souverains.

Les femmes jouissent d'une plus grande considération chez les Mogols que parmi les Turcs et les Persans. Dans les classes inférieures, elles ne sont point rigoureusement asservies à la retraite, et elles ont acquis souvent dans le serrail un grand ascendant sur le dépôt qui faisoit trembler tout l'empire. Noor-Jehan, épouse favorite de Jehangire, distribua les premières places de l'état à sa famille, et introduisit à tel point le goût du luxe et de la dépense, qu'au rapport d'un historien oriental, la cour ne s'occupa plus que de fêtes. Les rues retentissoient jour et nuit de chants et de sérénades, et la ville étoit constamment éclairée par des feux d'artifices et des illuminations : les monnoies

courantes portoient la double empreinte du nom de l'empereur, et de celui de son épouse chérie. Ses parens prirent rang immédiatement après la famille du monarque, et furent admis dans les appartemens secrets du serrail. Mais cet exemple est une exception en faveur de la beauté, et peut-être du génie. Il arrivoit très-rarement qu'une femme prît dans l'état une si grande influence. Les gens de distinction font garder leurs serrails avec beaucoup plus d'exactitude que les particuliers obscurs, et la vanité contribue autant à cette rigueur que la jalousie. Outre le chagrin d'être trahi par ses femmes, l'homme élevé en dignité croiroit son honneur très-blessé, si l'une d'elles avoit le malheur d'être profanée par les regards ignobles d'un simple particulier, et les femmes se félicitent, dit-on, elles-mêmes d'une retraite qui les met à l'abri des regards impurs. On assure que dans plusieurs occasions on a vu de ces favorites rester obstinément, et périr dans les flammes qui dévoroient leurs appartemens, parce qu'elles ne pouvoient pas se sauver sans être apperçues du peuple.

Par-tout où les hommes ont un grand nombre de femmes et de concubines, le

despotisme des maris est indispensable pour prévenir le désordre et la confusion. Ce despotisme est en petit ce que celui de l'état est en grand, et il agit sur les passions de la même manière; puisque la crainte est le ressort unique de ces deux gouvernemens. Dans un haram, la jalousie, par-tout ailleurs si commune et si violente dans le cœur des femmes, est forcée de garder le silence; quelque soit la violence de leur dépit ou de leur envie, il faut qu'elles dissimulent avec soin, quand le despot les honore de sa présence. L'air ou le ton du reproche, le plus foible signe d'humeur, ou d'indocilité, seroient promptement suivis des plus rigoureux châtimens; le divorce, un cachot, ou peut-être la mort, avertiroit les compagnes de la victime qu'on n'offense pas impunément un maître absolu et impitoyable. Les amis de la coupable peuvent plaindre son sort; mais elle n'a point de secours à espérer des loix. La justice ne prend jamais connoissance de ce qui se passe dans les harams. Par-tout ailleurs la personne d'une femme est sacrée, et son mari est le seul qui ait la permission de la contempler. Ce privilège, accordé au beau sexe, a procuré plusieurs fois les

moyens d'exécuter une conjuration. Des hommes armés se faisoient porter jusque dans l'appartement des grands, dans des espèces de chaises exclusivement destinées à l'usage des femmes. La victime dévouée croyoit y rencontrer l'amour, et n'en voyoit sortir que des furies, qui s'élançoient pour l'immoler.

C'est un précepte sacré de la religion mahométane dans l'Indostan, de ne jamais laisser appercevoir les femmes. Les frères n'ont pas la liberté de voir leur sœur en particulier. Dans ces pays, un homme seroit offensé si un autre osoit affirmer que ses femmes existent, et un mari souffre même avec peine qu'on lui en demande des nouvelles. Tous les peuples qui ont des notions de l'honneur l'attachent à l'objet qui leur semble le plus précieux, et cet objet est dans l'Indostan la chasteté des femmes. Le despote encourage ce préjugé chez ses sujets, parce qu'il sert à lui garantir leur fidélité, lorsqu'ils sont assez éloignés pour ne pas redouter une prompte vengeance. Dans les occasions où un gouverneur de province devient suspect, on commence par lui ordonner d'envoyer ses femmes à la cour. N'en

envoyât-il qu'une, et pas même sa favorite, on la reçoit comme un gage précieux et sacré qui forcera le gouverneur à se conduire avec circonspection. Mais, s'il hésite, s'il élude la demande ou diffère d'obéir, il est sur le champ déclaré rebelle. Ce n'est point sur son amour pour la femme qu'il envoie, que l'on fonde l'opinion de sa fidélité future, mais sur son honneur, dont elle est dépositaire; et en cas de trahison, le souverain a le droit de violer cet honneur; la femme devient son esclave. Les femmes sont si sacrées dans les Indes, que dans les fureurs de la guerre et du carnage, le soldat n'étend jamais sur elles sa violence. La victoire ne donne point de droits sur les harams; et les brigands, chargés d'assasiner un Indien, passent respectueusement devant l'appartement de ses femmes. Cet usage est probablement consacré par les préceptes de la religion; mais ce n'est pas seulement dans les Indes que l'on en trouve des exemples. Lorsque le Grand-Seigneur envoie une troupe de satellites expédier un criminel de lèze-majesté et saisir ses trésors, ils respectent le haram et tout ce qui appartient aux femmes.

Mais quoique les Indiens aient pour le

sexe féminin cette vénération illusoire, quoique parmi eux les femmes soient censées sacrées, leur sort n'est pas moins précaire et le résultat du hasard. Après leur avoir donné une éducation qui tend à avilir leur ame et à bannir toutes les vertus, on les prive de la liberté personnelle, on les vend ou on les marie sans qu'elles puissent s'y opposer. Exposées à être saisies pour dettes, comme faisant partie du mobilier de leur mari ; rongées de chagrin et de jalousie, elles n'ont jamais de plaisirs purs ; et quand les années ont effacé leurs charmes, il ne leur reste qu'une longue perspective d'humiliations. Salomon eut soixante femmes et quatre-vingt concubines (1) ; mais l'histoire cite un petit chef d'Indiens qui renfermoit

(1) M. Alexandre ne donne à Salomon que soixante femmes et quatre-vingt concubines. L'histoire sacrée n'en parle pas si modestement : elle porte à sept cens le nombre des premières, et celui des autres à trois cens. On pourroit trouver extraordinaire que le nombre de ses épouses fût si supérieur à celui des concubines ; mais il faut observer qu'il étoit chargé irrévocablement des premières, et qu'il pouvoit se défaire d'une partie des autres quand il en étoit rassasié.

deux mille femmes dans son haram pour sa jouissance personnelle. Il est bien extraordinaire, que, sans égard pour la population, on ait ainsi violé publiquement les loix de la nature. En arrivant dans les Indes, les Européens, saisis de la contagion, suivirent l'usage du pays. Les Portugais entretinrent chacun sept ou huit concubines, qu'ils ne tenoient point enfermées, mais ces malheureuses étoient forcées de travailler, et de remettre à leur tyran le prix de leur salaire.

Quoiqu'il paroisse d'après ce que je viens de dire que le sort des Indiennes n'est point digne d'envie, elles ne sont pas cependant tout-à-fait réduites à l'esclavage; mais la loi les protège et les opprime tour-à-tour. Ces loix sont comme beaucoup d'autres institutions si divisées et subdivisées qu'il est très-difficile d'expliquer leurs contradictions. Il paroît qu'au total les femmes ont à se louer de quelques réglemens, et à se plaindre de beaucoup d'autres. Il est défendu de prêter de l'argent à une femme, à un enfant, ou à un esclave, excepté dans des tems de calamités publiques, ou à une femme dont le mari est en prison pour

dettes. La loi ordonne aux femmes d'obéir en toute occasion à leurs maris, et permet à celui-ci de châtier et même d'immoler à son ressentiment sa femme indocile. Une fille est forcée d'avoir la même obéissance pour son père ou pour son tuteur. Un magistrat ne doit dans aucune circonstance prendre conseil d'une femme, ni recevoir son témoignage en justice ; enfin la loi ordonne que toutes les femmes seront sequestrées et privées de la liberté personnelle. Mais elle ordonne aussi que les pères éléveront et entretiendront leurs filles ; et elle défend aux pères et aux tuteurs d'établir une sœur cadette avant son aînée. Les maris sont obligés de donner à leurs femmes une aisance proportionnée à leur fortune. Les femmes conservent après le mariage la propriété de tout ce qu'elles possédoient avant; elles peuvent en disposer durant leur vie, ou par testament au moment de leur mort. La loi autorise aussi un mari à tuer celui qui essaie d'enlever ou de débaucher sa femme ; elle défend de vendre une fille esclave sans son consentement, de faire aucune insulte à une femme ou à une fille, à laquelle on accor-

de un réfuge dans un tems de tumulte ou de calamité publique. Un mari ne doit point se mettre en route sans avoir pourvu à la subsistance de sa femme durant son absence ; il ne peut pas la renvoyer quoique coupable sans assurer sa nourriture et son entretien. Enfin la loi condamne à une forte amende, non-seulement celui qui commet un rapt, mais même celui qui se permet devant une femme des paroles ou des gestes indécens. Telles sont les loix de l'Indostan ; mais l'histoire de ce pays annonce que ce qui concerne la protection et la sûreté du beau sexe est très-imparfaitement exécuté.

La totalité des anciens peuples de l'Indostan, que l'on distingue sous le nom d'Indoux, sont divisés en différentes classes ou castes, dont le rang s'élève de degré en degré jusqu'à la première ; et chaque caste forme une espèce de république qui n'a aucune communication, et ne contracte jamais d'alliance avec les autres. Il s'ensuit que les femmes ne peuvent pas, comme dans beaucoup d'autres pays, s'élever par le mariage, puisqu'elles ne peuvent épouser que des hommes de leur caste ; mais

elles ne sont point enfermées aussi rigoureusement que les Mahométanes. Dans quelques cantons les femmes de distinction paroissent quelquefois dans les rues. Les Ethiopiennes ont encore plus de liberté que les Mahométanes et les femmes des Indoux. Poncet assure que la sœur de l'empereur, qui régnoit durant le séjour qu'il fit en Ethiopie, avoit un palais particulier, qu'elle se montroit souvent en public, montée sur une mule richement caparaçonnée et environnée de quatre ou cinq cent femmes qui jouoient du tambour de basque, et chantoient des vers à sa louange. Il paroît que chez les Chinois, qui ne le cèdent point aux habitans de l'Europe pour l'urbanité des mœurs, les femmes jouissent du rang de leur mari et partagent leurs honneurs. L'empereur peut épouser la fille du plus obscur de ses sujets, et l'impératrice n'en jouit pas moins presqu'autant que lui des respects de la nation. Mais quoique l'épouse du souverain et toutes les femmes de la Chine jouissent des honneurs et des privilèges dus à leur rang, leur sexe est presqu'entièrement dépouillé de toute espèce de fortune et de propriétés. Ce système, qui

Telle est la situation des femmes chez la plupart des peuples qui tiennent une sorte de milieu entre la première barbarie des Sauvages et l'état de société des nations civilisées. Mais comme la culture des mœurs et les progrès des connoissances ne procèdent pas par-tout sur un plan uniforme, comme le génie, la nécessité et mille autres circonstances admettent beaucoup de variétés, souvent une nation avance plus rapidement qu'une autre à certains égards, et se trouve fort en arrière relativement à plusieurs autres. C'est ainsi que les habitans de l'isle d'Otaheite, nouvellement découverte dans la mer du Sud, quoiqu'ils ne connoissent de l'univers que le petit Archipel qui les environne, quoiqu'ils soient les véritables enfans de la nature, nourris et presque vêtus de sa main, quoiqu'ils n'aient pas la moindre notion des arts ou des sciences, sont toutefois humains, civils sociables entr'eux, et complaisans pour leurs femmes, qui partagent tous les droits et les privilèges des dignités et des rangs, et jusqu'à l'autorité suprême lorsqu'elles peuvent y prétendre par leur naissance. Elles trouvent chez les hommes de leur pays

toute la déférence et l'indulgence que la foiblesse de leur sexe semble exiger. Mais quoiqu'ils poussent fort loin la complaisance, quoique les deux sexes vivent familièrement et habituellement en société, le moment qui les rassemble presque par-tout les sépare dans l'isle d'Otaheite: ils ne mangent point ensemble. Les femmes servent quelquefois les hommes à leurs repas, mais ne les partagent jamais. On pourroit présumer que les femmes de cette isle considèrent l'action de boire et de manger comme une espèce d'indécence (1).

Il est assez remarquable que dans la plus grande partie de l'Amérique, que l'on peut regarder aujourd'hui comme le principal siège de la barbarie et la patrie des Sauvages, les hommes n'ont en général qu'une femme; tandis qu'en Afrique et en Asie, où les habitans sont un peu plus civilisés, la polygamie n'a point de bornes. Mais les

(1) On verra dans la suite que M. Alexandre ne peut pas raisonnablement admettre cette opinion puisqu'il nous représente les femmes de cette isle marchant nues dans les rues sans la moindre honte, et se livrant en public à toutes sortes d'appétits avec la même indifférence.

coutumes de l'orient, et particulièrement la pluralité des femmes, paroissent si invariables, que ce chaînon de l'esclavage du sexe féminin rompra très-probablement le dernier ; et en nous en rapportant aux missionnaires qui ont entrepris de propager en Asie la foi chrétienne, les préceptes de cette religion qu'ils parvenoient le plus difficilement à faire adopter, est celui qui défend la polygamie. Les Asiatiques trouvoient si absurde la restriction qui ordonne de se borner à la possession d'une seule femme, qu'ils ne pouvoient pas se persuader que ce précepte fût agréable au suprême législateur de l'univers.

CHAPITRE IX.

Continuation du même sujet.

DANS les foibles essais que nous venons de donner sur l'histoire générale des femmes, nous avons eu le déplaisir de démontrer que le beau sexe a été privé de presque tous les droits de l'humanité durant une longue suite de siècles. Les femmes sont encore aujourd'hui complétement esclaves dans un quart du globe, et perpétuellement captives dans une portion beaucoup plus considérable de ce même univers. Enfin ce n'est que dans ce petit coin qu'on appelle *l'Europe* qu'elles jouissent, parmi les créatures raisonnables, du rang et de la considération, qui semblent leur avoir été destinés par la nature. C'est avec grand plaisir que je me vois arrivé à cette partie de leur histoire, où nous pourrons les considérer parmi les nations civilisées et dans une situation absolument opposée à celle que je viens de décrire.

Mais quoique les femmes possèdent en

Europe des avantages dont elles ne jouissent point dans les autres parties du globe, ou qu'on ne leur accorde ailleurs que dans des circonstances particulières, comme toute l'étendue de l'Europe n'est pas également civilisée, le sort des femmes n'est pas partout également avantageux.

La Russie, que nous considérons comme une partie de l'Europe, quoiqu'elle comprenne une portion de l'Asie, n'a essayé que depuis peu d'années à prendre le poli des nations européennes, et elle est encore loin d'atteindre le degré auquel il faut nécessairement qu'un peuple parvienne avant qu'il soit susceptible d'avoir les égards convenables pour un sexe dont la foiblesse et la sensibilité exigent de la douceur et de l'indulgence. Le sort du beau sexe en Russie n'est point comparable à celui dont il jouit en Angleterre, en France et en Italie. Une des dernières impératrices de Russie fit inhumainement fustiger en public une jeune demoiselle de la première qualité, et ce châtiment blesse également la décence et l'humanité. La même impératrice souffrit, dans une autre occasion, qu'on infligeât la même punition à plusieurs femmes de qua-

lité, et qu'on y ajoutât le supplice barbare de leur arracher la langue (1). Tandis qu'on exécutoit cette sentence, chacune des coupables étoit portée sur les épaules d'un homme, sans autre vêtement qu'un simple jupon : telles étoient fort récemment les mœurs des Russes, dans un tems où par toute l'Europe, et même chez des peuples que nous appelons barbares, la loi évitoit en punissant des femmes de violer la décence. Différens voyageurs prétendent qu'en Russie les nouvelles mariées présentoient la première nuit à leur mari, pour gage de leur soumission, un fouet qu'elles avoient fait elles-mêmes, et qu'elles auroient trouvé très-mauvais que le mari ne leur en eût pas obligeamment appuyé quelques coups sur les épaules pour en faire l'essai. Mais des voyageurs plus modernes assurent qu'en

(1) M. Alexandre auroit dû nous dire quel est le crime qui a entraîné un châtiment si sévère. Son silence à cet égard peut rendre suspect un fait dont il ne cite point l'époque. Il auroit dû au moins nous nommer l'impératrice qui régnoit alors en Russie, et qu'il accuse sans la faire connoître. C'est peut-être un moyen d'échapper aux réfutations, mais non pas d'obtenir la confiance.

supposant que cette coutume ait existé, il n'en reste pas aujourd'hui la moindre trace.

Quoique les femmes de Pétersbourg ne soient point forcées de se renfermer dans leurs appartemens, elles sortent fort peu. A peine émancipées de la première barbarie, elles n'ont encore ni dans leurs manières ni dans leur conversation rien de ce qui distingue le sexe doux et délicat des autres nations de l'Europe. Leurs exercices et leurs amusemens conviendroient beaucoup mieux à des hommes qu'à des femmes. L'impératrice régnante se divertit quelquefois avec les dames de sa cour à tirer au blanc. L'ivrognerie, le vice dominant de tous les climats froids fait si peu de honte aux dames russes, que dans les occasions où il leur arrivoit de s'ennivrer chez un ami, c'étoit, il n'y a pas encore bien long-tems, un usage général d'aller le lendemain remercier l'amphitrion de la galanterie qu'il leur avoit faite. Les nouveaux réglemens pour les assemblées de la cour de Pétersbourg contenoient, et contiennent peut-être encore cet article remarquable. « Il est en outre dé-
» fendu aux dames de s'ennivrer, sous tel
» prétexte que ce puisse être, et les hom-

„ mes ne jouiront de ce privilège qu'après
„ neuf heures du soir „.

Quoique ce tableau ne soit pas très-favorable au beau sexe de la Russie, il jouit cependant d'une grande considération. Les femmes partagent les dignités, le rang et l'élévation de leur famille et de l'homme qu'elles épousent ; elles succèdent au trône, et l'Impératrice régnante fait honneur à son sexe et à sa nation par ses talens et son génie : il seroit à souhaiter qu'on pût en dire autant des qualités de son cœur. Le gouvernement prend soin des veuves et des enfans mâles et femelles des officiers militaires. Lorsque les veuves sont jeunes, on leur accorde en forme de dot une année des appointemens de leur mari ; lorsqu'elles sont âgées, on leur assure le quart des appointemens, et les filles conservent cette pension jusqu'à l'âge de quinze ans ; on les marie alors, ou on en dispose autrement. Différentes loix fort sages mettent les femmes à l'abri des insultes, et dans toute autre classe que celle des paysans, le beau sexe est exempt des travaux serviles ou pénibles. Les femmes jouissent de leur dot, et des successions dont elles héritent ; enfin elles

avancent à grands pas vers le degré de bonheur et de considération où les femmes des autres parties de l'Europe sont parvenues.

Dans les autres pays situés au nord de l'Europe, le sort des femmes n'est pas encore fort amélioré. En Laponie, en Norwège et en Pologne, elles n'ont point d'appartemens séparés, à l'exception de quelques maisons de la première noblesse. Toutes les possessions territoriales acquises ou héréditaires descendent aux enfans dans l'ordre suivant. En Pologne le fils hérite des deux tiers, et les filles prennent le reste ; le père ne peut point disposer de sa fortune d'une manière différente sans en avoir obtenu la permission par une sentence du juge. Dans le Danemarck les femmes héritent de toute espèce de succession ; mais quel que soit leur rang ou leur naissance, elles ne peuvent ni vendre ni aliéner la moindre portion de terre. A leur mort, le plus proche héritier est autorisé à en prendre possession, nonobstant tout engagement, vente, échange ou marchés quelconques. En Angleterre, les filles sont exclues des biens patrimoniaux lorsqu'il existe un fils ; mais le père a la

liberté, quoiqu'ayant des fils, de donner ses acquêts à ses filles, ou de les leur laisser par testament. En Piémont, les filles ne peuvent point prétendre aux fiefs, tandis qu'il existe un mâle de leur race. Quoique les femmes possèdent rarement en Angleterre des titres et des honneurs de leur chef elles partagent toujours ceux de leur mari, à l'exception des femmes des évêques et des magistrats. Un anglois de la première qualité qui épouse une fille d'une naissance obscure, lui fait partager tous les honneurs de son rang, et aucun événement n'est susceptible de la faire redescendre dans son premier état; car en supposant qu'après avoir perdu son premier mari elle en prît un second dans la classe la plus vile, ses connoissances lui conserveroient obligeamment jusqu'à sa mort son ancien titre. Les angloises n'ont jamais joui du privilège d'ennoblir leur mari; mais on a vu depuis peu, quelques exemples de titres accordés à des femmes, avec la faculté de les transmettre aux mâles de leur postérité. Les usages de l'Allemagne sont, à cet égard, un peu différens de ceux de l'Angleterre. Les titres et les honneurs sont exclusivement annexés

à la naissance, et ne peuvent s'acquérir que par le mariage. Une femme qui épouse son supérieur redescend, si elle lui survit, dans sa première obscurité.

Comme le droit de jouir et de disposer des propriétés, soit en terres ou en biens d'autre nature, a été accordé avec différentes clauses et restrictions; et comme ce privilége est un de ceux qui constituent particulièrement la dignité et la puissance dont les hommes sont généralement le plus jaloux, je vais tâcher de mettre mon lecteur en état d'apprécier jusqu'à quel point on a poussé à cet égard l'indulgence ou la sévérité pour le sexe dont j'ai entrepris de tracer l'histoire.

Dans les pays où les hommes existent sans loix et sans société, on ne connoît point la propriété personnelle des terres; lorsque les loix et la société sont dans leur enfance, la terre est une propriété publique, et ce public strictement parlant ne signifie que les hommes. Dans la première de ces situations, les femmes ne possèdent rien qu'elles puissent considérer comme à elles. Dans la seconde, on leur permet quelquefois de disposer de ce qu'on leur donne, ou de ce

qu'elles gagnent en travaillant ; à mesure que la société mûrit elles se rendent utiles, et acquièrent de l'importance. Quoiqu'on ne puisse pas dire qu'une fille ait une propriété tandis qu'elle vit avec son père, il est cependant d'usage qu'il lui fasse une dot en la mariant

La coutume de doter les femmes à leur mariage remonte à la plus haute antiquité. Pharaon donna la ville de Gazer à sa fille lorsqu'elle épousa Salomon, roi d'Israël. Nous avons lieu toutefois de croire que dans ces premiers âges les femmes n'avoient ni la disposition ni la jouissance de leur dot, mais que l'épouse et le bien qu'elle apportoit étoient considérés l'un et l'autre comme la propriété du mari. Nous voyons les femmes jouer constamment un rôle trop obscur dans l'histoire de la première antiquité, pour supposer qu'elles aient pu acquérir personnellement de la fortune, ou qu'on ait consenti à leur confier celle que leur père ou leurs parens avoient acquise. Parmi les anciens habitans de la Chaldée, les femmes étoient, dit-on, exclues de toutes successions, et le jugement de Moïse annonce qu'avant lui elles n'avoient jamais joui à

cet égard d'aucun privilège. Les filles de Zelophehados présentèrent une requête à Moïse, aux prêtres, aux princes et à la congrégation; elles représentèrent qu'après s'être conduit durant toute sa vie selon les règles de la justice et de la probité, leur père venoit de mourir dans le désert, et que comme il ne laissoit point après lui d'enfans mâles, elles se croyoient en droit de partager sa fortune avec le reste de la famille. Moïse ordonna non-seulement qu'on leur accordât leur demande, mais qu'à l'avenir, lorsqu'un homme mourroit sans enfans mâles, ses filles partageassent entr'elles la succession. Il paroît que dans beaucoup de pays le droit de succession des femmes est encore aujourd'hui fondé sur ce jugement du patriarche.

L'estime et la vénération particulières des Egyptiens pour les femmes qu'ils consultoient souvent, et dont ils suivoient les conseils dans beaucoup d'occasions, peuvent faire raisonnablement présumer que les femmes jouissoient parmi eux du privilège d'héritier de leurs ancêtres; sur-tout lorsque nous considérons que les Grecs, originairement une colonie d'Egypte, étoient, à

l'exception des Hébreux, le seul peuple de l'antiquité qui leur accordoit cette prérogative. Les anciens Romains, accoutumés à défendre par la force ce qu'ils avoient acquis par la violence, ne concevoient pas qu'on pût accorder à une femme ce qu'elle ne savoit ni défendre ni conquérir; mais trouvant dur à la longue d'être forcés de donner tout à leurs fils et de laisser leurs filles dans l'indigence, et plus mécontens encore de savoir qu'au défaut d'enfans mâles un parent éloigné viendroit, armé de la loi, dépouiller leurs filles, les pères firent de leur vivant en faveur de leurs filles différentes dispositions qui réduisoient leur patrimoine à peu de chose. Le peuple irrité de ces arrangemens, et se laissant persuader par un reste de l'antique barbarie, que les femmes n'avoient point de droits aux successions, fit passer la loi Voconienne, qui défendoit à tous les citoyens de laisser leur fortune à leur fille, quand même ils n'auroient pas d'autre enfant. Cette loi eut son exécution chez les Romains jusqu'au tems où leurs sentimens commencèrent à s'humaniser. L'amour et l'équité plaidèrent victorieusement la cause du beau sexe, et les femmes ob-

tinrent le droit d'hériter lorsqu'elles n'auroient point de frères, ou après leur mort, de toutes les espèces de propriétés.

Chez tous les peuples barbares on retrouve à-peu-près les mêmes coutumes; les Lombards méconnoissoient si complétement les droits du sexe féminin aux successions, que leurs loix autorisoient les enfans naturels, et même les parens mâles très-éloignés, à partager avec une fille la succession de son père. Les Saxons adoucirent cette loi; les pères et mères furent obligés de laisser leur fortune à leurs fils, et au défaut d'enfans mâles à leurs filles. Les Bourguignons n'admettoient les filles ni à hériter avec leurs frères, ni à succéder à la couronne. Il paroît que chez les Francs les terres saliques étoient de la même nature que celles du tems du systême féodal; elles relevoient d'un seigneur ou suzerain, auquel le possesseur devoit un service militaire. Cette clause excluoit naturellement les femmes, qui ne pouvoient pas exécuter le service militaire: mais on inventa depuis différentes méthodes pour éluder cet obstacle. Celui qui vouloit avantager également son fils et sa fille la conduisoit devant un juge

ou commissaire, et prononçoit la formule suivante. " Ma chère enfant, une coutume
„ antique et barbare exclut les filles de la
„ succession de leur père ; mais comme je
„ tiens également tous mes enfans de la
„ providence, je dois les aimer également.
„ En conséquence, ma chère enfant, je
„ déclare que ma volonté est que vous par-
„ tagiez également avec votre frère dans
„ ma succession „. Cette loi salique, qui paroît nulle aujourd'hui dans la France moderne, relativement aux particuliers, conserve encore toute sa force quand il s'agit de la couronne. Une femme ne peut pas prétendre à siéger sur le trône ; mais quoique les François ne veuillent pas confier leur sceptre aux mains d'une femme, ils ne peuvent pas empêcher qu'une femme ne gouverne le monarque qui porte la couronne, et cet évènement leur est arrivé si souvent, qu'en dépit de la loi salique on peut dire qu'aucun des royaumes voisins n'a été si constamment gouverné par des femmes.

Il paroît que par-tout ailleurs qu'en France les lois qui excluent les femelles de la jouissance et de la succession des propriétés, ne se sont étendues qu'aux particuliers. Chez

toutes les nations de l'antiquité, chez les Asiatiques de nos jours, et même dans quelques parties de l'Amérique, où les femmes n'ont en général ni propriété ni existence politique, où jamais elles n'ont possédé de terres, ni même joui de la liberté pour leur conduite personnelle, au défaut d'héritiers mâles on leur a permis de monter sur le trône et de gouverner les affaires de l'état. Cette absurdité est si palpable, qu'on ne peut en assigner d'autre motif que celui de la superstition.

Chez les peuples barbares l'esclavage ou la servitude des femmes les rend incapables de posséder une propriété; le salaire qu'elles gagnent en travaillant, ou ce qu'elles prennent à la chasse, appartient à leurs parens mâles, qui les protègent et leur fournissent une subsistance misérable et précaire. Par-tout où la polygamie est autorisée, les femmes ne doivent jouir d'aucune propriété. La propriété assure une sorte d'indépendance, et une femme indépendante ne se soumettroit pas volontiers à partager sa fortune et son mari avec toutes les rivales qu'il plait au despote de recevoir dans son lit. Par-tout où les femmes sont rigoureu-

nfermées, elles ne peuvent avoir propriété; elles n'ont besoin que du .t et de la nourriture, et il ne leur as possible de diriger ce qui se passe rs du haram (1). Par-tout où les sont une marchandise qui se vend ète publiquement, il n'est pas posélles aient de propriétés, puisqu'elles une elles-mêmes, et sont par controp avilies pour qu'on leur en ıe autre considérée peut-être comme p plus précieuse. En calculant le ɔmbre de causes qui s'opposent à es femmes possèdent des propriétés l point ces causes sont multipliées ues, nous trouverons que le beau

---

ıs le code des Gentoux, les loix semblent que les propriétés sont non-seulement aussi mais aussi soigneusement définies, et aussi nent assurées qu'en Europe. Cela me paroît fort difficile à concevoir. Comment une ermée dans un haram et ne pouvant paroître un autre [illegible] que son mari, peut-elle ortun[illegible] affaires? il faut, ou que ce [illegible] ou que le code soit faux et

sexe ne jouit de ce privilège que dans un très-petit nombre des pays les plus civilisés de l'Europe, et encore avec tant de restrictions, qu'à peine peut-on dire qu'elles jouissent de ce qu'elles possèdent. Mais comme j'aurai occasion d'examiner en détail les droits et les privilèges des femmes de l'Angleterre, qui sont, à beaucoup d'égards, les mêmes que ceux des autres nations civilisées qui les environnent, je n'anticiperai point pour le moment sur cet article.

Dans les passages de la vie humaine, qui conduisent de l'état primitif et sauvage de la nature, au goût de l'élégance et de la politesse, il paroît que l'on prend assez communément le faste et l'ostentation pour les symboles de la grandeur. Nous en trouvons des preuves très-frappantes chez presque tous les peuples de l'Orient, et dans le Nord chez les Polonois. Les Polonoises d'un rang distingué se rendent rarement visite entr'elles, sans être environnées d'une nombreuse suite de serviteurs, de flambeaux et d'équipages. Mais lorsqu'on se suit jusque chez elles, tout ce fantôme de parade s'évanouit. Les meubles de leurs appartemens sont miséra-

bles. On y trouve rarement de la propreté, et les femmes n'y sont elles-mêmes que les humbles esclaves de leurs maris; qui, à tous autres égards que celui de la parure et de l'équipage, les traitent à peine comme des individus de leur espèce. En Allemagne, où le goût est en général moins perfectionné qu'en France et en Angleterre, les femmes sont infiniment plus vaines de leurs titres et de leurs vieux parchemins. Les Italiennes, qui ont le sang plus chaud, cherchent plus à captiver le cœur que les yeux, et sont parvenues, comme les Françoises, à établir sur les hommes un empire presque despotique, que les Portugaises semblent perdre tous les jours de plus en plus. Du tems d'Alphonse, lorsque les Portugais faisoient la gloire et l'honneur du genre humain, l'homme qui insultoit une femme, ou qui manquoit à l'engagement qu'il avoit contracté avec elle, étoit dégradé de son rang, quelqu'élevé qu'il pût être ; mais aujourd'hui une galanterie fort différente les autorise à commettre toutes sortes de perfidies avec impunité.

En Angleterre, en France, en Italie et dans tous les autres pays de l'Europe, qui sont parvenus au même degré de politesse,

un mélange d'amour et d'humanité, a déterminé les hommes à dispenser les femmes de tous les travaux pénibles; et dans la classe malheureuse qui est forcée de gagner laborieusement sa subsistance; nous voyons souvent l'homme de peine, quoiqu'affaissé sous son fardeau, essayer encore d'alléger la tâche de la femme ou de la fille qui l'accompagne, ou qui travaille à ses côtés. La politesse et l'urbanité des mœurs ont universellement étendu leur effet en Europe; non pas seulement sur ceux qui, élevés dans l'aisance, ont reçu le dernier poli d'une éducation soignée; mais aussi sur ceux qui, abandonnés aux soins de la nature, n'ont jamais eu d'autre précepteur. Ce sentiment d'indulgence et de sympathie ne se borne point à dispenser les femmes de travaux pénibles, que n'admet point la foiblesse de leur constitution; il s'annonce dans toutes les occasions, et dans les plus foibles relations entre les deux sexes. L'infériorité du rang ne dispense point les hommes des égards ou même du respect qu'ils doivent à une femme, quelque soit son état ou sa naissance. Les citoyens aisés prennent plaisir à parer leurs femmes et leurs filles, et se per-

suadent que cette élégance fait réjaillir sur eux une sorte de considération. Nous nous identifions si parfaitement avec nos femmes, que nous sommes humiliés de leurs fautes, et fiers de leur bonne conduite. Il semble que leurs vertus ajoutent à notre mérite et à notre réputation. Enfin, nous prenons un intérêt si vif à tout ce qui les regarde, qu'on peut les considérer comme les arbitres de notre destin, comme le plus cher objet de nos pensées, et le mobile de presque toutes les actions de notre vie. L'excès de notre indulgence, et la force de leur ascendant, ont fait passer en proverbe que l'Angleterre est le paradis des femmes, et l'enfer des chevaux (1).

En France, en Espagne et en Italie, les femmes ont encore plus d'influence qu'en Anglєtterre, mais elle est fondée en géné-

---

(1) J'avois toujours ouï dire que ce proverbe s'appliquoit à la ville de Paris, ou effectivement on maltraite les chevaux d'une manière féroce, ce qui n'a point du tout lieu à Londres, ni dans aucune partie de l'Angleterre, que j'ai toujours regardée comme le paradis des chevaux ; on n'entend jamais dans toute cette isle claquer un seul de ces fouets qui déchirent le corps des chevaux et les oreilles des hommes.

ral sur des motifs différens. Elles la doivent chez nous à un mélange d'amour pour leurs personnes, et d'estime pour leurs vertus; et chez les nations que je viens de nommer, les femmes n'en sont redevables qu'à une galanterie d'habitude, qui semble moins s'adresser à un objet particulier qu'à tout le beau sexe, sans distinction. Dès qu'un François se trouve en compagnie avec une femme, qu'elle soit vieille ou jeune, laide ou belle, il ne lui fait pas moins sa cour, et des complimens à perte de vue sur ses charmes. Lorsqu'un Italien se présente chez une femme, il l'aborde avec l'air de la plus respectueuse soumission, et lui baise ordinairement la main. Si elle a de la naissance et de la beauté, l'Italien la considère comme un être céleste, comme un ange sous la forme humaine; et n'en approche par conséquent qu'avec tout l'extérieur de la vénération. L'Espagnol va plus loin : toutes les femmes sont l'objet de son adoration; il conserve encore une teinte de l'ancien esprit de chevalerie, et hasarde sa vie sans hésiter, dès qu'il est question de secourir une femme, ou de la servir. L'objet de son amour est toujours une divinité dont il ne parle jamais

qu'avec l'expression de la plus extravagante hyperbole. Il ne présente jamais rien à une femme sans accompagner sa politesse d'une génuflexion, à moins qu'elle ne soit une simple paysanne.

D'après ce tableau, on pourroit croire que les femmes méritent et possèdent en Europe un bonheur complet, dont leur sexe ne jouit dans aucune autre partie de la terre. Mais il faut se garder de vouloir juger à la pemière vue, on est presque toujours trompé par les apparences. Les femmes sont en quelque façon par-tout les esclaves d'une autorité supérieure. Renfermées en Asie dans une prison, elles sont réduites à n'avoir d'autres plaisirs et d'autres volontés que le caprice de leur despote. Leurs triomphes sont passagers ; leurs rivalités, leurs querelles et leur captivité sont éternelles. En Afrique et en Amérique, elles sont les esclaves de maîtres exigeants paresseux et inhumains, qui les excédent de travaux, les maltraitent et leur accordent à peine une subsistance. Abandonnées en Europe à une éducation vicieuse ou insuffisante, génées dans tous les temps dans la jouissance de leur propriété par les restrictions de loix

rigoureuses, déshonorées sans miséricorde pour la moindre des fautes que les hommes commettent impunément, et qu'ils regardent le plus souvent comme des gentillesses, leur sort est encore loin d'être digne d'envie. Dans le mariage, elles portent seules tout le poids de cette chaîne indissoluble; et si elles sont maltraitées, la loi ne leur offre aucun secours, à moins que leur mari n'ait publiquement tenté de leur arracher la vie (1). Tandis qu'il court toutes les femmes de la ville, s'il arrive à son épouse délaissée d'oublier un instant les droits qu'il néglige, quoique plus coupable qu'elle, il obtient un divorce, et peut la chasser, sans lui accorder une subsistance. Tandis que livrée

(1) M. Alexandre parle ici particulièrement des loix de l'Angleterre. En supposant qu'il y ait en France des loix relatives à la police domestique du mariage, elles sont tombées en désuétude et parfaitement ignorées aujourd'hui de la plupart des François. Ces sortes de loix sont cependant la sauvegarde des mœurs, et les mœurs sont sans contredit la source des vertus. Nos douze cens législateurs modernes, qui font aujourd'hui tant de tapage, n'en jugent pas probablement ainsi, car ils n'ont pas daigné s'en occuper.

à l'opprobre et à l'indigence, elle se repent peut-être sincérement de ses fautes, son mari triomphe, et se livre impunément à tous les vices. Dans les affaires relatives à l'honneur, les nations les plus civilisées font fort peu d'attention aux femmes. Elles possèdent très-rarement des titres personnels, l'illustration ou l'obscurité de leur naissance, ne peut rien diminuer ou ajouter au rang ou à la dignité de leur mari. Les chevaliers de malte, quoique très-jaloux de ne recevoir que de la noblesse très-pure dans leur ordre, s'embarrassent fort peu du côté des femmes, & cette indifférence a prévalu dans presque toute l'Europe. Pourvu que la filiation des hommes soit exacte, on regarde celle des femmes comme fort indifférente.

Quoique nous ayons observé dans le cours de cet examen une partie des raisons qui contribuent chez différens peuples au bonheur ou au malheur du sexe féminin, il ne sera peut-être pas déplacé d'en faire plus exactement la revue avant de terminer ce chapitre. En raisonnant sur ce sujet par analogie, nous n'hésiterions pas de dire qu'un principe inhérent à la nature a profondément gravé dans notre ame un sentiment de ten-

dresse et d'indulgence pour le sexe féminin. En effet, presque tous les animaux nous en donnent l'exemple. Lorsque le coq découvre des vivres, il s'empresse d'appeler ses poules, et presque tous les mâles des oiseaux vont à la provision pour nourrir leur femelle, tandis qu'elle couve. Quoique les mâles des quadrupèdes paroissent moins serviables & moins complaisans, on trouve cependant parmi eux quelques traces de cette indulgence. Nous n'en voyons point battre les femelles de leur espèce, à moins d'avoir été violemment irrités, et même dans ces occasions ils semblent plutôt vouloir exercer une correction qu'une vengeance. Mais nous nous égarerions en prenant l'analogie pour guide; en effet, si nous examinons l'homme sauvage, sortant des mains de la nature, nous ne découvrirons aucun instinct, aucune inclination innée qui le porte à traiter sa femelle avec indulgence. Si la nature a empreint ce sentiment dans son cœur, il a sans doute été rapidement effacé par l'habitude et par l'éducation, puisqu'il n'en reste pas la plus légère apparence. Le père Charlevoix nous apprend que quelques Sauvages du nord de l'Amérique ne frappent point leurs fem-

mes,

mes, et ne se défendent jamais contre elles; mais, en supposant ce fait vrai, il ne seroit tout au plus qu'une exception locale à la règle générale, quoique tous les voyageurs affirment unanimément que sur le plus léger prétexte, les sauvages maltraitent leurs femmes de la manière la plus barbare.

Nous avons déjà observé que par-tout où les passions animales ne sont point tempérées par des sentimens d'humanité, la supériorité de force ou de puissance est toujours accompagnée de la tyrannie. Nous conclurons de ce principe général que la foiblesse des femmes, et l'impossibilité de défendre leurs droits naturels contre un sexe beaucoup plus fort, sont les principales causes de la manière injuste et rigoureuse dont elles sont traitées presque par-tout. On pourroit encore alléguer pour raison, l'insensibilité des hommes, ou cette disposition féroce qui donne tout à l'appétit du sexe, et rien au sentiment de l'amour. Tel est particulièrement leur caractère dans les pays où les arts et la société sont encore dans l'enfance. Des hommes accoutumés à chercher laborieusement à la chasse et à la pêche une subsistance précaire, contractent inévitablement l'habi-

tude de la cruauté. Aigris par les besoins, privés du secours de l'exemple et de la religion, qui peuvent seuls peut-être nous inspirer des sentimens d'humanité, ils exercent sans scrupule, sur un sexe foible, la férocité avec laquelle ils sont familiarisés dès leur enfance. Quelque soit la différence qui peut exister dans les sentimens originaires des hommes, il n'est pas moins incontestable que l'exemple et l'éducation peuvent également les rectifier et les corrompre. J'en offrirai pour exemple la conduite et le caractère opposés de la classe honnête et de la populace d'Angleterre. On ne supposeroit pas que ces deux espèces d'hommes ont reçu de la nature des dispositions différentes; et, cependant, au moyen de l'éducation, de l'habitude et de l'exemple, les derniers surpassent tous les peuples de l'Europe en arrogance et en brutalité, tandis que les autres ont acquis légitimément une haute réputation de bienfaisance et d'humanité.

C'est aussi au défaut d'une éducation convenable, qu'on doit imputer une partie des désagrémens particuliers au sexe féminin. Constamment occupées chez les sauvages des travaux pénibles qui flétrissent la beauté,

également dépourvues des charmes du corps et de l'esprit, comment les femmes pourroient-elles adoucir la férocité de leurs tyrans? Dans les pays un peu moins barbares, en Asie, par exemple, on pare fastueusement leur personne, mais on se garde bien d'orner ou d'éclairer leur esprit. Dans les climats tempérés, leur esprit se développe avec leurs charmes; mais dans les climats chauds, l'esprit est encore dans l'enfance quand les charmes ont acquis leur maturité; et les qualités morales ne s'annoncent jamais chez les femmes que quand leur beauté est déjà fanée, ou entièrement flétrie. Cette observation explique très-clairement pourquoi les femmes de l'Asie n'ont jamais une grande influence. Dans les pays où les mœurs, les arts et le luxe ont atteint à un haut degré de perfection, les inconséquences des femmes, leurs fantaisies dispendieuses, et leur avidité insatiable pour tous les plaisirs, nous contraignent souvent à user de sévérité, et à mépriser l'objet de notre affection.

Aux différentes causes que j'ai considérées comme la source de presque tous les désagrémens du beau sexe, il faut encore ajouter la négligence de la plupart des femmes, à

chercher les moyens de plaire. Cette négligence est pardonnable dans la vie sauvage, où des travaux continuels ne leur permettent pas de penser à leurs charmes, et où elles n'ont aucune ressource pour remplacer une beauté promptement flétrie. Mais elle n'a point d'excuse dans nos pays civilisés, où l'on rencontre trop souvent des femmes d'une mal-propreté rebutante; des filles qui, fières des dons de la nature, reçoivent nos hommages avec un air de présomption qui détruit l'effet de leurs charmes, et des malheureuses qui ont renoncé à toutes les vertus de leur sexe, pour se livrer à tous les vices du nôtre. On peut ajouter encore à cet affligeant tableau, les épouses imprudentes qui, dès le lendemain de la noce, se croient dispensées d'employer à conserver le cœur de leurs maris, les moyens dont elles se sont servies avec succès pour le captiver.

Dans nos pays civilisés, les femmes prétendent qu'on les maltraite dès qu'on néglige de leur rendre hommage ou de les aborder avec l'extérieur du plus profond respect; dès qu'on ne s'empresse pas d'aller au-devant de tous leurs desirs, dès qu'on ne pousse pas la complaisance et la soumission, jusqu'à

l'adoration. Accoutumées à entendre vanter par-tout leurs charmes, et dépourvues du discernement nécessaire pour distinguer le langage du cœur de la galanterie d'usage, elles deviennent fières et exigeantes, souvent même aigres et malhonnêtes pour ceux qui n'offrent point à leur vanité un tribut suffisant de louanges et d'admiration. Parvenues à cet excès d'aveuglement et d'impertinance, elles sont fréquemment exposées à essuyer des mépris et des humiliations. Ce travers est plus particulièrement affecté à celles que la nature a traitées le plus libéralement. On les fête en public; au bal, aux promenades, et dans les assemblées, elles fixent tous les regards; et chacun s'empresse à leur offri quelques grains d'encens. Mais parmi cette foule d'adorateurs, il s'en trouve rarement un qui désire ajouter cette nouvelle idole à ses dieux Pénates. La jeunesse et la beauté passent, les adorateurs et l'encens disparoissent, il ne reste qu'un triste souvenir, des regrets et de l'ennui.

La nature a profondément enraciné dans le cœur des hommes le désir de posséder exclusivement l'objet de leur tendresse et de leur estime; et ce desir est la source de la jalousie

cette passion, la plus violente de toutes celles qui affiègent le cœur humain, a été de tous tems le plus cruel ennemi de la beauté. C'est elle qui a condamné les femmes de l'Asie à une prison perpétuelle, qui les prive de toutes les douceurs de la société, et qui les expose dans l'Indostan, et particulièrement dans la Perse, à être maltraitées, ou même immolées, pour avoir jeté un seul regard sur un étranger. Détournons les nôtres de ce tableau repoussant ; et après avoir examiné quelles sont les sources des désagrémens du beau sexe, considérons à présent les circonstances qui sont en sa faveur.

Toutes les circonstances favorables aux intérêts du beau sexe peuvent se réduire à deux articles généraux, l'éducation d'un sexe et la conduite de l'autre. C'est le défaut d'instruction et d'éducation qui fait l'homme sauvage, et c'est la possession de ces deux avantages qui distingue l'homme civilisé ou l'homme de société. Les citoyens de presque toutes les nations de l'Europe s'habituent dès leur plus tendre enfance à avoir pour le beau sexe toutes sortes de déférences. On leur recommande sans cesse de respecter les femmes, et de leur ren-

dire tous les petits services dont ils sont capables. Quand ils avancent en âge, on leur apprend qu'un galant homme doit au sexe le plus foible, bienfaisance et protection. Ces principes passent insensiblement pour les sentimens de la nature, qui ajoute bientôt son impulsion impérieuse aux préceptes de l'éducation. L'attrait d'un sexe pour l'autre, sagement empreint dans nos cœurs par la main de la providence, vient resserrer les nœuds de l'habitude, et la voix de l'amour se joint à celle du devoir et de l'honneur. Mais il ne faut pas confondre cet amour des nations civilisées avec l'appetit brutal des peuples sauvages. Le premier est un mélange du désir joint à un sentiment de préférence, fondé sur l'estime ou sur la sympathie. L'autre n'est qu'une impulsion purement animale, dont l'effet peut adoucir passagèrement la férocité, mais qui ne procure jamais aux femmes une influence ou une considération durables. Chez les peuples civilisés l'amour est moins impétueux et plus constant. Toujours accompagné de délicatesse et de générosité, il respecte et protège la foiblesse dont il a triomphé. Le sauvage rassasié, la méprise et l'abandonne.

Mais ce n'est pas seulement à l'amour que le beau sexe est redevable parmi nous de ses défenseurs; mais à l'amitié, à l'estime et à mille autres relations d'intérêt ou de société, indépendamment d'un grand nombre de loix dont la sévérité est en proportion de la foiblesse du sexe quelles sont destinées à protéger.

Telle est l'heureuse influence de la tendresse et de l'éducation qui concourent parmi nous au bonheur du beau sexe en général. Mais c'est sans doute de leur humeur, de leur caractère et de leurs qualités personnelles que dépend leur bonheur dans l'intimité du ménage. La vie domestique est sujette à une multitude de petits incidens, où les opinions et les volontés se heurtent souvent; mais en supposant que ces contestations soient assez fréquentes et assez opiniâtres pour détruire la tranquillité du ménage, l'homme de bon sens, qui se trouve lié avec une femme qu'il lui est impossible d'aimer, peut s'en venger par le mépris, mais non pas par la brutalité.

Je n'entreprendrai point de faire ici la longue et inutile énumération des différens moyens que les femmes peuvent employer

pour captiver l'indulgence et l'affection de leurs maris. Chez les sauvages elles y réussissent sans doute par l'assiduité au travail, par une soumission aveugle et par une tendresse inépuisable pour leurs enfans. Au Levant, elles se résignent à supporter gaiement leur captivité ; elles recherchent et emploient à l'envi tous les moyens de plaire, et évitent avec le plus grand soin tout ce qui pourroit éveiller le redoutable sentiment de la jalousie. En Europe, leur carrière est plus vaste ; elles peuvent faire briller tour-à-tour l'éclat de différentes vertus ; quand une femme réunit à de la beauté, la chasteté, la douceur et la bienfaisance, elle parvient inévitablement à captiver son mari, et à humaniser le caractère le plus intraitable.

CHAPITRE X.

Caractère et conduite des femmes

Comme les actions des femmes sont en général moins variées et moins multipliées que celles des hommes, il entre aussi un plus petit nombre de vices et de vertus dans la composition de leur caractère. En Asie, où une captivité perpétuelle les prive en quelque façon de la faculté d'agir et de penser, ou du moins d'observer, on peut dire avec Pope qu'elles n'ont point de caractère.

En tête des qualités qui composent le bon ou le mauvais caractère des deux sexes, on admet assez généralement un vice ou une vertu première qui sert en quelque façon de figure principale dont le grouppe qui l'environne ne sont que les accessoires ou figures dépendantes. Les vertus les plus estimées chez les hommes sont le courage et le génie ; chez les femmes on donne les premières places à la modestie et à cette bonté de cœur qui dispose à plaindre et à

consoler l'infortuné. Comme ces deux vertus constituent principalement le caractère desiré chez les femmes, j'essaierai, en traitant ce sujet, de découvrir jusqu'à quel point le beau sexe a cultivé ces vertus, et s'est livré aux vices opposés ou aux excès contraires.

En calculant la nature de nos passions, et l'imperfection des loix et de la société, nous pouvons raisonnablement présumer que dans les premiers âges de l'antiquité, on ne pratiquoit pas fort exactement la chasteté et la modestie. Les motifs qui déterminèrent, dit-on, le créateur du monde à ensevelir la race humaine dans un déluge universel, la destruction de Sodome et l'histoire des filles de Loth, sont autant de preuves qui servent à confirmer cette opinion. En descendant au tems des patriarches, on n'apperçoit pas un grand changement. Lorsqu'Abraham s'en fut en Egypte pour éviter la famine, il avoit si mauvaise opinion des mœurs de ces peuples, qu'il craignit que l'envie de posséder sa femme ne les déterminât à l'assassiner. Le patriarche recommanda en conséquence à son épouse de dire qu'elle étoit sa sœur. Il lui fit encore

répéter ce mensonge en voyageant avec elle dans le pays des Philistins. Son fils Isaac suivit son exemple lorsqu'il alla comme lui à Gésar (1) avec Rébéca; et l'observation que lui fit Abimélech, lorsqu'il eut découvert sa supercherie, indique assez clairement le peu de conséquence qu'ils mettoient aux privautés des deux sexes. " Quelqu'un de mes sujets, dit-il à Isaac, auroit pu avoir la fantaisie de coucher avec elle „.

La vengeance rigoureuse que les Sechemites tirèrent du rapt de la fille de Jacob, semble annoncer que les Israélites n'étoient pas indifférens sur la chasteté de leurs femmes, ou au moins des femmes d'un rang supérieur; et cependant la réponse des vengeurs à Jacob, qui reprochoit à ses fils leur perfidie, démontre clairement que dès cette antique époque la prostitution publique étoit loin d'être inconnue. " Devoit-il, répondirent les fils de Jacob, traiter notre sœur comme une fille publique? „ et nous observerons non sans déplaisir, que d'après l'aventure de Juda avec sa belle-fille Tamar,

(1) Gésar étoit la capitale du pays qu'habitoient les Philistins.

qui joua le rôle de prostituée pour le forcer à lui donner un second mari, on ne peut douter que de son tems le personnage quelle ne dédaigna point de représenter ne fût d'une pratique fort commune, qui n'entraînoit pas probablement une grande infamie. L'histoire de ces tems antiques et obscurs ne nous offre que des notions très-incertaines sur la conduite générale des femmes israélites, relativement à la chasteté. Mais on peut considérer comme une règle assez invariable que les vertus et les vices sont à-peu-près toujours au même degré chez les deux sexes ; et comme les patriarches ne donnoient pas l'exemple de la continence, il est assez probable que les femmes négligeoient aussi de pratiquer cette vertu. Toute l'histoire des Juifs vient à l'appui de cette observation. Abraham, Isaac et Jacob eurent tous un grand nombre de femmes et de concubines. David, rassasié du concubinage, voulut tâter de l'adultère, et il ne paroît pas qu'il en ait été puni ; tandis qu'il n'ajouta point le meurtre à ses frédaines. Salomon avoit un appétit insatiable. Il eut dit-on, trois cent femmes et

[illegible] cent concubines, avec lesquelles il tâchoit pieusement de se désennuyer.

Les femmes des Hébreux, qui ne se distinguoient pas par une chasteté fort rigoureuse, ne pratiquoient pas probablement beaucoup mieux les vertus de la douceur et de la bienfaisance. Sara chassa inhumainement la concubine et l'enfant de son mari, et l'abandonna presque sans subsistance dans un désert, où la mere et l'enfant seroient morts de faim sans le secours de la providence. Cependant cet acte de cruauté ne devoit pas être l'effet de la jalousie, puisqu'il étoit d'usage que tous les hommes eussent des concubines, et que Sara elle-même avoit donné Hagar à son mari. Jael, après avoir promis sa protection à Sitera, lui enfonça de sang-froid un clou dans la tempe, tandis qu'il dormoit dans sa tente. Dalila eut la perfidie de trahir le mari (1) qu'elle sembloit chérir. Mais comme il paroîtroit peut-être injuste d'imputer à tout un peuple les vices de quelques particuliers, nous examinerons les coutumes générales, et nous verrons les nations qui

---

(1) Dalila étoit l'épouse du fameux Samson.

environnoient les Israélites sacrifier à leurs idoles des victimes humaines. Les femmes des Tyriens, des Phéniciens et des Carthaginois assistoient à ces horribles sacrifices; les mères portoient leurs enfans, pour en faire une offrande à Saturne; elles les précipitoient elles-mêmes dans les flammes, et si un mouvement d'humanité leur arrachoit une larme, les prêtres déclaroient que la divinité n'acceptoit pas leur sacrifice. Les Israélites imitèrent cet odieux exemple. Les pères et mères contemploient d'un œil sec leurs enfans se consumer dans le brasier de Moloch (1). Ces circonstances, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, prouvent incontestablement que les deux sexes étoient alors également livrés à un excès de férocité qui accompagne toujours l'exsès de la superstition.

Il paroît que dans ces tems antiques les femmes des autres nations n'étoient pas plus recommandables que les juives par la

(1) Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûloit point réellement les enfans ; mais que pour les purifier, on se contentoit de les faire passer entre deux feux allumés devant l'idole.

pureté des mœurs. La femme de Putiphar nous offre un exemple unique de l'effronterie dont une femme est capable. Mais laissons cette anecdote particulière, et parcourons l'histoire; nous y trouverons des preuves incontestables de l'incontinence des femmes et de la perversité de leurs mœurs.

Phéron, successeur de Sésostris premier, roi d'Egypte, ayant perdu l'usage de la vue, consulta l'oracle, et reçut pour réponse qu'il la recouvreroit après s'être lavé les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit jamais eu de privautés avec aucun autre homme que son mari. Après bien des essais inutiles il réussit, en s'adressant à une pauvre paysanne que l'indigence et peut-être la laideur aveit mis à l'abri de la tentation. Phéron la récompensa magnifiquement et fit périr sans miséricorde toutes les femmes qui avoient trompé son espoir. Chemnis, autre roi d'Egypte qui fit, dit-on, élever la plus grande des pyramides, ne sachant où trouver plus des matériaux pour continuer son immense entreprise, résolut de tirer parti du vice dominant de ses sujets. Il ordonna à sa propre fille d'offrir et d'accorder ses faveurs à tous ceux qui vou-

droient s'engager à charier une grosse pierre jusqu'à l'endroit où l'on construisoit la pyramide. Elles arrivèrent en si grand nombre, qu'après avoir achevé la grande pyramide, il en resta suffisamment pour en élever une petite à l'honneur de la princesse qui les avoit procurées. Toutes fabuleuses que paroissent incontestablement ces deux anecdotes, comme les Orientaux faisoient habituellement usage des fables pour corriger ou instruire, il est très-probable que ces histoires portent une empreinte caractéristique des mœurs de ces tems. D'ailleurs si l'on peut raisonnablement juger du caractère d'une nation par ses coutumes et ses cérémonies religieuses, que je regarde comme la plus fidelle expression de son cœur; elles ne nous donneront point une opinion favorable de la décence ou des mœurs des anciennes Egyptiennes.

Les Egyptiens célébroient plusieurs fois chaque année la fête de Diane à Bubaste, où ils se rendoient ordinairement par eau. Lorsque les bâteaux, remplis indistinctement d'hommes et de femmes, passoient près d'un village ou de quelques habitations, ils s'arrêtoient pour procurer aux femmes embar-

quées le plaisir de faire assaut d'injures et d'obscénités avec celles qui accouroient sur le bord de la rivière. Lorsqu'après ces préludes indécens les bâteaux arrivoient à l'endroit de leur destination, on célébroit là fête de la Déesse par des cérémonies qui feroient rougir les hommes les plus corrompus. La licence et la débauche de toute espèce y étoient portées à un tel excès, que les anciens auteurs n'ont pas jugé à propos d'en donner clairement la description. Parmi les autres peuples, il n'est pas rare de trouver des hommes qui font leurs efforts pour corrompre des femmes en vie, mais on ne trouve que chez les Egyptiens des hommes assez atroces pour abuser des femmes après leur mort. Il étoit d'usage en Egypte de confier les cadavres à des embaumeurs qui les préparoient à être mis dans la sépulture. Mais on fut bientôt forcé de déroger à cet usage, et de conserver le corps des belles femmes jusqu'au moment où l'odeur de la putréfaction commençoit à se faire sentir, afin que les embaumeurs ne fussent plus tentés de satisfaire sur ces cadavres leur inconcevable brutalité.

Il paroît que l'Egypte ne manquoit pas de bonnes loix destinées à réprimer les désordres ; leurs loix civiles étoient très-propres à conserver la chasteté, et à mettre les femmes à l'abri de toute insulte ; mais la corruption des mœurs l'emportoit sur les réglemens et sur les préceptes de la religion, qui venoient à l'appui des institutions du gouvernement. Les Egyptiens furent les premiers qui introduisirent une décence convenable dans les temples de leurs divinités. Les nations voisines s'y permettoient toutes sortes d'indécences ; mais les Egyptiens, en consacrant ces édifices, ordonnèrent que les hommes s'abstiendroient religieusement de toutes privautés avec l'autre sexe dans l'enceinte de leurs murs.

Nous avons déjà observé quelques-unes des causes qui parviennent à éteindre dans le cœur des femmes tous les sentimens de la nature, et particulièrement le desir de conserver les enfans qu'elles mettent au monde. J'ajouterai ici que la superstition produisoit cet effet sur les Egyptiennes, et le patriotisme sur les Grecques et les Romaines. Les Egyptiennes se félicitoient de voir dévorer leurs enfans par les crocodiles sacrés,

les Grecques et les Romaines d'apprendre qu'ils avoient été tués à la guerre pour l'intérêt de leur patrie ; et de nos jours la tendresse maternelle a souvent cédé à des motifs plus frivoles et non moins coupables. On ne peut juger du caractère religieux des Egyptiennes que d'après celui des Egyptiens, et nous ne connoissons point de peuple qui ait poussé aussi loin la superstition. Ils adoroient des animaux de toutes les espèces ; leur culte extravagant s'étendoit jusqu'aux plus dégoûtans des insectes et des reptiles ; et ce qui paroîtra plus extraordinaire, l'animal adoré dans un canton étoit souvent abhorré dans l'autre. Comme les femmes de tous les pays ont eu généralement moins de disposition que les hommes à l'examen et à la discussion, elles ont toujours été conséquemment plus crédules et plus superstitieuses. Nous pouvons donc présumer raisonnablement que les Egyptiennes adoptoient sans peine toutes les extravagances consacrées par leur religion.

On n'inventa jamais dans aucun pays des motifs aussi puissans qu'en Egypte, pour conserver la probité et la pureté des mœurs. Nos lecteurs instruits n'ignorent pas le cas

que les anciens faisoient des honneurs de la sépulture, et l'opinion qu'ils avoient de la situation déplorable où étoient réduites les ames des morts qu'on privoit de cet honneur. Les législateurs de l'Egypte tirèrent habilement parti de ce préjugé ; ils défendirent d'enterrer qui que ce fût avant qu'on eût scrupuleusement examiné quelle avoit été sa conduite durant sa vie. On transportoit à cet effet les corps dans une île du lac Moeris, où le peuple s'assembloit pour juger le mort, et décider si on lui accorderoit ou si on lui refuseroit la sépulture. Le premier qui fut employé à ce transport se nommoit *Caron*, et telle est l'origine de la fable poétique du Caron nautonnier des enfers, qui transportoit à travers le fleuve du Stix les ames de ce monde-ci dans l'autre : c'est tout ce que nous savons du caractère ou des mœurs des Egyptiens, d'après les fragmens imparfaits et tronqués qui sont parvenus jusqu'à nous. Toutes les relations qui concernent ces peuples se contrarient d'une manière fort étrange ; les unes affirment que les femmes étoient chargées de toutes les affaires extérieures du commerce et des négociations ; et d'autres pré-

tendent au contraire que les Egyptiens, excessivement jaloux de leurs femmes, les renfermoient soigneusement, et ne leur permettoient point de porter des souliers, afin qu'elles ne pussent pas sortir de la maison où elles faisoient leur résidence.

Dans les premiers tems de l'antiquité, il ne semble pas que ni les hommes ni les femmes fissent un grand cas de la modestie que nous considérons aujourd'hui comme l'attribut du beau sexe, et comme son principal ornement. On la jugeoit de si peu d'importance à Babylone, capitale de l'Assyrie, qu'une loi de ce pays obligeoit toutes les femmes à y déroger au moins une fois en leur vie. Cette loi extraordinaire, et l'unique de son espèce dans les annales de l'univers, faisoit une nécessité de la prostitution ; elle ordonnoit que toutes les femmes, sans exception, se rendroient une fois en leur vie au temple de Vénus, la tête couronnée de fleurs, et qu'elles n'en sortiroient point qu'un étranger n'eût célébré avec elles les mystères de la déesse qu'on y adoroit. Lorsque l'étranger acostoit celle qu'il lui plaisoit de choisir, il étoit obligé de lui présenter quelques pièces de mon-

noie, qu'elle n'avoit pas plus la liberté de refuser que sa requête amoureuse, quelque misérable que fût la somme, ou quelque désagréable que fût la figure de celui qui la présentoit. Après ces préliminaires, le couple se retiroit à l'écart pour achever la cérémonie; après quoi la femme retournoit offrir à la déesse le sacrifice d'usage, et se retiroit chez elle. On trouve dans l'histoire de quelques autres pays des traces d'une coutume à-peu-près semblable; mais elle n'étoit point sanctionnée par les loix. Les jeunes filles de Chypre alloient, à des époques fixes, se prostituer sur le bord de la mer en l'honneur de Vénus, et des peuples voisins imaginèrent de faire prostituer tous les ans un certain nombre de vierges pour obtenir de la déesse qu'elle protégeât la chasteté des autres.

Les femmes ne pouvant sortir du temple lorsqu'elles y étoient entrées qu'après avoir obéi à la loi, il arrivoit à celles que la nature n'avoit pas traitées libéralement d'attendre fort long-tems qu'un étranger voulût bien lui offrir ses services. Il semble que l'écriture fait en quelques endroits allusion à cette coutume, et entr'autres dans le pas-

sage suivant du livre de Baruch. “ Les fem-
„ mes qui, ceintes de cordes, sont assises
„ dans le passage, brûlent du son en guise
„ d'encens; mais lorsqu'une d'elles, requise
„ par un passant, se lève pour le satisfaire,
„ elle ne manque pas de reprocher à ses
„ compagnes qu'on ne les a pas jugées
„ dignes de la préférence, et qu'on n'a
„ point rompu leur corde „. Cette loi obscène eut d'abord rigoureusement son exécution; mais il paroît que les Babyloniens en apperçurent à la fin la turpitude, et inventèrent des moyens de l'éluder. Les femmes de distinction, qui n'étoient point disposées à exécuter littéralement cette ordonnance, se faisoient porter dans leurs litières jusqu'aux portes du temple, d'où elles congédioient tous leurs gens. Elles entroient seules, s'approchoient de l'idole, se prosternoient et s'en retournoient chez elles. Il est possible que cette évasion s'exécutât au moyen de quelqu'argent qu'elles donnoient aux gardiens du temple.

Quelques auteurs du nombre de ceux qui ne voyoient dans les usages de l'antiquité que sagesse et perfection, prétendent que l'oracle qui ordonna cette institution, considérant

dérant Vénus comme une divinité très-amie de la débauche, avoit eu l'intention d'engager la déesse à protéger, durant le reste de leur vie, la chasteté des femmes qui se dévouoient une fois volontairement au service de son culte, et que cet oracle se proposoit en outre d'inspirer aux femmes le dégoût et l'aversion de l'impureté par la honte d'une prostitution publique. Mais, quoiqu'on puisse alléguer en faveur de cette loi, je ne crois pas qu'il soit possible de l'excuser : quel qu'en fût le motif, elle étoit très-peu propre à encourager la vertu; car telles sont les dispositions de la nature humaine, que la barrière qui sépare la vertu du vice une fois franchie, elle devient dès cet instant très-facile à sauter, et finit par ne plus imposer le moindre obstacle. Hérodote ne me paroît pas mériter la moindre confiance, lorsqu'il affirme qu'après avoir satisfait une fois à l'obligation imposée par la loi, les Babyloniens étoient inviolablement attachés à leur chasteté durant tout le reste de leur vie. Je ne suis pas plus disposé à croire Elien, qui voudroit nous persuader que les Lydiennes et les filles de l'île de Chypre, dont l'usage

étoit de ne se marier qu'après avoir g
par la prostitution une fortune conver
à leur rang, devenoient tout-à-coup et
toujours des épouses d'une vertu infle
De pareilles assertions sont trop abs
pour en imposer à l'observateur imp
de la nature humaine. D'ailleurs, la
duite des Babyloniennes suffiroit pou
démentir. Les écrits des prophètes
pleins de reproches de leur lubricité ;
en admettant que cette autorité soit i
fisante, le même Hérodote, qui nous
les femmes de Babylone comme inviol
dans leur chasteté, avoue dans un
passage qu'à la prise de Babylone par C
tel étoit dans cette ville l'excès de l
bauche, que les pères ne se faisoient
de scrupule de prostituer leurs filles
de l'argent. Quinte-Curce confirme ce
et ajoute que dans cette occasion les
n'hésitoient point de faire le même
merce de leurs épouses. Ces actions
noncent point les sentimens vertueu
les Babyloniens puisoient, selon qu
écrivains, dans la source impure de la
titution publique. S'il étoit nécessai
multiplier les preuves de la corruptio

Babyloniennes, nous pourrions citer le nombre prodigieux de courtisannes qui infestoient leur ville, et n'étoient point flétries par l'opinion de l'ignominie inséparable de cette profession parmi les peuples qui respectent la vertu. Les Babyloniennes s'ennivroient fréquemment; elles assistoient aux orgies des hommes, mangeoient, buvoient, se livroient à la joie, et s'éloignoient quelquefois si prodigieusement des bornes de la modestie, qu'elles terminoient la scène dans le négligé simple et peu gênant que nous a donné la nature, et ces petites gaietés n'étoient point particulières à la classe obscure ou aux femmes publiques, mais d'un usage ordinaire aux femmes de la première distinction. On ne peut pas, à la vérité, trouver fort étrange qu'un peuple se livre à la débauche, lorsque ses dieux, sa religion et ses institutions publiques concourent à encourager ses inclinations vicieuses. Lorsque le vice et l'immoralité font des progrès si rapides dans les sociétés, où les loix et la religion s'efforcent d'y mettre des obstacles, à quoi ne doit-on pas s'attendre dans un pays où toutes les institutions divines

et humaines s'empressent de les favoriser comme chez les Babyloniens ?

Mais ce peuple n'étoit pas le seul de l'antiquité qu'on entraînoit ainsi dans l'erreur ; il existoit à peine une seule institution religieuse, dont les cérémonies ne fussent point des scènes de débauche ou de cruauté. Toutes les divinités qui recevoient alors l'hommage et l'encens des mortels étoient renommées par leurs intrigues et par leur lubricité. En commençant par Jupiter, le maître des dieux, et Vulcain et Vénus son immodeste épouse, et la grande déesse de la Syrie, dont les temples toujours ouverts présentoient le spectacle continuel de l'obscénité. Mais pour honorer des divinités impures et inhumaines, il étoit assez naturel d'avoir recours à des pratiques de débauche et de cruauté.

Cette perversité de mœurs régnoit universellement parmi les anciens. Mécontens d'être assujettis par leurs loix à n'avoir qu'une seule femme, tandis que tous les peuples dont ils étoient environnés avoient adopté la polygamie, et se permettoient au par-dessus une foule de concubines, les

Massagètes, qui habitoient un canton de la Scythie, voulurent se mettre en quelque façon au niveau des autres, et introduisirent la communauté des femmes. Lorsqu'il prenoit à l'un d'eux la fantaisie de convoiter la femme de son voisin, il la conduisoit à son chariot ou dans sa hutte, et pendoit à la porte son carquois, afin que l'on connût la nature de son occupation, et qu'on ne vînt point l'interrompre: tel étoit leur respect pour la décence et pour les lieux sacrés du mariage. Mais comment attendre de la décence ou du respect pour les institutions d'un peuple assez barbare pour sacrifier à leurs dieux les parens âgés dont ils tenoient la vie? Après les avoir immolés avec des animaux destinés à cet usage sacrilège, on les mettait bouillir ensemble, et ces Cannibales faisoient un repas délicieux de cet horrible mélange, qu'ils dévoroient avec avidité. Les Lydiens surpassoient les Massagètes en lubricité. Sous le règne de Jardane leur incontinence étoit si violente, qu'Omphale, la fille unique de leur souverain, pouvoit à peine, dans l'enceinte de son palais, se mettre à l'abri des entreprises de la multitude. Après avoir succédé au trône

de son père, Omphale châtia rigoureusement ceux qui s'étoient permis de l'insulter. Cette princesse, jugeant probablement les femmes non moins coupables que les hommes, tira d'elles une vengeance assez singulière; elle ordonna de les enfermer dans toute l'étendue du royaume avec leurs esclaves.

Les Scythes, dont les mœurs étoient moins corrompues que celles de la plupart des peuples de l'antiquité, n'eurent pas toutefois à se louer de la sagesse et de la fidélité de leurs femmes, tandis qu'une expédition militaire les retenoit en Asie fort au-delà du terme fixé pour leur retour. Les femmes, impatientées d'un célibat dont la longueur leur paroissoit insupportable, choisirent chacune parmi leurs domestiques ou parmi leurs esclaves un homme vigoureux, qu'elles mirent en possession de toutes les propriétés et de tous les privilèges des maris absens. Les guerriers revinrent, et les esclaves, instruits de l'approche de leurs maîtres, entreprirènt de leur disputer l'entrée de leur pays et la possession de leurs épouses. Dans les premières escarmouches, le succès paroissoit incertain, lorsqu'un des chefs, plus intelligent que les autres, conseilla

à ses camarades de ne plus attaquer leurs esclaves avec des armes qui sont le symbole de la liberté, mais avec des fouets et des gourdins, qui rappelleroient à ces brigands leur bassesse et la supériorité de leurs maîtres. Les Scythes suivirent ce conseil, et les fouets rappellèrent promptement aux révoltés l'idée de l'esclavage et toute sa pusillanimiré. Ils jettèret leurs armes, et prirent la fuite; ceux qui ne purent pas s'échapper expièrent leur crime dans les supplices, et un grand nombre de femmes coupables périrent de leurs propres mains pour éviter la vue et la vengeance des maris qu'elles avoient offensés. Quoique les différens auteurs qui racontent cette histoire varient dans quelques circonstances, comme ils conviennent tous du fait principal, on ne peut pas révoquer en doute son authenticité. Les habitans de Novogorod, dans la Scythie Sarmacienne, frappèrent, en mémoire de cet évènement, une médaille qui représentoit un homme avec un fouet à la main, et l'on prétend que cette aventure est l'origine de la coutume qui oblige en Russie les nouvelles mariées de présenter un fouet à

leur mari avant de se placer pour la première fois dans le lit nuptial.

D'après ce que nous avons déjà observé sur les Persans, il paroît que leurs femmes n'avoient pas de grandes dispositions naturelles pour la chasteté. Leurs inclinations voluptueuses ou corrompues sont décrites avec beaucoup d'énergie et de sévérité dans le livre d'Esther, où nous trouvons un passage relatif à Assuérus, l'un des monarques de la Perse qui poussa le rafinement de la débauche à un excès dont l'histoire n'offre point un second exemple.

" Lorsque c'étoit le tour d'une de ces „ vierges d'aller trouver le roi Assuérus, „ après qu'elle avoit été préparée durant „ douze mois, selon la manière accoutumée; „ car tel étoit le cours de la purification, „ six mois avec de l'huile de myrrhe, et „ six mois avec des parfums, et les autres „ ingrédiens qui servent à purifier les femmes.

„ Lorsque c'étoit son tour, on lui accordoit tout ce qu'il lui plaisoit de demander, afin qu'elle consentît à passer „ de la maison des femmes à celle du roi.

„ Elle sortoit le soir, et revenoit le len-
„ demain dans la seconde maison des fem-
„ mes, sous la garde du Shaasgaz, le cham-
„ bellan du roi et le gouverneur de ses
„ concubines; elle ne se présentoit plus de-
„ vant le roi, à moins qu'il ne prît du goût
„ pour elle, et qu'il ne la fît demander par
„ son nom „.

Tels étoient le tems, les soins et la dépense qu'on employoit pour préparer une fille à recevoir les caresses du monarque Persan; et la victime qui jouissoit de la triste distinction d'occuper durant une nuit sa couche royale, étoit condamnée pour toute sa vie à une douloureuse prison. C'est à la cour de Perse qu'on voyoit triompher l'amour impur; c'est dans cette cour dépravée que les mères avec leurs fils, les filles avec leurs pères, et les frères avec leurs sœurs entretenoient sans scrupule un commerce incestueux. Artaxerce-Memnon, épris de la princesse Atossa, sa propre fille, sentit, au moment de l'épouser, quelques remords de conscience; mais sa mère s'empressa de dissiper ses scrupules. « Les dieux, lui dit-
„ elle, ne vous ont-ils pas placé sur le trône
„ des Persans pour décider de ce qui est

„ juste ou injuste, de ce qui est légitime „ ou condamnable ? „ On reconnoît dans ce discours le caractère hardi des femmes, qui, lorsqu'elles sont agitées par quelque passion violente, franchissent sans hésiter des barrières dont la vue inspireroit de la terreur à l'homme le plus déterminé. Cambyse, autre monarque de la Perse, ayant formé le projet d'épouser sa sœur, assembla les mages pour appaiser ses scrupules, et savoir quelle étoit leur opinion sur ce mariage. “ Nous ne connoissons point de loi, ré- „ pondirent les prêtres complaisans, qui „ autorise dans ce pays un homme à épouser „ sa sœur; mais nos loix autorisent le mo- „ narque à faire en toute occasion tout ce „ que bon lui semble „.

Comme la manie des classes inférieures a été dans tous les tems et tous les pays d'imiter les vices et les extravagances de leurs supérieurs, on peut présumer que les anciens Persans faisoient pour leurs serrails ou leurs harams des dépenses très-considérables; les mœurs et les usages de la Perse moderne semblent confirmer cette présomption. Les femmes y sont aujourd'hui d'un entretien si dispendieux, qu'un très-petit

nombre de particuliers osent profiter de la loi qui permet d'épouser quatre femmes. La plupart se trouvent suffisamment chargés d'une seule, à laquelle il faut fournir libéralement tous les objets de parure, de faste et de plaisir. Effrayés du spectacle de ce luxe extravagant et de l'opulence nécessaire pour le soutenir sans se précipiter promptement dans l'indigence, un grand nombre de Persans passent leur vie dans le célibat, et se contentent de faire un bail avec une concubine qui les dispense de tout l'attirail du luxe et de la représentation, et qu'ils peuvent renvoyer à la fin du bail, s'ils en sont las ou mécontens. Ce tableau pourroit peut-être convenir à d'autres pays que la Perse, et j'en fais avec chagrin la réflexion. Par-tout le luxe immodéré des femmes éloigne les hommes du mariage, et si le beau sexe n'a pas la sagesse d'introduire bientôt lui-même une réforme devenue indispensable, les gouvernemens seront forcés d'avoir recours à des loix somptuaires pour éviter la dépopulation.

On imagineroit peut-être que le démon de la jalousie doit agiter moins violemment le sexe féminin dans les pays où, comme

dans la Perse, les loix permettent la polygamie et le concubinage. Mais ni l'habitude du partage, ni la multiplicité des objets, ni enfin le despotisme absolu des hommes n'ont pu déraciner ni amortir cette passion funeste, et jamais pays ne fut le théâtre d'aussi barbares effets de cette implacable frénésie. Xemès, entr'autres amours, en conçut une violente pour la femme de son frère Masistus, qu'il persécuta long-tems sans succès de promesses et de menaces alternatives. Rebuté de tant d'efforts inutiles, Xemès abandonna la mère pour s'adresser à la fille, qui ne lui opposa qu'une foible et courte résistance. La reine Amestris, épouse de Xemès, en fut instruite; elle imagina que la mère de la nouvelle favorite avoit conduit toute cette intrigue, et résolut d'en tirer une horrible vengeance. Un usage anciennement établi en Perse autorisoit la reine à obtenir du roi, au jour de sa naissance, la demande qu'elle jugeoit à proqos de lui faire. Amestris exigea qu'on lui livrât l'épouse de Masistus. Dès que cette infortunée fut en sa puissance, la reine ordonna qu'on lui abattît les seins, le nez, les lèvres et la langue, qu'elle fit jeter aux chiens et dévorer

en présence de la victime. Il paroît que les Persannes modernes ont hérité de ces dispositions vindicatives. Convaincues qu'elles n'ont d'influence que sur la passion animale, cette découverte tend à les rendre dignes de tout le mépris dont les hommes les accablent. Livrées dans leur prison à une indolence habituelle, la violence de leurs sens, épuise la foiblesse de leur constitution. Irritées de la froideur d'un tyran rassasié de jouissances, et jalouses jusqu'à la fureur des rivales qui semblent fixer un instant son attention, elles méditent sans cesse quelque stratagême pour se débarrasser du maître ou de la favorite. Le poison est leur ressource ordinaire : elles en achètent de toutes les espèces des marchandes juives qui ont le droit d'entrer chez elles pour leur vendre des bijoux. Ces misérables trafiquent aussi de philtres et des potions qu'elles prétendent capables d'inspirer la passion la plus violente.

La modestie et la chasteté sont des vertus qui étoient peu connues des anciens. Les anciens qui habitoient une portion de la Lybie, se servoient sans distinction de toutes leurs femmes, et les enfans étoient

censés appartenir à la nation. Les femmes des Bactrians, aujourd'hui les Usbecs, eurent, durant un long cours d'années, la réputation de n'avoir point d'égales pour l'impudicité ; et l'habitude avoit si bien sanctionné leurs désordres, que leurs maris, loin d'entreprendre d'y opposer des obstacles, n'osoient pas même se plaindre de leurs infidélités. Dans l'isle de Chypre, consacrée à Vénus, toutes les cérémonies du culte étoient autant de pratiques de débauches et de prostitution. Les Lydiens, et un grand nombre d'autres peuples, prostituoient publiquement leurs filles et d'autres femmes à prix d'argent. Je pourrois sans doute multiplier les exemples qui constatent la corruption des mœurs de toutes les nations de l'antiquité; mais sous des noms différens, je ne pourrois présenter que les mêmes horreurs, et mon lecteur se lasseroit sans doute de ces tableaux dégoûtans. Il peut, comme je l'ai observé précédemment, juger par ce qui se passe chez les nations où les loix et la religion opposent avec de foibles succès, leurs efforts aux progrès du vice, des excès auxquels devoient naturellement se livrer les peuples dont les institutions religieuses et politiques encourageoient toutes les espéces de dépravations.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

APRÈS avoir parcouru l'histoire des nations ensevelies dans la nuit de l'antiquité, je passerai à des tems moins reculés, et nous examinerons le caractère et la conduite des femmes, dont je puis présenter des détails fondés sur des autorités moins incertaines.

La suite de mon plan me conduit naturellement dans la Grèce, chez des peuples universellement admirés, dont la renommée a pris plaisir à proclamer la valeur, les talens et les vertus. Je suis fâché que mon respect pour la vérité ne me permette pas d'adopter des opinions consacrées dans les nombreux panégyriques de l'histoire ancienne et moderne. On peut dire sans doute que les Grecs se sont distingués dans les arts et par leurs explois militaires, mais il faut borner là leur éloge. En les considérant comme patriotes, ils ont droit à notre estime, ou peut-être à notre admiration ; mais comme

hommes et comme citoyens du monde, on ne peut se défendre d'un mouvement de mépris et d'aversion. Les autres peuples destinoient leurs loix à perfectionner la nature, à éveiller les sentimens de la bienveillance et de l'humanité. Les loix des Grecs tendoient à déraciner l'un et l'autre. En examinant avec impartialité ce peuple extraordinaire, on trouve une austérité de mœurs qui approchoit de la brutalité, une sévérité inflexible qui ressembloit à l'inhumanité ; et dans tout le tableau de leur vie, on rencontre à peine un ombre ou un trait qui en adoucisse l'aspérité.

Ce que nous avons raconté de leurs femmes n'est pas propre à ne donner une idée bien séduisante. En parlant du beau sexe, nous voudrions pouvoir toujours faire son éloge ; mais comme c'est l'histoire des femmes, et non pas leur panégyrique que nous avons entrepris d'écrire, la vérité nous obligera de présenter de nouveau des caractères peu aimables et des tableaux très-peu satisfaisans.

Dans un des précédens chapitres, j'ai observé que durant tout le cours d'es siècles, qu'on nomme héroïques, l'histoire de la Grèce

n'offre qu'un ramas de fables absurdes. Ces fables indiquent toutefois que les dieux et les hommes employoient en grande partie leur tems et leurs talens à séduire, enlever et violer les jeunes filles. Cette dernière circonstance pourroit faire présumer de la vertu, chez des femmes qu'on ne pourroit obtenir que par la violence ; mais toutes les autres circonstances de leur histoire détruisent malheureusement cette opinion favorable. On n'y trouve dans les premiers tems que des meurtres, des viols, des enlèvemens et des usurpations. Je citerai pour exemple les transactions du royaume de Mycène, de Pelops et de ses descendans. Les rapts d'Io, de Proserpine, d'Hélène, &c. Toutes ces aventures donnent une idée fort déloyale des hommes de la Grèce et de leurs divinités : et comme il n'y a jamais eu d'exemple qu'un des deux sexes d'une nation fût excessivement corrompu, sans que l'autre participât à ses vices, nous ne pouvons pas supposer que dans les siècles héroïques les femmes de la Grèce fussent fort recommandables par leurs vertus morales ; mais nous n'en sommes point réduits à raisonner sur des présomptions, car la plus grande partie des

princes qui se réunirent pour faire le siège de Troyes, périrent à leur retour victimes de la perfidie de leurs épouses. Ce fait, consigné dans l'histoire, paroît d'autant plus extraordinaire, que, dans ces tems, la coutume défendoit aux veuves de contracter un second mariage.

En descendant à une époque moins antique et mieux connue, nous voyons les femmes des autres nations oublier la décence pour satisfaire des passions violentes; mais chez les Grecs, les loix faisoient aux femmes un devoir de l'indécence. Comment pourroit-on s'attendre à voir pratiquer la décence ou la chasteté aux femmes de Lacédémone, dont le législateur avoit sanctionné toutes les tentations qui pouvoient exciter au vice ? Nous ne sommes point surpris que dans les siècles héroïques, où régnoit l'ignorance et la brutalité, les femmes conduisissent les hommes au bain, les déshabillassent et les frottassent lorsqu'ils en étoient sortis. Mais comment croire qu'à Sparte, renommée par la sagesse de ses loix, et tandis que la Grèce étoit dans la situation la plus brillante, les hommes et les femmes se baignoient publiquement ensemble ? La surprise augmente encore en ap-

prenant que le législateur avoit institué des jeux publics, où la jeunesse des deux sexes dansoient et combattoient tous nuds sur le théâtre, afin, dit-on, d'exciter les hommes à se marier. Et quel fut l'effet de cette indécence ? Tous les anciens conviennent que les deux sexes ne fréquentoient ces spectacles que pour satisfaire leur lubricité ; que l'habitude de contempler les femmes nues, loin d'allumer les desirs des hommes, parvint en grande partie à les éteindre ; que les femmes devinrent moins chastes, et se livrèrent peu-à-peu à une débauche si effrénée, qu'elle les distingua honteusement de toutes les femmes de la Grèce. Euripide et quelques autres auteurs grecs leur appliquent des épithètes que la décence ne nous permet pas de traduire ; et ce n'est pas seulement chez les poëtes satyriques et chez les écrivains déclamateurs que nous trouvons ces épithètes, mais dans les œuvres impartiales des historiens les plus modérés. Nous observerons cependant que Sparte n'étoit pas la seule ville de la Grèce où les femmes se livroient à la débauche ; quelques autres républiques ne lui cédoient que d'une très-foible nuance. Dans la Thrace et dans la Béotie, on célé-

broit tous les trois ans une fête en l'honneur de l'expédition que Bachus fit dans l'Inde. Les filles et les femmes mariées, un javelot à la main, et les cheveux épars, couroient comme des furies en chantant les louanges du dieu de la vendange, et commettoient toutes sortes d'indécences et d'extravagances.

Par-tout où la pratique de la prostitution devient si commune, qu'elle ne fait plus rien perdre aux hommes, & très-peu de chose aux femmes dans l'opinion publique, on peut assurer que les mœurs de ces dernières sont excessivement corrompues. Athènes nous en fournit la preuve la plus évidente. Dans cette ville, il étoit non-seulement d'usage que tous les jeunes gens de distinction entretinssent publiquement des courtisannes; mais Solon, le législateur d'Athènes, protégeoit ces femmes publiques, et les honoroit souvent de sa visite. Il encourageoit même les jeunes Athéniens à fréquenter les maisons de débauche, parce que, disoit-il „ les filles chastes en seront moins exposées „. Solon ne fut pas le seul philosophe d'Athènes qui visita les courtisannes. Le fameux Socrate, et plusieurs autres, alloient fréquemment

chez elles, et y conduisoient quelquefois leurs filles et leurs épouses. On ne trouve point de relation de cette espèce dans l'histoire des autres pays, et la vertu devoit naturellement perdre de sa valeur dans l'opinion des Athéniennes, lorsqu'elles voyoient accorder aux vices des distinctions ; lorsque celles de leur sexe, qui avoient renoncé publiquement à la chasteté, jouissoient de l'estime et de l'intimité des personnages les plus respectables.

Dans toute l'histoire de l'ancienne Grèce, nous voyons les courtisanes célébrées, recherchées et honorées d'une très-grande considération. Pour expliquer un fait qui, au premier coup-d'œil peut paroître extraordinaire, nous poserons d'abord pour principe, que notre sexe a un penchant naturel qui le porte à désirer la compagnie des femmes. Mais en Grèce, les femmes étoient si rigoureusement renfermées, qu'à peine pouvoient-elles recevoir la visite de leurs plus proches parens ; et il s'en suivoit de cette retraite solitaire le défaut d'éducation, et l'ignorance presque totale de ce qui se passoit dans le monde. On concevra facilement que la conversation de pareilles femmes ne pouvoit pas

être fort intéressante. Les Grecs avoient un goût naturel pour la beauté, et ce goût fut considérablement perfectionné par les talens de leurs peintres et de leurs sculpteurs. Mais leurs beautés chastes étoient fort gauches, et presque toujours couvertes de voiles qui les rendoient invisibles. Les courtisannes n'en portoient jamais, paroissoient en public avec tous les ornemens qui pouvoient relever leurs charmes, et recevoient chez elles à toute heure du jour nombreuse compagnie. Les plaisanteries qu'elles entendoient faire sur l'ignorance générale des femmes, leur faisoient sentir la nécessité d'orner leur esprit, et la société leur en fournissoit les moyens. Elles cultivoient les sciences et les arts, s'instruisoient des affaires publiques, s'attachoient à parler leur langue avec autant de pureté que d'élégance, et sur-tout à pratiquer les talens de plaire, qui donne à la beauté, lorsqu'elle sait s'en servir avec adresse, un ascendant fort supérieur à l'opinion que les femmes peuvent en concevoir. Il me semble que ces réflexions expliquent d'une manière satisfaisante pourquoi les courtisannes de la Grèce jouissoient d'une si grande considération. Elles avoient pour elles la nature et

l'art, et toutes les femmes chastes étoient emprisonnées.

Il paroît que les habitans de la Grèce imitent encore aujourd'hui de fort près les coutumes de leurs ancêtres, les intrigues amoureuses, et même la prostitution publique, ne passent parmi eux que pour des peccadilles, dont une femme peut s'amuser sans entacher sa réputation. Une Grecque fait aisément la convention de vivre avec un Franc, durant un terme fixé, et le sous-Bacha leur en accorde tout aussi aisément le privilège. Mais si la belle se laisse surprendre dans le cours du bail avec un autre galant; le Franc et la fille paient solidairement une amende, et font un tour de promenade dans la ville la plus prochaine, montés tous deux sur une âne. Les courtisannes sont aujourd'hui à Venise à-peu-près ce qu'elles étoient dans l'ancienne Grèce. Des loix somptuaires, très-rigoureuses, ne laissent à la noblesse d'autre manière de dépenser leur argent qu'avec leurs maîtresses. Ces loix restreignent le luxe des femmes dans des limites très-étroites. Mais les courtisannes, considérées comme au-dessus ou au-dessous de la loi, la bravent ou l'éludent sans attirer l'attention du gouvernement.

Les femmes, à qui la nature a donné une organisation plus délicate qu'au sexe masculin, ont aussi en général l'ame plus compatissante et plus sensible. Mais ou les femmes Grecques ont été constituées d'une manière différente, ou l'habitude est parvenue à défigurer chez elles la nature. On célébroit annuellement à Sparte la fête de Diane, une des cérémonies consistoit à fustiger les enfans jusqu'à ce que le sang coulât sur l'autel de la Déesse. Et afin de les accoutumer, disoit-on, à supporter la douleur sans murmures, on les frappoit avec tant de barbarie, que quelques-unes de ces malheureuses victimes expiroient dans les angoisses de la douleur. Cette cérémonie atroce s'exécutoit en public. Les pères, et ce qu'on aura plus de peine à se persuader, les mères étoient présentes. Elles voyoient d'un œil sec assommer leurs enfans ; et tandis que le sang ruisseloit de leur plaies, elles les encourageoient à souffrir sans se plaindre le nombre de coups fixés pour cette odieuse épreuve. On dira peut-être que la présence des mères à cette douloureuse cérémonie, et les efforts qu'elles faisoient pour encourager leurs enfans à la supporter, démontrent beaucoup moins leur insensibilité

insensibilité que l'empire de l'habitude. Loin d'adopter une pareille doctrine, je suis intimément convaincu qu'il y a un très-grand nombre de femmes que l'habitude ne parviendroit jamais a familiariser avec l'inhumanité. Mais en supposant qu'elles en soient susceptibles, que penser des hommes qui instituèrent cette cérémonie? Quel avantage pouvoient-ils se proposer en dépouillant les femmes de leurs plus précieuses qualités, pour leur donner un caractère tout-à-fait opposé à celui qu'elles tiennent de la nature ?

Mais cette coutume inhumaine n'est pas la seule qui démontre que les femmes de la Grèce étoient totalement dépouillées de cette sensibilité précieuse, considérée parmi nous, comme le plus bel attribut de leur sexe. Il y en avoit à Spartte une autre encore plus barbare; dès qu'une femme accouchoit d'un garçon, une députation des anciens de chaque tribu venoit le visiter, et si l'enfant paroissoit d'une constitution foible, si les visiteurs ne supposoient pas qu'il pût devenir un citoyen fort et vigoureux, ils le jugeoient indigne des soins qu'exigeroit son éducation, et ordonnoient de le jeter dans une fondrière au pied du mont Taygeta. Ils

ils évaluoient les hommes précisément comme les bœufs ou les ânes, et considéroient moralement le meurtre comme une action fort indifférente. Cette horreur ne se pratiquoit toutefois qu'à Sparte; et nous inclinerions à croire que c'étoit contre le vœu et sans le consentement des femmes, si tous les auteurs n'affirmoient pas unanimement que dans presque toutes les circonstances les Lacédémoniennes exerçoient sur leurs maris un empire absolu. Aux coutumes barbares dont nous venons de rendre compte, nous n'en avons plus qu'une à ajouter. L'instinct que la nature a si fortement imprimé dans le cœur de tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, étoit si foible chez les Grecs, qu'ils exposoient sans scrupule tous les enfans qu'ils ne pouvoient ou qu'ils ne vouloient pas nourrir. (1). Cette pratique

(1) Cette coutume n'étoit pas seulement particulière aux Grecs; plusieurs peuples contemporains l'adoptèrent. Les Romains, même depuis l'époque où ils furent considérés comme le peuple le plus civilisé de l'univers, ne croyoient pas pouvoir donner à leurs enfans une plus grande preuve de tendresse que de leur ôter la vie, lorsqu'ils se trouvoient affligés de malheurs

féroce fut adoptée par la plus part des villes de la Grèce, à l'exception de Thèbes, dont les habitans en eurent tant d'horreur, que leurs loix punissoient de mort ceux qui s'en rendoient coupables.

En terminant ce sujet, nous observerons que les matrones de Sparte, quand elles apprenoient que leurs fils avoient été tués en combattant pour la patrie, affectoient, non pas seulement de ne point en ressentir de douleur, mais de se livrer à une joie extravagante, et qu'elles saisissoient la première occasion pour s'en réjouir publiquement. Mais ces mêmes Lacédémoniennes qui se prétendoient à labri de toute crainte, lorsqu'elles n'avoient pas leur patrie pour objet, changèrent de langage lorsqu'après la bataille de Leuctres, Epaminondas s'avança aux portes de Sparte avec son armée victorieuse. Leur conduite démontra évidemment qu'elles étoient

---

réels ou imaginaires. Constantin arrêta ce désordre en faisant proclamer dans toutes les villes de l'Italie et de l'Afrique, que ceux qui étoient chargés d'un grand nombre d'enfans, pouvoient se présenter devant le magistrat, et que le gouvernement leur accorderoit du secours.

susceptibles de terreurs d'une autre espèce et que toutes leurs craintes et leurs joies n'avoient pas pour objet les malheurs ou la prospérité de leur patrie. Elles coururent toutes échevelées dans les rues, et causèrent par leurs cris et leurs gémissemens plus de désordre et d'épouvante que l'armée d'Epaminondas.

Lorsque nous en viendrons au pacte matrimonial, nous informerons nos lecteurs de la conduite que les femmes de la Grèce tenoient avec leurs maris ; mais nous achèverons d'abord l'esquisse de leur caractère, en observant qu'à Athènes on comptoit l'habitude de l'ivresse au nombre de leurs vices. Nous en avons une preuve évidente ; dans l'énonce, d'une loi de Solon, qui défendoit à une femme de se faire suivre dans la ville de plusieurs domestiques *à moins qu'elle ne fût ivre.* Il paroît aussi que les Athéniennes se servoient souvent des ombres de la nuit pour couvrir leurs intrigues amoureuses ; car une loi du même législateur défendoit aux femmes de se promener durant la nuit, à moins qu'elles n'eussent le dessein de se prostituer. Plusieurs autres réglemens de Solon annoncent qu'il n'étoit pas médiocrement diffi-

cile de maintenir le beau sexe dans les bornes de la décence qu'on lui avoit imposée ; car aux loix que nous venons de citer, il fut obligé d'en ajouter d'autres, et elles démontrent qu'il jugea la contrainte indispensable. Solon ordonna qu'en sortant de la ville les femmes n'emporteroient point de provision au-delà de la valeur d'une obole. Il fixa à une coudée la hauteur du panier qu'elles pourroient exporter ; et l'orsqu'une femme sortoit de nuit, elle devoit se faire traîner dans un chariot, accompagnée d'une torche allumée. Toutes ces circonstances semblent indiquer que le législateur se proposoit d'accoutumer les Athéniens à la décence et à la chasteté. Si Licurgue eût la même inclination, lorsqu'il donna des loix aux Lacédémoniens, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il n'avoit pas suffisamment étudié la nature ; car quoique dans les pays où les habitans ont coutume d'aller nuds, ils ne soient pas généralement moins vertueux que ceux dont l'usage est de porter des vêtemens ; il y a cependant des manières de voiler en partie la nature, qui sont beaucoup plus susceptibles d'allumer les desirs que la nudité absolue, et tel étoit, à ce qu'il paroît, l'habil-

lement des Lacédémoniennes. Comme nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs, j'observerai seulement ici que leur mise indécente a excité les réclamations de presque tous les écrivains de l'antiquité.

Quoique la conduite des femmes de la Grèce ait été en général telle que je viens de la représenter, comme la dépravation des mœurs, ne se répand jamais assez universellement dans un pays, pour que quelques particuliers ne puissent pas échapper à la contagion, au milieu de la débauche et de la barbarie, dans les tems postérieurs au siège de Troyes, les femmes Grecques offrent quelques exemples de chasteté, de fidélité conjugale et de tendresse maternelle.

Dans les premiers tems de la république Romaine, les matrones se distinguèrent par la pratique de toutes les vertus; mais dès que la conquête d'une grande partie de l'univers et des trésors immenses eurent introduit à Rome le goût du faste et de la dissipation, les Romaines se livrèrent à l'excès de tous les vices. L'histoire de Rome atteste la chasteté, la frugalité, l'humanité de ces femmes durant plusieurs siècles après

sa fondation. On en trouve une preuve incontesble dans la longue période d'années qui s'écoula entre la fondation de la république et le premier divorce qui n'eut lieu qu'après cinq cent vingt ans, quoique les hommes eussent la liberté de rompre leur mariage presqu'à volonté. Entr'autres preuves que je pourrois citer en faveur du mariage, dans les premiers tems de Rome, je me contenterai de l'histoire de Lucrèce, parce qu'elle atteste l'attachement inviolable que les Romaines avoient pour la chasteté. Lucrèce, après avoir été violée sans que personne eût été témoin de sa honte, auroit facilement tenu cette aventure secrète ; et quand même on seroit parvenu à la découvrir, la violence et la perfidie dont on avoit fait usage contr'elle suffisoient pour tranquilliser sa conscience et la disculper. Mais ses hautes idées de fidélité et de vertu ne lui permirent ni de recevoir les caresses de son mari après avoir été souillée, quoiqu'involontairement, ni de survivre à son déshonneur. Après avoir rassemblé ses amis, Lucrèce fit à son mari, en leur présence, le récit de la violence dont elle étoit la victime inconsolable, et tout en les con-

jurant de ne point laisser le crime impuni, elle se plongea dans le sein un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe.

Le soin que les femmes mettent à conserver leur chasteté est toujours en proportion du prix que les hommes paroissent y attacher. Lorsque les femmes apperçoivent que les hommes font peu de cas de la vertu, qu'elles sont également recherchées après s'en être écartées, et qu'elles n'en trouvent pas un mari avec moins de facilité, la plus forte barrière du vice est rompue. L'enfance de Rome nous en offre la preuve. Les hommes avoient la plus haute considération pour une femme chaste. Attentifs à ne jamais s'éloigner de la décence, ils ne se permettoient pas même dans leurs momens de gaieté, une seule expression immodeste ou équivoque avec leurs propres femmes en présence d'un tiers. Ils dévouoient au mépris et à l'abandon celles qui avoient la foiblesse de se laisser séduire, et la faute même involontaire de leur femme ou de leur fille leur paroissoit le comble du déshonneur. Prévenues de cette opinion, les femmes conservoient inviolablement leur chasteté, parce

qu'elles étoient convaincues que la moindre faute les condamneroit pour toujours à la situation la plus humiliante.

Les pères et les maris considéroient la chasteté comme beaucoup plus précieuse que la vie, et immoloient sans hésiter leur femme ou leur fille quand ils ne pouvoient pas les faire échapper autrement au déshonneur. Les femmes, animées par cet exemple, sacrifièrent quelquefois leur vie pour conserver leur pureté. Virginius, après avoir essayé de tous les moyens pour arracher sa fille au pouvoir du tyran Claudius, qui la réclamoit comme son esclave (1), afin d'avoir la facilité de la débaucher, obtint la liberté de lui parler avant qu'on la remît entre les mains d'Appius, conformément au jugement de la cour. Il la serra dans ses bras, et l'ayant conduite près d'une étale de boucherie dans le forum, où l'on rendoit publiquement la justice. « Ma fille, dit-il en saisissant un couteau; voici tout ce qui

(1) Il me semble que l'histoire ne dit point qu'Appius réclamât Virginius comme son esclave, mais qu'il en demandoit la garde ou la tutelle durant l'absence de son père, qui étoit à l'armée.

me reste pour te sauver la liberté et la vie ; va Virginie, va rejoindre tes ancêtres, avant d'avoir perdu l'une et l'autre", et il lui plongea le couteau dans le cœur. Tel étoit le respect des Romains pour la chasteté, que presque tout le peuple prit les armes pour venger l'honneur de Virginius et la mort de Virginie.

S'il étoit possible de trouver une preuve plus frappante des efforts de courage dont les Romains étoient capables pour conserver l'honneur des femmes qui leur appartenoient, ce seroit sans doute l'histoire suivante. Manlius, patricien et sénateur, ayant embrassé sa femme par inadvertence en présence de sa fille, fut cité par les censeurs et accusé d'indécence. Le sénat, après avoir mûrement examiné la plainte, le raya de la liste des sénateurs. Jules César ayant appris qu'on avoit tenu quelques propos sur le compte de son épouse, la répudia sans s'informer si elle étoit innocente ou coupable. Quelqu'un lui ayant fait observer que sa sévérite pourroit être injuste : « Il ne faut pas, dit-il, que la femme de César soit soupçonnée ». Plusieurs Vestales s'étant laissées séduire à la même époque, les Romains

élevèrent un temple à *Vénus Verticordia*, ou Venus qui change les cœurs, et célébrèrent dans ce temple les cérémonies qu'ils jugèrent susceptibles d'engager la Déesse à ramener les Romaines vers la pratique de la chasteté dont elles sembloient disposées à se départir. Lorsqu'en public et en particulier les hommes honoroient ainsi la chasteté, lorsque les femmes ne pouvoient pas y manquer sans s'exposer à perdre l'honneur et peut-être la vie, doit-on s'étonner que les Romaines se soient distinguées plus que les femmes de toutes les autres nations, par leur inviolable attachement, à cette principale vertu de leur sexe ?

Tel fut le respect des Romains pour la chasteté, jusqu'au tems où ils étendirent leurs conquêtes dans l'Asie, d'où ils rapportèrent les dépouilles et les vices des nations qu'ils avoient pillées. Corrompus par l'opulence et la soif de l'or, qui marche toujours à sa suite, les hommes renoncèrent au patriotisme pour se livrer à la plus honteuse vénalité, et la modestie des chastes Romaines se convertit en licencieuse obstentation. La vénalité des hommes fut fomentée par le luxe, et alimentée par les places lucra-

tives du gouvernement, par le pillage des provinces, et par la vente des intérêts de la patrie. L'ambitieuse avidité des femmes fut affammée par la fastueuse représentation de celles qui appartenoient aux citoyens qui avoient conquis ou gouverné des provinces. Mais les femmes qui ne pouvoient disposer que de leurs charmes, mettoient leurs faveurs à l'enchère et se servoient du produit pour se livrer à tous les excès et rivaliser l'opulence. Toute idée d'économie devint un ridicule; les deux sexes ne s'occupèrent plus que de fêtes, de spectacles et de dissipations. Les femmes de la première distinction achetèrent à l'envi les honteuses faveurs d'un comédien, et l'on vit la population décroître en proportion de la débauche. Les femmes apprirent à se procurer des fausses-couches, afin que leurs orgies souffrissent moins d'interruption. Blasées à la longue sur tous les plaisirs qu'elles tâchoient de varier, par les méthodes les plus obscènes et les plus extravagantes, leur lubricité méprisa les loix et renversa tous les obstacles. Les hommes imbus des mœurs et des opinions asiatiques, accordèrent autant de considération à la débauche qu'à la chasteté. Les femmes n'ayant

plus à redouter ni le châtiment ni la honte, suivirent sans remords la carrière du vice et ne considérèrent plus la chasteté que comme une vertu antique et inutile.

Le vice ne tient que trop souvent son école dans les cours des Souverains, et la cour de Rome en donna le plus honteux exemple. Les Impératrices se livrèrent à la plus indécente licence. Les femmes des grands prirent l'impératrice pour modèle : elles furent bientôt imitées par les femmes de toutes les classes, et la contagion devint universelle. L'histoire offre peu d'exemples d'une débauche aussi générale. Les femmes dansoient nues sur le théâtre, elles se baignoient avec les hommes en commun, et affectant à l'envi l'effronterie des hommes les plus grossiers, commettoient sans rougir toutes sortes d'indécences. La facilité de se procurer des jouissances fit bientôt considérer le mariage comme un fardeau incompatible avec l'indépendance d'un Romain. La conduite des Romaines ne contribua pas médiocrement à faire prévaloir ces idées. Indépendamment de leurs dépenses excessives et de l'insolente corruption de leurs mœurs, elles devinrent si perverses qu'elles formèrent en commun le

détestable projet d'empoisonner leurs maris. Il fut découvert, et coûta la vie à quelques-unes des coupables. Mais les autres n'en devinrent pas meilleures, et le dégoût que les hommes avoient conçu pour le mariage, augmenta par le souvenir de leur exécrable intention.

Les Romains promulguèrent à différentes époques une multiplicité de loix, pour arrêter les progrès de la débauche et de la prostitution publique. Une entr'autres ordonnoit que toutes les courtisanes prendroient une patente à la cour des Ediles, qu'elles la renouvelleroient tous les ans, et qu'elles ne pourroient point, sans obéir à cette ordonnance, exercer leur profession. Leur nom et le prix de leurs faveurs devoient être écrits en gros caractères sur la porte de leur maison, et il leur étoit défendu de sortir de chez elles avant la nuit. De pareilles conditions auroient dû sans doute éloigner de ce commerce toutes les femmes auxquelles il restoit l'ombre de la pudeur. Mais le torrent du vice étoit trop violent pour qu'on pût l'arrêter. Des épouses et des filles de chevaliers Romains ne rougissoient point de demande la patente, et la contagion pénétra mêm

jusques aux classes supérieures. Vistilla, appartenant à une famille patricienne, parut devant les Ediles, se déclara courtisanne et réclama le privilège nécessaire pour exercer son métier. Malgré la corruption de leurs mœurs, les Romains furent effrayés de cet excès de dépravation, même sous le règne de Tibère ; et le sénat publia plusieurs loix pour empêcher au moins les femmes distinguées par leur rang, de mener une conduite si infâme. Il défendit aux femmes dont le mari, le père ou le grand-père, avoit été chevalier romain, et à toutes celles des classes supérieures, d'exercer le métier de prostituée. Mais la débauche avoit pris des racines trop profondes, elle barva ou éluda tous les obstacles. L'empereur Tite proscrivit tous les lieux de dissolution, mais ils ne laissèrent pas de subsister. En montant sur le trône, Sévère trouva sur le rôle des causes pendantes, plus de trois mille procès pour adultère, et dès ce moment il abandonna comme impossible la réforme qu'il avoit entreprise.

Mais la corruption des Romains ne se borna point aux mœurs et aux coutumes. Elle s'introduisit jusque dans leurs cérémonies religieuses. Héliogabale éleva sur le

mont Palatin un temple magnifique, et y célébra pompeusement des sacrifices en l'honneur de la divinité dont il avoit été le grand-prêtre. On prodiguoit sur ces autels des victimes, des aromates et des vins délicieux, tandis que de jeunes Syriennes exécutoient, au tour de l'idole, des danses l'ascives, accompagnées d'une musique barbare. Les Romains ne s'en tinrent pas à ces rites indécens; ils introduisirent dans leur capitale les bachanales des Grecs, ou les fêtes mystérieuses de Bachus, qui remplirent Rome de sang, de tumulte et de confusion. Les femmes furent d'abord seules en possession de célébrer ces odieux mystères; mais on ne tarda pas à y initier les hommes, et, dès ce moment, les assemblées devinrent une scène horrible d'extravagances, de crimes et de dissolution. L'ivresse et la prostitution n'en étoient qu'une foible partie. On y forgeoit de faux titres et de faux contrats auxquels on apposoit des sceaux de la même espèce. On soudoyoit des empoisonneurs et des meurtriers, on enlevoit les citoyens pour s'en défaire, et le secret étoit si bien gardé, qu'on ne retrouvoit jamais leurs cadavres. Ces abominables confrairies s'assembloient toujours durant la nuit : hommes et femmes

couroient les rues tous échevelés, et poussant des hurlemens lugubres, semoient par-tout le meurtre et la désolation.

A toutes ces preuves de la corruption des Romaines, j'ajouterai qu'elles furent les premières qui exercèrent dans leur ville natale, le métier de prostisuée. Il paroît que dès les premiers tems de l'antiquité, les prostituées qui s'établissoient chez les différentes nations, étoient toutes des étrangères qui s'expatrioient de leur pays, et nous trouvons en effet que dans l'écriture-sainte, étrangère et prostituée sont synonimes. C'est dans ce sens que Salomon recommanda à son fils de ne point exténuer ses forces avec les étrangères. Il y a tout lieu de croire que l'usage de s'éloigner de sa patrie pour faire le métier de prostituée, étoit universel chez les anciens. Peut-être chaque peuple défendoit-il à ses femmes la prostitution publique pour leur conserver la réputation d'être plus chastes que celles des autres nations voisines; ou peut-être celles qui se dévouoient à ce métier infâme, conservoient-elles encore un foible sentiment de honte, qui ne leur permettoit pas de l'exercer aux yeux de leur famille et parmi leurs concitoyens. Quelque

puisse être le véritable motif de cet usage ; il n'est pas moins vrai que les Grecs s'y conformèrent malgré la dépravation générale de leurs mœurs, et que les Romaines, bannisant toute espèce de honte, ne prirent point la peine de se déplacer.

Mais l'ivresse et la lubricité n'étoient pas les seuls vices familiers aux Romaines ; tous les individus qui composoient cette nation se distinguèrent par un excès de cruauté, et les femmes ne le cédoient point aux hommes pour la barbarie. Dans la deux cent vingt-deuxième année de Rome, Tullie, fille de Sévère, roi des Romains, ayant formé, avec Tarquin son mari, le projet d'assassiner son père, pour s'emparer du trône, profita d'une émeute populaire pour faire exécuter ce parricide. Tullie monta sur son char et s'en retournoit dans son palais d'un air triomphant. En traversant la rue où les meurtriers venoient d'assassiner le roi, qui, étendu tout sanglant sur la terre, paroissoit encore respirer, le conducteur du char saisi d'horreur arrêta ses chevaux, et, contemplant avec effroi cet affreux spectacle, n'eut pas la force de passer outre. Qu'est-ce qui t'arrête ? lui cria Tullie, d'une voix féroce.

Princesse, lui répondit en se retournant le conducteur, ne voyez-vous pas le corps sanglant du roi votre père ? Quoi ! maraud, reprit-elle en fureur, et saisissant un tabouret du char qu'elle lui lança à la tête, tu as peur de passer sur un cadavre ? Le conducteur obéit, les chevaux foulèrent le monarque expirant, et les roues, en se teignant de son sang, le firent jaillir jusque sur la robe de l'exécrable Tullie. Antoine ayant donné l'ordre de décapiter Cicéron, et de lui apporter sa tête ; lorsqu'on la présenta à Falvie, alors femme d'Antoine, et précédemment l'épouse de Clodius, elle frappa cette tête sanglante, et après avoir vomi mille imprécations contre le prince des orateurs, elle lui tira la langue, qu'elle perça avec un poinçon. Je pourrois citer beaucoup d'autres traits qui attestent la férocité des Romaines ; mais ces affreux tableaux pourroient rebuter mes lecteurs.

En considérant les Romains dans les tems où la république avoit étendu ses conquêtes dans l'Asie, nous ne leur trouvons d'autres qualités estimables, que quelques foibles restes d'un antique patriotisme, peu propre à orner le caractère convenable au beau sexe,

quand il n'est pas accompagné de beaucoup de modération. Comme épouses, nous avons vu les matrônes romaines abjurer toute idée de chasteté et de décence; comme mères, oublier tous les sentimens de la nature, et exposer leurs enfans; et, comme citoyennes, introduire dans l'état, le faste, le vice et le désordre, pour satisfaire leur lubricité et leur ambition. Il ne paroît pas même que la religion, qui, dans tous les tems et dans tous les pays, a eu plus d'empire sur les femmes que sur les hommes, influât beaucoup sur la conduite des Romaines. Elles accompagnoient quelquefois les processions dans les calamités publiques. Quelques-unes furent nommées prêtresses d'un petit nombre de temples; mais nous ne trouvons point qu'elles aient exercé particulièrement des actes de piété, ou célébré publiquement des sacrifices pour appaiser les dieux de leur pays.

Tels ont été en général la conduite et le caractère des Romaines. En descendant à de plus grands détails, nous pourrions présenter des preuves sans nombre de leur corruption, et beaucoup d'exemples d'une rare vertu. Avant l'époque funeste où Rome

englouti les rihesses de l'univers, les Romaines étoient des épouses respectables, des méres tendres et des citoyennes zélées. Elles sauvèrent plusieurs fois la république chancelante par l'exemple du courage, par de sages conseils, et par le sacrifice volontaire de leurs meubles et de leurs bijoux. Nous observerons aussi avec la satisfaction la plus sincère que dans les tems de dévastation que nous verions de considérer, on trouvoit encore des Romaines qui n'étoient point infectées de la contagion et qui donnoient au milieu d'une corruption presqu'universelle; l'exemple de la tendresse maternelle et de la fidélité conjugale. Elles sauvèrent leurs enfans et leurs époux des mains cruelles d'Octave, d'Antoine, de Lépide, de Néron et de plusieurs autres tyrans féroces qui, comprenant indistinctement tous les citoyens riches ou vertueux dans leur proscription, firent impitoyablement exterminer la moitié de la noblesse Romaine.

CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet.

En quittant les Romains nous retomberons dans des ténèbres historiques, qui ne présentent qu'un groupe de nations difficiles à distinguer l'une de l'autre, et connues tout au plus de nom. Entreprendre de donner des détails sur le caractère de ces peuples ce seroit vouloir peindre sans couleur ou au moins sans modèle.

Quoique plongées dans la plus profonde ignorance, quoiqu'attachées à une religion qui n'admettoit qu'un très-petit nombre de préceptes moraux, et quelques principes directement opposés à la saine morale, les femmes des anciens peuples du Nord possédoient cependant une grande partie des vertus de leur sexe. On leur inspiroit de bonne heure la modestie, la décence, et cette industrie active qui suppléoit souvent pour leur subsistance et leur famille aux tems ou les maris revenoient sans succès de la chasse ou de leurs exécutions guerrières. Elevées dans la

pratique des vertus, par des mères attentives qui leur en donnoient l'exemple, la chasteté leur étoit pour ainsi dire naturelle, et leur attachement, pour cette vertu, se fortifioit par le mépris des hommes pour celles qui avoient l'imprudence de s'en écarter. La moindre faute condamnoit irrévocablement une fille au célibat pour toute sa vie. Elle ne pouvoit point espérer d'indulgence dans un pays où l'on ne se procuroit pas, comme aujourd'hui, un mari avec le secours de la fortune, ou par le crédit d'une famille puissante, mais uniquement par des qualités personnelles, et la chasteté étoit la plus estimée.

Tacite fait en peu de mots un très-bel éloge de la simplicité et de la chasteté des anciens Germains. " On ne sauroit, dit cet auteur, donner trop de louange au respect des Germains pour l'association matrimoniale. Parmi ces peuples, la vertu des femmes ne court point risque d'être corrompue par des objets extérieurs qui séduisent les sens, ou par les familiarités qui enflamment trop souvent les passions. La moindre faute contre la chasteté est suivie d'une sentence irrévocable de mépris et d'abandon; ils ne savent point tourner le vice en plaisanterie. La mode

ne sert d'excuse ni à la victime ni à l'auteur de la séduction. Des coutumes et des mœurs pures ont plus d'influence sur les barbares Germains que les meilleures loix sur les nations civilisées „.

On suppose assez généralement que la pureté des mœurs se trouve par excellence chez les nations éclairées; mais l'expérience démontre l'erreur de cette opinion (1). Il paroît, par le récit de Tacite, que, relativement à quelques points de moralité, les anciens Germains étoient forts supérieurs aux nations les plus civilisées de l'Europe, et les Goths ne le cédoient point, à cet égard, aux Germains. Ils considéroient la pureté des mœurs comme leur vertu caractéristique, et disoient, en conséquence: " Quoique nous punissions

(1) Cette superstition ne me paroît point naturelle, et M. Alexandre a tort, je crois, de dire qu'elle est générale. L'expérience, comme l'observe fort bien l'auteur anglois, suffit pour démontrer l'erreur, et il y a peu d'hommes assez ignorans aujourd'hui pour ne pas savoir que le luxe et les vices suivent toujours à pas égal les progrès les arts et les mœurs civilisées, ou la civilisation des sociétés, s'il est permis de se servir de cette expression.

punissions la fornication parmi nos compatriotes, nous avons plus d'indulgence pour les Romains, parce que la nature et l'éducation contribuent à les rendre foibles et incapables d'atteindre à notre sublime vertu „.

Une ancienne loi de l'Islande condamnoit à l'exil celui qui embrassoit une femme contre son gré, et à une amende d'un marc d'argent celui qui l'embrassoit même avec son consentement. Dans un des chapitres précédens nous avons déjà observé chez quelques autres peuples du Nord, des loix approchant de la même nature; et nous ajoutons ici qu'ils étoient généralement si jaloux de l'honneur de leurs femmes, et prenoient tant de soin pour qu'on ne se permît avec elles aucune espèce de familiarité, que leurs loix prescrivoient la manière dont les deux sexes devoient se comporter réciproquement lorsqu'ils se trouvoient ensemble. Chez les Goths, il n'étoit permis à un chirurgien de saigner une femme libre qu'en présence de son père, sa mère, son frère, ou quelqu'autre de ses proches parens. On le condamnoit à une amende lorsqu'il entreprenoit de toucher à une femme sans son consentement, et l'amende étoit proportionnée au

rang de l'offensée, ou à l'endroit de son corps où il avoit eu l'indiscrétion de poser sa main. Ils imposoient aussi, comme les Islandois, une amende à celui qui embrassoit une femme, à moins que ce ne fût dans la gaîté d'un repas, ou au retour d'un long voyage. Toutes ces loix, et nombres d'autres, étoient autant de sentinelles qui veilloient à la chasteté du beau sexe, et en rendant tout accès auprès des femmes difficile et dangereux, accoutumoient les hommes à les regarder comme des êtres d'une espèce supérieure, pour lesquels ils portoient le respect presque jusqu'à l'adoration. Les femmes n'inspireront jamais ce sentiment dans les pays où les deux sexes vivront ensemble avec la familiarité, introduite par la galanterie moderne, où les femmes courant sans cesse d'un divertissement public à une assemblée, se déprécieront elles-même, en annonçant fort impolitiquement beaucoup trop d'impatience d'être remarquées. Il n'y a peut-être pas dans la nature de loi plus générale que celle qui nous fait évaluer une chose en proportion de ce qu'il nous en a coûté pour l'acquérir. Chez les peuples que nous examinons, les femmes chastes, fières et de

difficile accès, ne se laissoient point séduire par quelques complimens, et ne cédoient pas au premier courtisan. Pour obtenir les bonnes graces de l'objet de son amour, il falloit qu'un galant fît preuve de valeur et de toutes les autres qualités qui méritent l'estime ou excitent l'admiration. Il n'obtenoit le plus souvent la possession de sa maîtresse qu'après une longue suite de travaux et de dangers, entrepris pour s'en rendre digne ; et plus les épreuves étoient pénibles, plus son acquisition lui paroissoit précieuse. Mais je discuterai ce sujet plus à fond à l'article de la galanterie.

On pourroit comparer l'historien qui entreprend de dépeindre le caractère de peuples aussi peu connus, que ceux dont nous occupons à un antiquaire qui cherche à constater la taille exacte de nos ancêtres, dans les tems où ils étoient, dit-on, des espèces de géans ; et qui ne pouvant pas rassembler un squelette entier, calcule d'après un bras ou une jambe qu'elle doit être la grandeur du corps auquel il appartenoit. En évaluant les proportions régulières, il est possible qu'il évalue la longueur du tout avec assez de précision. Quoiqu'un historien n'ait que

des renseignemens imparfaits, et tronqués sur l'histoire d'un peuple, il peut aussi en les comparant avec attention, et en examinant leur relation avec les vices et les vertus qui composent le caractère de l'homme, former des conjonctures assez plausibles sur les mœurs du peuple dont il est question dans ces fragmens historiques. D'après le petit nombre d'anecdotes qui nous ont été transmises relativement aux femmes du Nord, nous n'hésiterons pas d'affirmer qu'elles étoient chastes, frugales, industrieuses, et qu'elles avoient quelques connoissances acquises qui leur donnoient une grande supériorité sur des hommes plongés dans la plus grossière ignorance. A ce nombre de bonnes qualités, il paroît qu'elles joignoient un mèlange d'orgeuil et de férocité fort opposés à la douceur et à la délicatesse que les hommes considèrent aujourd'hui, comme le plus bel attribut du sexe féminin. Les femmes des Cimbres, vêtues de tuniques blanches, agraffées avec des crochets de cuivre et une ceinture de même métail, officioient comme prêtresses dans les sacrifices où on immoloit des victimes humaines; elles plongeoient, sans la moindre

émotion, le couteau sacré dans les entrailles des captifs ; et contemplant avec une attention tranquille les agonies de la mort, prédisoient les événemens futurs par la manière dont le sang couloit des plaies qu'elles avoient déchirées.

Tel fut à-peu-près le caractère des femmes chez les peuples du Nord, depuis la plus ancienne époque dont nous ayons quelque connoissance, jusque vers le déclin de la chevalerie; ou commençant à dégénérer, elles perdirent insensiblement de leur fierté, et conséquemment de leur prix en proportion. Le sentiment exalté de la convénération fondé sur la galanterie romanesque, baissa rapidement, et les femmes, considérées comme de simples mortelles, se permirent de montrer toutes les foiblesses et les imperfections de la nature humaine. Les mœurs précédentes avoient excédé les bornes ordinaires de la vertu, et les vices qui lui succédèrent furent tels, qu'un historien ne peut pas se permettre de les décrire. Il suffit de dire qu'il fallut employer la rigueur des loix pénales, pour empêcher les maris de faire exercer publiquement à leurs femmes le métier de prostituées.

Il paroît que dans le sixième siècle les mœurs étoient un composé de dévotion et de débauche, et que les églises servoient également à invoquer les secours des saints, et à débaucher les filles. Il n'étoit pas rare de voir entraîner par force ou par ruse une femme dans un de ces temples sacrés, où le ravisseur satisfaisoit ses desirs criminels avec la plus grande liberté. Il n'avoit rien à redouter, ni des loix, ni des parens de sa victime, tant qu'il lui plaisoit de la garder dans son inviolable asyle. Sous le règne de Charlemagne, on s'amusoit souvent en France à rassembler un grand nombre de prostituées qu'on faisoit courir l'une après l'autre pour divertir le public. Henri VII d'Angleterre autorisa des maisons de prostitution, dont l'enseigne annonçoit l'espèce de récréation qu'on pouvoit s'y procurer. du tems de Louis XI de France, on représentoit fréquemment sur les théâtres le jugement de Pâris. Trois des plus jolies actrices, strictement nues, représentoient les trois déesses qui se disputèrent, en cet état, la préférence du prince Troyen. De pareils spectacles ne paroissent pas fort convenables à la modestie du beau sexe; mais on ne

peut en bien juger que par l'inspection des mœurs de ces tems grossiers et presque barbares. Nous avons déjà eu occasion d'observer que le culte des divinités impures, contribuoit fortement à corrompre les mœurs; et nous ne pouvons pas nous dispenser de remarquer que quoique l'objet de l'adoration des chrétiens et les cérémonies du christianisme fussent très-propres à inspirer la pureté et la vertu, il n'en étoit pas de même alors des ministres de cette religion. Tous les ecclésiastiques qui auroient dû ajouter l'exemple aux préceptes, se livroient sans pudeur à la débauche la plus effrénée, et entretenoient publiquement une troupe de concubines. Que pouvoit-on raisonnablement espérer du peuple, tandis que les prêtres prêchoient une religion qu'ils déshonoroient, et des vertus tatolement opposées à leur conduite; l'orsqu'ils encourageoient les hommes à ne s'occuper que des félicités d'un monde à venir, tandis qu'ils recherchoient eux-mêmes avidement toutes les jouissances humaines? La contagion se répandit dans toutes les classes de la société, et la dépravation devint universelle. La reine de Navarre publia un volume

de contes trop grossièrement obscènes, pour être lu même par une courtisane. Jeanne, reine du Portugal, établit des maisons de débauche, et donna des règles à cette institution, avec des détails que la décence ne nous permet pas de transcrire. La reine Elisabeth d'Angleterre pratiquoit la grossière habitude de jurer en conversation, et prononçoit des sermens très-peu convenables à une princesse, ou même à une femme qui conserve du respect pour la modestie de son sexe. De son tems, toutefois, les mœurs de l'Europe commencèrent à s'épurer, et prendre ce vernis d'élégance qui nous distingue aujourd'hui du reste de l'univers. Mais avant de considérer la conduite et le caractère des femmes de notre siècle et de nos climats. Nous avons encore quelques autres pays à parcourir pour procéder par progression depuis les peuples les plus grossiers, jusqu'aux nations chez lesquelles la nature a reçu de l'art sa dernière perfection.

Plus les hommes approchent de l'état du sauvage, moins on apperçoit entr'eux de différence. Dans cette situation, leurs vues sont bornées, et leurs desirs en petit nombre.

Leurs attachemens, peu multipliés, sont vifs et constans, leur ressentiment est violent et implacable. Tel est à-peu-près le cercle étroit de leur imagination. Il s'ensuit naturellement que leur caractère présente des empreintes plus profondes et plus uniformes que celui des nations civilisées, qui sont modifiées par une infinité de circonstances, et de situations différentes.

Dans la vie sauvage, les femmes n'ont pas la moindre idée de délicatesse ou de décence. La vue de la nudité absolue n'excite point le sentiment de la honte, on ne connoît pas même l'idée de la décence. La chasteté ne peut pas par conséquent avoir le prix qu'y attachent les peuples civilisés; et les femmes peuvent en manquer sans encourir le mépris de leur sexe ou l'abandon du nôtre. Nous pourrions soutenir cette assertion par des preuves sans nombre; parmi les Natchés, les maris se prêtent réciproquement leurs femmes, et toutes les filles et les femmes de cette nation offrent sans cérémonie leurs faveurs aux étrangers qu'elles rencontrent : il est même dangereux de les refuser dans certains cantons; car elles vont porter à leurs maris des plaintes

de cette insulte, et les exciter à en tirer vangeance. Dans le district des Hurons, la prostitution ne paroît point du tout criminelle, les parens la font pratiquer de bonne heure à leurs filles, que l'usage autorise à la continuer durant toute leur vie. Dans différentes parties de l'Amérique Méridionale, on n'impose aucune espèce de contrainte au commerce des deux sexes; il paroît qu'ils regardent cet objet comme indigne de l'attention d'un législateur. Don Ulloa rapporte que les anciens Péruviens n'épousoient jamais sciemment une fille vierge, et se trouvoient grièvement offensés lorsqu'ils rencontroient ce dont les hommes sont si friands en Europe. On prétend que dans le royaume de Thibet, les filles ne sont point considérées comme nubiles avant d'avoir été déflorées.

Les femmes du Bresil n'ont pas la moindre notion de chasteté ni de décence. A Mindanao (1), dès qu'il arrive quelques étran-

---

(1) Mindanao est une des isles Maniles, jadis occupée par les Espagnols, qui en ont été chassés par les habitans. Ils obéissent à une sultane, et professent la religion mahométane.

gers, les habitans courent à leur rencontre, et les invitent à venir chez eux. A peine y sont-ils arrivés, qu'on leur présente à chacun une compagne à laquelle il est d'usage de faire un présent, pour payer des faveurs qu'on n'a point sollicitées. C'est aussi la coutume à Pulo Condore, au Pégu, à Combodia, dans la Cochinchine, et dans quelques cantons de la Guinée. Il paroît que dans l'Otaheite les habitans manquent publiquement à la chasteté, sans seulement concevoir l'idée de l'indécence; les femmes y trafiquoient ouvertement de leurs faveurs avec les matelots Anglois. Les pères et les frères amenoient leurs filles ou leurs sœurs comme au marché, et sembloient très-bien connoître le prix et la préférence que méritoient la jeunesse et la beauté.

Indépendamment de la chasteté, il y a dans le caractère et dans la constitution des femmes, une douceur et une délicatesse qui plaisent autant que la beauté : mais les femmes sauvages sont presqu'universellement dépourvues de cette espèce de charme. Elevées dans des pays stériles et sous un ciel rigoureux, fréquemment exposées aux épreuves pénibles du froid et de la faim;

forcées d'attaquer les animaux pour se procurer une subsistance, et de s'accoutumer à des scènes sanglantes; leur ame s'endurcit, et devient incapable de compassion. La sensibilité, que nous regardons comme le séduisant attribut de leur sexe, n'est considérée des femmes sauvages que comme une foiblesse méprisable qu'il est essentiel de vaincre.

Dans le Nord de l'Amérique, les femmes de la plupart des tribus vont au devant des guerriers lorsqu'ils reviennent de leurs excursion; et quoique ces guerriers traitent leurs captifs, du moment où ils tombent en leur puissance, avec une inhumanité dont le récit nous feroit frémir; les plus cruelles souffrances de ces malheureuses victimes, ne commencent réellement qu'à l'arrivée des femmes dans l'armée. Il seroit impossible de décrire la férocité de ces implacables furies, il faut en avoir été le témoin pour s'en faire une idée. On sait qu'en général les femmes ont les passions beaucoup plus violentes que les hommes, et celles des sauvages, étant en petit nombre, se trouvent concentrées dans un foyer dont elles s'élancent avec une explosion effrayante.

Lorsque parmi celles qui vont au devant des guerriers, il s'en trouve quelqu'une qui a perdu dans un combat son mari, son frère, ou quelqu'un de ses parens, il importe peu que trente ou quarante années se soient écoulées depuis cet événement, elle s'élance sur le premier prisonnier qu'elle rencontre, et s'applique, avec une joie féroce, à lui infliger des plaies douloureuses; elle continue à exercer sa fureur jusqu'à ce qu'elle ait totalement épuisé ses forces; et réduite alors pour un moment à l'inaction, elle reprend bientôt toute sa rage, et la continuation du supplice. Cette affreuse expédition dure ordinairement pendant toute la première nuit de l'arrivée des femmes dans le camp, et lorsque la condamnation des captifs a été finalement prononcée, lorsqu'on les conduit à la torture et à la mort, ces mêmes femmes servent d'exécuteurs, et les démons auroient horreur des rafinemens de leur barbarie. Dans l'Amérique Méridionale, au lieu de torturer leurs captifs, ils ont coutume de les assommer d'un seul coup. Les femmes s'emparent des cadavres, qu'elles se chargent d'accomoder. Elles barbouillent leurs enfans avec le sang

des victimes, pour leur inspirer de bonne heure la haine de leurs ennemis; et après s'être réunies aux guerriers de la tribu, ils font tous ensemble un horrible repas de chair humaine, dont chacun vante à l'envi le goût délicieux.

Les peuples, dont les mœurs sont éloignées de cet excès de férocité, auront sans doute peine à concevoir que des femmes en soient susceptibles; mais ils redoubleront de surprise et d'horreur, en apprenant que les captives, dont le bras ne s'est jamais ensanglanté dans les combats, n'en sont pas moins traitées avec la même rigueur; et que c'est des mains de leur sexe qu'elles éprouvent ces affreuses tortures.

Tel est chez les sauvages du Nord de l'Amérique, le caractère des femmes relativement à la chasteté et à l'humanité; mais il seroit injuste d'en conclure qu'elles ont fait divorce avec toutes les vertus. Leur inhumanité est moins l'effet de la nature que celui de l'éducation. De tous tems les peuples ignorans et grossiers ont été féroces et implacables dans leur vengeance. Les Israélites ne traitoient pas mieux leurs captifs que les Américains, ils les faisoient passer

à travers des fours à brique, ou sous des scies et des herses de fer. Tout les anciens en usoient à peu près de même. Chaque pays avoit ses dieux tutélaires, et l'on ne croyoit pas pouvoir leur offrir un sacrifice plus agréable, que le sang des ennemis des peuples qu'ils protégoient; c'étoit presque par-tout par principe de religion qu'on torturoit et qu'on égorgeoit les captifs. Des fanatiques, exclusivement occupés du culte de leurs divinités, faisoient peu d'attention aux souffrances des victimes; mais un autre principe religieux ne contribuoit pas moins efficacément à rendre les anciens féroces et implacables pour leurs captifs. Ils étoient persuadés que les mânes ou les ombres de leurs parens tués dans les combats, erroient lugubrement autour de leur ancienne demeure, jusqu'à ce que leur mort eût été vengée sur les ennemis. Il passoit pour constant que ces ombres s'étoient rendues quelquefois visibles, pour presser leurs anciens amis de hâter leur vengeance, que ceux-ci ne croyoient pas pouvoir rendre trop sévère ou trop sanglante. Si ces opinions ont été transmises aux Américains, il s'en suit que la cruauté qu'ils exercent sur les captifs, sont

l'effet d'un profond respect pour les dieux, et d'un zèle ardent pour le repos de leurs ancêtres.

Si la férocité des Américans étoit inhérente à leur caractère nous les détesterions comme les plus exécrables des créatures humaines; mais nous ne pouvons nous défendre de les plaindre, quand nous considérons qu'elle prend sa source dans le sentiment aveugle de la plus tendre affection; et l'amour et la haine sont presque les deux seules passions qui caractérisent particuliérement les sauvages. Ils ne pardonnent jamais une injure, mais ils n'oublient jamais un bienfait. L'adversité n'est point susceptible de l'effacer de leur souvenir. Le danger n'arrête point leur reconnoissance, et la crainte de la mort ne les rend jamais ingrats. Dans les pays où on exige la chasteté des femmes sauvages, elles sont inviolablement fidelles à leurs maris. Lorsqu'on ne leur demande pas ce sacrifice, il suffit de les traiter humainement. Pour pouvoir compter sur un zèle et un attachement fort supérieurs à l'idée que peuvent en avoir les nations civilisées, les femmes sauvages sont dociles et soumises; elles supportent patiemment la faim, le froid,

la soif, la fatigue et toutes les calamités auxquelles leur pénible vie est sans cesse exposée. D'une activité infatigable au moment du besoin; elles ont très-rarement l'industrie de la prévoyance et encore moins celle de l'économie. Complétement dupes de la superstition comme tous les péuples, plongés dans l'ignorance, elles transmettent l'illusion à leurs filles, et trompent continuellement leurs hommes, qui, prenant les rêves d'un cerveau malade pour des inspipirations du *grand-esprit*, respectent les extravagantes prophéties de leurs femmes comme des oracles.

En quittant ces rigoureux climats, où la nature est encore enveloppée de sa plus grossière écorce, et tournant nos regards vers les pays où elle commence à prendre un aspect moins sauvage, nos yeux se fixent naturellement sur l'Afrique et sur l'Asie. Dans ces régions plus fortunées, nous voyons encore avec déplaisir de vastes cantons presqu'aussi peu avancés que les habitans du Nord de l'Amérique, dans la culture des arts et des inventions qui adoucissent l'amertume de la vie.

En parcourant la vaste peninsule de l'Afri-

que, on pourroit s'attendre à rencontrer une grande diversité de caractères parmi les différens peuples qui y sont établis; mais l'éxamen ne justifie point cette supposition; car, malgré la grande différence des climats et des gouvernemens, les Africains sont par-tout à-peu-près les mêmes. On trouve dans cette immense région une informité universelle d'opinions et d'usages, à cela près de quelques nuances particulières des mêmes dispositions, qui sont par-tout les plus détestables de celles qui déshonorent l'humanité. Leurs voisins ont adopté pour proverbe, que tous les habitans du globe sont un composé de bons et de mauvais, à l'exception des Africains.

En faisant une comparaison de l'ancienne Afrique et de la moderne, on ne peut se défendre de quelque surprise, en appercevant que les peuples qui l'habitent aujourd'hui, ont conservé les mœurs et les coutumes anciennes; mais qu'il n'est pas possible d'y découvrir la plus foible étincelle du génie, des vertus ou des talens qui distinguoient les anciens habitans de l'Afrique. Les noms d'Asdrubal, d'Annibal et de Terence, rappellent la gloire de leurs poëtes et de leurs

héros. D'après l'introduction du christianisme en Afrique, Cyprien, Augustin et Tertullien ont fait admirer leurs talens théologiques. Ils étoient depuis longtems renommés pour leur industrieuse agriculture, pour leur habileté dans le commerce, la magistrature et presque tous les arts utiles. Mais ils ne se distinguent aujourd'hui que par la paresse, l'ignorance, la superstition, la perfidie, et particuliérement par le brigandage qu'ils exercent contre les autres peuples de l'univers (1).

On pourroit croire que leur renonciation à toutes les vertus ne les aveugle pas jusqu'à leur dissimuler tout-à-fait la difformité de leurs vices ; mais comme ils n'ont pas la moindre disposition à changer de conduite, leurs prêtres, ou marabouts, tâchent de la justifier par l'histoire suivante. "Noé, disent-ils, ne fut pas plutôt mort, que ses trois

(1) Il me semble qu'on pourroit censurer avec autant de justice la paresse et la lâcheté de toutes les puissances qui ne se contentent pas de tolérer de méprisables forbans ; mais qui leur font présent tous les ans de munitions de guerre, dont ils font usage contre les sujets de ces mêmes puissances.

fils, dont le premier étoit blanc, le second basané et le troisième tout-à-fait noir, étant convenus entr'eux de partager la fortune, et les propriétés de leur père, passèrent une grande partie de la journée à faire des lots, et remirent au lendemain le partage. Après avoir soupé paisiblement ensemble et fumé amicalement une pipe, chacun alla se reposer dans sa tente. A la faveur de l'obscurité, le blanc en sortit au bout de quelques heures; il se saisit de l'or, de l'argent et de tous les bijoux précieux, dont il chargea plusieurs mulets avec lesquels il se dépêcha de disparoître et de se retirer dans le pays que sa postérité a toujours habitée depuis. Le basané, non moins perfide que son frère, forma le même projet, mais s'y étant pris un peu trop tard, il trouva que son frère avoit été plus alerte, et ne pouvant mieux faire, il chargea sur les chevaux et les chameaux qui restoient, les riches tapis, les hardes et tous les effets de quelque valeur, avec lesquels il dirigea sa route vers une autre partie de la terre, ne laissant à son frère que des ustensiles et des provisions qui ne valoient pas le transport. Lorsque le jour parut, le frère noir, qui avoit dormi profon

dément et sans méfiance, se leva pour aller procéder au partage convenu; mais ne trouvant plus ni les effets ni ses frères, il apperçut clairement qu'ils avoient abusé de sa bonhomie, et jugea qu'ils s'étoient déjà mis hors de sa portée. Comme la perte paroissoit irréparable, il réfléchit en fumant sa pipe au moyen de s'en venger. Après avoir roulé quelques tems différens projets dans sa tête, il lui vint dans l'imagination de concilier ses intérêts avec sa vengeance, au moyen des représailles qu'il résolut de faire par-tout où il pourroit découvrir quelque chose apparante aux mauvais parens qui l'avoit dépouillé de son patrimoine. Après avoir saisi jusqu'à la fin de sa vie toutes les occasions de reprendre une partie de son bien, il ordonna à tous ses descendans d'en faire autant jusqu'à la fin du monde, sous peine d'encourir sa malédiction „.

Après avoir examiné rapidement le caractère général des Africains, si nous voulons descendre aux détails, nous ne trouverons pas la scène fort embellie, quoique dans certains cantons les vices soient mélangés de quelques vertus. Un petit nombre de leurs tribus se distinguent par une fidélité

inviolable pour les étrangers qu'ils ont pris sous leur protection. Un nombre plus considérable pratique les vertus de la tempérance et de l'hospitalité, et leurs femmes ne manquent pas, à un certain point, de la chasteté et de la délicatesse convenable à leur sexe. En Egypte, elles ne paroissent jamais sans être couvertes d'un voile; et dans les assemblées publiques, elles restent derrière un rideau pour n'être point vues des hommes. Chez les Hottentots, on ne peut pas dire qu'elles soient douées d'une grande délicatesse; mais elles ont un air de douceur et d'innocence. Elles sont chastes et très-soumises à leurs maris. Sur les bords du Niger, les femmes ne manquent ni d'industrie ni de vivacité; et elles y joignent une réserve qui feroit honneur à des peuples civilisés. Ces Africaines sont modestes, affables et fidelles. Leurs regards, leur maintien et leur langage annoncent une ingénuité qui les rend très-intéressantes. En s'éloignant du levant du Niger, on voit disparoître la beauté, la chasteté et la sensibilité des Africaines. Leur langage et leurs traits sont comme le pays qu'elles habitent, ingrats, durs et désagréables; leur joie ressemble beaucoup plus à

des accès de fureur qu'aux émotions excitées par le sentiment de plaisir. Un peuple, nommé *Zafe Ibrahims*, ou descendans d'Abraham, habitent une grande étendue de pays sur la côte occidentale de l'Afrique. Leurs longs cheveux ne sont point crépus, et leur peau est d'un noir moins foncé que les autres Africains ; mais leur caractère les distingue encore davantage : humains, francs et généreux, ils ont horreur du meurtre et du brigandage. La danse est leur amusement favori ; ils l'accompagnent le plus souvent de chansons, dont l'amour est le sujet ordinaire. Dans les autres parties de l'Afrique, les hommes et les femmes s'enduisent de peinture de manière à augmenter leur difformité ; mais les Zafes cherchent à embellir les charmes de la nature, en imitant ses couleurs. On peut ajouter à ce que je viens de dire, que les mères et les parens veillent de fort près leurs filles, et n'en laissent approcher que très-difficilement les étrangers.

Quelques voyageurs nous apprennent que parmi ces peuples, les enfans qui naissent les mardi, jeudi et vendredi, sont considérés comme maudits et exposés dans les bois pour y périr d'inanition ou servir de pâture aux animaux sauvages. Mais la sen-

bilité des femmes brave la crainte du châtiment dont elles sont menacées par les hommes, et les terreurs plus terribles de la superstition ; elles dérobent très-souvent ces malheureuses victimes, et les élèvent au risque de leur propre vie.

Au-delà du Volta, dans le pays de Benin, et sur presque toute la côte d'Or, les femmes, très-recommandables par leurs vertus, ne seroient point désagréables à la vue si elles n'avoient pas l'habitude de se défigurer le visage par des cicatrices avec le projet de s'embellir à-peu-près comme nos européennes, qui s'enduisent de blanc et de rouge. Ces peuples, complétement sauvages à beaucoup d'égards, ont cependant une opinion qui tend à les humaniser. Ils sont persuadés qu'en quelqu'endroit que les événemens les obligent de se retirer, ils reviendront après la mort habiter leur pays, qu'ils regardent comme le plus délicieux de l'univers. Cette douce illusion contribue, non-seulement à leur faire supporter moins impatiemment l'esclavage auquel ils sont souvent condamnés, parmi des peuples éloignés de leur terre natale, mais à leur inspirer de la bienveillance pour les étrangers qui viennent

parmi

parmi eux, parce qu'ils sont persuadés que ces étrangers sont destinés à y jouir des félicités du paradis, en récompense des vertus qu'ils ont exercées dans d'autres pays. Les peuples qui habitent les bords du Zaïre sont les plus pacifiques et les plus doux des Africains; leur nourriture est simple et frugale, et de foibles travaux suffisent pour assurer leur subsistance : ils passent une grande partie de leur tems à se divertir; mais les femmes ne paroissent jamais aux jeux publics, ni dans les endroits où les hommes ont coutume de se rassembler. Elles s'occupent et s'amusent entr'elles sans admettre jamais des hommes dans leur société. Cette retraite, quoique moins rigoureuse que dans quelques autres parties du monde, ne laisse pas de produire l'effet général de la contrainte sur des êtres qui ont droit à la liberté; elle les éloigne des vertus dont on veut leur faire une nécessité.

Ne pouvant pas donner à mon lecteur des détails plus circonstanciés sur le caractère des Africaines, je terminerai mes réflexions sur ce sujet, en observant que d'après les deux différens tableaux que je viens d'exquisser, le caractère national, tracé sur celui des

hommes, paroît infiniment plus vicieux que le portrait que j'ai fait des Africaines, et peut-être leurs défauts sont-ils encore exagérés, parce que toutes nos instructions, à cet égard, ont été données ou par des prêtres de leur nation, très-susceptibles d'injustise, ou par des voyageurs de l'Europe, dont les préjugés ne sont point favorables aux habitans de l'Afrique, à raison du brigandage qu'ils exercent contre toutes les autres nations. Cette conduite excite très-justement notre indignation et mérite sans doute une épithète très-honteuse; mais si les Africains se chargeoient de peindre notre caractère, aurions-nous plus de droit à leur indulgence? ne pourroient-ils pas nous faire des reproches violens et légitimes? qu'elle scène de crimes et d'horreurs ils auroient à décrire! Ils représenteroient des peuples qui professent une religion dont les préceptes n'inspirent que la bienfaisance et l'humanité; ils les représenteroient semans en Afrique la haine, la guerre et le carnage, alimentans par avarice les vices et la cruauté des Africains, abusans de l'illusion de cette nation, séduite et aveuglée, pour enlever tous les ans par ruze ou par force des milliers

de leurs compatriotes et les réduire au plus affreux des esclavages ; ils diroient comment leurs impitoyables tyrans exténuent les forces de leurs captifs, par des travaux au-dessus de leurs forces, et leur refusent inhumainement une nourriture susceptible de les substanter ; nous verrions les fouets, les tortures et les supplices infligés aux infortunés esclaves qui osent se considérer comme des hommes, et réclamer les droits de la nature et de l'humanité ; nous verrions......
Mais ma main se refuse à cette abominable description, et je sens tout le mépris et la haine des Africains passer dans mon cœur.

En passant de l'Amérique en Afrique, nous n'avons pas trouvé beaucoup de différence entre les mœurs et le caractère des peuples qui habitent ces deux parties de la terre. En arrivant en Asie, nous verrons que ses habitans n'ont d'autre supériorité sur les Africains que la douceur de leur caractère, et leurs dispositions paisibles, tandis que l'Africain guette, comme le tigre de ses forêts, l'occasion de piller et de détruire ; l'habitant de l'Inde ou de l'Asie, satisfait d'un peu de riz et des plus simples productions de la

nature, se couche au pied d'un arbre ; non pas pour méditer un crime, mais pour s'y reposer en paix.

Le magnifique spectacle que présentent les bords du Gange et les plaines de l'Indostan est au-dessus de toute description. L'air est embaumé durant une partie de l'année du parfum délicieux qu'exhalent une variété infinie de fleurs et de fruits, qui offrent une nourriture rafraîchissante et salutaire, et des arbres touffus forment un ombrage impénétrable. La nature n'a rien laissé à chercher aux habitans de ces fortunés climats que le plaisir, et le plaisir est presque la seule chose dont ils s'occupent. Leur plus délicieuse jouissance consiste dans le repos ou l'inaction. Un de leurs auteurs dont la sentence est passée en proverbe, dit : „ qu'il vaut mieux être assis que de marcher, et dormir que de veiller ; mais que la mort est la félicité suprême „. Au rapport de quelques voyageurs modernes, ces peuples poussent à un tel excès l'indolence, que les femmes d'Allahabad n'ont pas le courage d'étendre la main pour détourner leurs enfans prêts à être écrasés par une voiture. C'est ainsi qu'on représente le caractère des In-

diens, connus sous le nom d'Indoux. Les Mahométans ont plus d'activité, des passions plus violentes, et une ambition mêlée de cruauté, que l'influence de cet heureux climat n'a pas encore pu déraciner.

En considérant le caractère des femmes de l'Asie, deux circonstances méritent particuliérement notre attention. Premiérement, la retraite monotone dans laquelle toute leur vie s'écoule, n'admet point entr'elle les distinctions caractéristiques ou les différences de caractètes qui naissent de la liberté et des habitudes contractées dans le commerce de la société. Secondement, elles sont si rigoureusement renfermées, hors de l'observation des étrangers, que toutes les relations des Européens sont ou fausses et ridicules, ou au moins incertaines et suspectes. Nous pouvons toutefois hasarder de dire en général que comme un ressort courbé par un poids dont on le charge, tend toujours à repousser l'obstacle qui le presse; de même les femmes privées injustement de la liberté font constamment des efforts pour tromper les tyrans qui les tiennent éloignées du monde et des plaisirs de la société. L'habitude, la nature et le desir de la liberté les rend in-

dustrieuses et habiles dans l'art des supercheries qui peuvent relâcher leurs fers ou favoriser une intrigue.

La chasteté et l'incontinence sont les deux seules différences qui puissent caractériser les femmes de l'Asie. Recluses dans des harams inabordables, à peine peut-on les compter au nombre des habitans d'un monde avec lequel elles n'ont point de relation, et dont les vertus sociales ou économiques leur seroient parfaitement inutiles. Si les qualités essentielles d'une femme sont les soins, la frugalité et l'industrie, les prisonnières des harams n'ont aucune occasion de les pratiquer ni de les acquérir. Si ces qualités consistent à aimer tendrement son mari et ses enfans, la conduite des tyrans, qui usurpent le nom de mari, rendent la première de ses affections impossible, et contribuent fortement à affoiblir la seconde, en faisant rejaillir sur les enfans une partie de l'aversion que le père inspire. Il n'est pas probable qu'elles connoissent les douceurs de l'amitié. Les hommes ne les traitent pas de manière à leur inspirer de la confiance et de l'estime, et la rivalité n'admet point entr'elles d'intimité sincère. Les seules vertus

que les femmes de l'Asie puissent pratiquer sont sans doute la dévotion et la chasteté; mais elles sont gênées même dans l'exercice de leur religion. Comme on ne leur permet point d'assister au culte public des dieux de leur pays, leurs pratiques religieuses sont réduites forcément à faire en particulier des actes d'adoration mentale; et quant à la chasteté, la manière dont on dispose d'elles en mariage, et la tyrannie de leurs maris, sont très-certainement les méthodes les moins propres à les encourager dans la pratique de cette vertu.

Mais quoique ce tableau représente assez fidélement les femmes de l'Asie, il y a cependant quelques exceptions. Les bramins, ou prêtres de l'Inde, tiennent aussi leurs femmes dans une retraite rigoureuse, mais ils ont pour elles tant de douceur et d'indulgence, que la reconnoissance assure inviolablement leur chasteté. Mariées dès leur plus tendre enfance, elles ont la plus grande vénération pour le lien matrimonial. La tendresse des époux augmente avec les années, et dans la maturité de l'âge, les femmes font consister leur gloire à conserver l'estime et l'amitié de leur mari. Elles considèrent ce devoir comme

un des plus sacrés de leur religion, dont les dieux puniroient sévèrement la négligence. Tandis que les autres Indiennes saisissent toutes les occasions de tromper la vigilence de leurs gardiens; les femmes des Bramins évitent volontairement la compagnie et la conversation des étrangers, et se plaisent à imiter les mœurs pures et simples par lesquelles les prêtres de l'Inde se distinguent si avantageusement.

De tous les peuples de l'Asie, les Chinois peuvent être considérés comme les plus modestes. Les hommes s'enveloppent exactement de leurs manteaux et attacheroient de l'indécence à découvrir leurs bras ou leurs jambes plus qu'il n'est indispensable dans l'occasion. Les femmes se couvrent encore plus soigneusement et ne laissent jamais appercevoir leur main nue, même à leurs plus proches parens, lorsqu'elles peuvent s'en dispenser. Leurs vêtemens, leur maintien et toute l'étiquette de leur conduite paroissent destinés à conserver la décence et à inspirer le respect; la modestie de leurs regards et de leurs actions ajoutent à leurs charmes le lustre le plus sédui sant. On ne peut pas douter que les hommes enchantés

de cette circonspection n'observent les égards qu'elle mérite. Afin que leur vertu ne soit point scandalisée par le voisinage du vice, le gouvernement a l'attention de ne point permettre à des prostituées d'habiter dans l'enceinte des grandes villes. Telle est la description que quelques voyageurs nous donnent des Chinoises; mais d'autres prétendent que cet extérieur de modestie n'est qu'une affaire de mode ou d'usage national, mais que les femmes n'ont pas moins en Chine, comme par-tout, l'art de conduire et de voiler des intrigues, et qu'elles ne laissent point échapper l'occasion de le mettre en pratique. Ils ajoutent qu'après avoir prodigué leurs faveurs à un galant, les Chinoises ne se font point de scrupule de le poignarder pour se tranquilliser sur la découverte de leur intrigue et sur la perte de leur réputation. Il est possible qu'il y ait eu quelques exemples de ces crimes; mais on peut raisonnablement les supposer fort rares, et nous observerons avec plaisir qu'on ne trouve rien de semblable dans les relations des voyageurs modernes, dont la véracité paroît la mieux établie.

Dans le nombre des saints, comme celui

des pécheurs, il se trouve des sectes si différentes, que dans le pays habité par les honnêtes et modestes Bramins, qui rendent leurs épouses vertueuses à force d'humanité et d'indulgence, on rencontre des espèces de moines ciniques, appelés des *faquirs*, qui, sous le prétexte d'une sainteté rafinée, s'occupent sans relâche à débaucher les femmes et les filles. A l'imitation de quelques sectes ridicules qui ont existé, jadis en Europe, ces saints hypocrites dédaignent de couvrir leur nudité, et considèrent les vêtemens comme l'invention des pécheurs dont la honte d'aller nuds démontre, disent-ils, la corruption, parce que celui qui est sans tache n'a pas besoin de la couvrir. Sous prétexte d'aller en pélerinage à quelque temple, ces espèces de dévots se rassemblent quelquesfois au nombre de dix ou douze mille, et pillent toutes les habitations qui se trouvent sur leur passage. A leur approche les hommes prennent la fuite avec les effets qu'ils peuvent emporter, pour les mettre à l'abri de la sainte déprédation; mais les femmes n'ont point peur des faquirs, quoiqu'ils soient tous nuds. Elles vont dévotement à leur rencontre, ou les attendent pieusement

dans leurs maisons. Ces moines vigoureux jouissent depuis très-longtems, dans toute l'Inde, de la réputation d'avoir dans leurs saintes prières un remède certain pour faire cesser la stérilité des femmes qui ont fréquemment recours à leur intercession. Lorsqu'un faquir veut bien avoir la complaisance d'aider une femme à se reproduire, il laisse, en entrant chez elle, une sandale ou son gourdin à la porte de son appartement, et c'en est assez pour que le mari n'ose point violer le secret de leur dévotion. Mais si le moine paillard oublioit de laisser son étendart à la porte, et que ses confrères ne fussent pas à portée de le secourir, une rigoureuse bastonnade seroit la récompense de son zèle pour la propagation.

Tous les voyageurs qui ont écrit sur la Chine, conviennent que les faquirs sont très-adroits et très-actifs à débaucher les femmes; mais quelques-uns ajoutent que lorsqu'ils rencontrent une jolie fille, ils l'emportent dans un de leurs temples, et persuadent au peuple que le dieu qu'on y adore, violemment épris de ses charmes, l'a enlevé lui même pour en faire son épouse. Pour célébrer le mariage, un des faquirs tient la place de la divinité,

et la jeune fille le reçoit dévotement dans ses bras après la cérémonie. Elevées à cette dignité imaginaire, les femmes passent dans l'opinion des peuples, pour les épouses d'un dieu, et sont peut-être elles-mêmes les dupes de la supercherie. Cette illusion flatte leur vanité, et conserve pour toujours aux faquirs leur jouissance. Dans les pays où le bon sens n'est point anéanti par la superstition, cet excès de crédulité paroîtra peut-être incroyable; mais tout semble possible aux peuples aveuglés par le fanatisme. Les prêtres de la Grèce et de Rome pratiquoient les mêmes impostures, qui furent aussi pratiquées par des moines et d'autres débauchés, sur des femmes de l'Europe que l'enthousiasme avoit rendues tout aussi visionnaires que les Indiennes. Nous ne serons pas étonnés que les faquirs réussissent le plus souvent dans ces sortes d'entreprises, si nous considérons qu'ils ont affaire à des peuples plongés dans la plus profonde ignorance, et que la vanité d'une femme est infiniment flattée d'être la favorite du dieu qu'elle adore et l'objet de son choix, par préférence à toutes autres femmes dont il est également le maître de s'emparer, et l'amour-propre

flatté, néglige d'examiner ce qu'il se plaît à croire.

Outre ces temples où l'on entraîne des femmes par supercherie, il y en a d'autres où elles vont s'offrir elles-mêmes; les parens y conduisent souvent leurs filles encore dans l'enfance, pour être solemnellement consacrées au service des dieux. Le service consiste à chanter et danser devant la principale idole aux jours de grande fête. Les danses lascives et les parures indécentes des danseuses, sont destinées à exciter les desirs des étrangers qui se rendent au temple et qui achètent à l'enchère les faveurs de ces nymphes au profit du temple, ou du moins des faquirs. Avec de pareilles divinités et un culte aussi obscène, il est presqu'impossible que les femmes soient chastes; et les hommes qui sont jaloux de la possession exclusive, n'ont d'autre ressource que les eunuques, les grilles et les verroux.

La religion des Indiens n'est pas la seule qui tend à corrompre le cœur et les mœurs des femmes. Celle de Mahomet, aujourd'hui répandue dans une grande partie de l'Inde, n'est pas plus propre à encourager la chasteté. Le mahométisme accorde aux hommes la

pluralité des épouses, et exige des femmes la plus inviolable fidélité pour leur mari. Tandis que les hommes rassasient leurs desirs et multiplient à leur gré les jouissances, un grand nombre de femmes sont réduites à partager les caresses d'un seul homme; et cet usage impolitique les excite à chercher les moyens de se procurer, par des intrigues, ce que les loix du prophète ont l'injustice de leur refuser. Quelques auteurs ont prétendu que ce penchant à l'intrigue est un vice du climat; mais je croirois plus volontiers qu'il est le résultat des privations auxquelles les femmes sont condamnées par la polygamie. Car il paroît que par-tout où cet usage et introduit, l'intrigue exerce la même activité que sur les bords du Gange et de l'Indus. Montesquieu, dont le système attribue toutes les passions des hommes à l'influence du climat, raconte, à l'appui de son opinion, une histoire qu'il a extraite d'une collection de voyages, pour l'établissement d'une compagnie des Indes. On y trouve qu'à Patan, la lubricité des femmes est si violente, que les hommes sont forcés d'user de certaines précautions pour se mettre à l'abri de leurs

entreprises. En supposant cette histoire véritable, on ne pourroit pas raisonnablement l'attribuer au climat; car pourquoi les rayons brûlans du soleil n'enflammeroient-ils à Patan que le sexe féminin? Pourquoi précipiteroit-il dans l'incontinence la plus effrénée, un sexe qui par-tout ailleurs est naturellement disposé à la modestie; tandis qu'il laisse un caractère de froideur et d'indifférence aux hommes, qui sont universellement les plus ardens dans le commerce des deux sexes? Quel que soit en Afrique et en Asie l'esprit de l'intrigue et de l'incontinence du beau sexe, quelle que soit l'activité des femmes pour exciter les desirs et prodiguer leurs faveurs, nous n'en devons pas plus de confiance à des histoires absurdes, qui tendent à nous persuader qu'elles poussent la violence jusqu'à attaquer les hommes. Ce systême renverseroit celui de la nature et les loix éternelles qui gouvernent l'univers.

On trouve dans l'Otaheite, des femmes d'un singulier caractère. On peut, à ce qu'il me semble, établir comme une règle assez générale, que par-tout où l'usage des vêtemens est introduit, les femmes attachent de l'indécence et de la honte à se montrer

nues. Celles de l'Otaheite font exception à la règle universelle. Elles paroissent en public nues ou vêtues avec la même indifférence; d'où on peut raisonnablement conclure que dans cette isle la honte n'a point contribué à faire adopter la mode de se couvrir, qui a sans doute été inventée pour se garantir du froid, ou pour servir de parure. Comme les loix de l'Otaheite ne permettent point la polygamie, les habitans qui veulent jouir des plaisirs de la variété, ont établi, sous le nom d'Arreoy, une société dans laquelle toutes les femmes sont en commun. Lorsqu'il arrive à l'une d'elles d'être enceintes, on étouffe son enfant au moment de sa naissance, afin que les plaisirs de la mère ne souffrent point d'interruption. En supposant que les sentimens de la nature réclament contre ce sacrifice, la mère n'a point le droit de conserver son fruit, à moins qu'un des hommes de la société ne consente à s'en déclarer le père. Mais il est considéré, dès cet instant, comme s'étant approprié l'accouchée; et on les exclut sur le champ de cette aimable société. Ces anecdotes indiquant suffisamment le caractère des femmes de l'Otaheite. Il paroit

que dans les isles voisines, les femmes, quoique tout aussi peu chastes, conservent cependant plus de douceur et d'humanité.

Comme les Turcs qui habitent aujourd'hui une partie de l'Europe sont originaires de l'Asie, et conservent encore les mœurs et les coutumes qu'ils en ont apportées, leurs femmes ont beaucoup de penchant pour la galanterie et pour les intrigues secrètes; mais elles couvrent ce vice, qui semble être le seul de leur caractère, par les qualités les plus estimables : telles que la bienveillance, la charité, et une sensibilité délicate dont on trouve rarement des exemples parmi les disciples du christianisme. Lady Montague a donné une description de sa visite chez l'épouse du grand-visir de Constantinople, et l'a dépeint d'une manière très-honorable pour son sexe. Elle nous représente cette mahométane égale à un ange pour la beauté, et ne lui cédant pas pour les vertus; occupée du soin de ses enfans, charitable, généreuse, sensible, et ornant toutes ces aimables qualités d'un extérieur d'humilité et de modestie, dont l'idée suffit pour exciter l'admiration. L'habitude trop commune parmi nous de jeter un voile sur

les vertus d'un peuple qui professe une religion différente de la nôtre, et que nous ne considérons qu'à travers la partialité des préjugés, est une preuve évidente de foiblesse et de manque d'humanité. On trouve chez les peuples de toutes les sectes un mélange de vices et de vertus; et un examen raisonné nous démontrera que les vices sont moins fréquemment l'effet de la religion, que celui d'une éducation corrompue. Mais si les mahométans ou tout autre peuple ayant une religion moins pure que celle des chrétiens, les surpassent dans la pratique des vertus morales, ils n'en sont, sans contredit, que plus estimables; et nous devrions mourir de honte, en considérant l'usage différent que ces peuples auroient fait probablement des admirables préceptes du christianisme.

En jetant un regard sur les tableaux que nous avons précédemment tracés; nous ne pouvons nous défendre du regret d'avoir été contraints par le respect dû à la vérité, de présenter aux yeux de nos lecteurs une corruption trop générale, qui dégrade la dignité de la nature humaine. On auroit pû se flatter que le commerce qui subsiste

depuis long-tems entre les Européens et une partie de ces peuples, auroit contribué à introduire quelque réforme dans leurs mœurs; mais les Européens qui s'expatrient, loin de se montrer aussi supérieurs en vertus qu'en intelligence, semblent, en général, du moment qu'ils sont sortis de leur pays, avoir renoncé à tout principe d'honneur, et à toute autre idée qu'à celle d'amasser de l'argent, sans distinction des moyens que la probité ou l'humanité condamnent; au lieu de chercher à établir l'ordre et la décence, ils se livrent presque tous sans modération aux appétits de la volupté, et poussent toutes les espèces de débauches à un excès fort supérieur à celle des peuples qui ne sont retenus ni par leurs loix, ni par leur religion. Cette conduite criminelle et méprisable n'est point particulière à une des nations de l'Europe. Toutes celles qui ont établi des colonies ou étendu leur commerce, se sont également rendues coupables de débauche, de tyrannie et de cruauté.

Après avoir fait la conquête de l'Inde, les Portugais se dépouillèrent de l'esprit martial, source de leur gloire, et se livrant à tous les excès qui peuvent rendre la race hu-

maine odieuse, pratiquèrent familièrement le meurtre, l'empoisonnement et l'incendie. Après avoir massacré les naturels du pays, ils se déchirèrent entr'eux; et tandis que leurs crimes envenimoient la haine des habitans, leur courage énervé par le luxe et la débauche, n'étoit plus susceptible de pouvoir contenir le joug qu'ils avoient imposé. Dans l'isle d'Amboyne, un Portugais se saisit d'une jeune femme au milieu d'une fête publique, et fit tous ses efforts pour la rendre victime de sa brutalité. Un des insulaires, irrité de cet excès d'insolence, fit prendre les armes à ses compatriotes, et lorsque les Portugais furent assemblés, il leur adressa le discours suivant : " Quoique les sanglantes injures que nous avons reçues de vous, demandent plutôt des actions et une vengeance que des discours, nous nous contentons encore de vous parler: vous nous prêchez un dieu qui aime, dites-vous, les actions généreuses; mais l'ivresse, la débauche, le viol, le meurtre et l'incendie sont vos pratiques favorites et familières. Tous les vices sont naturalisés dans vos cœurs, et vos mœurs ne peuvent point s'accomoder avec les nôtres; la nature l'avoit

prévu, sans doute, quand elle nous sépara par des mers d'une étendue immense, mais votre audace a franchi ces barrières; n'en tirez point vanité, elle ne prouve que la corruption de vos ames. Croyez-moi ; laissez en paix un peuple qui est si loin de vous ressembler. Allez porter vos vices chez des nations aussi brutales que les Portugais. La moindre relation avec de pareils monstres nous seroit plus funeste que toutes les calamités dont la puissance de votre dieu peut affliger notre pays, et nous rejetons pour toujours votre exécrable alliance. Vos armes sont plus redoutables que les nôtres; mais notre cause est la plus juste, et nous ne redoutons point vos efforts ; dès cet instant les *Itons* sont vos ennemis implacables : fuyez de leur pays et gardez-vous d'en approcher jamais „. Tels étoient les sentimens d'un homme que nous rougirions d'appeler un sauvage.

Lorsque les colonies Portugaises étoient gouvernées passagèrement par un commandant sage et humain, il essayoit de réformer les mœurs et de mettre des entraves à l'avarice de ses compatriotes. Mais que peut la vertu d'un seul homme contre les vices de

En arrivant dans l'Inde, les Européens semblent tous ne plus reconnoître d'autres divinité que l'avarice; et de cette source impure, il ne peut sortir que des crimes. Mais la corruption ne se borne pas à infecter les hommes avides que la soif de l'or entraîne à travers le vaste Océan dans ces contrées lointaines. Les femmes qui les accompagnent, oubliant les mœurs de l'Europe et la sensibilité naturelle à leur sexe, se livrent sans pudeur à tous les excès de la débauche et de la cruauté. Une virago de cette espèce ne rencontrant presque jamais, dans les Indes Orientales ou Occidentales, d'obstacles qui s'opposent à ses caprices, prend insensiblement l'habitude de la tyrannie, et dépouillant bientôt tout sentiment d'humanité, fustige sans pitié les malheureux esclaves qui ne préviennent pas assez exactement tous ses desirs, ou qui ont l'insolence de se croire une créature de son espèce.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

Après avoir tracé le caractère des femmes dans les différens pays où je n'ai trouvé, malheureusement en grande partie, que des vices à présenter aux regards de mon lecteur, je procède enfin avec plaisir à l'examen de l'Europe, où les charmes de leur personne et de leur esprit intéresseront le cœur, en fixant agréablement notre attention. Ne pouvant pas toutefois étendre mon plan à l'examen détaillé des défauts et des vertus du beau sexe des différentes nations qui composent l'Europe, je me contenterai de tracer les principaux traits de leur caractère, dont les nuances sont trop compliquées, pour être saisies avec précision.

Nous avons déjà observé que toutes les nations civilisées considèrent la chasteté comme l'attribut et le principal ornement du sexe féminin ; et nous ajouterons ici que cette opinion n'a jamais prévalu plus généralement, dans aucun pays, que de nos jours

en Europe. Nous n'adorons point, comme les anciens, des divinités impures, dont l'exemple encourage la débauche et la pratique de tous les vices. Nous n'adressons pas non plus notre culte, comme quelques peuples modernes, à des dieux qui, considérant le bien et le mal avec indifférence, ne prennent intérêt ni aux vertus ni aux vices de l'humaniné. Il s'ensuit que la chasteté de nos femmes est non-seulement encouragée par le prix que nous mettons à cette vertu, et par le desir d'obtenir notre estime, mais qu'elle est fondée sur les principes de leur religion; et, quoique les écrivains satiriques de l'Europe représentent les femmes de leur nation comme les moins chastes de l'univers, j'affirmerai, sans hésiter, que l'Europe est la partie du monde où les femmes se distinguent le plus généralement par leur chasteté, et par mille autres qualités estimables. J'en appelle à l'expérience des voyageurs et de ceux qui ont lu l'histoire avec quelqu'attention. J'observerai que la chasteté et la modestie sont moins communes parmi les femmes, chez les nations qui, comme les Espagnols, veulent les forcer à être vertueuses au moyen des duègnes, des serrures, des verroux, ou ceux qui don-

nent dans l'excès contraire, comme en France et en Italie, que dans les pays qui ne sont pas encore civilisés au point de considérer tout ce qui impose quelque gène aux inclinations ou aux fantaisies, comme un reste de grossièreté barbare ou l'effet d'une éducation gothique.

En entreprenant ce foible essai sur les mœurs et le caractère des femmes de l'Europe, je les présenterai telles qu'elles paroissent chez les principales nations qui composent cette partie du monde; et comme les François prétendent à la première place, nous leur accorderons ici cette distinction à laquelle ils ont droit, à certains égards, comme auteurs d'une moitié des modes et des inventions qui embellissent l'Europe, et de plus d'une moitié des foibles qui la déshonorent.

La chasteté étant une vertu à laquelle il faut, pour fleurir, un sol ni trop, ni trop peu cultivé, nous ne pouvons pas espérer de lui voir prendre en France des racines bien profondes. La politesse y est considérée comme la qualité par excellence; et la chasteté occupe à peine la seconde place dans l'esprit des François. Lorsque des voyageurs habitués

à des pays où les femmes sont très-réservées, arrivent en France, où la réserve passe pour un ridicule, avant d'avoir impartialement comparé les mœurs et les coutumes des différens pays, ils sont sujets à conclure trop précipitamment qu'il n'existe ni décence ni chasteté chez les François. Mais on est souvent exposé à se tromper, l'orsqu'on juge sur les apparences. Une françoise de la réputation la plus intacte, en se conformant aux mœurs de son pays, parle et agit avec une liberté et une légéreté qu'on prendroit en Angleterre pour l'indice certain d'une conduite déréglée, et qui annonce seulement en France que cette femme a l'usage du monde. Nous ne prétendons pas toutefois persuader à nos lecteurs que la chasteté soit chez les François la vertu dominante. Le nombre des filles publiques, entretenues par les célibataires et par les hommes mariés; la considération dont jouissent des prostituées, sut-tout lorsqu'elles appartiennent aux spectacles, sont des preuves évidentes du contraire (1). Nous pouvons y ajouter l'esprit

---

(1) Que dira M. Alexandre, en lisant le décret de notre moderne aréopage qui, pour restaurer les

d'intrigue très à la mode parmi les deux sexes. C'est un très-grand ridicule chez les François de ne pas être à la mode, et ils craignent moins de passer pour vicieux que pour ridicules.

Dans tous les pays, les femmes ont toujours peu de choses à faire, et beaucoup de chose à dire. En France, presque tout ce qui se dit et ce qui se fait, émane d'elles, en dépit de la loi salique. Les Françoises sont les êtres les plus agités de l'univers, toujours en mouvement pour leurs affaires ou pour celles des autres, elles mettent la même conséquence à régler les affaires de l'état et à placer adroitement une épingle à leur coëffure. Lier les mains ou la langue à une françoise, seroit lui imposer un supplice plus cruel que la mort.

---

mœurs de la France, accorde aux comédiens, baladins, le droit d'occuper toutes les places et dignités civiles. Il est sage, je pense, de récompenser la vertu, c'est un attrait de plus pour ceux qui n'ont pas le courage de l'aimer pour elle; mais de prodiguer d'avance la récompense, dans l'espérance qu'on la méritera, ce système me paroît bien peu conséquent, et je doute que nos danseuses, nos actrices, quittent leurs entreteneurs pour se rendre dignes de la faveur de l'assemblée nationale.

Une intrigue à conduire fait tout le bonheur de sa vie, sur-tout si elle est bien embrouillée. Celles de l'amour ou de l'ambition ont toujours la préférence. Dans la classe opulente, les femmes ne s'occupent que du plaisir, qu'elles poursuivent sans relache aux dépens de leur santé, de leur fortune et de leur réputation. Etourdies et extravagantes à l'excès, elles laissent à leur mari les soins et l'économie, dont les détails sérieux pourroient donner à leurs regards une teinte nébuleuse, et effaroucher les graces et les ris. En descendant aux artisans et aux marchands, c'est précisément le contraire; la femme prend soin de la maison et de la boutique, et le mari reste oisif dans sa chambre, ou arpente les rues avec ses cheveux en bourse et l'épée au côté (1).

---

(1) J'aurois pu supprimer cette partie du tableau, dont les modèles n'existent plus; mais il est bon de se rappeler les ridicules dont on s'est corrigé, afin de n'y plus retomber. Il n'y a pas fort longtems que tous les garçons marchands, les cleres de procureurs, et les garçons perruquiers, couroient les rues et les promenades, les fêtes et dimanches, avec une épée au côté, une copieuse frisure, les cheveux en bour

En France, le mariage ne ressemble en aucune manière à celui des autres nations de l'Europe, il n'oblige point une femme à l'obéissance, pas même à la fidélité conjugale. Elle acquiert au contraire une liberté sans bornes et un droit sur la fortune de son mari, qui ne jouit guère en revanche d'autre privilège que celui de l'appeler sa femme. Chez les grands, et presque dans toutes les classes; car les François veulent être à la mode ou *du bon ton* ; chez les grands, dis-je, le mariage n'est autre chose qu'un marché fait entre un homme et une femme, de porter le même nom, de vivre dans la même maison, et de suivre pour le reste, chacun de son côté, ses fantaisies sans contrainte et sans contrôle ; et ce marché est pour l'ordinaire exécuté très-religieusement. Les époux vivent dans la même maison, mais il est rare qu'ils se rencontrent, ayant chacun un appartement particulier, une société, des valets, une table et des

---

et le chapeau sous le bras. Aujourd'hui les marquis et les ducs vont en ville vêtus comme des polissons, et malheureusement la plupart ne sont distingués ni par leurs manières ni par leur bonne mine.

équipages différens. Le démon de la jalousie ne les tourmente jamais. Ce monstre est fils de l'amour, et comme les François se marient sans amour, ils vivent sans jalousie; rencontrent rarement le bonheur, mais ne se donnent réciproquement jamais la moindre inquiétude.

Á travers cette légéreté et toutes les folies de mode, il n'y a pas dans le monde un pays où les femmes recherchent aussi généralement qu'en France la société des hommes de lettres. Cette disposition produit des effets différens; elle donne aux hommes de la gaieté et de l'élégance, et aux femmes de l'instruction, qu'un grand nombre d'entr'elles ont le secret d'allier avec leurs plaisirs; mais ce secret, rare et précieux, est en grande partie l'ouvrage de leur première éducation. Elevées, pour la plupart, dans un couvent, elles n'ont d'autre ressource pour éluder, dans leur retraite, les momens d'ennui, que des livres; et le goût de la lecture une fois contracté, dure le plus souvent toute la vie. Il s'ensuit qu'en France les femmes étendent leur influence, presqu'universelle, jusque sur la littérature, que la plus grande partie des ouvrages qui font gémir la presse,

sont proportionnés à leur intelligence et destinés à obtenir leur approbation (1). Heureux l'écrivain qui peut les compter au nombre de ses protecteurs! elles tiennent la clef du temple de la renommée et de celui de la fortune.

Une des propriétés de la politesse dépouillée d'affectation, est de bannir la réserve et la roideur, dont la dose est toujours plus considérable dans les pays en proportion que ses habitans approchent davantage de l'état de barbarie. Cette politesse aisée est plus complète et plus générale en France que partout ailleurs, parce que les hommes y sont plus facilement admis dans la société du

(1) C'est cette envie de plaire au beau sexe et d'en être entendu, qui a heureusement accoutumé les écrivains à rechercher la clarté du style, et à bannir le pédantisme de leurs ouvrages; et la langue françoise, devenue la langue de toutes les nations, en a l'obligation à l'influence des femmes sur la littérature, qui avoit grand besoin de cette réforme. Ce n'est que depuis cette réforme que le nombre des hommes de lettres s'est multiplié en France. Leur étude étoit jadis si sèche, si obscure, si rebutante, qu'un très-petit nombre d'hommes avoient le courage de la cultiver.

beau sexe. Les Françoises sont également éloignées de la pruderie et de l'affectation. Leur politesse imite si parfaitement la nature, qu'on seroit tenté de croire que l'art n'y a pas la moindre influence. L'air de vivacité et de gaieté, donne constamment à leur physionomie le charme le plus séduisant; il semble toujours annoncer que leur unique affaire est de semer des fleurs sur les épines de la vie. La persuasion semble siéger sur leurs lèvres; et, malgré la volubilité infatigable de leur débit, la vivacité de leurs expressions, la douceur de leurs accents et la variété de leurs gestes, attachent durant des heures entières l'attention des auditeurs à leur conversation la plus indifférente (1). Enfin, la compagnie d'une françoise aima-

(1) Les rabins racontent, relativement à l'étymologie du mot *Eve*, une fable à laquelle on seroit tenté de croire en considérant les Françoises. Ils prétendent qu'*Eve* est dérivé d'un mot qui signifie *causer*, et que la première femme reçut cette dénomination, parce que, peu de tems après la création du monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari s'emparoit des trois autres.

ble est le meilleur des remèdes pour guérir un homme de la misanthropie, lorsqu'il n'y est pas plongé sans ressource. Parvenu à ce point, une telle compagne ne feroit qu'envenimer son humeur, et il la peindroit, probablement, comme a fait dernièrement un voyageur hargneux, c'est-à-dire, comme un composé de folie et d'impertinence.

L'ascendant de la beauté est en possession de captiver dès la première vue, et de tenir le captif dans ses chaînes durant le tems qu'il lui faut pour appercevoir qu'elles n'ont été forgées que par la beauté. Les Françoises n'étant point en général d'une beauté fort remarquable, font rarement des passions subites, mais s'insinuent doucement dans le cœur dont elles veulent prendre possession, et ne négligent rien pour s'y maintenir, tant que l'inclination ou la convenance les engage à le conserver. Mais le vent ou les modes qu'une françoise suit avec exactitude, ne sont pas plus inconstans que son affection (1). Son bonheur consiste dans le nom-

(1) Il me semble que M. Alexandre adopte les opinions des hargneux dont il nous a parlé plus haut.

bre de ses adorateurs; et son orgueil, à en changer le plus souvent possible (1). Elle exerce sur tous l'autorité la plus despotique, et ses dociles esclaves s'occupent constamment à deviner et à prévenir jusqu'au moindre de ses desirs (2). Elle dispose arbitraire ment de leur tems et de leur activité, et même de leur bourse, quelqu'inaccessible que soit celle d'un françois (3). Mais celui

(1) M. Alexandre a surement le *spleen*, car il ne raisonne pas aussi conséquemment qu'à son ordinaire. Les Françoises peuvent bien chercher à augmenter le nombre de leurs adorateurs, mais non pas à en changer; car en changer seroit en perdre, et c'est toujours une espèce de disgrace qui pique la vanité d'une femme, lors même qu'elle n'affecte pas son cœur.

(2) De quelles Françoises M. Alexandre veut-il donc parler ? Si c'est des courtisanes, elles sont les mêmes dans tous les pays, et les autres n'en veulent point à la bourse.

(3) Ici M. Alexandre attaque assez malhonnêtement les hommes de la France, sans réfléchir qu'il n'écrit que l'histoire des femmes. Son reproche est d'autant plus déplacé qu'il est injuste. Si quelques vertus sont rares chez les François, ce n'est pas très-certainement la générosité. Je pourrois user ici de représailles, et dire, sans craindre d'être désavoué, que les Anglois ne sont jamais généreux que par osten-

qui se défendroit sur ce dernier article, seroit ignominieusement congédié comme un vil prosélyte de Mercure, indigne d'encenser Vénus. Cette aventure lui fermeroit tous les temples de l'Amour, et une telle disgrace entraîneroit un ridicule insupportable pour un françois.

Les Françoises ont la prétention d'être supérieures aux femmes de toutes les nations, pour l'aisance du maintien et l'élégance de la parure. Leur influence sur les modes, imitées par toute l'Europe, dès qu'elles ont été adoptées en France, semble autoriser cette prétention ; et il en résulte une sorte d'orgueil national, qui fait trop souvent dédaigner des François les habitans du reste de la terre, comme des êtres grossiers, à peine sortis de la première barbarie. Tant qu'une françoise est d'âge à goûter tous les plaisirs, elle fait ordinairement profession d'athéisme. Quand les graces et les ris l'abandonnent, elle revient peu-à-peu à la dévotion, et la plupart terminent leur vie dans le bigotisme

---

tation ; qu'ils sont prodigues quand on les regarde, et parcimonieux quand ils n'ont point de spectateurs.

le plus méprisable (1). Quand elles poursuivent les plaisirs, rien ne peut y faire distraction, pas même la tendresse maternelle. Il s'ensuit qu'aucune d'elles n'allaite ni n'élève ses enfans, lorsqu'elle peut payer une nourrice et une gouvernante. Nous terminerons ce tableau en observant que les Françoises sacrifient trop la délicatesse à l'esprit, et la chasteté au bon ton; qu'elles sont trop peu soigneuses de leur réputation, et trop faciles à persuader que les gens du bon ton sont au-dessus de l'opinion publique;

(1) M. Alexandre n'est pas bien instruit. Nos femmes, en vieillissant, ne deviennent plus bigottes, la dévotion a perdu toute considération, et on ne prend plus la peine d'être hypocrite, elles deviennent en général intrigantes. Ce métier exerce l'activité, et tient lieu de considération; et quant à faire le métier de nourrice, toutes nos jolies femmes en avoient naguère la fureur. Rien n'étoit plus commun, il y a peu d'annéees, que de voir à l'issue d'un grand dîner, où le nourrices avoient sablé le vin de Champagne, arriver dans le salon trois ou quatre femmes de chambre chargées d'autant de barcelonnettes, et les nourrices nonchalamment couchées sur un sopha, donnoient à boire au nourriçon sans interrompre la conversation.

enfin, elles ont, à force d'art, presqu'autant altéré leurs sentimens naturels que défiguré les traits de leur visage.

Quoique la chasteté ne soit pas la vertu caractéristique des Françoises, sa pratique est encore moins familière aux Italiennes. Presque tous les voyageurs qui ont visité l'Italie, la représentent comme le pays le plus corrompu de l'Europe. A Venise, à Naples, et dans beaucoup d'autres villes, on enseigne de bonne heure aux filles l'art d'allumer les desirs, d'attirer dans leurs filets de jeunes imprudens, et d'abuser des momens où ils sont aveuglés par l'amonr ou par l'ivresse, pour en obtenir des dons ou des engagemens extravagans. Les Italiennes sont si intéressées, et ont si peu de honte de la prostitution, que parmi les femmes de la première distinction il en existe fort peu qu'on ne puisse pas obtenir avec de l'argent. Leurs amis et leurs connoissances ne font point de scrupule de les aider à conclure un marché lucratif; et, ce qui paroîtra plus surprenant, les mères, qui devroient être les gardiennes de leurs vertus, usent d'autorité pour les plonger dans la débauche, et vendent leurs filles au plus offrant, allé-

guant, en faveur de cette pratique infame, qu'elles n'ont d'autre dessein que de leur procurer une somme d'argent suffisante pour être admises dans un couvent, où elles auront tout le loisir de faire pénitence, comme si l'intention pouvoit concilier la religion avec la débauche : mais ce n'est pas seulement dans cette occasion qu'elles prétendent allier ces principes opposés. Lorsqu'elles ont fait avec un galant le meilleur marché possible, elles se réservent un jour de la semaine destiné à réciter des prières et à implorer la protection de leur patron. Ces dévotes hebdomadaires ont dans leur chambre une image de la vierge, qu'elles couvrent d'un rideau quand elles exercent leur profession, et qu'elles découvrent au moment de marmotter leurs prières. Le mariage ne met point un terme à leur débauche. Le vœu de-fidélité qu'elles font aux pieds des autels est consideré comme une formalité que la loi exige, mais dont l'usage dispense, et qui doit étendre les priviléges d'une femme et sa liberté. Elles ont chacune un sigisbé, ou complaisant, qui les accompagne toujours en public, leur donne la main pour monter en voiture et en descendre, qui ramasse

leurs gants, porte leur mantelet, leur éventail, et leur rend mille autres petits services de la même espèce. Tel est son métier en public ; et en récompense, la dame se rend à ses ordres, aussi souvent qu'il le desire, dans une retraite consacrée au mystère, où le mari le moins commode n'ose point hasarder de troubler leur conversation. Presque toutes les nations étrangères à l'Italie sont convenues à-peu-près unanimement que cette institution n'est pas fort décente; mais Baretti a récemment publié un gros livre, pour prouver à l'univers que rien n'est plus innocent que d'avoir un sigisbé. Dans son apologie, l'auteur prétend que cette liaison a été originairement fondée sur les principes de l'amour platonique, et voudroit nous persuader qu'on est encore aujourd'hui très-fidelle aux préceptes de l'institution. Mais je doute que cette doctrine fasse aujourd'hui fortune dans l'opinion publique, quand même M. Baretti emploîroit des argumens plus persuasifs que ceux dont il s'est servi.

Si la vanité nationale des Françoises les porte à jeter un regard de pitié dédaigneux sur les femmes assez malheureuses pour ne point appartenir à la France, les Italiennes

ne sont pas moins ridicules par le sot orgueil qui leur fait considérer, comme indignes de leur attention, tous les individus des deux sexes qui ne comptent point une longue suite de personnages illustres parmi leurs ancêtres; elles se conduisent, à la vérité, comme si elles étoient convaincues que cette filiation imprime une valeur et une dignité que leur petitesse personnelle et tous leurs vices ne peuvent ni détruire ni altérer. Les Espagnoles poussent cet orgueil de famille à un excès plus absurde; et, relativement à cet objet, les Allemandes sont encore plus folles que les Espagnoles. A tout autre égard, les Italiennes sont les femmes de l'Europe qui ressemblent le plus aux Françoises; elles n'ont pas tout-à-fait autant de vicacité et de gaieté, ou ne sont point aussi disposées à rire de leur conversation; mais la douceur de leur langage et leurs manières séduisantes font plus d'impression sur le cœur. Elles ressemblent moins aux caméléons et aux girouettes (1), mais

(1) Je ne puis m'empêcher de croire que M. Alexandre a eu à se plaindre de l'inconstance de quelque françoise; mais en admettant qu'il ait essayé cette

leurs affections sont un peu plus durables; elles sont beaucoup moins insouciantes que les Françoises, et poussent quelquefois la jalousie jusqu'à la fureur et l'extravagance.

Comme le surplus de ce qui caractérise les Italiennes est parfaitement conforme a ce que nous avons dit des Françoises, et qu'il est inutile de le répeter, nous passerons aux Espagnoles, dont nous connoissons si peu les habitans, qu'il nous seroit moins aisé de définir leur caractère que celui des Ottentots ou des peuples qui habitent les bords du Gange. Cette ignorance est l'effet du soin que prenoient autrefois les Espagnols de fermer l'accès de leur pays à tous les étrangers, et à la manie des voyageurs modernes qui, en traversant les provinces de l'Espagne, n'ont daigné fixer leur attention que sur les objets qui portoient la rouille ou l'empreinte de la plus haute antiquité. Si nous pouvons toutefois en croire quelques voyageurs qui ont visité ce pays, les Espagnols réussissent assez mal à assurer, au moyen des grilles et

---

disgrace, qui peut arriver dans tous les pays, ce ne seroit point une raison pour croire et affirmer que toutes les Françoises ressemblent à son infidelle.

des verroux, la chasteté de leurs femmes. La chasteté ne peut être fondée solidement que sur la vertu, et la vertu n'a jamais été le produit de la violence ou de la contrainte. Les Espagnols ont eu, enfin, le discernement de s'en appercevoir. La mode des grilles et des duègnes commence à passer, et le supplément de la liberté qu'ils accordent à leurs femmes, ne leur font point négliger les vertus qui sont l'ornement de leur sexe.

Les Espagnols ont une espèce de dignité particulière à leur nation; et, quoique la source de beaucoup d'inconvéniens, elle ne laisse pas de produire un effet salutaire, en les élevant au-dessus de tout ce qui tient à la bassesse ou à l'infidélité. Cette qualité n'est pas exclusivement l'appanage des hommes, les femmes en possèdent leur part; et ses effets sont très-visibles dans leur constance en amour comme en amitié. A cet égard, elles sont précisément l'opposé des Françoises: pour obtenir leur affection il ne suffit point de les éblouir par le faste et la magnificence, et l'amant heureux n'a point à craindre qu'un rival plus brillant parvienne à troubler son bonheur. Les Espa-

gnoles sont graves et réservées, et tiennent en général plus de la prude que de la coquette. Plus sédentaires et moins occupées d'affaires et de plaisirs que les Françoises, elles donnent plus de soins à leurs enfans, et ont dans le caractère une sensibilité compatissante pour tous les animaux, excepté une rivale et un hérétique. Il y a environ un siècle que le marquis d'Astorgas étant parvenu à séduire une fille d'une grande beauté, en fit sa maîtresse. La marquise, instruite de cette intrigue, conduisit à la maison de cette fille une troupe d'assassins. Après lui avoir ôté la vie, elle arracha son cœur, l'emporta, en fit un ragoût et le présenta au marquis. Comme il faisoit l'éloge de ce mets barbare. Il n'est pas surprenant que vous le trouviez bon, lui dit la marquise, car c'est le cœur d'une créature que vous adoriez; et, pour qu'il n'en doutât pas, elle tira la tête sanglante de dessous sa robe et la jeta dans la chambre, en lui lançant des regards où l'on voyoit étinceler un mêlange de joie et de fureur.

Les Espagnols ont été très-longtems les esclaves de l'étiquette et des cérémonies. Cette étiquette prescrivoit au monarque et

aux grands de sa cour la manière dont ils devoient se conduire dans toutes les occasions, et il ne leur étoit pas permis d'enfreindre ces loix minutieuses, aussi sacrées que celles des Mèdes et des Persans. Les habits qu'ils devoient porter tel jour, le tems qu'ils devoient passer à la ville et à la campagne, leurs promenades, les processions qu'ils devoient suivre, l'heure de leur lever et leur coucher, tout étoit inscrit sur un registre. Cette étiquette étoit particuliérement très-sévère et très-littérale pour les reines d'Espagne: elles n'avoient pas la liberté de regarder par la fenêtre. Sous peine de mort on ne pouvoit pas toucher certaines partie du corps de la reine. L'épouse de Charles II manqua être victime de cette ordonnance. Un jour qu'elle se promenoit à cheval, celui qu'elle montoit la désarçonna, et son pied se trouva malheureusement pris dans l'étrier. L'animal, épouvanté, pris la fuite et traînoit la reine aux yeux de toute sa cour. Mais c'étoit un crime capital de toucher la cheville du pied de la princesse, et il n'y avoit pas moyen de la débarrasser autrement. Le roi, spectateur de cet accident, ordonna à tous ceux qui l'environnoient de secourir

la reine; mais la loi les retenoit dans l'inaction. Enfin, un gentilhomme arrêta le cheval par la bride, et un second, au risque de sa propre vie, dégagea le pied de la reine. Tous les deux disparurent au grand galop, et après avoir pris, chez eux, de l'argent et des chevaux frais, ils sortirent précipitamment du royaume. La reine revenue de sa frayeur, voulut voir ceux qui l'avoient délivrée; mais un des grands qui étoient près d'elle, l'informa que ses libérateurs avoient pris la fuite, pour éviter le châtiment auquel la loi condamnoit celui qui touchoit la cheville du pied d'une reine. La reine, née et élevée en France, ne connoissoit point la prérogative de ses chevilles; elle sollicita le pardon des deux gentilshommes, obtint facilement leur grace, les rappella, et leur fit à chacun un présent proportionné au service qu'ils lui avoient rendu.

Les Espagnols portent presqu'à l'excès l'indulgence pour leurs femmes, qui en abusent en beaucoup d'occasions. Un usage reçu et pratiqué dequis fort longtems, autorisoit en Espagne une fille entretenue à réclamer, toutes les fois qu'on lui faisoit une saignée, un habillement complet d'un prix propor-

tionné au rang et à la fortune de son amant; et pour la moindre indisposition, le docteur, qui s'entend ordinairement avec elle, ne manque pas d'ordonner une saignée. Lorsqu'un Espagnol fait sa cour à une femme, elle devient maîtresse absolue de sa bourse et de son tems; et s'il s'avisoit de lui refuser la demande la plus déraisonnable, son honneur seroit entaché dans l'opinion des hommes, et il encourroit l'aversion de toutes les femmes. C'est particuliérement lorsqu'elles sont enceintes qu'elles exercent la patience des hommes par leurs ridicules fantaisies, qui deviennent des loix sacrées, dont il n'est pas permis de différer un seul instant l'exécution. Quelle que soit la demande, il faut obéir sans remise et sans réflexion; cette indulgence plénière a quelquefois servi à faciliter des intrigues. Des jeunes gens ne trouvant pas d'autres expédiens pour approcher de la femme ou de la fille qu'ils vouloient débaucher, se déguisoient en femmes, et, sous prétexte de grossesse, parvenoient à se faire ouvrir la porte et à jouir en particulier de la compagnie de leur maîtresse.

Comme des détails minutieux et circonstanciés sur la conduite et le caractère des femmes

mes de toutes les nations de l'Europe, nous entraîneroient fort au-delà des limites que je me suis prescrites dans cet ouvrage, je me bornerai à des observations plus générales que celles que je viens de presenter. Les Allemands, en général pesans, et flegmatiques, sont peu susceptibles de se laisser entraîner par l'influence des passions. La plupart de leurs cours sont cependant très-fertiles en intrigues galantes, qui causent si peu de scandale, qu'une femme acquiert de la considération par le rang de ses galans, et que la chasteté n'est considérée que comme la vertu des imbécilles. Il est probable, cependant, que cette morale de cour ne s'étend pas jusqu'aux endroits moins exposés à la tentation, et que la corruption n'y est pas si complète. Nous sommes aussi très-persuadés que chez toutes les nations dont nous avons parlé, il se trouve un très-grand nombre de femmes qui font honneur à leurs sexe, en pratiquant, non-seulement, la chasteté, mais beaucoup d'autres vertus.

La plus grande partie des autres nations de l'Europe n'étant point encore arrivée à ce degré de politesse qui enseigne à méconnoître la nature et à mépriser la religion,

les femmes ne sont pas si complétement dévouées au culte de Cypris. En Angleterre, dans une partie de l'Allemagne et en Hollande, en Suisse, en Perse, en Pologne, dans le Dannemark, la Norvège et la Russie, la chasteté est encore de mode, et les femmes pratiquent toutes les vertus convenables à leur sexe (1). L'indécence n'y passe pas pour de l'esprit; les équivoques sont abandonnées aux femmes de la populace et aux prostituées. En Angleterre, les femmes de haut parage semblent, à la vérité, depuis quelque tems, se jouer du scandale et de leur réputation; mais la plupart réussissent mal dans cette entreprise. Malgré leur indifférence apparente, elles ne se voient pas sans chagrin, ou au moins sans dépit, exclues de toutes les sociétés honnêtes, et, par concéquent, des trois

(1) Il y a apparence que M. Alexandre fait exception de la cour de ces différens pays: il est certain qu'en Angleterre, comme M. Alexandre l'avoue lui-même dans la suite de cet ouvrage, les femmes de distinction sont tout aussi indécentes que celles qui passent pour telles en France; et tous les voyageurs nous représentent la cour de Pétersbourg comme très-corrompue.

quarts des plaisirs de cette vie. J'oserai cependant affirmer que leur honteux exemple n'a pas fort répandu la contagion. Les Angloises sont en général chastes et décentes et le seront toujours, tant que les hommes ne les encourageront point à changer de conduite; mais s'il arrivoit malheureusement un jour que les Anglois cessassent d'accorder à la chasteté la préférence et la distinction qu'elle mérite, les vertus de leurs femmes disparoitroient, et les hommes seroient seuls les auteurs de cette métamorphose.

Indépendemment de la modestie et de la chasteté, infiniment plus communes en Europe que dans les autres parties du globe, les Européens se distinguent encore par beaucoup d'autres qualités du cœur et de l'esprit. Les femmes de nos peuples civilisés sont les seules qui possèdent cette douceur et cette urbanité de mœurs, auxquelles une bonne éducation ajoute un charme inexprimable. Par-tout ailleurs, les femmes sont plongées dans une ignorance si profonde, qu'elles ne jouissent d'aucune espèce de considération, et que leurs vertus sont en quelque façon négatives; c'est-à-dire, qu'on leur tient compte de l'absence des vices. En Europe, elles ne se

bornent point à s'abstenir du mal, mais elles s'empressent à faire le bien. On les voit constamment occupées d'actes de bienfaisance et de charité, de secourir l'indigence et de consoler l'infortune. Elles appaisent la haine, concilient les différens, et préviennent souvent des forfaits; enfin, toutes ces vertus sont couronnées par les tendres soins qu'elles prennent de leurs enfans et de leur famille.

On a souvent allégué, comme une preuve de la foiblesse des femmes, leur crédulité, en matière de religion, dont elles adoptent, dit-on, les principes sans les examiner. Je conviendrai sans peine que leur ame sensible est beaucoup plus disposée que celle des hommes à recevoir les idées consolantes de la religion, et j'ajouterai que c'est à cette qualité qu'elles doivent la portion la plus intéressante de leurs charmes, et que nous lui sommes nous-mêmes redevables du bonheur de connoître une religion dont les préceptes présentent la morale la plus pure : c'est par l'influence des femmes que cette religion s'est répandue dans presque toutes les parties de l'Europe. Elle a été introduite en Russie par une sœur de l'empereur Constantin, qui épousa le roi Jarislas. Miceslas, roi de Polo-

gne, fut converti par son épouse. Ce fut par ce même moyen que le christianisme s'établit dans la Bulgarie, et lorsqu'il étoit près d'expirer en Angleterre, il y reprit un nouvel éclat par les soins de la fille de Childebert, roi de France, qui avoit épousé Ethelbert. Nous pourrions citer encore plusieurs royaumes où des femmes introduisirent la religion chrétienne; mais il suffira d'observer qu'en admettant la crédulité au nombre de leurs foiblesses, on ne peut disconvenir qu'elle ne soit souvent guidée par le discernement, et, que dans cette occasion particulière, elle ne nous ait procuré un avantage inestimable.

Mais, comme l'impartialité qui convient à l'histoire ne nous permet pas de ne montrer que le beau côté du tableau, nous allons en présenter le revers. En nous renfermant strictement dans les bornes de la vérité, nous éviterons avec soin d'y mêler l'aigreur et le sarcasme qui détruisent le mérite d'une observation, et l'effet qu'elle pourroit produire. N'ayant d'ailleurs en vue que l'intérêt d'un sexe que je respecte, mon intention ne peut être de l'offenser, mais de ramener vers les vertus qui lui sont naturelles

le petit nombre que la foiblesse, l'erreur ou le mauvais exemple en ont écarté.

Quoique nous fassions profession de croire que les femmes sont généralement plus vertueuses en Europe que par-tout ailleurs, nous ne pouvons pas dissimuler que cette règle admet de nombreuses exceptions. Comme la chasteté est la vertu qu'on estime le plus chez les femmes sur notre continent, quelques-unes d'elles sont assez aveugles pour se persuader, et vouloir persuader à ceux qui les écoutent, que la pratique exacte de cette vertu dispense de toutes les autres; et aux reproches qu'il leur arrive de recevoir, relativement à d'autres objets, elles ont coutume de répondre avec humeur que leur honneur est intact. Mais ces dragons de vertu sont des compagnes très - haïssables quand elles n'y joignent point la bonté, la douceur et l'indulgence. Les femmes de ce caractère sont sujettes à saisir toutes les occasions de déchirer impitoyablement leur sexe. Au moindre soupçon d'indiscrétion ou de foiblesse, elles aggravent ou exagèrent les circonstances, et convertissent souvent une légéreté imprudente en crime impardonnable. Mais, indépendemment du tort très-criminel qu'elles peuvent

faire à une innocente, il est bon de les avertir qu'elles nuisent à leur propre réputation ; car ceux qui ont un peu d'expérience, supposent presque toujours que l'acharnement d'une femme à diffamer son sexe, est motivé sur le desir de rabaisser les autres à son niveau. Cette observation est dictée par mon attachement pour mes belles compatriotes (1) ; que j'entends souvent accuser d'aimer le scandale, et de pratiquer familiérement la médisance, qu'il est presqu'impossible de ne point mêler d'un peu de calomnie. Je hasarderai en même tems de leur faire ma représentation sur une autre foiblesse tout aussi peu excusable. Rien n'est plus ridicule et si déplacé que l'air de hauteur et de mépris qu'affectent certaines femmes honnêtes, lorsqu'elles en rencontrent dont les foiblesses devroient leur inspirer plus de pitié que de colère. C'est une grande erreur de croire que la vertu, dont elles font profession, exige un extérieur de vanité inhumaine. Cette conduite, qui répugne également à l'esprit de

(1) M. Alexandre adresse cette exhortation aux Angloises ; mais l'avis est bon pour tous les pays, et on peut, je crois, le généraliser.

douceur et d'indulgence convenable au beau sexe, et aux préceptes que notre religion nous enseigne, ferme en outre infailliblement la porte du repentir à l'infortunée qui desire peut-être de faire divorce avec les vices dans lesquels un moment d'erreur l'avoit plongée, et dont une femme sensée ne doitpas avoir la présomption de se croire incapable.

Je répète avec plaisir que les femmes de notre siècle possèdent des vertus ignorées de leurs ancêtres; mais je ne puis nier qu'elles ne les surpassent aussi en vices et en extravagance. C'est au luxe immodéré du beau sexe, à [illegible] avidité pour tous les plaisirs, à la négligence pour tous ses devoirs, que les femmes semblent considérer aujourd'hui comme une tache honteuse; c'est à leur imprudence et à leurs vices, enfin, qu'elles doivent imputer le nombre toujours croissant des célibataires, et la corruption générale qui en est une suite inévitable.

Je terminerai le présent chapitre par quelques observations générales sur les différences caractéristiques des siècles passés et du nôtre. Bien des gens ont à tel point la manie d'admirer tout ce qui est antique, et de mépri-

ser tout ce qui est moderne, qu'il sembleroit, à les entendre, qu'il n'y avoit autrefois que des vertus dans ce monde, et qu'on n'y rencontre aujourd'hui que des vices. A les en croire, le tems des patriarches étoit le tems du bonheur; ils l'ont décoré du titre de siècle d'or, et donnent au nôtre l'épithète injurieuse de siècle de fer. Un grand nombre d'auteurs, fort respectables à d'autres égards, ont éxercé leur éloquence pour nous persuader que, durant ce siècle d'or, la terre produisoit sans culture; que le lion et le tigre avoient la douceur de l'agneau, et que l'homme, dépouillé de vanité, d'ambition, d'avarice et de toutes les passions sordides ou violentes, jouissoit constamment des douceurs de la paix, de la bienfaisance et de l'amitié. Quelques-uns ont préteudu même que ces heureux habitans de la terre étoient exempts des infirmités auxquelles la nature et les climats ont toujours asservi le genre humain.

Ces aveugles admirateurs de l'antiquité prétendent que les vices et la folie étoient également inconnus dans les premiers siècles du monde; mais les foibles connoissances qui nous restent sur l'histoire de

ces tems, enseignent une doctrine fort différente, et démontrent que dès la plus haute antiquité, les hommes entreprenoient des guerres injustes, et portoient au plus affreux excès la fureur et l'inhumanité. Les vols et les meurtres étoient d'une pratique si familière, qu'on y faisoit à peine attention. Le frère dépouilloit publiquement son frère; les femmes, traitées avec la plus grande rigueur, gémissoient dans un esclavage ignominieux, et la sauvage barbarie des mœurs ne reconnoissoit alors d'autre loi que le droit du plus fort. Les panégyristes des anciens prétendent que le luxe et le faste étoient inconnus; mais ces noms ne sont que relatifs, et ce qui seroit dans un tems véritablement un luxe, passeroit dans un autre pour un modèle de simplicité. On n'aura point de peine à persuader que les jouissances et les plaisirs, qui sont le résultat du progrès des arts et de l'industrie, n'existoient pas dans ces tems de grossière ignorance; mais le luxe et le faste étoient proportionnés aux richesses et aux plaisirs dont l'imagination des hommes avoit suggéré la connoissance. A cet égard ils exerçoient leurs efforts avec aussi peu de modération que les peuples modernes.

Il seroit superflu de citer les villes corrompues qui furent consumées par le feu du ciel ; nous pouvons malheureusement constater la perversité des anciens et de leurs mœurs par une infinité d'autres preuves ; et la défiance que chacun avoit de son voisin n'est pas la moins concluante. Abraham et Isaac trembloient sans cesse qu'on ne les assassinât pour s'emparer de leurs femmes ; l'usage de mettre en sureté sa vie, en exigeant du voisin le serment de n'y point attenter, n'annonce pas une société de fort honnêtes gens. Les anecdotes de Judas et de Tamar, et le rapt de Dinha, peuvent donner une idée de la débauche et de l'injustice qui régnoient sur la terre. Judas condamna Tamar à la mort pour la punir d'un crime qu'il avoit commis avec elle, et les perfides fils de Jacob massacrèrent les Séchémites, après avoir conclu solemnellement avec eux un traité de paix. L'honneur et la bonne-foi n'étoient pas plus respectés dans la vie privée que dans la vie publique. Jacob fit avec son oncle le marché de le servir, pendant sept années, pour obtenir sa fille Rachel ; mais quand il eut rempli son engagement, Laban usa de supercherie, lui fit

épouser Lia, eut l'effronterie de vouloir excuser sa trahison, et exigea de nouveau sept ans de service pour lui donner Rachel. Jacob trompa son frère Esaü, et les fils de Jacob vendirent leur frère Joseph à des marchands d'esclaves. Tels étoient les hommes et les mœurs du tems des patriarches.

En suivant l'examen de leurs caractères, dans les périodes suivantes, et tels que l'ancien Testament les représente, nous trouvons une longue liste des mêmes atrocités. Lorsque de ce recueil sacré nous portons nos regards sur les fragmens historiques des autres nations, nous n'appercevons aucun motif d'en concevoir une opinion plus favorable. Ils nous apprennent que les hommes vécurent d'abord sans aucune forme de gouvernement, sans loix, et réciproquement sans amitié et sans confiance. Leurs actions n'avoient pour mobile que la passion ou l'intérêt personnel; et, pourvu qu'ils trouvassent leur utilité ou leur convenance, ils s'inquiétoient fort peu de savoir si leur conduite étoit équitable. Toute l'histoire politique de l'ancienne Egypte présente une scène de carnage et d'iniquités. Les crimes de Sémiramis excitent l'indignation, et les exploits

de l'extravagant Alexandre arracheroient le rire s'ils étoient moins ensanglantés. On ne rencontre dans les siècles héroïques de la Grèce que des viols, des meurtres et des adultères, et les périodes suivantes ne présentent qu'usurpations, tyrannie et proscriptions.

Les premiers Romains n'étoient qu'une troupe de brigands. Après avoir peuplé et formé une république, ils se distinguèrent par leur équité dans toutes les circonstances où il n'étoit pas question de la patrie. Les crimes des hommes furent-ils ensevelis sous les ruines de l'empire Romain ? et voyons-nous dans l'histoire que les peuples soient devenus plus vertueux après ce grand événement ? Nous y trouvons précisément le contraire. Une sombre superstition s'empara du genre humain, la persécution suivit rapidement ses traces, et le sang des hommes innonda l'Europe. Sur les ruines de son autorité temporelle Rome éleva une nouvelle puissance, et usurpa indistinctement les pouvoirs du ciel et de la terre. Il existoit à peine parmi nous un pays dont les chemins ne fussent pas infectés de troupes d'assassins qui pilloient et massacroient les voyageurs ; et les

loix sans vigueur, loin d'arrêter ce désordre, n'avoient pas même assez de force pour punir le crime d'un particulier. Le citoyen n'étoit guère plus en sureté dans sa maison que sur un grand chemin; lorsque son voisin se trouvoit le plus fort, il forçoit, durant la nuit, sa porte, enlevoit son bien, et lui arrachoit la vie. La violence et la férocité parcouroient l'Europe d'un air triomphant, et les calamités du genre humain excitoient leur affreux sourire. Une foule de spectateurs barbares se plaisoit à contempler d'effrayantes tortures dont on n'exemptoit ni le sexe, ni le rang, ni l'enfance, ni la caducité; l'homme riche pouvoit disposer de la vie du pauvre; et quiconque avoit quatre cens écus, pouvoit, sans danger pour sa personne, satisfaire sa vengeance ou sa scélératesse par le meurtre d'un évêque. Pour moitié moins il pouvoit tuer un prêtre, commettre un viol ou empoisonner son voisin. Dans les huitième et neuvième siècles, l'empire de Constantinople présenta une scène d'horreur, dont les annales du monde entier offrent à peine un second exemple. Depuis le palais du souverain jusqu'au plus vil taudis, tout étoit perfidie, empoisonnement ou assassinat. La force seule jouissoit

de quelque sécurité, encore falloit-il qu'elle se tînt sans relâche sur ses gardes. Le reste de l'Europe ne jouissoit pas d'un sort beaucoup plus doux. Les Barons forçoient leurs vassaux d'exterminer des voisins qui ne les avoient point offensés, et ne tenoient point compte des mandats du roi qui leur ordonnoit de mettre fin à ces désordres; ils bravoient même la formidable autorité de l'Eglise; et ses édits qui défendoient de combattre depuis le jeudi jusqu'au lundi au point du jour, durant tout le tems du carême et aux jours de fêtes solemnelles. Mais comment l'Eglise auroit-elle pu en imposer par ses édits, lorsqu'elle en donnoit d'une main pour défendre les crimes, et de l'autre des indulgences et la rémission des péchés à ceux qui s'engageoient à les commettre ou qui les avoient déja commis? Telle fut la situation de l'Europe jusqu'au commencement du seizième siècle, lorsque, par une variété de circonstances qu'il n'entre point dans mon plan d'examiner, les mœurs commencèrent à s'adoucir, la justice à montrer plus d'énergie, et la société à prendre l'ordre et la sécurité dont nous la voyons très-heureusement aujourd'hui en possession: *la France actuelle exceptée.*

CHAPITRE XIV.

De l'influence de la société des femmes.

Les femmes, source d'une moitié de nos plaisirs, et peut-être de plus d'une moitié de nos chagrins, n'ont pas été destinées seulement à propager et à nourrir notre espèce, mais à nous rendre sociables, à adoucir nos mœurs, consoler nos afflictions et partager nos peines. Parmi les différentes causes qui influent sur nos passions, nos sentimens et notre conduite, il n'en existe point dont l'effet soit aussi puissant que celui de la société des femmes. L'homme, réduit à n'avoir pas d'autre compagnie, porte inévitablement l'empreinte d'une mollesse efféminée, et contracte une partie de leurs inclinations. Celui qui en est totalement exclus se fait presque toujours reconnoître par la dureté de son caractère et la mal-propreté de sa personne. Mais l'homme qui passe alternativement une partie de son tems dans la compagnie des femmes, et l'autre dans la société de son sexe, ne prend à

l'école des premières qu'un vernis de douceur et de politesse sous lequel il conserve le courage et la fermeté qui lui conviennent.

Mais la dureté de caractère et l'habitude de la mal-propreté ne sont pas les seules singularités qui distinguent l'homme totalement exclu de la société des femmes; son maintien est plus sauvage, sa voix plus rauque, ses sentimens moins délicats et moins religieux (1): enfin, il semble tenir le milieu entre l'homme et la brute. Nous en avons un exemple très-frappant dans nos matelots, les ouvriers qui travaillent aux mines, et tous ceux qui passent leur vie sans avoir aucune espèce de communication avec les femmes, ou au moins avec celles qui n'ont pas renoncé aux vertus et même

---

(1) Je n'avois jamais oui dire que la société des femmes fut susceptible d'inspirer aux hommes des sentimens de religion. Cette idée est heureuse, et il seroit à souhaiter qu'elle fût vérifiée par l'expérience; mais j'ai cru appercevoir au contraire que dans la société des deux sexes les hommes, loin de recevoir des femmes, des principes religieux, s'occupoient et réussissoient très-souvent à effacer du cœur des femmes toute idée de religion, et même de morale.

au caractère de leur sexe. Si cette différence provenoit du métier de la guerre, auquel les matelots sont accoutumés, on remarqueroit le même changement chez les soldats (2). On pourroit peut-être l'attribuer au bruit des vagues et des vents, et aux dangers continuels dela navigation; mais je crois qu'une observation suivie démontreroit que la véritable cause est la privation totale du commerce des femmes, qui contribue plus que toute autre influence à dépouiller les hommes de leur âpreté naturelle.

Quoique les hommes, totalement séquestrés de la compagnie des femmes, deviennent pour l'ordinaire des animaux très-farouches, les femmes recluses et séparées des hommes ne perdent rien de leur douceur. On a cru remarquer que cette aimable qualité augmentoit chez celles qui passent leur vie enfermées dans des monastères; mais il faut considérer qu'elles ne sont pas absolu-

---

(2) On ne peut point comparer les matelots, séquestrés de tout l'univers, et passant leur vie sur l'Océan, aux soldats qui, dans quelqu'endroit qu'ils portent la guerre, rencontrent toujours des femmes, et ne sont assujettis à aucune privation.

ment privées de la vue des hommes, qui les visitent quelquefois à travers les grilles d'un parloir. D'ailleurs, les réflexions tristes sur les douceurs de la société, de l'amitié, et surtout de l'amour, dont elles sont privées sans retour, leur donnent un air de mélancolie pensive, et inspire le plus souvent une tendre compassion, qu'on peut considérer comme la sœur jumelle de l'amour, lorsqu'elle a la beauté pour objet (1).

Mais quoique les femmes recluses conservent leur douceur et leur délicatesse, celles qui renoncent à la société de leur sexe pour s'associer avec le notre, deviennent très-promptement les êtres les plus ridicules et

---

(1) Il est tout simple que la privation de la société des hommes ne fasse point perdre aux femmes leurs qualités aimables : livré à soi-même, on reprend presque toujours son caractère naturel. Les femmes sont naturellement douces et timides, les hommes naturellement grossiers et hargneux ; et si dans la société des deux sexes le nôtre gagne à un certain point, les femmes y perdent presque toujours au moins une partie de la modestie et de la charmante ingénuité que je considère comme le plus intéressant de leurs charmes, et dont l'aisance et l'usage du monde ne peuvent jamais remplacer la perte.

les plus rebutans de toute l'espèce humaine. Beaucoup trop d'exemples démontrent malheureusement la vérité de cette assertion, et attestent la salutaire influence de la société du beau sexe. Pour nous convaincre plus parfaitement des avantages qui découlent de cette source bienfaisante, examinons rapidement en quel état étoit la société parmi les anciens, et ce qu'elle est encore aujourd'hui chez les nations où les deux sexes vivent presque toujours séparés l'un de l'autre, où les hommes n'approchent des femmes que pour satisfaire leurs appétits, et abuser de leur autorité.

En tournant nos regards vers les premiers siècles de l'antiquité, nous appercevons fort peu de relations entre les deux sexes, et en conséquence des hommes fort peu galans, et des femmes très-médiocrement agréables. La vivacité et la gaieté n'existoient pas ; les hommes étoient atrabilaires, cruels, perfides et rancuneux, et les femmes avoient une dose un peu plus légère de tous ces vices. Postérieurement aux tems dont nous parlons, plusieurs siècles s'écoulèrent avant que les femmes eussent acquis assez de considération pour que les hommes daignassent

les admettre à leur société dans les momens qui n'étoient point consacrés aux plaisirs de l'amour. Il paroît que les Babyloniens, qui accordoient plus de liberté à leurs femmes que tous les autres peuples de l'antiquité, ne vivoient point habituellement en société avec elles. Mais comme la relation des deux sexes étoit cependant plus fréquente que chez les nations voisines, les Babyloniens se distinguèrent bientôt par une supériorité de politesse et d'urbanité. Les mœurs des deux sexes étoient plus douces; ils s'occupoient davantage de se plaire réciproquement, et donnoient plus de soins à la propreté et à l'élégance de leur parure. Telle fut l'influence de la société des femmes sur les Babyloniens; mais elle étoit trop restreinte pour produire tous les bons effets dont elle est susceptible. Les Sybarites, qui donnèrent dans l'excès opposé, énervèrent leurs forces et leur courage. En vivant perpétuellement environnés d'une troupe de femmes, ils devinrent plus lâches que le sexe foible dont ils se plaisoient à imiter les manières efféminées.

Nous avons déjà observé jusqu'à quel point les peuples de la Grèce poussoient

la barbarie dans les siècles héroïques. En les examinant à l'époque où ils devinrent célèbres par leurs progrès dans les sciences et les arts, nous n'appercevons que de très-foibles changemens dans leurs mœurs. Cette observation semble confirmer que les arts et les sciences contribuent beaucoup moins que la compagnie du beau sexe à polir les mœurs des hommes, et à civiliser leur caractère. Les Grecs, et particulièrement les Lacédémoniens, vivoient très-peu dans la société de leurs femmes; aussi ces derniers étoient-ils le peuple le moins civilisé de toute la Grèce. Dans les premiers tems de la république, les Romains ne le cédèrent aux Grecs ni en grossièreté ni en barbarie. Ils ne composèrent d'abord qu'une communauté d'hommes, et n'avoient par conséquent aucune occasion d'adoucir leur férocité naturelle. Il paroît qu'ils furent redevables aux Sabines enlevées, des premières notions de politesse. Mais il fallut des siècles pour adoucir l'âpreté d'un peuple de soldats. Le changement de leurs mœurs ne se fit complètement sentir que vers le tems où les Césars usurpèrent l'empire. Depuis cette époque, les deux sexes commencè-

rent à vivre familièrement ensemble. Insensiblement on ne s'occupa plus que de la galanterie ; et l'audacieux Romain devint un Sybarite voluptueux.

Les mêmes causes existèrent chez les nations contemporaines des Romains, et produisirent aussi les mêmes effets. Les fiers habitans du Nord n'avoient ni le loisir ni l'inclination de vivre dans la société de leurs femmes, et la rudesse de leurs mœurs, de leur aspect et de leurs manières, étoit égale à l'excès de leur ignorance. Si nous suivions l'examen des mœurs de nos ancêtres jusqu'à nos jours, nous les verrions plongés durant des siècles dans la plus grossière barbarie ; et si nous cherchions les causes de cette longue enfance, nous trouverions que rien ne contribua autant à la prolonger que le mépris de la société du beau sexe.

Dans le moyen âge, lorsque l'esprit de la chevalerie enflammoit tous les cœurs, lorsqu'elle dictoit les actions et les pensées, l'influence du beau sexe étoit dans le zénith de sa gloire et de sa perfection. Elle fut la source de la valeur et de la politesse. Elle introduisit dans les cœurs le sentiment

de la compassion et de la bienveillance, et réprima la main barbare de la tyrannie. Gui de Cavillon dit, en parlant de sa maîtresse : « Je ne me présenterai devant elle qu'après avoir exécuté quelque exploit dont la gloire pourra mériter son attention. Les actions sont les messagers du cœur et l'hommage qui convient à la beauté. C'est à elles seules à être les interprêtes de l'amour. » = « J'ai rassemblé, dit Savari, des Basques et des Brabançons, et, graces à ma bonne étoile, nous sommes ici cinq cens tous disposés à vous obéir. Expliquez vos desirs, nos coursiers tous sellés attendent vos ordres ; la cause de la beauté n'admet point de remise ». Marsan instruisant un jeune chevalier des moyens de plaire aux belles, s'exprime ainsi : « Quand vous aurez tendu le bras, si la lance trompe votre espoir, tirez vivement votre épée, et que son cliquetis retentisse dans le ciel et dans les enfers. Quel est le lâche que n'animeroit point un regard de la beauté ? Le bras le plus foible doit être invincible, quand il combat pour la défendre ». Ces idées, qui nous paroissent très-romanesques, firent cependant exercer aux deux sexes toutes les vertus qui

honorent l'humanité, et furent la source de la politesse et de l'urbanité qui distinguent aujourd'hui l'Europe du reste de l'univers.

Après avoir considéré rapidement les siècles qui ont précédé le notre, jetons les yeux sur ce qui se passe aujourd'hui chez les orientaux, où le démon de la jalousie a privé les deux sexes du bonheur de vivre ensemble et de jouir des douceurs d'une confiance et d'une amitié réciproques. Nous y trouverons des hommes lâches, atrabilaires, cruels, soupçonneux, également incapables de connoître le sentiment de l'amour et celui de l'amitié; nous y verrons toutes les facultés de l'ame enchaînées par la barbarie. A peine y rencontrerons-nous un père tendre, ou un mari indulgent, ou une ame sensible ornée des vertus sociales qui sont toutes le produit de la douce sympathie des deux sexes Les hommes entr'eux peuvent sans doute éclairer leur esprit, mais j'ose affirmer que la compagnie et la conversation des femmes sont la seule école propre à former le cœur. Si mon lecteur a de la peine à croire cette vérité, qu'il parcoure quelques volumes de l'histoire d'une des nations où les deux sexes vivent

séparés l'un de l'autre, et il en trouvera bientôt une ample conviction.

En détournant nos regards de ces tristes régions, où les deux sexes séparés ignorent les plus délicieuses jouissances de la vie; si nous tournons nos regards vers l'Europe, nous y trouverons les progrès que chaque nation a faits dans la politesse et les arts agréables, proportionnés au tems qu'elle passe dans la société du beau sexe. Les Russes, les Polonois et même les Hollandois vivent moins avec leurs femmes que les autres peuples de l'Europe, et leur sont aussi très-inférieurs pour les graces du corps, la sensibilité du cœur et les agrémens de l'esprit; tandis que les Espagnols vivoient séparés de leurs femmes, leur caractère national approchoit beaucoup de la férocité. Depuis que les grilles, les duègnes et les cadenats commencent à disparoître, et que les femmes sont moins invisibles, les hommes avancent à grands pas vers le degré de culture et d'humanité qui distinguent la nation qui les avoisine. Enfin, l'influence de la compagnie des femmes et de leur conversation est si propre à inspirer la gaieté et à répandre le bonheur que l'œil pensif

du taciturne Anglois commence à s'éclaircir depuis qu'il s'éloigne moins de la société des femmes que ses sombres ancêtres.

Mais si nous voulons contempler l'influence des femmes dans sa plus grande perfection ; c'est sur la France et l'Italie qu'il faut fixer nos regards. En considérant la constante gaieté des habitans de l'ancienne Gaule,[*] on seroit presque tenté de les croire supérieurs à tous les événemens de la vie. Ce n'est que chez eux qu'on voit sourire l'indigence, et les villageois exténués de travail, écrasés d'impôts, danser au milieu des champs pour oublier la fatigue et la misère. Il est possible, il est même probable que la salubrité du climat, une nourriture légère et les vins à bas prix contribuent, comme on l'a souvent allégué, à la philosophie, qui fait supporter gaiement aux François toutes leurs calamités. Mais on ne peut pas douter que la société habituelle des deux sexes et des vieillards, qui se mêlent familièrement avec la jeunesse, ne soit une des principales raisons qui répand sur tous les habitans de la France un vernis de gaieté presqu'universel, et leur fait supporter leurs maux

avec une indifférence qu'on ne trouve point chez les autres peuples de l'univers (1).

Dans les autres pays les hommes font entr'eux des excursions et des parties de plaisir ; mais une excursion ou une partie de plaisir paroîtroit fort maussade à des François si la compagnie n'étoit pas composée des deux sexes. Les Françoises ne se retirent point à la fin du repas, et les hommes n'attendent pas leur départ avec impatience, comme il arrive fréquemment aux Anglois. On ne peut pas se dissimuler que cette impatience annonce l'intention de faire excès de la bou-

---

(1) M. Alexandre s'est encore trompé sur le caractère des François, il les représente tels qu'ils étoient il y a un siècle; mais ils étoient si ignorans alors, qu'ils ne connoissoient pas la source de leurs maux, et qu'ils les sentoient probablement moins vivement. Il y a long-tems que les danses et les chansons ne sont plus de mode, et la révolution qui vient d'arriver réfute M. Alexandre mieux que tout ce que je pourrois dire ; mais les François ne seront jamais si heureux que quand ils oublioient leurs peines en chantant ; ils en détournoient alors leurs regards, et aujourd'hui ils s'étudient à découvrir celles qu'ils ne sentoient pas.

teille, ou assaut d'expressions obcènes que la présence des femmes empêche de proférer. Ceux qui ne se plaisent point dans la société des femmes allèguent pour raison qu'elles gênent la gaieté des hommes et la liberté de leur conversation. Mais si la gaieté et la conversation n'offensent point la décence ; si les hommes peuvent renoncer à l'excès du vin, je ne conçois pas comment la compagnie des femmes pourroit leur déplaire ou les gêner. En France, la retraite des femmes feroit disparoître les plaisirs et la gaieté, et ce sentiment me paroît naturel. Les femmes sont, en général, moins occupées des affaires et des soins de la vie ; elles doivent être, par conséquent, plus disposées que les hommes à la gaieté, et plus agréables en compagnie.

Mais l'influence de leur société ne se borne point aux observations que je viens de faire, elle s'étend sur toutes les habitudes et sur toutes les actions de la vie. C'est à la facilité d'être admis dans leur compagnie que les hommes sont redevables de leurs progrès dans l'art de plaire, et c'est au desir de leur plaire qu'ils doivent les graces de leur personne, l'élégance de leurs manières, et peut-être la culture et les agrémens de leur

esprit. Ce desir leur fait éviter l'inte
et les excès de la table, et c'est à
sont redevables de la santé. Rien
effet plus capable de rendre circor
homme honnête que la présence d'u
respectable; il ne pourroit s'éloi
bornes de la décence sans se ren
pable de la plus insigne grossière
contrainte salutaire évite souvent
testations violentes, et prévient d
cations qu'on n'ose point se permett
des femmes. La nécessité de les re
une autre occasion laisse au res
le tems de se calmer, et à la rais
prendre son empire. L'interpositi
femme a souvent calmé une que
mencée, ou prévenu ses suites pa
et son irrésistible médiation. Ce
ressant, l'ami de la paix et du
quelquefois évité par ses argu
intercession les désastres san
guerre; la crainte de perdre
leur amant a précipité des fem
de deux armées, et changé
plaisirs les funestes apprêts
de la vengeance.

Un orgueil qui tient peu

titution empêche un homme de céder à un autre homme en matière d'honneur ou d'instruction. Quoique la nature ait sans doute un but en leur inspirant cette obstination, elle est la source d'une infinité de désordres qui troublent souvent la paix des sociétés; mais, dans leurs relations avec le beau sexe, ils renoncent à leur orgueil, cèdent docilement en toute occasion et se laissent traiter sans émotion d'une manière qui entre hommes exciteroit la colère et la vengeance. Cette soumission habituelle adoucit insensiblement le caractère impérieux du sexe masculin en l'accoutumant à obéir à ceux qu'il se croyoient faits pour commander, et à considérer comme l'indice d'une bonne éducation l'indulgence qu'il regardoit précédemment comme une bassesse méprisable. Personne ne peut, je crois, se dissimuler que la société des femmes est la véritable source de cette heureuse métamorphose. Un sentiment de tendresse pour le beau sexe humanise la férocité masculine: les hommes feignent d'abord des vertus pour lui plaire, et ces vertus deviennent si habituelles chez un grand nombre, qu'ils les pratiquent dans toutes les occasions.

En Angleterre on imagine assez généra-

lement que les livres et la conversation des hommes savans suffisent amplement au système d'une bonne éducation ; mais je supplie les partisans de cette opinion de comparer à nos jeunes lords la généralité des gens de qualité de la France et de l'Italie, ils appercevront peut-être que si quelques-uns des nôtres se distinguent par la profondeur et la solidité du jugement, ils sont en revanche presque tous fort inférieurs à leurs voisins pour l'urbanité des mœurs, les agrémens de l'esprit et l'usage du monde. Les livres peuvent fournir d'excellentes idées, et l'expérience peut perfectionner le discernement, mais la compagnie et la conversation des femmes décentes peuvent seules donner la politesse et l'aisance qui distinguent l'homme du monde des collégiens et des gens d'affaires.

Les Italiens et les François font l'éducation de leur jeune noblesse dans les assemblées, à la toilette des femmes et dans les endroits destinés à l'amusement public, où ils se trouvent toujours avec des femmes. Les Anglois la renferment dans des collèges ou la conduisent aux courses de chevaux, ou ils n'ont jamais que des livres et des

jockais pour compagnons. Les premiers sont souvent étourdis et ridicules, et les derniers presque toujours ignorans, impérieux et taciturnes : un juste milieu entre ces deux éducations pourroit réunir les avantages de l'une et de l'autre, et en éviter les inconvéniens.

On doit compter la propreté des hommes, et les soins qu'ils prennent de leur personne, au nombre des avantages qui résultent de la société du beau sexe ; si mon lecteur en veut une preuve, qu'il parcoure l'histoire des siècles où nos barbares ancêtres dédaignoient la société de leurs femmes : il verra que leurs figures n'étoient guère moins sauvages que leurs mœurs : ils chamarroient leurs habits mal-propres de figures indécentes, et une barbe longue et mal peignée leur donnoit l'odeur du bouc et l'apparence du satyre. Lorsque les femmes acquirent un peu d'influence, elles réduisirent les hommes barbus à ne réserver que des moustaches ; les dévots et les gens austères déclamèrent violemment contre une innovation qui annonçoit le desir mondain de plaire au beau sexe aux dépens de la dignité masculine ; et l'église, accoutumée à voir Moïse et Jésus

peints avec une longue barbe ; considéroient cette mutilation comme une apostasie. Comme les débris de la barbe, convertie en moustaches, n'obtenoient pas encore l'approbation des femmes, les hommes essayèrent de les friser pour les rendre moins désagréables ; convaincus à la fin que tous leurs soins étoient inutiles, ils consentirent à les supprimer : mais comme ceux qui exerçoient les professions savantes avoient la réputation, ou au moins la prétention, de posséder une plus grande dose de sagesse que les autres hommes, et comme la proportion de cette dose s'évaluoit alors par la longueur de la barbe, ils rêvèrent alors aux moyens de suppléer à cette marque de distinction, et imaginèrent de s'affubler d'une énorme perruque afin de ressembler au hibou, l'oiseau sacré de la sage Minerve. Mais les plaisans tournèrent en ridicule cette invention chevelue, et l'aversion du beau sexe pour les perruques in-folio les a enfin réduites aux diminutifs que nous voyons aujourd'hui.

L'homme sequestré de la société des femmes est non-seulement grossier et brutal, mais fort dangereux pour la société. On peut consulter à ce sujet les habitans des ports

de mer ; ils ont souvent occasion de voir avec quelle impétuosité les matelots, à leur retour d'un long voyage, se livrent aux femmes perdues, qui vont au-devant d'eux pour partager leur argent : mais la conduite des hommes, dans tous les pays où les femmes sont gardées comme l'avare garde son trésor, en offre une preuve toute aussi évidente. Dans ces pays, les passions des hommes s'enflamment d'un seul regard, à l'aide de l'imagination, qui exagère les beautés cachées et les délices de la jouissance. Des obstacles presqu'insurmontables donnent aux desirs une violence si irrésistible, qu'une femme rencontrée seule échappe rarement à la brutalité, et elles sont beaucoup moins capables de résistance que dans les pays où la vue d'un homme leur est plus familière. Les idées romanesques qu'elles se font dans leur retraite du bonheur que les deux sexes peuvent se procurer, désarment la vertu, et l'agitation des sens ne laisse ni la force ni la volonté de se défendre. Il résulte de cette marche invariable de la nature que, malgré les précautions des parens, la jalousie des maris, les grilles, les duègnes et les verroux, la chasteté des femmes est moins as-

surée dans ces pays que dans ceux où les deux sexes vivent ensemble avec une honnête liberté. Il est certain que les hommes ne profitent pas seuls des avantages que procure la société des deux sexes, mais que les femmes les partagent ; elles acquièrent l'assurance nécessaire pour se défendre : l'habitude de converser avec des hommes détruit une partie de l'illusion, et par conséquent du danger ; on peut ajouter même que cet effet est réciproque, et que les passions des hommes deviennent infiniment moins violentes. Les raps, les viols, les adultères et tous les désordres qui marchent à leur suite sont beaucoup plus communs dans les pays où les deux sexes vivent séparés, que dans ceux où ils vivent habituellement ensemble. (1)

Rien ne peut autant contribuer au bonheur

---

(1) Les viols et les rapts sont sans doute plus rares dans les pays où, pour se satisfaire, on n'a pas besoin de recourir à cette violence. Mais quant aux adultères, je crois que M. Alexandre est dans l'erreur ; ils sont si communs parmi nous, que la plupart des maris ne font plus attention à une pratique autorisée par la mode ; celui qui prendroit la mouche passeroit pour un homme du vieux tems et et n'y gagneroit qu'un second ridicule.

des individus et de la société que le desir de plaire, et c'est à la société des femmes que nous devons presque tous les efforts de ce genre. Les hommes entr'eux ne sont ni polis ni complaisans; mais qu'une femme paroisse, la scène change; ils tâchent, tous à l'envi, de déployer les qualités qui peuvent lui être agréables. Les femmes qui n'ont point l'espérance de voir des hommes ou d'en être vues, négligent aussi le soin de leur personne et se livrent plus à leur humeur; mais qu'on annonce un homme, leur figure s'anime, elles courrent au miroir, leurs yeux s'adoucissent, le sourire se promène sur leurs lèvres, et elles recherchent tous les moyens de fixer agréablement son attention. Dans les siècles précédens les femmes renfermées dans des châteaux étoient rarement inaccessibles; lorsqu'elles daignoient se montrer, on n'en approchoit que comme des divinités; leur sourire répandoit le bonheur et inspiroit un enthousiasme que nous aurions aujourd'hui beaucoup de peine à concevoir. La liberté augmenta peu à peu; et les deux sexes vécurent plus familiérement ensemble. Les hommes commencèrent à contempler la beauté avec moins d'émotion, et

à s'en approcher avec moins de cérémonie ; il résulta de cette familiarité que les femmes perdirent dans leur propre opinion une partie de leur prix, et par conséquent de leur fierté. Cet effet inévitable n'est point particulier au tems dont nous parlons ; il a toujours été et sera toujours produit par les mêmes causes. Cette observation peut servir utilement de leçon au beau sexe, et l'avertir que plus de moitié de notre estime et de notre vénération dépend de sa réserve et de sa modestie ; une conduite opposée pourroit rabaisser dans notre opinion la déesse la plus séduisante et la faire considérer comme une simple mortelle, sujette à toutes les foiblesses et les imperfections de l'humanité. La beauté vagabonde que l'on rencontre sans cesse au bal, aux assemblées, aux spectacles et dans les promenades pourra bien rendre son nom célèbre parmi les buveurs, et jouir du plaisir de le voir inscrit sur les fenêtres d'une taverne ; (1) mais elle ne deviendra pas très-

---

(1) Ceci ne peut s'entendre que de l'Angleterre, où les jeunes élégans célèbrent la beauté le verre à la main dans une taverne, et s'enivrent en son honneur. Si celui qui porte la santé d'une femme quel-

certainement l'objet de l'estime publique ou de l'attachement d'un honnête homme qui veuille en faire sa compagne et son amie.

Nous terminerons ce que nous avons à dire en faveur de la société des femmes, en observant que cette source de la politesse et de l'urbanité des mœurs est aussi la cause du progrès des beaux arts. Par-tout où les femmes sont recluses, on voit les hommes manquer de génie et d'invention. En examinant les mêmes pays au tems où les femmes commencèrent à jouir de la liberté, on voit éclore ce génie à mesure que les mœurs commencent à se perfectionner; les Espagnols nous en offrent une preuve très frappante. Ils vivoient moins autrefois dans la société de leurs femmes que tous les autres peuples de l'Europe, et leur étoient en conséquence très-inférieurs pour la politesse, l'élégance et la culture des beaux

---

conque peut réussir à avaler un plus grand nombre de rasades que ses compagnons, il assure à sa belle le premier rang et les premières santés aux assemblées prochaines, jusqu'à ce qu'un autre soit à son tour le vainqueur. C'est ce que les Anglois appellent *to tost a Lady*.

arts; mais depuis que leurs femmes jouissent d'un peu plus de liberté. Les progrès des Espagnols ont été si rapides dans toutes ces parties, qu'ils sont aujourd'hui fort près d'égaler leurs voisins.

Si nous voulions faire de cette histoire un panégyrique, nous pourrions encore citer beaucoup d'autres avantages qui résultent de la société des deux sexes; mais nos observations étant plus que suffisantes, nous allons examiner le revers du tableau et préseter quelques-uns des inconvéniens qui sortent de la même source. Les hommes qui cultivent les sciences ou qui s'occupent d'études sérieuses ont souvent objecté que la compagnie des femmes énerve l'ame et donne à l'imagination une avidité pour les plaisirs et la dissipation qui rend l'homme peu susceptible de l'application indispensable pour se faire un nom dans le monde savant. Ils allèguent pour preuve que les plus grands philosophes ont toujours fui la conversation des femmes, et paru très-peu propres à briller dans leur société. Le chevalier-Newton n'eut jamais la moindre relation avec le beau sexe. Bacon, Bayle, Descartes et une infinité d'autres savans du premier

ordre montrèrent tous une très-grande indifférence pour les femmes ; mais je ne prétends pas en conclure que ces exemples soient suffisans pour établir une règle générale. Cependant il est certain que ceux qui dès leur jeunesse passent la plus grande partie de leur tems dans la société des femmes, et ne s'occupent que des petits services de galanterie ou de bagatelles qui peuvent leur plaire, se font rarement une grande réputation dans la littérature. Quoi qu'il en soit, il arrive assez souvent que sans se livrer à la pénible application d'une étude sérieuse, les courtisans du beau sexe obtiennent par leur protection les récompenses ou les honneurs qu'on refuse aux utiles travaux d'un grand nombre d'années.

Mais indépendamment de l'oisiveté et de la négligence de l'étude, dont l'habitude de vivre avec les femmes est, dit-on, la cause, leur compagnie inspire souvent aux hommes le goût du luxe et des plaisirs dispendieux au-dessus de leurs facultés. Oubliant tout autre soin que celui de plaire à des femmes indiscrètes, ils dissipent rapidement leurs fortunes en profusions, et ne reviennent de leur aveuglement que lors-

que la triste indigence vient déchirer douloureusement le voile de l'illusion ; et dans cette triste situation, les plus cruelles épreuves sont presque toujours les sarcasmes du public, la pitié dédaigneuse de leurs anciens amis, et l'ingratitude des belles qui ont causé leur infortune. Il est bien essentiel de précautionner la jeunesse de notre sexe contre une foiblesse malheureusement trop naturelle, et de la prévenir qu'il ne suffit pas d'éviter toute relation avec les femmes vicieuses et corrompues ; mais aussi avec les femmes légères et inconsiderées, dont la société est peut-être encore plus dangereuse, parce qu'on s'en défie moins, qu'on s'y attache davantage, et qu'elles entraînent par conséquent dans le précipice avec plus de facilité.

Les zélés partisans de la liberté du genre humain prétendent que les peuples qui désirent conserver leur valeur et leur indépendance doivent éviter autant qu'il est possible la compagnie des femmes, les sons d'une musique voluptueuse, le luxe de la table et des habits ; et ces antagonistes du beau sexe citent à l'appui de leur opinion les Lydiens, les Sybarites et même les Romains, qui, disent-ils, à mesure que les femmes

acquirent de l'influence, se corrompirent et perdirent enfin leur liberté.

Il est certain que ces peuples eurent des mœurs très-corrompues, l'histoire ne nous permet pas d'en douter. Mais il n'est pas bien prouvé que la société ou l'influence des femmes ait été la cause de cette corruption. L'examen du monde, tel qu'il est aujourd'hui, semble même autoriser une opinion tout-à-fait opposée. Il nous démontre de la manière la plus claire et la plus frappante que la liberté si chérie de tous les hommes et le partage d'un si petit nombre, n'est dans aucuns pays aussi parfaitement nulle ou opprimée que dans ceux où les deux sexes vivent absolument séparés, et où les femmes n'ont pas la moindre influence politique. Il nous prouve que les hommes de ces pays, loin d'être courageux et zélés pour leur indépendance, sont les plus lâches et les plus complètement esclaves de toute la race humaine. Tandis que dans les déserts de l'Amérique, où l'indépendance et la liberté existent dans le sens le plus étendu de ces expressions, la liberté qu'ont les femmes de vivre en société avec les hommes, et même dans quelques cantons de conduire avec eux

l'administration publique, n'a point du tout contribué à détruire ces inaliénables privilèges du genre humain. Cet examen démontre encore qu'en Europe, où la liberté est généralement fondée sur les principes de la saine raison calculés pour l'avantage des peuples, la compagnie des femmes n'a point encore énervé le courage des hommes au point d'abandonner tous leurs droits pour végéter en paix dans une indolente apathie (1).

Il y a environ trois siècles que François I admit les femmes dans sa cour. Les François vivoient beaucoup moins alors dans leur société qu'ils ne font aujourd'hui, et n'étoient cependant ni plus libres ni moins dépendans ; et quoiqu'on prétende que depuis cette époque ils deviennent sensiblement efféminés, on leur a vu faire à différentes fois contre le pouvoir arbitraire des efforts qui ont plutôt augmenté que diminué leurs privilèges. On ne dira pas sans doute que les Italiens étoient moins escla-

(1) La révolution qui vient d'arriver en France, démontre évidemment la vérité de l'opinion de M. Alexandre.

ves de leurs princes et du siège de Rome dans le tems où ils ne s'occupoient que d'une dévotion superstitieuse, qu'ils ne le sont aujourd'hui, où ils ne pensent qu'aux femmes et à la musique. On ne prétendra pas non plus que les Espagnols étoient plus libres sous le règne austère de Philippe II, lorsque la religion et la jalousie s'accordoient pour tenir leurs femmes dans une prison perpétuelle, qu'aujourd'hui où elles commencent à jouir des douceurs de la société. Par-tout où l'on voit un peuple esclave, on peut affirmer que des causes indépendantes des femmes et de leur société ont contribué à [illegible] précipiter dans cet état d'ignominie.

Telle est à-peu-près l'influence générale de la société des femmes ; mais je n'entreprendrai point d'évaluer celle d'une femme en particulier, qui réunit un jugement sain à des qualités aimables. Lorsque l'on considère les deux sexes qui composent le genre humain, on ne peut douter que l'auteur de la nature n'ait destiné au mâle la balance du pouvoir, puisqu'il lui a donné la supériorité de la force et de la résolution. Mais n'a-t-il pas mis un contre-poids dans cette

balance? Et les femmes n'ont-elles pas aussi leurs avantages? N'ont-elles pas des moyens presque sûrs de réduire à l'égalité cette supériorité apparente? Si elles n'en ont point, elles peuveut légitimement se plaindre de leur sort, et de la partialité de l'auteur de la nature. Mais la sagesse et l'équité sont les attributs de l'être tout-puissant qui a créé l'univers : il a donné aux deux sexes des facultés différentes, lorsqu'ils savent judicieusement s'en servir; les hommes et les femmes partagent également les peines et les plaisirs de cette vie. Au caractère impérieux de l'homme, il a opposé les charmes séduisans de la beauté, et l'ascendant de la douceur à laquelle très-peu d'hommes savent résister, lorsque les femmes ont la sagesse de ne jamais employer d'autres armes. La jeunesse et la beauté contribuent sans doute beaucoup à donner aux femmes le don de désarmer la force; mais la perte de ces avantages n'entraîne pas toujours celle de leur influence. — Elle agit encore par des moyens moins visibles et plus difficiles à expliquer; mais il est indispensable que ces moyens aient pour base la douceur et la modestie. Il faut qu'ils laissent à l'homme l'idée de

sa supériorité, et lui persuad
sant obéir, qu'il exerce l'aut
dont il regarde la possession
prérogative. Si l'illusion cesse, ...
gueil se révolte, et les femmes qui laissent appercevoir le dessein de nous commander par des tons de hauteur, des expressions dures et des accès de colère, produisent un effet dont leur sexe ne paroît pas suffisamment instruit. Il en résulte une sorte d'aversion dédaigneuse qu'il ne nous est plus possible de vaincre. On pourroit comparer cette conduite des femmes à un lion qui voudroit se défendre avec sa queue, ou à un lièvre qui entreprendroit de faire tête à la meute qui le poursuit: c'est enfin abandonner les armes que nous tenons de la nature, pour prendre celles dont elle ne nous a pas donné la faculté de nous servir (1).

---

(1) M. Alexandre n'est point heureux dans ses comparaisons. Le lion et sa queue ne ressemblent point du tout à une femme, et sa gueule et ses griffes n'y ressemblent pas davantage. Le lièvre entouré de chiens, qui jappent en le poursuivant, ne peignent pas mieux une femme acariate. Il faut qu'une com-

Nous pourrions citer pour exemple une infinité de femmes qui ont gouverné les hommes avec de la douceur et de la persuasion, mais nous défions l'histoire de nous en citer une seule qui ait pris l'ascendant sur un homme de bon sens, par des criailleries ou en faisant ouvertement des efforts pour usurper la supériorité. Tous les hommes sont accessibles au pouvoir de la persuasion, lorsqu'une femme sait l'employer avec adresse, et presque tous sont en état de lui résister lorsqu'elle veut employer la force. C'est une abeille qui veut piquer sans aiguillon.

Parmi les femmes qui ont réussi à gouverner par l'ascendant de la persuasion, l'impératrice Livie fut une des plus distinguées; elle eût une si grande influence sur Auguste, qu'il ne savoit lui rien refuser. Quelques Romaines étonnées de cet ascendant, eurent la curiosité de savoir comment Livie l'avoit obtenu. Une d'elles lui en

---

paraison présente l'image de ce qu'on veut expliquer plus clairement que par des mo.s Quant une comparaison est à-peu-près juste, elle frappe agréablement l'imagination; quant elle ne l'est pas, elle produit précisément l'effet contraire.

en ayant fait un jour la question, l'impératrice répondit, " en obéissant à ses ordres avec exactitude, en évitant de dévoiler ses secrets, et en paroissant ignorer ses volages amours. " Henri IV, roi de France (1), un des plus grands et des plus aimables princes qui aient jamais existé, offre une preuve frappante de l'autorité que les femmes peuvent acquérir par les caresses et l'insinuation. Né sensible, il ne savoit rien refuser aux larmes et aux instances, fier et inébranlable quand il s'agissoit de son honneur et de sa puissance; il ne cédoit jamais à la loi qu'on prétendoit lui imposer, aussi fut-il toujours en querelle avec sa femme et gouverné par sa maîtresse (1).

---

(1) Un françois ne peut pas négliger l'occasion de faire l'éloge de ce grand prince; il aimoit les femmes avec excès, et ne sacrifia jamais un ministre à ses maîtresses. Roni, aussi sévère qu'il étoit vertueux, ne pouvoit convenir qu'au bon, au sensible Henri, qui venoit sans cesse au-devant de son ami, dont l'austérité auroit aliéné tout autre monarque. Enveloppé dans sa vertu, Sully, quoique soupçonné, quoiqu'accusé, n'auroit pas fait la moindre démarche pour prouver son innocence. Sous tout autre prince, Roni auroit été bientôt réduit à cultiver ses

Les préceptes des saintes écritures, et ceux de l'éducation, concourent à confirmer, dans nos cœurs, l'idée de la supériorité. Il n'est donc pas étonnant que notre sexe soit jaloux de la défendre; mais un sentiment de tendresse plaide aussi, dans nos cœurs, en faveur du beau sexe, et nous ne pouvons goûter le bonheur qu'en le lui faisant partager. Cette inclination, source d'une grande partie de nos peines, peut s'appeler, avec vérité, notre endroit foible, et les femmes adroites trouvent aisément les moyens d'en tirer avantage. Ce petit examen de la situation des deux sexes démontre évidemment que,

---

domaines, et la France perdoit ses talens et ses vertus. Il falloit Henri IV pour le lui conserver: il falloit que ce prince eût un génie bien vaste et un discernement bien sûr. On ne sauroit assez admirer Henri regagnant pied à pied son royaume avec les dons de ceux qui combattoient pour lui; et quels étoient ces guerriers? des hommes hautains, jaloux entr'eux et à moitié barbares. Henri avoit l'art de conduire tous ces différens caractères, la plupart très-peu maniables, vers le même but; il étoit chéri et respecté de tous; et paroissoit leur donner à tous également sa confiance. Quelle école que celle de d'adversité!

On s'est permis très-récemment d'inculper la mé-

quoique la loi accorde aux hommes la supériorité, les femmes peuvent presque toujours les gouverner par l'ascendant de la douceur et de la persuasion. " L'empire d'une femme, dit un écrivain françois, est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance ; ses ordres sont les caresses, et ses menaces sont les larmes. J'ajouterai que la puissance de tels ordres et de pareilles me-

---

moire de ce grand roi, au milieu d'une nombreuse assemblée de François. Un adversaire du trône, auquel il doit son éducation, son état dans la société, et jusqu'à l'air qu'il respire, a peint le meilleur des rois, sous les traits du tyran le plus barbare; et l'assemblée ne lui a pas imposé silence... Cette inculpation ne peut être que l'erreur de l'ignorance, ou l'artifice de la mauvaise foi. L'auteur de l'intrigue du cabinet a fabriqué cette anecdote ridicule et démentie par l'histoire. On sait le peu de confiance que méritent les ouvrages destinés à amuser la crédulité et la malignité. On n'aime pas à rabaisser un grand homme, pour se consoler de sa bassesse ou de sa médiocrité. Ceux qui ont lu l'histoire avec attention, savent combien il auroit été à desirer pour le bonheur de l'Europe, que les projets du grand Henri, eussent eu leur exécution ; et la calomnie, destinée à dépouiller un bienfaiteur, ne peut exciter que leur mépris et leur indignation.

naces est comparable à celle de la foi : elle est capable *de transporter des montagnes.* La puissance des femmes a pour soutien le plus vif et le plus doux des sentimens de la nature ; notre inclination contribue autant que leurs instances à nous faire exécuter tout ce qui peut tendre à les satisfaire. Mais quoique tous les hommes sensibles se laissent infailliblement gouverner par l'adresse, réunie avec la douceur, il en existe quelques-uns dont le caractère âpre et l'humeur intraitable ne cèdent ni aux prières ni aux larmes. Les femmes, que leur mauvais sort a réunies à un de ces êtres disgracieux et disgracié, peuvent déplorer en silence une infortune irréparable, car elles ne gagneroient rien par la résistance et l'obstination, sur celui que les prières et les larmes ont trouvé toujours inaccessible.

CHAPITRE XV.

Essais sur les coutumes et les cérémonies particulières, pour la plupart, au beau sexe.

COMME les mœurs et les coutumes d'une nation sont non-seulement la partie la plus intéressante de son histoire, mais servent aussi à la carectériser et à la distinguer des autres, en indiquant à quoi le génie des peuples paroissoit particuliérement adonné; les singularités introduites par l'influence du climat, du hasard ou de la situation locale; les facultés intellectuelles que ces peuples ont déployées en inventant ou adoptant des coutumes ou des cérémonies conformes à la raison, en résistant à la superstition, ou en détruisant ce qui se trouvoit de ridicule dans les mœurs, d'indécent dans le culte, ou de tyrannique dans le gouvernement. De même, les coutumes particulières du beau sexe, si l'histoire nous fournissoit les moyens d'en présenter un détail, et de les comparer avec celles des hommes, nous aideroient à

juger lequel des deux sexes peut prétendre légitimement à la supériorité de mérite, à découvrir leurs vertus et leurs foiblesses, à décider celui dont les occupations et les plaisirs ont été les plus raisonnables, ou qui s'est plus souvent laissé conduire par les coutumes, les préjugés et les caprices de son imagination.

Mais malheureusement de toute l'histoire des femmes, la partie relative à leurs mœurs et à leurs coutumes est la plus obscure. Presque tous les historiens de l'antiquité ont observé, à cet égard, un profond silence, ou les ont si complètement confondues avec les coutumes et les cérémonies pratiquées par les hommes, qu'il est très-difficile de distinguer bien clairement celles qui étoient particulières à chacun des deux sexes. Ce sujet n'a pas été mieux éclairci par les voyageurs modernes, qui se bornent, dans leurs relations, à nous apprendre quels étoient la forme des vêtemens, le tein, et les manières des femmes, dans les pays qu'ils ont visités; et c'est, à la vérité, tout ce que peuvent découvrir les voyageurs qui, ignorant, pour la plupart, l'idiome des peuples dont ils entreprennent d'écrire l'his-

toire, sont réduits à ne parler que des objets qui leur ont frappé la vue. Dans beaucoup de pays la jalousie des hommes rend tout accès auprès des femmes impossible; et, le peu de séjour qu'y font ces étrangers, ne peut leur procurer qu'un très-petit nombre d'informations, le plus souvent très-imparfaites.

Tous ceux qui ont médité attentivement la nature humaine, observent que les petites ames et les esprits foibles se laissent plus despotiquement dominer par l'autorité des modes et des coutumes, parce qu'ils ne sont susceptibles d'en examiner ni la source ni les effets, ou parce qu'après avoir examiné et découvert le ridicule, ils n'ont pas le courage de préférer une singularité fondée sur le bon sens, à une mode inventée par le caprice et l'extravagance. Comme on a dans tous les tems accusé les femmes d'être plus esclaves que les hommes, des modes, des coutumes et des cérémonies, on s'est aussi servi de cette accusation pour prouver la foiblesse et l'infériorité de leur discernement. Il n'est pas douteux que si le fait étoit bien prouvé, la conséquence seroit incontestable; mais il s'en faut de beaucoup

qu'il soit bien établi : je supplie l'homme clairvoyant et impartial, qui a examiné les modes et les coutumes de l'Europe, de déclarer si les nôtres ne sont pas aussi bizarres et aussi ridicules que celles des femmes; si toute notre conduite n'annonce pas que nous y mettons la même importance, et que nous y sommes attachés tout aussi inviolablement.

Comme les coutumes et les cérémonies des femmes sont d'une nature très-délicate, elles exigent du peintre une touche très-légère, et c'est peut-être la raison qui engage beaucoup d'écrivains à les passer sous silence. Cette même raison nous oblige à n'en donner qu'une description plus rapide que ne le sont ordinairement les récits historiques; parce que nous avons adopté, pour maxime inviolable, de taire plutôt quelques circonstances, que de nous exposer à blesser les oreilles délicates.

L'histoire nous apprend qu'une des plus anciennes cérémonies particulières au beau sexe, est celle de déplorer le malheur de n'avoir pas encore perdu sa virginité. Chez les Israélites, les Phéniciennes et plusieurs autres nations voisines, cette cérémonie

étoit pratiquée par toutes les femmes qui se trouvoient forcées de passer leur vie dans le célibat, ou qui s'y étant dévouées par un vœu particulier, avoient perdu toute espérance de jouir des douceurs de l'amour, et d'élever une postérité. Ces dernières continuoient, durant toute leur vie, de déplorer, à des époques fixes, la dureté de leur sort, et assembloient, dans certaines occasions, leurs parentés, pour célébrer ensemble cette lugubre cérémonie. On suppose que les Israélites ne considéroient la conservation de leur virginité comme un malheur, que parce que chacune d'elles se flattoit de devenir mère du Messie, annoncé par les prophètes. Il est assez difficile d'expliquer pourquoi cette coutume fut adoptée par les nations voisines, qui ne pouvoient pas concevoir la même espérance. On peut seulement conjecturer qu'une nombreuse postérité, ayant été considérée, par les anciens, comme un des plus grands biens de cette vie, et comme une marque particulière de la faveur divine, les femmes regardoient comme le plus grand des malheurs la privation de ces avantages.

Les femmes d'Israël, de Phénicie, de la

Grèce, et de quelques autres nations, pratiquoient encore une cérémonie qui ne paroit pas moins ancienne : elles célébroient annuellement une espèce de service funéraire, accompagné de lamentations, en l'honneur du bel Adonis, à qui l'écriture donne le nom de Thammuz. Les Phéniciennes exécutoient cette cérémonie sur les bords de la rivière Adonis, et les autres nations, dans leurs villes ou dans leurs habitations.

Les écrivains de l'antiquité sont si peu d'accord entr'eux, sur la personne de cet Adonis, qu'il est fort difficile de dire qui il étoit. Il paroit certain qu'il fut un des favoris de Vénus ; qu'un accident l'enleva de cette vie à la fleur de son âge, et que Vénus, désolée de sa mort, institua une cérémonie annuelle en commémoration de ce funeste événement.

La rivière de Phénicie, qui porte le nom d'Adonis, coule dans un lit de terre rougeâtre, et comme la fonte des neiges, dont les montagnes voisines sont couvertes, la fait déborder tous les ans ; la rapidité des eaux entraîne une partie de cette terre, qui lui donne presque la couleur du sang. La superstition a attribué cette couleur au sang

d'Adonis : elle servoit de signal aux femmes, pour s'assembler auprès de cette rivière, et déplorer le fatal événement qu'on supposoit être arrivé sur ses bords. Les femmes commençoient la cérémonie par des lamentations ; elles se fustigeoient ensuite avec des fouets, et terminoient par l'offrande d'un sacrifice, prétendant le lendemain qu'Adonis étoit ressuscité et monté au ciel : elles poussoient des cris de joie, se rasoient la tête, et obligeoient celles qui ne consentoient pas à les imiter, de se prostituer dans le temple de Vénus.

Les Grecques, les Israélites et les Egyptiennes célébroient aussi ces mystères. Dans la Grèce, les habitans de toutes les villes prenoient le deuil ; chaque maison exposoit un cercueil à sa porte ; on portoit personnellement les statues de Vénus et d'Adonis avec toute la pompe et les cérémonies d'usage aux funérailles. Les femmes s'arrachoient les cheveux, se frappoient la poitrine, et faisoient toutes les singeries dont on accompagnoit alors les enterremens véritables. On portoit à la suite de la procession des coquilles remplies de terre, où l'on avoit planté différentes sortes d'herbes, et particulière-

ment des laitues, en mémoire de ce que Vénus avoit couché Adonis sur un lit de laitues ; on offroit ensuite un sacrifice, et le lendemain se passoit en réjouissances du retour d'Adonis, ressuscité par Proserpine à la sollicitation de Vénus.

Les coutumes et les cérémonies, quoique consacrées par la religion, sont sujettes, comme toutes les choses de ce monde, à être effacées par le tems du souvenir des hommes ; mais celles dont je viens de parler ont échappé jusqu'ici à sa main meurtrière : on assure qu'elles subsistent encore dans quelques parties du levant, telles à-peu-près qu'elles ont été pratiquées par les anciens Grecs.

Quoique les divinités, de quelque genre qu'elles fussent supposées, reçussent indistinctement les offrandes et les adorations des deux sexes, cette règle générale admet cependant des exceptions. Il paroît que la divinité de Syrie, appelée la grande déesse, avoit particuliérement pour adorateurs des femmes frénétiques et des prêtres eunuques. Malgré nos prétentions contraires, nous sommes tous sujets à éprouver de tems en tems un mouvement de partialité en faveur de notre sexe, et une disposition à excuser ses

foiblesses, parce qu'il nous arrive fréquemment de les éprouver. Il est donc presqu'impossible que les peuples qui supposent leurs divinités appartenantes à un sexe particulier, ne les supposent pas aussi susceptibles d'une partie des inclinations et des dispositions ordinaires au sexe qu'ils leur assignent ; il s'ensuit que les femmes devoient naturellement s'adresser par préférence à une déesse, et croire qu'un Dieu ne recevroit pas si favorablement leur hommage (1). Ce fut sans doute cette raison qui motiva le culte particulier que le beau sexe adressoit aux divinités femelles. Junon, surnommée Lucine, qui avoit elle-même éprouvé les douleurs de l'enfantement, étoit supposée plus disposée

---

(1) Je ne suis point du tout de l'opinion de mon auteur, et il me semble qu'il étoit beaucoup plus naturel aux jolies femmes, de s'adresser aux dieux qui étoient presque tous friands des mortelles. Les déesses en étoient même un peu jalouses, et devoient être très-peu disposées à les favoriser. Je croirois, cependant, volontiers, que les vielles et les laides, devoient s'adresser par préférence aux déesses qui n'avoient rien à craindre de leur rivalité, qu'aux dieux, dont elles ne pouvoient plus espérer d'exciter les desirs.

à la compassion pour les femmes en couche; elles la prirent pour leur patron, et l'invoquèrent très-dévotement pour en obtenir une heureuse délivrance. Vesta, qu'on supposoit avoir conservé inviolablement sa virginité, fut déclarée protectrice de la chasteté; on lui éleva dans plusieurs pays, et entr'autres à Rome, un temple desservi exclusivement par des vierges. Parmi les différens cultes adressés par les femmes à des divinités femelles, celui des Romaines à la bonne déesse paroît le plus extraordinaire, mais nous ignorons absolument son origine, son but, et en quoi il consistoit.

Dès la naissance de la république Romaine les femmes avoient coutume, à l'expiration de chaque année consulaire, de s'assembler dans la maison du consul ou du prêteur, pour célébrer des cérémonies mystérieuses en l'honneur de la bonne déesse. Nous ne pouvons donner au lecteur aucune notion de ces cérémonies auxquelles un homme ne fut jamais admis. Ils ignorèrent toujours ce qui se passoit dans ces assemblées, et à quoi elles étoient destinées. Lorsque l'époque arrivoit, les Vestales se transportoient à la maison consacrée à cet usage et of-

froient des sacrifices à la bonne déesse ; mais les sacrifices et la manière de les offrir sont restés jusqu'à ce jour enveloppés d'un mystère impénétrable, et démontrent évidemment la fausseté de l'opinion qui suppose qu'un secret ne peut pas être déposé sûrement entre les mains des femmes.

Notre siècle nous offre l'exemple d'une cérémonie dont les femmes sont inexorablement exclues ; mais les Romaines redoutoient encore plus la présence des hommes lorsqu'elles célébroient les mystères de la bonne déesse, que les francs-maçons à l'ouverture de leur loge (1). Quelques auteurs assurent qu'elles poussoient l'exactitude jusqu'à couvrir d'un voile épais les statues et les portraits des hommes et de tous les animaux appartenans au genre masculin. Quoique la maison du consul fût ordinairement assez vaste pour qu'elles pussent se croire en sécurité dans un appartement écarté, elles

(1) Si M. Alexandre daignoit venir en France, il verroit des loges dont les femmes font l'ornement et les plaisirs, et il ne désapprouveroit pas sans doute cette innovation, qui multiplie la société des femmes, dont il s'est déclaré l'apôtre.

en faisoient déguerpir tous les animaux mâles, et ne souffroient pas même que le consul y restât. Avant de commencer, elles furetoient dans tous les coins, depuis le grenier jusqu'à la cave, et ne négligeoient aucune des précautions qui pouvoient écarter les curieux et les importuns; mais ces précautions n'étoient pas leur unique égide : les loix des Romains condamnoient à mort tout homme qui auroit l'indiscrétion de troubler par sa présence les mystères de cette solemnité.

Cette cérémonie subsista depuis les premiers tems de Rome jusqu'à l'établissement du christianisme; et l'histoire ne cite, dans cette longue période d'années, qu'un seul exemple d'un homme qui entreprit d'en violer le mystère. Son entreprise eut moins pour but, peut-être, la curiosité de les découvrir que l'envie de jouir de sa maîtresse, avec laquelle il avoit un rendez-vous. Pompéia, épouse de Cézar, ayant été soupçonnée d'un commerce criminel avec Clodius, et surveillée si soigneusement, qu'elle ne pouvoit trouver aucune occasion de satisfaire sa passion, donna rendez-vous à son amant à la célébration des mystères de la bonne déesse, et séduisit une esclave pour le faire intro-

duire sous l'accoutrement d'une chanteuse; dont Clodius, très-jeune et très-blanc de figure, joua facilement le personnage. Dès que l'esclave l'apperçut, elle courut en informer sa maîtresse : Pompéia sortit précipitamment de la compagnie pour voler dans ses bras, dont elle ne put pas malheureusement s'arracher aussi promptement que l'exigeoit leur sûreté mutuelle. Lorsqu'elle eut enfin quitté Clodius, il s'amusa à parcourir les chambres, évitant toujours les endroits fort éclairés. Durant cette promenade, une servante l'accosta et le pria de chanter; en vain il tâcha de s'éloigner de cette importune; elle le poursuivit si obstinément, qu'il se trouva forcé de parler, et sa voix trahit son sexe : la servante épouvantée jeta un cri aigu et courut à la chambre des cérémonies avertir qu'il y avoit un homme dans la maison. On imaginera facilement la rumeur et la consternation de l'assemblée; les femmes jettèrent un voile sur les mystères, barricadèrent les portes et coururent avec des lumières chercher dans toute la maison le profanateur : elles le trouvèrent dans la chambre de l'esclave qui l'avoit introduit, d'où elles le chassèrent avec ignominie,

et quoique ce fût au milieu de la nuit, elles se séparèrent pour aller rendre compte à leurs maris de ce qui venoit de leur arriver. On accusa, peu de jours après, Clodius d'avoir profané les mystères sacrés; mais la populace de Rome se déclara en sa faveur, et les juges, qui craignoient une insurrection, furent obligés de l'absoudre.

Dans un pays où les femmes auroient été moins considérées qu'à Rome, où on auroit eu moins de confiance dans leur honneur et leur probité, les hommes se seroient probablement persuadés que des cérémonies si mystérieuses étoient offensantes pour la vertu ou dangereuses pour l'état; mais le discours de Ciceron démontre que ces soupçons n'entrèrent point dans l'ame des Romains : il dit, en parlant de ces mystères, " quel est le sacrifice aussi ancien que celui qui nous a été transmis de générations en générations depuis le tems de nos premiers monarques, et dont l'origine remonte à celle de la république Romaine ? Quel sacrifice est aussi mystérieux et aussi vénérable que celui qui est défendu non-seulement à l'œil du curieux profane, mais aux regards de tous les hommes, et que la plus impudente perversité

n'a point encore osé entreprendre de contempler ? Clodius est le seul dont l'audacieuse impiété ne l'a point respecté. Ce sacrifice, célébré par des vestales, célébré pour la prospérité du peuple Romain, célébré dans la maison du premier magistrat de Rome, célébré avec des cérémonies inconnues à tout l'univers et en l'honneur d'une déesse dont le nom seul est un mystère impénétrable, ce sacrifice a été profané par le sacrilège Clodius „.

Dans les siècles suivans on a allégué, que quelque pût être l'opinion des Romains, relativement aux mystérieuses cérémonies célébrées en l'honneur de la bonne déesse, on ne peut douter qu'elles ne fussent au moins d'une nature indécente, puisque les femmes prenoient tant de précautions pour éviter les regards des hommes ; mais nous croyons qu'il est plus naturel (1) et

---

(1) Plus charitable oui, plus naturel non ; car les Romaines pouvoient se conserver la célébration de ces cérémonies, qu'elles jugeoient agréables à la bonne déesse, sans les couvrir de ce voile épais. Plus les cérémonies sont publiques, plus elles sont augustes et solemnelles, et celles que l'on cache avec tant de soin, sont rarement de nature à inspirer la vénération.

plus charitable de supposer que comme les Romains avoient presque pour chaque action ou circonstance de leur vie une divinité tutélaire et particulière, cette bonne déesse étoit sans doute adorée comme patrone du sexe en général, ou comme patrone particulière de quelqu'affaire relative à leur sexe; et que les femmes imaginoient, par cette raison, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que des cérémonies célébrées par le sexe qu'elle protégeoit, et pour les affaires dont on la reconnoissoit particulièrement la protectrice.

Les juifs ont aussi quelques cérémonies de leur religion particulières aux femmes. Au commencement de leur sabbat, c'est-à-dire, le vendredi, une heure et demie après le coucher du soleil, tous les juifs exacts à leurs préceptes doivent avoir une lampe allumée dans leur maison, fussent-ils même obligés d'emprunter l'huile de leur voisin; et les femmes sont spécialement chargées d'allumer cette lampe, afin de leur rappeler, dit-on, le crime de notre première mère qui éteignit par sa curiosité la lampe de l'innocence, et de ne pas leur laisser oublier qu'elles doivent faire tout leur possible pour

la rallumer. A une chêvre que ce peuple lâchoit autrefois dans le désert, après l'avoir chargée de ses iniquités, il a substitué une volaille. Chaque père de famille prend un coq blanc, et son épouse prend une poule blanche qu'elle frappe sur la tête, en répétant à chaque coup, " que cette poule soit chargée de mes péchés, elle mourra et je vivrai „. Elle tord ensuite et coupe le cou de la poule pour indiquer qu'il n'y a point de rémission sans effusion de sang. Cependant, lorsqu'une juive se trouve enceinte à l'époque de cette cérémonie, comme elle ne peut pas deviner le sexe de l'enfant qu'elle porte, elle prend un coq et une poule afin d'exécuter exactement les conditions de la cérémonie, et que de quelque sexe que l'enfant puisse être, ses péchés ne restent point sans expiation.

Dans les pays où les progrès de la politesse ont donné une valeur réelle à la beauté, les femmes ne consentent jamais à négliger, même passagérement, cet avantage; mais lorsque la beauté est l'objet de peu d'attention, les femmes en font peu de cas et se donnent moins de peine pour la conserver ou en relever l'éclat. Lorsque les femmes

des pays civilisés de l'Europe sont obligées de se couvrir des habits lugubres, considérés comme le symbole de l'affliction, elles ne perdent jamais de vue le soin de tirer parti de leurs charmes : avec un peu d'adresse, les habits de deuil deviennent un supplément à la beauté ; un air de langoureuse mélancolie la fait souvent paroître plus intéressante que le clinquant de la mode et les parures brillantes. Dans les siècles de la grossiére antiquité, les femmes, à la mort de leurs parens, sembloient oublier toute idée de beauté et de plaisirs. Chez les nations modernes, qui n'ont point atteint à un certain degré d'élégance et de politesse, les femmes se dévouant dans ces momens lugubres à leur douleur ou aux usages de leur pays, ne se contentent point de négliger pour quelque tems le soin de leurs charmes, mais se fustigent avec violence et se font souvent des plaies qui les défigurent pour le reste de leur vie.

C'étoit une opinion généralement répandue parmi les anciens, qu'une divinité offensée ne pouvoit être appaisée qu'avec du sang, et presque tous les peuples de l'univers versoient sur les autels de leurs dieux

le sang des hommes ou des victimes plus ignobles. Mais le sang qu'exigeoient les dieux pour appaiser leur colère servoit aussi dans d'autres occasions à les rendre propices et à en obtenir des faveurs. Cette superstition barbare accoutuma la plupart des nations à se fustiger et à se déchirer le corps à coups de fouet lorſqu'ils se présentoient devant les autels pour implorer la protection de leurs divinités; et ce n'étoit pas seulement à leurs divinités que les anciens supposoient ce goût sanguinaire, ils pensoient que les ombres de leurs parens, dégagés de la partie terrestre, ressembloient aux dieux à cet égard. Il est fort probable que le dessein d'appaiser ces ombres respectées ou chéries, introduisit originairement la coutume de se fustiger et de se déchirer d'abord à leurs funérailles; et dans la suite, toutes les fois qu'on vouloit en obtenir une faveur particulière ou leur prouver la sincérité de l'affection et des regrets, ou enfin pour les régaler de sang humain. Les Grecs et quelques peuples voisins étoient persuadés que les morts en faisoient leurs délices. Quelle qu'ait été l'origine de cette coutume, il n'est pas moins constant que les femmes

de la Phénicie, de l'Egypte, de la Grèce, et peut-être de beaucoup d'autres nations se déchiroient et se défiguroient le corps à la mort de leurs parens, et de tous ceux qu'elles vouloient convaincre de la sincérité de leur affection.

Mais cette coutume des anciens n'est pas encore universellement abolie. De nos jours, quelques peuples la pratiquent encore. Dans l'Otahite et dans quelques isles de son voisinage, par docilité pour les usages de leur pays, ou plutôt peut-être lorsque le souvenir de quelqu'ami défunt se présente à leur imagination, les femmes, au milieu d'une conversation fort gaie, prennent tout-à-coup l'air de la plus profonde douleur, et se piquent violemment la tête avec une dent de goulu ; le sang coule abondamment de la piquure, et la minute d'après, lorsque sans doute l'idée mélancolique est passée ou distraite par une plus agréable, elles reprennent leur première contenance et la transition de la douleur à la joie n'est pas moins rapide que celle de la joie à la douleur.

Cette cérémonie de nos sauvages modernes, quoiqu'un peu barbare, n'est pas de

de longue durée, et n'interrompt que fort passagèrement leurs plaisirs ordinaires; mais les femmes de la Grèce portoient fort longtems le deuil; et tandis qu'il duroit, tout ce qui ressembloit à la joie ou au plaisir leur étoit sévérement interdit. Elles se frappoient la poitrine, se déchiroient le visage avec leurs ongles, et renonçant à toute espèce de parure, renfermoient leurs bijoux, fuyoient la compagnie, rejetoient les consolations et les commodités de la vie, et se retiroient dans des endroits obscurs et solitaires pour se livrer sans distraction à leurs idées mélancoliques. Elles arrachoient aussi ou coupoient leurs cheveux, et les jetoient sur la pile funèbre, ou les renfermoient dans la tombe de la personne qui causoit leurs regrets. Mais l'usage de se couper les cheveux n'étoit point général. Quelques femmes couroient les rues ou les champs toutes échevelées, vêtues d'habillemens grossiers, la tête et le visage couverts de poussière. Elles se jetoient quelquefois à terre et se rouloient dans la poussière. Il paroît que ces coutumes furent pratiquées dès la plus haute antiquité, comme des signes de la plus profonde affliction. A la mort

des personnages distingués par leur mérite ou par leur valeur, les Persans coupoient non-seulement leurs propres cheveux, mais aussi les crins de leurs chevaux et de toutes leurs bêtes de somme, afin que les objets dont ils étoient environnés rappellassent à leur souvenir la perte qu'ils venoient de faire.

Indépendamment des cérémonies que je viens de décrire, les femmes des anciens, soit par fantaisie ou par considération, décoroient les tombes de leurs amis, y pendoient des lampes et les ornoient d'une variété d'herbes et de fleurs. Cette coutume se pratique encore à Constantinople et dans les environs; non-seulement on orne les tombes, mais on plante le terrein où elles sont enterrées, de romarins, de cyprès et d'autres fleurs ou arbustes odoriférens. Nous ignorons si c'est dans l'intention de flatter les morts ou de préserver les vivans du mauvais air. Les femmes de l'antiquité appliquoient encore aux tombes des ornemens d'une autre nature. Les Grecques pendoient souvent sur la tombe d'un amant des touffes de cheveux de sa maitresse. Elles présentoient aussi des offran-

des et faisoient des libations, persuadées que les ombres étoient sensibles à la bonne odeur, et qu'elles buvoient et mangeoient comme durant leur vie. Cette opinion des anciens subsiste encore dans quelques endroits (1). Les Gaurs font un trou à un bout de la tombe et y introduisent durant plusieurs jours des vivres pour régaler l'esprit qu'ils supposent venir visiter fréquemment le corps dans lequel il a été renfermé. Les Américaines portent des vivres aux tombes de leurs parens durant plusieurs jours après leurs enterremens, et allument de tems en tems du feu à la proximité, afin que les morts puissent, s'il leur plait, venir s'y chauffer. Dès que quelqu'un meurt aux Grandes-Indes, les femmes s'assemblent et lui frottent le visage avec du riz. A Narva, une des principales villes de la Livonie, elles célèbrent en l'honneur des morts une fête fort singulière. La veille de la Pentecôte,

(1) Il est probable que telle est l'origine de l'usage adopté en France, de servir un repas aux monarques durant plusieurs jours qu'ils restoient exposés à la vue du public dans un lit de parade. M. Alexandre ignoroit probablement cet usage antique, et qui n'est pas aboli depuis très-longtems.

les femmes s'assemblent dans le cimetière, étendent des nappes sur les tombes, et y posent des plats chargés de poissons frits et grillés, et d'œufs peints de diverses couleurs, pour rendre ce repas plus agréable aux ombres ; le prêtre, en récitant des prières, parfume les mêts avec de l'encens, tandis que les femmes font des hurlemens et des lamentations, et que le clerc chargé des intérêts du prêtre s'occupe avec activité de ramasser les mêts et les offrandes.

Il n'y a peut-être pas dans ce monde une coutume plus universelle que celle de pleurer les morts ou d'en porter le deuil. Et il n'y a point de nation chez laquelle, soit par habitude ou par un mouvement de sensibilité qui leur est naturel les femmes ne jouent pas un des principaux rôles dans cette cérémonie. Cependant quelques peuples, et entr'autres, les anciens Traures, loin de considérer la mort comme un sujet de lamentation, s'en réjouissent comme de la délivrance des peines et de l'adversité ; et d'autres qui pleurent habituellement la mort de leurs parens et amis, s'en félicitent lorsque leur mort est accompagnée de circonstances particulières. Chez les Grecs et

les Romains, les pères, et ce qui est encore plus extraordinaire, les mères se réjouissoient d'apprendre que leurs fils avoient été tués en défendant la patrie (1). Les Chrétiens ont souvent témoigné de la joie lorsque leurs amis, tombés sous le glaive des persécuteurs, leur sembloient mériter la couronne du martyre. A la mort de leurs parens ou de leurs amis, les femmes de l'Egypte moderne témoignent ordinairement leurs regrets par des hurlemens et des lamentations; mais lorsqu'un cheik vient à mourir, elles font au contraire mille extravagances pour annoncer leur joie, parce que, disent-elles, un cheik doit infailliblement être admis sans délai dans le paradis au nombre des bienheureux qui jouissent des félicités éternelles.

(1) Il ne faut pas se tromper sur la satisfaction des Grecques et des Romaines; elle n'étoit très-probablement que dissimulée: on leur en faisoit un devoir; elles savoient dès leur jeunesse, qu'une conduite contraire les exposoit au mépris, et peut-être à d'autres désagrémens. Une feinte joie leur valoit des applaudissemens et des marques de considération. La vanité consoloit un peu la nature; mais je ne doute pas qu'au fond du cœur, un grand nombre de ces mères n'aient maudit la guerre et la patrie.

Indépendamment de ces cérémonies religieuses et lugubres que les femmes se sont appropriées, il y en a d'autres qui semblent leur appartenir plus exclusivement par leur nature et leurs circonstances. A Chiragua, lorsqu'une fille atteint à un certain âge, ses parens la mettent dans un hamac qu'elles pendent au toit de la cabane. Lorsqu'elle a demeuré un mois dans cette situation on baisse le hamac à la moitié de sa hauteur et au bout d'un second mois les voisines s'assemblent, s'arment de bâtons, entrent dans la cabane où elles font grand tapage en frappant sur tout ce qu'elles rencontrent, et cette farce ne finit que lorsqu'une d'elles déclare quelle a tué le serpent qui avoit piqué la fille suspendue. On la délivre alors de son étroite prison. Les femmes se réjouissent ensemble, et s'en retournent ensuite chacune dans sa maison. Parmi quelques tribus des Tartares, lorsqu'une fille arrive à la même époque, ses parens l'enferment durant quelques jours, et pendent ensuite une espèce d'enseigne au-dessus de leur tente pour annoncer aux jeunes hommes qu'ils ont une fille nubile. Dans d'autres tribus, les parens de la fille donnent à cette occasion une fête

où ils invitent toute la jeunesse du voisinage, et après les avoir régalés de lait et de chair de cheval, ils déclarent que leur fille est nubile, et qu'ils sont disposés à la marier à la première occasion. Dans la Georgie et dans la Circassie, où les parens sont quelquefois obligés de marier leurs filles dans l'enfance pour éviter que les hommes riches ou puissans ne l'enlèvent, ils tiennent secrète durant quelques tems l'époque de sa puberté, parce que son mari auroit le droit de réclamer sa personne, et que les parens la jugent sans doute encore trop jeune pour la consommation du mariage. Au Brésil, et parmi quelques tribus des Canadiens, les femmes sont obligées à certaines époques de s'enfermer dans des petites huttes construites pour ces occasions à une certaine distance du village, où on leur porte tous les jours des provisions avec autant de précaution que les Européennes en prendroient pour approvisionner un canton infecté de la peste. Les hommes apprirent originairement, peut-être dans les loix de Moïse, qu'en touchant certains objets ils imprimoient une souillure désagréable à la divinité, et cette doctrine s'est répandue depuis dans beaucoup

d'autres systêmes de religion. Celle des Brésiliennes est si rigoureuse à cet égard, que les hommes obligent leurs femmes à jurer par le *Fétiche*, ou leur dieu pénate, qu'elles ne cachent jamais l'époque dont j'ai parlé précédemment. La crainte d'exciter la vengeance du Fétiche, suffiroit pour les empêcher de faire un faux serment, mais elles auroient à craindre un danger plus inévitable, car s'il arrivoit à un mari de découvrir que sa femme eût préparé ses alimens étant dans cette situation, elle paieroit sur le champ cette faute de sa vie. Chez les nations civilisées, dès qu'une jeune fille devient nubile, elle tache de relever l'éclat de ses charmes par tous les moyens que l'art peut lui suggérer. Les jeunes filles du Brésil font précisément le contraire (1). Elles

(1) Elles ne font point le contraire; c'est toujours le même sentiment qui les conduit, et elles se conduisent tout aussi conséquemment, puisqu'elles se conforment au goût des hommes qu'elles veulent captiver. Je ne crois pas qu'il y ait un sentiment aussi évidemment imprimé dans le cœur des femmes par la nature, que l'envie de plaire à l'autre sexe, ou d'exciter ses desirs. Il existe chez la plus modeste,

brûlent ou coupent leurs cheveux ; et on leur fait, depuis les épaules jusqu'à la ceinture, de larges incisions, qu'on recouvre ensuite d'une poudre corrosive, qui imprime sur la peau des marques indélébiles. Dans le second mois on recommence les incisions, et au commencement du troisième on graisse la jeune fille avec de l'onguent noir. Après ce petit cours d'élégantes opérations, on lui permet de se montrer et de jouir de l'admiration qu'obtient irrésistiblement cette charmante parure. Les habitans du Congo ont un usage à-peu-près semblable, mais moins barbare. Ils rasent la tête des jeunes filles dès qu'elles sont nubiles, et ne leur laissent qu'une petite touffe de cheveux sur le front. Cette opération annonce que ses parens sont disposés à la marier et à recevoir les propositions des amateurs.

Les couches sont une des circonstances qui ont donné lieu aux coutumes particulières aux femmes : comme dans presque

---

et elle y obéit sans pouvoir s'en défendre. Une profonde méditation n'est pas nécessaire pour sentir que cette disposition indispensable étoit dans le plan de la nature.

mer les douleurs de l'enfantement ; elles s'en saisissoient ordinairement dans ces momens pénibles, et se recommandoient dévotement à la déesse Lucine. Les anciens Germains, faute de connoître des moyens plus éfficaces ou plus raisonnables, plaçoient toute leur confiance dans une ceinture magique, à laquelle ils supposoient aussi le don de calmer les douleurs de celle qui la portoit, et de lui procurer une heureuse et prompte délivrance. Ils étendoient même beaucoup plus loin la vertu de cette ceinture. Le mâle qui venoit au monde par son influence devoit être indubitablement courageux; et si c'étoit une fille, la ceinture la douoit d'une chasteté inviolable. Ces meubles précieux étoient soigneusement déposés dans les cabinets des rois et des autres grands personnages. Il n'y a pas très-longtems qu'on voyoit encore de ces ceintures parmi les chrétiens de l'Ecosse. Elles étoient chargées de figures mystiques, et en les ceignant aux femmes, il falloit faire des gestes et dire des paroles consacrées à cette cérémonie. On supposoit que quelques femmes comprenoient ces paroles, dont l'obscurité annonce que la prétendue

vertu de ces ceintures étoit, comme la magie, parfaitement illusoire. Tous les siècles et les pays ont leurs extravagances et leurs absurdités particulières. Nous avons aussi une infinité de recettes pour calmer les douleurs de l'enfantement, et elles sont tout aussi peu susceptibles d'opérer un miracle, que celles dont je viens de donner la description.

Chez les nations civilisées les femmes sont généralement d'une constitution délicate et très-facile à agiter, particuliérement dans le tems de leurs couches; aussi prend-on grand soin d'éloigner d'elles dans cette circonstance tout ce qui pourroit leur faire une impression trop vive et mettre en danger leur existence. Il paroît que les Canadiens raisonnent et se conduisent d'une manière très-différente: convaincus des effets violens que peut causer une surprise, lorsqu'une de leurs femmes languit long-tems dans les douleurs de l'enfantement et que la nature paroît trop foible pour opérer sa délivrance, ils rassemblent un grand nombre de leurs voisins, et à un signal ils poussent tous ensemble le cri de guerre à la porte de la cabane. La frayeur donne ordinairement des convulsions à la

femme souffrante et la fait accoucher en peu de minutes. Les Canadiens ont, au dehors des villages, des cabanes destinées aux femmes en couche, qui sont obligées d'y rester jusqu'après leur purification. Cet usage ressemble beaucoup à l'institution de Moïse.

Dans une partie des climats où la constitution, relâchée par l'excès de la chaleur, n'est pas toutefois viciée par les habitudes qui détruisent l'espèce humaine chez les nations civilisées, on assure que les femmes accouchent avec facilité, et souvent sans avoir besoin d'aucun secours. Ce phénomène paroît cependant dépendre plus du genre de vie que du climat ou de toute autre circonstance. J'ai entendu affirmer à différentes personnes qui ont visité le Canada, qu'une partie des femmes sauvages, lorsqu'elles sentent les premières douleurs, se retirent seules dans un bois, où elles se couchent à terre et accouchent seules : elles allaitent tous leurs enfans, ne les sèvrent le plus souvent qu'à l'âge de deux ou trois ans, et n'habitent jamais avec leur mari tandis qu'elles sont nourrices.

Dans les pays où l'on suppose que les idées de morale et de religion sont un pré-

servatif suffisant pour assurer la chasteté des femmes, on ne leur impose point de gênes durant l'absence de leurs maris ; mais dans l'Indostan, lorsque le mari s'éloigne, sa femme est obligée de paroître affligée ; il lui est défendu de manger des mêts délicats, de se parer de ses beaux habits, de s'asseoir devant la fenêtre de sa chambre, en un mot de rien faire qui ne porte l'empreinte de la plus profonde affliction. En France et en Italie les femmes suivent un usage tout-à-fait opposé, et nos belles Angloises marchent à grands pas sur les traces de leurs élégantes voisines.

En Pologne les filles du tiers-état ne peuvent pas se marier avant d'avoir travaillé de leurs propres mains trois corbeilles de nippes ou d'ajustemens, dont elles font cadeau aux garçons de la noce qui les conduisent à l'église. En Valachie la mariée porte un voile la veille de ses noces, et le jour de la cérémonie celui qui enlève son voile a droit à un baiser ; mais pour calmer l'ardeur indiscrète des curieux impertinens, la mariée a aussi le droit de lui demander un présent, qu'il ne peut pas lui refuser. Les descendans des anciens Germains pratiquent

encore aujourd'hui une cérémonie de leurs ancêtres, appelée *morgengabe*, ou présent du matin, que le mari doit faire à son épouse le lendemain de ses noces, et dont elle a le droit de disposer durant sa vie ou au moment de sa mort comme de sa propriété particulière. Il reste encore parmi nous quelques traces de cette coutume; mais ici c'est un don volontaire, et chez eux il est ordonné par la loi. Autrefois, parmi les paysans de la Grande-Bretagne, lorsqu'on amenoit une épouse à la porte de son mari on rompoit sur sa tête un gâteau, dont les spectateurs se disputoient les morceaux; on posoit sous le traversin des jeunes filles et des jeunes garçons ces bribes de gâteau, auxquels on supposoit la propriété de leur faire voir en songe celui ou celle qu'ils devoient épouser.

A Adrianople et dans les villes voisines les femmes ont des bains publics, qu'elles fréquentent en partie pour leur plaisir et en partie par principes de religion; la première fois qu'une nouvelle mariée s'y présente on la reçoit d'une manière particulière; les matrones et les veuves s'asseyent en rond dans la chambre, et les vierges se

mettent dans l'état où l'on nous représente notre première mère : la mariée arrive à la porte très-richement parée, et deux vierges qui vont au-devant d'elle la mettent en un instant dans la même situation : ensuite, après avoir rempli quelques pots d'argent de parfums, elles font une espèce de procession autour de la chambre en chantant une épithalame, et toutes les vierges font chorus ; la procession terminée, on conduit successivement la mariée à chaque matrone, qui lui fait un petit présent. Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres cérémonies relatives au mariage ; mais comme la plupart en constituent une partie, j'aurai l'occasion de placer ailleurs ces observations (1).

---

(1) En Phrigie, les filles alloient, avant la cérémonie de leur mariage, se baigner dans le fleuve *Scamandre*, et prononçoient les paroles suivantes : " Fleuve Scamandre, reçois ma virginité ". Cimon d'Athènes imagina de profiter de cette coutume ; il se déguisa comme on représentoit les fleuves divinisés et accepta, ou plutôt s'appropria la virginité de Callirhoé, jeune athénienne d'une grande beauté, dont l'aventure fit abroger cette superstitieuse cérémonie.

De toutes les passions qui troublent la raison humaine, la jalousie est la plus ridiculement crédule. Pour échapper aux soupçons de cette violente frénésie, les femmes se sont quelquefois soumises aux épreuves les plus absurdes. Telles étoient les eaux de la jalousie chez les anciens juifs et une autre invention pratiquée chez les Grecs, parmi lesquels, pour purger une femme de l'accusation d'avoir manqué à la chasteté, on l'obligeoit à se laisser attacher autour du cou une tablette où étoit inscrit le serment de son innocence, tel qu'elle devoit le prononcer. On la conduisoit ensuite sur le bord de la mer, dans un endroit où elle avoit de l'eau environ jusqu'à mi-jambe; elle y restoit immobile et répétoit à haute voix son serment; lorsqu'elle se parjuroit, les eaux irritées, dit-on, de sa perfidie, avançoient sur la coupable avec impétuosité et s'élevoient jusqu'à la tablette pour cacher au soleil la vue de son forfait. Lorsqu'au contraire elle étoit innocente, les eaux conservoient leur tranquillité, et l'accusée se trouvoit lavée de tout soupçon. L'ordalie, dont on a fait si long-tems usage pour toutes sortes de crimes eut peut-être cette coutume

pour origine. Quoiqu'il en soit, l'un et l'autre offensoient également le bon-sens.

On pratiquoit ces sortes d'épreuves sur les filles et sur les femmes mariées; mais d'autres circonstances servoient dans l'opinion des Grecs à constater la chasteté des dernières d'une manière convaincante. La nature a imposé, plus ou moins, aux femelles de tous les animaux, des difficultés pour élever leurs petits, et des douleurs pour les mettre au monde. Mais les Grecs supposoient que les dieux, par commisération pour une femme soupçonnée injustement d'avoir manqué de fidélité à son mari, opéroient un miracle en sa faveur et la mettoient à l'abri des accidens auxquels le reste de son sexe est fréquemment exposé. Celle qui accouchoit d'un enfant vigoureux sans se plaindre ou laisser appercevoir des signes de douleur, passoit pour égaler Vesta en chasteté. Il en résulte qu'une femme un peu courageuse et un mari crédule devoient facilement concilier tous les différends de cette espèce à leur satisfaction mutuelle. Les Grecs considéroient aussi un grand nombre d'enfans comme une preuve incontestable de la fidélité conjugale. Les anciens

comptoient une nombreuse postérité au nombre des plus précieuses faveurs de la Divinité, et la naissance de deux jumeaux passoit pour une marque de protection spéciale que les dieux n'accordoient qu'à celles qui s'en rendoient dignes par la pratique invariable de la chasteté et de toutes les vertus. Une femme qui mettoit au monde deux jumeaux ne pouvoit donc pas être soupçonnée de la plus légère imperfection. Telle est la diversité des opinions parmi les hommes, que la circonstance admise par les Grecs comme une preuve évidente de la chasteté de leurs épouses, est considérée par les Hottentots comme un indice certain du contraire. J'ai expliqué le raisonnement sur lequel les Grecs fondoient leur opinion ; mais je ne puis pas me permettre d'informer mon lecteur de celui des Hottentots. Les femmes des isles Moluques s'affligent de la naissance de deux jumeaux comme d'une très-grande infortune ; et pour éviter cette disgrace, les filles ni les femmes ne mangent jamais d'herbes ou de fruits qui croissent doubles.

Incapables de se faire une idée de l'avenir, tous les animaux, excepté l'homme, jouis-

sent du présent sans concevoir d'inquiétudes. Mais le génie ardent de la race humaine veut non-seulement atteindre à la connoissance des événemens futurs de cette vie, mais encore à ceux d'un monde dont il peut à peine se former de foibles notions. Les plus rusés de notre espèce ont profité de l'avidité et abusé de la crédulité de leurs contemporains, sous le nom de magiciens, d'astrologues etc.; et parmi toutes les dupes qu'ont fait ces faux prophêtes, celles qui leur ont donné le plus d'exercice et d'encouragement sont sans contredit les filles, curieuses de savoir quel devoit être leur sort en amour et dans le mariage. Le beau sexe a montré sur ces objets, dans tous les temps et dans tous les pays, le même excès d'impatience. Et tandis qu'en Europe les femmes donnent leur confiance à ceux qui prétendent tirer leurs instructions des astres et des êtres invisibles, les Japonoises dédaignent les oracles des intelligences d'un ordre inférieur, et s'adressent directement à leurs divinités. La statue de Debis est placée sur le bord d'un chemin, et sa destination est de révéler tous les secrets de leurs futurs amours aux filles qui viennent le consulter. Ses réponses ne

sont ni obscures ni indirectes, comme celles de nos charlatans d'Europe; il s'explique, dit-on, fort clairement et d'un ton de voix très-intelligible. Il est presque superflu d'ajouter que chaque jour lui amène une nombreuse foule de prosélytes.

La religion des Indiens défend sévérement aux deux sexes de répandre le sang des animaux, et de les priver de la vie. Les étrangers observent quelquefois d'un ton railleur, qu'il n'est permis en Angleterre aux gens de distinction de tuer que des faisans, des perdrix et des lièvres. Quoique les Walachiens n'aient point d'institution qui s'y oppose formellement, leurs femmes n'ôtent jamais la vie à aucune espèce d'animal. On ne sait point si cette coutume a été dictée par leurs anciens législateurs, ou si son origine est due à des circonstances accidentelles. Quoiqu'il en soit, rien n'est plus convenable au mélange de douceur et de timidité qui constituent le charme le plus séduisant du sexe féminin. Si les autres peuples imitoient cet exemple, nous pourrions voir disparoître une partie de la férocité masculine qui distingue en Angleterre la plupart des femmes de la dernière classe,

et qu'elles contractent probablement en partie par l'habitude d'égorger les animaux de la petite espèce qui terminent leur vie dans nos cuisines. Combien cette coutume des Walachiennes diffère de celle des Américaines, qui prêtent la main pour étrangler leurs parens lorsque l'âge les rend à charge ou inutiles à la communauté; et de celles des Moyes, qui, lorsqu'elles accouchent de deux jumeaux, en enterrent, dit-on, un tout en vie, parce qu'elles sont très-mal-à-propos persuadées qu'une femme ne peut pas allaiter à la fois deux enfans!

Tout ce qui tient au culte religieux que nous professons agit avec tant de force sur notre imagination, que nous nous soumettons quelquefois sans résistance à des choses que nous rejetterions avec le plus grand mépris si elles étoient privées du secours de notre religion. C'est ainsi qu'un sentiment de profonde vénération pour le fondateur du mahométisme impose passagèrement silence à la jalousie des Orientaux, et obtient durant le jour de la naissance du prophête, la liberté des femmes du grand Caire. On entend ce jour-là gémir les verroux des harams; les portes s'ouvrent, et

les impitoyables eunuques laissent sans murmurer sortir leurs prisonnières, qui s'élancent hors de l'éternelle prison, pour célébrer la fête de Mahomet, l'instituteur de leur religion et l'auteur de leur esclavage.

On observe assez généralement que ceux qui ne jouissent que d'une portion de liberté très-circonscrite, en usent pour l'ordinaire avec très peu de prudence et de discrétion. Avides de multiplier les incidens dans la durée de leur indépendance passagère, ils n'ont le loisir, ni d'en calculer l'arrangement, ni d'en savourer la jouissance. Telle est la conduite des femmes du grand Caire. Durant la journée de cette fête elles volent d'un amusement à un autre; et le soir, dégoûtées de tous, elles regagnent le haram, moins mécontentes de leur sort, et peut-être avec des idées sur le bonheur d'être libres, fort différentes de ce qu'elles étoient le matin au moment de leur sortie.

Fin du second Volume.

ERRATA

Du deuxième volume de l'Hist. des femmes.

Pag. 63,	note, lign. 2,	les propriétés, *lisez* leurs propriétés.
64,	25,	se suit, *lisez* les suit.
74,	14,	on ne supposeroit, *lisez* on ne supposera.
88,	22,	*lisez* ne sachant plus où trouver des matériaux.
108,	22,	aproqos, *lisez* à propos.
112,	16,	à ne donner, *lisez* à en donner.
124,	16,	dans l'énonce, *lisez* l'énoncé.
148,	6,	conjonctures, *lisez* conjectures.
149,	14,	convénération, *lisez* vénération.
165,	13,	apparante, *lisez* appartenant.
180,	26,	toutes autres, *lisez* toutes les autres.

182,	18,	et introduit, *lisez* est introduit.
209,	25,	dédaigneux, *lisez* dédaigneuse.
231,	15,	lorsqu'e le en donnoit; *lisez* lorsqu'elle donnoit.
250,	1,	considéroient, *lisez* considérerent.
Idem.	4,	les femmes, *lisez* des femmes.
253,	19,	inaccessibles, *lisez* accessibles.
267,	note, ligne 12,	on n'aime pas, *lisez* on aime.
279,	14,	*lisez* que les Francs-maçons ne redoutent la présence d'une femme à l'ouverture de leur loge.
Idem.	dern.,	en sécurité, *lisez* en sûreté.
295,	25,	ils imprimoient, *lisez* ils s'imprimoient.






SEP 28 1933

